U d'/ of Ottawa
39003003295580

12 Formes en 6 m/m

100F,00

CHRONIQUES
DE LA MER

Paris.—Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.

CHRONIQUES

DE LA MER

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1852

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavienais

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
2429
.S7C47
1852

http://www.archive.org/details/chroniquesdela00souv

A

M. VULLIEMIN

DE LAUZANNE.

La mer a eu, à toutes les époques, son histoire aussi bien que les continents. Arène ouverte aux chercheurs d'aventures, elle a passée, comme la terre habitée, par des phases changeantes, subi des dominations nombreuses, vu se succéder des mœurs et des ressources variées. Toutes les grandes évolutions de l'humanité se sont tour à tour traduites sur ses flots et ont eu ainsi, outre leur physionomie terrestre, une physionomie maritime.

Où pourrait-on trouver, en effet, une expression mieux résumée d'une civilisation, que dans ces arches flottantes qui, comme celle de Noé, emportent avec elles un abrégé de la terre qu'elles abandonnent ? Un navire ne concentre-t-il pas, dans son étroit espace, toutes les industries du siècle auquel il appartient, n'a-t-on pas épuisé pour lui tous les efforts de l'intelligence, rassemblé tous les moyens de conservation ? n'est-ce pas l'image amoindrie de toute une société, un échantillon du monde détaché de la terre et lancé sur l'abime ?

Sans doute les conditions particulières de l'existence entre le ciel et l'eau, ont créé dans tous les temps, une spécialité d'habitudes et de caractères ; c'est là précisément l'originalité de ce côté de l'histoire et ce qui fait de la navigation, à chaque époque, un chapitre particulier du récit général. Aussi croyons-nous fermement que l'étude des marines chez les différents peuples et dans les différentes civilisations, présenterait un des sujets les plus curieux, les plus instructifs et les plus émouvants qui puisse tenter la science aidée par l'imagination.

Nous n'avons point l'audace d'une pareille entreprise. Ce que nous publions aujourd'hui sous le titre de *Chroniques de la Mer*, n'est qu'un recueil d'esquisses empruntées à des époques maritimes trop peu connues et dont la poésie diverse nous a tenté. Nous avons essayé d'ouvrir dans cinq courts récits, quelques perspectives sur la mer, sous cinq rayons de soleil bien distincts : celui de l'antiquité, celui des Normands, celui de la renaissance Hollandaise, celui de l'Angleterre, celui de la France. Si nous avons rattaché ces épisodes nautiques à l'histoire de chaque époque, c'est que la mer nous semble seulement *un chemin* que tout navire cingle vers une terre et que la vie des eaux n'est qu'une attente ou un passage.

LES

PIRATES DE CILICIE.

I.

Les vapeurs du matin venaient de s'entr'ouvrir ; le soleil illuminait les pointes arides de Pharmacuse et dessinait les rivages ombreux de Chypre. Les oiseaux marins, que la prévision de la tempête rapproche des eaux, s'élevaient joyeusement dans l'azur du ciel pour annoncer un beau jour. De tous les enfoncements de la grande île sortaient des barques qui couvraient les flots, aussi nombreuses que les nids des alcyons vers le solstice d'hiver. Mais, plus loin du rivage, et vers la haute mer, un seul navire venant de Crète, cinglait alors vers Salamine.

C'était un vaisseau bithynien, construit pour le plaisir de la navigation, non pour la guerre. A sa proue sans éperons étincelait un soleil d'or, dont les rayons semblaient sortir des flots, tandis qu'une lune d'argent ornait sa poupe couleur de saphir. Le roi Nicomède, en le plaçant sous la double protection d'Apollon et de Diane, lui avait donné le nom grec de *Didyme* (deux). Il conduisait à Chypre un Romain, son hôte, que les guerres civiles avaient forcé de fuir l'Italie.

Le jeune patricien se trouvait alors à la poupe du *Didyme*, assis sur une chaise d'ivoire. L'expression de son visage, naturellement fier, était aimable au premier abord; mais, en le regardant avec plus d'attention, on y découvrait un fonds d'orgueil et d'inflexibilité qui lui donnait quelque chose de redoutable. Bien qu'il sortit à peine de la première jeunesse, il était déjà chauve, infirmité que tout l'art du *tondeur* n'avait pu cacher. Cependant il s'était évidemment appliqué à la déguiser. Les cheveux, frisés et enduits de cinnamone, avaient été soigneusement ramenés sur la partie dépouillée, et la roideur du cou prouvait l'habituelle attention du jeune patricien à respecter cet arrangement trompeur. Toute sa personne, du reste,

annonçait un des élégants oisifs que le peuple railleur de Rome désignait sous le nom général de *Trossules* (1). Ses jambes et ses bras, épilés au moyen du dropax, étaient, de plus, polis à la pierre ponce; chacun de ses doigts portait un anneau, et ses brodequins d'écarlate avaient pour agrafe un croissant d'or comme ceux des sénateurs. Aucune ceinture ne serrait sa longue tunique, et, parmi les plis savamment préparés de sa toge violette, on reconnaissait le fameux *Sinus* dont les seuls habitués du Portique d'Octavius connaissaient la forme et le mouvement. Il tenait à la main un stylet d'argent dont il frappait avec distraction le bras de son siége, tandis qu'un secrétaire, agenouillé à ses pieds lisait à haute voix les poëmes d'Ennius.

Derrière lui, se tenaient quelques amis qui gardaient le silence, moins par admiration pour le vieux poëte que par condescendance pour le jeune patricien; plus loin, quelques esclaves attendaient

(1) Les chevaliers, ayant pris Trossula, ville d'Etrurie, sans le secours de l'infanterie, furent appelés *Trossules*. Plus tard, lorsqu'ils cessèrent de servir dans l'armée, on le leur conserva, mais comme raillerie et par antiphrase. (Voy. Pline et Cicéron.)

ses ordres dans une attitude humble et attentive.

Tout à coup, le jeune homme souleva la main et fit claquer son doigt contre son pouce; le lecteur s'arrêta à l'instant, roula le manuscrit qu'il fit entrer dans un de ces étuis nommés *forules;* et, passant à son poignet la courroie de cuir rouge, alla rejoindre ses autres compagnons. Les amis du proscrit se rapprochèrent.

— Nous avons pour nous les dieux, fit observer ce dernier d'un ton riant. Comme le disait tout à l'heure Ennius : « Les Néréides poussent d'une main blanche notre carène, et tous les vents heureux se jouent à travers nos voiles.» Voyez quel calme dans le ciel et sur les flots?

— Mais ces flots et ce ciel ne sont pas ceux de l'Italie ! objecta un jeune homme qui, pour se préserver de la fraîcheur du matin, s'était enveloppé dans un de ces manteaux d'étoffe épaisse, qu'on avait coutume de ne prendre qu'au sortir du bain.

— Voyez la merveille! reprit le patricien; le soleil de janvier glace Florus en Asie, et la lune de février le réchauffait à Rome, près de la porte de sa belle fiancée!

Et comme Florus voulait répondre :

—Ne cherche point à t'excuser, continua-t-il affectueusement, puisque cet attachement, rompu pour suivre un ami, prouve la générosité de ton âme; mais ne crois pas être le seul envers qui j'aie contracté une pareille dette. Voici Agrippa qui n'a pas fait un moindre sacrifice que toi-même ; car, si tu as cessé pour moi d'aller écrire chaque soir un distique sur la porte de Clélia, lui, il a renoncé aux huitres du lac Lucrin, à l'huile de Vénafre, au falerne et (ce que je n'ose dire qu'avec une pitié mêlée d'horreur) aux fameuses truies à la troyenne! Nous n'avons, hélas ! à lui donner ici, pour dédommagement, que les escargots d'Afrique.

— Bien, bien, répliqua le gros homme auquel ces paroles s'adressaient; mais que direz-vous alors du devouement de Lélius qui a abandonné ses meubles de sistre, ses bronzes de Corinthe, ses vastes murrhins et la meute de molosses à colliers d'or qui couraient devant ses équipages, contre une petite table à trois pieds, une fiole d'huile et quelques vases en terre de Campanie? Aussi, voyez comme il porte le deuil de son ancienne royauté ! Cette barbe hérissée ne vous rappelle-t-elle point Ulysse errant loin de sa patrie, et ne dirait-on pas, à voir ce visage blanc, un des versifi-

cateurs si nombreux au quartier d'Argilète, race vide et sonore qui s'abreuve de cumin pour que sa pâleur témoigne de son génie ? Du reste, la nature même semble prendre part à la douleur de notre ami, et les pleurs du notus ont laissé leurs traces sur son *paludamentum*.

L'air marin et l'humide poussière des vagues avaient, en effet, taché le manteau de voyage de Lélius, dont la tenue négligée justifiait les plaisanteries d'Agrippa.

Le jeune patricien l'en consola par un regard amical.

— Vous avez tous montré un égal désintéressement dit-il, et j'ai honte de penser, qu'après vous avoir infligé cet exil, je sois le seul à n'en point souffrir.

— Se peut-il que tu ne sois poursuivi par aucun souvenir de Rome ? demanda Florus.

— Rome n'a point de place pour moi, répliqua le proscrit avec une nuance de dépit plutôt que de tristesse; elle est pleine de Sylla ! nul ne peut y vivre qu'avec lui ou par lui.

— Et cependant il t'a vainement ordonné de rompre ton mariage avec la fille de Cinna, objecta Lélius; tu as fait plus ; tu t'es mis sur les rangs pour obtenir le sacerdoce, comme si tu eusses voulu te rappeler à la haine du dictateur !

— Je n'aime pas qu'on m'oublie, répliqua le jeune homme avec une nonchalance hautaine.

— Aussi ne l'as-tu pas été, reprit Florus; Sylla est resté insensible à toutes les prières.

— Je le sais, dit le patricien en souriant. Il a répondu à ceux qui me présentaient comme un enfant, « qu'il y avait dans cet enfant-là plusieurs Marius! » C'est un éloge dont ma fierté tient compte au dictateur. Quant au voyage forcé qu'il nous impose, pourquoi s'en plaindre, Lélius? Ceux qui peuvent avoir un jour à conduire les hommes doivent les étudier davantage, et ne pas s'exposer, comme dit Plaute « à creuser un puits au moment de la soif. » Voyez plutôt si chacun de nous n'a point augmenté depuis quelques mois son trésor d'expérience. Toi, par exemple, Lélius, tu as su que les petits chars couverts pouvaient être attelés de quatre chevaux, ce qui, lors de ton retour à Rome, te permettra de faire une révolution dans les équipages; toi, Agrippa, tu t'es assuré de la sauce à laquelle on devait apprêter les scares de la Cilicie; toi, Florus, tu as appris du musicien de Nicomède des chansons égyptiennes; moi-même enfin, je suis devenu marin assez habile pour distinguer un

mât d'une antenne ; chose merveilleuse pour un chevalier romain !

— Ajoute, ce qui est le véritable profit de notre voyage reprit Agrippa, que nous n'avons ici rien à craindre des vengeances de Sylla. La mer a toujours été le sûr asile des malheureux et des vaincus, car elle est sans maître !

— Non pas celle-ci, objecta une voix nouvelle dont l'accent asiatique annonçait un étranger.

Les Romains se retournèrent et aperçurent le pilote du *Didyme*. C'était un Bithynien de Drépane qui avait vieilli sur la mer, et qui connaissait toutes les baies et tous les promontoires depuis Tyr jusqu'au Phase. Il avait vu autant de navires engloutis sous ses pieds qu'un vieux cavalier thrace a pu voir tomber sous lui de coursiers de guerre; mais, dans tous les naufrages, une vague propice l'avait reporté au rivage, comme le dauphin d'Arion, ce qui lui avait fait donner par les Romains le surnom de *Salvus*. Cette visible protection des dieux, jointe à son habilité et à son courage, l'avait rendu agréable à l'hôte de Nicomède, aussi ne s'offensa-t-il point de son interruption.

— Et quels sont les maîtres de cette mer, *Salvus ?* demanda-t-il avec bonté.

Le pilote souleva sa main ridée en montrant plusieurs voiles qui venaient d'apparaître au loin, et qui s'avançaient vers le *Didyme* poussées par le souffle de l'Eurus.

— Les voilà ! reprit-il, ce sont les Ciliciens.

A ce nom, une visible inquiétude se peignit sur tous les visages. Le proscrit seul demeura impassible.

— Que pouvons-nous craindre ? dit-il avec tranquillité; le *Didyme* n'appartient-il pas au roi de Bithynie, et les Ciliciens ne sont-ils pas ses alliés ?

Le pilote, qui tenait sa barbe d'un air pensif, ne parut point rassuré.

— Les gens de Soloé, de Calenderis et de Coracésium ne s'arrêtent point devant de pareilles raisons, dit-il, et, quand leur avantage s'y trouve, ils ne manquent jamais *d'excuses à la Thrace* pour violer une alliance. Ici, comme ailleurs, la toute-puissance est l'ennemie de la justice, et le devoir des Ciliciens se mesure à leur volonté.

Le jeune homme se redressa vivement, comme si ces paroles eussent blessé sa fierté; il jeta autour de lui un regard rapide qui semblait compter les matelots et les passagers du *Didyme;* mais, alors même que leur nombre eût été suffisant pour conseiller la résis-

tance, leur attitude ne permettait point d'y songer. A l'annonce des Ciliciens, tous s'étaient précipités vers la proue du navire afin de mieux voir, et l'on entendait retentir leurs lamentations. Le nombre des vaisseaux augmentait d'ailleurs à chaque instant ; ce n'était déjà plus quelques pirates, mais une flotte tout entière.

Lélius, Agrippa et Florus étaient restés près de leur ami avec le pilote, et bien qu'aucun signe de faiblesse ne parût sur leur visage, ils ne pouvaient détacher leurs yeux des voiles qui semblaient sortir de la mer.

Leur préoccupation n'était, du reste, que trop justifiée par tout ce que l'on racontait des Ciliciens.

Ce nom avait été donné à des pirates dont les principaux postes étaient placés sur la côte méridionale de l'Asie. Malgré les six vieilles proues de vaisseaux andates qui décoraient le forum et semblaient annoncer la prétention de Rome à la souveraineté des eaux, celles-ci avaient jusqu'alors échappé à son empire. Carthage y survivait tout entière, et y régnait avec Tyr, son aieule, avec Alexandrie, sa sœur, avec Rhodes, Chypre et la Sicile, ses émules, mais non ses ennemies. Ce fut elle qui couvrit d'abord de corsaires la mer intérieure ; elle fut imitée par les autres peuples ma-

ritimes, et la piraterie devint bientôt le champ commun où tous les avanturiers semèrent leurs désirs. Des milliers de nouveaux Argonautes s'élancèrent à la recherche de cette Colchide qui flottait partout, et revinrent avec des lambeaux de la Toison d'or.

Depuis deux semaines que le *Didyme* naviguait sur la mer Égée et sur celle de Cilicie, la prudence avait réussi à lui faire éviter la rencontre des pirates; mais cette fois, elle se trouvait mise en défaut, et toute tentative pour leur échapper eût été inutile. Les navires ciliciens arrivaient avec la rapidité d'une troupe d'oiseaux de proie, la vergue à mi-mât, les rameurs courbés sur leurs bancs et le pont couvert de soldats.

Tous ces navires étaient armés d'un double éperon d'airain, et avaient les deux bords exhaussés par des claies qui servaient de remparts aux combattants. Des peintures étincelantes et des métaux précieux ornaient leurs flancs d'où sortait un seul rang de rames. Ils s'avançaient disposés en croissant, gardant entre eux une distance égale et suffisante pour la manœuvre.

A l'une des extrémités volait la galère amirale, reconnaissable à son navire d'escorte placé hors de la ligne,

et plus encore à sa merveilleuse richesse. Ses voiles et ses cordages étaient teints en pourpre tyrienne; sur ses étendards d'étoffe de Sérique serpentaient mille broderies de perles, et au-dessus de sa poupe flottait une tente en fine toile d'Egypte. Quant au corps même du navire, il était décoré d'autant de sculptures qu'une coupe sortie des mains d'Évandre; les chénisques soutenaient deux ancres en argent massif; les rames, les mâts, les antennes étaient incrustés d'or, et les immenses tapis de Perse, qui couvraient le pont, pendaient jusque dans la mer.

Ce spectacle retenait les Romains immobiles à la même place. *Salvus* qui avait ordonné d'amener les voiles du *Didyme,* afin d'éviter un choc, était resté près d'eux et ne pouvait cacher son admiration. L'instinct maritime du vieux pilote dominait, pour ainsi dire, son inquiétude et le rendait plus attentif à la beauté des navires ennemis qu'inquiet de leur attaque. Ne pouvant d'ailleurs rien faire pour l'éviter, il attendait avec cette ferme résignation des hommes habitués à regarder la mort sans se mettre de profil.

Les Romains apprirent de lui que cette flotte était celle du Carthaginois Isidore, le plus puissant des Cili-

ciens. Il leur fit admirer sa galère amirale, encore plus merveilleuse pour sa construction que pour sa magnificence. *Salvus* déclara que, vu sa légèreté, elle ne pouvait être construite en bois d'épine noir, ni même en cèdre d'Afrique, mais seulement en sapins de Sanir. Le grand mât, solidement appuyé sur un second mât oblique, soutenait une antenne relevée vers les deux bouts. La voile, proportionnée au navire, égalait exactement le tiers de sa longueur, et était retenue par une seconde antenne inférieure qu'une roue faisait mouvoir. Au lieu des tours qui chargeaient les deux extrémités des *Baris* égyptiens, la galère carthaginoise n'avait que deux logettes destinées aux guetteurs: au haut du mât s'élargissait une gabie remplie de frondeurs et d'archers. *Salvus* fit remarquer aux passagers du *Didyme* que les courtes rames, en chêne de Basan, étaient fixées à des scalmes d'airain, et blâma seulement les deux *pales* dressées à la droite et à la gauche de sa poupe.

— Voici, en effet, d'autres navires ou un seul matelot tient la *clef* et gouverne, fit observer Lélius.

— Ceux-là sont des vaisseaux rhodiens, répondit *Salvus;* toutes les nations maritimes ont grossi la flotte

d'Isidore. Derrière sa galère, vous voyez les Phéniciens avec leurs voiles rouges ; vers le milieu du cercle sont des Grecs, des Pamphyliens, des Thraces, et quelques petits navires venus de la Sicile et de l'Apulie ; à l'autre extrémité naviguent les *baris* d'Égypte, reconnaissables à leurs voiles de papyrus, garnies de clochettes, et à leurs étendards de trois couleurs ; enfin, aux derniers rangs, s'avancent quelques grosses barques gauloises dont les voiles de cuir sont teintes en azur de mer.

Pendant ces explications du vieux pilote, la flotte continuait à s'avancer dans le même ordre. L'aile gauche avait déjà dépassé *le Didyme* lorsque, se repliant par une manœuvre hardie, elle rejoignit l'aile droite qui volait à sa rencontre, et referma le navire bithynien dans un cercle infranchissable.

Salvus, qui avait suivi ce mouvement avec un intérêt pour ainsi dire involontaire, se prit la barbe, et murmura à demi voix :

— Des archers de Syrie ne conduiraient pas leurs chevaux plus sûrement ; la mer est aux Ciliciens.

Cependant la galère amirale s'était détachée du cercle. Arrivée à la poupe du *Didyme*, elle tourna légèrement sur elle-même et vint flotter bord à bord. Les matelots

bithyniens étaient tombés à genoux, les mains tendues comme des suppliants, et les esclaves épouvantés avaient caché leurs visages sous un pan de leurs robes. Mais *Salvus*, accouru au pont mobile que les pirates venaient de jeter entre les deux navires, échangeait avec eux de rapides explications en langue punique. Il revint bientôt vers les Romains et les avertit de passer dans la galère Cilicienne.

Tous quatre le suivirent en silence et arrivèrent devant Isidore, qui se tenait debout près de la vaste chambre construite au pied du grand mât. Bien que ses traits ne pussent laisser de doute sur son origine africaine, il portait le costume grec, et avait la tête couverte du *pallium*. Un faisceau dénoué de javelots syriens était à ses pieds, et sa main gauche s'appuyait sur un trident doré à manche d'ébène. *Salvus* lui ayant dit que *le Didyme* arrivait de Crète et se rendait à Chypre, il crut que ses prisonniers étaient Grecs, et se servit du dialecte ionien pour leur demander qui ils étaient.

Le jeune patricien répondit :

— Des hôtes du roi Nicomède, ton allié.

— Il ne l'est plus, dit Isidore, depuis que ses vaisseaux ont refusé de nous payer le tribut.

— Neptune a donc abdiqué entre tes mains la royauté de la mer? demanda le Romain avec une gaîté libre.

— Non pas Neptune, répondit le corsaire, mais le tout puissant Mithra, seul dieu adoré par les Ciliciens.

— Et c'est également lui sans doute qui t'a substitué aux droits d'Apollon et d'Esculape dont tu viens de recueillir les héritages à Épidaure et à Claros?

Cette allusion aux deux temples récemment pillés par les Ciliciens, fit sourire le front d'Isidore; mais ce ne fut qu'une passagère lueur ; il reprit aussitôt d'un accent plus brusque et avec une sorte d'emphase.

— Qui a donné au roi Nicomède le droit de fatiguer nos mers de ses vaisseaux? N'a-t-il pas à lui le Pont-Euxin et l'Hellespont que nous n'avons point encore redemandés? D'où lui viendrait le privilége de traverser impunément le domaine que laboure la proue de nos galères?

— Qu'à cela ne tienne, reprit le proscrit; puisque tu t'es fait le Cerbère du détroit cilicien, nous ne refuserons point de te donner pour droit de passage le gâteau de farine et de miel.

Les yeux d'Isidore étincelèrent sous son pallium de pourpre. La liberté du jeune homme, qui l'avait d'abord

surpris, venait de le blesser. Il sentait, sous cette légèreté insouciante, l'orgueil qui méprise et qui brave; ses sourcils se rapprochèrent; sa main serra le trident doré sur lequel elle s'appuyait.

— Celui qui ne possède rien peut-il donc donner quelque chose? demanda-t-il d'un ton de raillerie menaçante. As-tu oublié que les dépouilles du prisonnier appartiennent au vainqueur? La proie pouvait être plus opulente; mais la mer qui produit l'ambre roule aussi des écumes.

— Alors, répliqua le jeune homme légèrement, ta générosité renoncera sans peine à un si pauvre butin!

—Le butin est, en effet, peu de chose, dit Isidore; mais je trouverai un dédommagement dans les personnes. Le revendeur d'esclaves dont je garnis les tréteaux demande surtout des Grecs et t'achètera sans marchander ainsi que tes compagnons.

Ceux-ci, qui jusqu'alors avaient gardé le silence, poussèrent tous à la fois un cri de surprise.

— Nous vendre! répéta Lélius effrayé.

— Au prix de trois mille sesterces, continua Isidore: c'est ce que vaut une *chose* de ta taille et de ton âge.

— Ceci ne peut être qu'une menace, objecta Agrippa d'un accent inquiet.

— Quant à toi, tu rapporteras peu, interrompit le pirate, qui le mesura d'un regard dédaigneux : que faire d'un homme dont le ventre commence au menton? Mais en revanche, ton ami (il désignait le proscrit) pourra remplir l'office de chien à la porte de quelque riche marchand d'Antioche ou d'Alexandrie; je fournirai moi-même le collier.

— Ton audace n'ira pas jusque-là! s'écria le jeune homme troublé à son tour, non de crainte, mais d'indignation.

Pour toute réponse, Isidore se tourna vers les matelots en disant :

— Frottez-leur les pieds de gypse, et mettez-leur la couronne.

Les pirates s'empressèrent d'obéir, et, en moins d'un instant Lélius et Florus se trouvèrent dépouillés de leurs vêtements; mais leur compagnon échappa aux

(1) On frottait de gypse les pieds des esclaves qui venaient d'un pays séparé du lieu de la vente par la mer, et on leur mettait une couronne pour avertir que c'étaient des prisonniers de guerre. (Voy. Aulu Gelle, Pline et Ovide.)

mains de ceux qui l'entouraient, et s'élançant vers Isidore, il s'écria :

— Tu ne peux nous vendre comme esclaves, car nulle nation n'oserait nous acheter. Notre langage t'a trompé, Isidore ; nous ne sommes point Grecs, nous sommes citoyens Romains !

Ces mots produisirent sur les pirates une impression singulière. Il y eut un premier mouvement de surprise générale ; puis tous les yeux s'arrêtèrent sur le Carthaginois pour lui demander ses ordres.

Un éclair de haine avait traversé les traits du corsaire ; mais ce fut comme la lueur d'un astre à l'instant voilé par les nuages. Il fit un geste d'étonnement effrayé, se frappa la cuisse et s'écria :

— Citoyens romains !... Par tous les dieux supérieurs, que n'avez-vous parlé plus tôt !... Citoyens romains ! Et, malheureux que nous sommes, nous avons violé, sans le savoir, la majesté des maîtres du monde. Que Junon, souveraine de l'Olympe, nous obtienne le pardon, et je promets d'aller, comme les vieilles femmes, peigner sa statue dans le temple de Samos !

En parlant ainsi, il levait les mains avec l'expression du repentir, et tous les matelots imitaient son mouve-

ment; mais s'adressant, tout à coup, à ceux qui se trouvaient le plus près de lui :

— Qui vous retient, insensés, reprit-il; attendez-vous que le fils de la louve n'emprunte, pour vous frapper, les foudres de Jupiter, ou qu'un corbeau, ami de Rome, ne vienne dévorer vos prunelles? Vite, rendez la toge à ceux que vous avez dépouillés, et repassez au petit doigt de leur main gauche l'anneau d'or afin qu'on puisse les reconnaître pour chevaliers romains.

Les Ciliciens se hatèrent d'obéir en rapportant les vêtements des prisonniers, les chaussant eux-mêmes, et leur présentant le miroir les yeux baissés. Lorsqu'ils eurent achevé, tous tombèrent aux genoux des Romains avec de grands gémissements. Les uns se tordaient la barbe en signe de désespoir, d'autres courbaient leurs fronts jusqu'à terre. Il y en avait même qui versaient des larmes!

Isidore leur fit signe de se relever.

— Rome a toujours été une bonne mère pour les Ciliciens, dit-il; depuis longtemps elle les habille des tissus fabriqués pour elle en Égypte et en Phénicie; elle les nourrit du blé qu'elle achète en Sicile, et elle leur prodi-

gue les trésors fournis par toutes les nations. Espérez donc en sa clémence, et, pour la mériter, laissez ces généreux patriciens retourner librement dans leur patrie.

Les pirates coururent chercher une échelle et la placèrent au bord du navire, le bout appuyé sur les vagues (1).

Isidore la montra aux prisonniers.

— Allez, reprit-il, en portant la main à sa bouche, et tournant le corps de droite à gauche, selon l'usage romain, que les frères d'Hélène vous guident heureusement, et puissiez-vous faire connaître, par votre exemple, le respect d'Isidore pour les fils de Quirinus.

Les matelots prirent alors chaque prisonnier sous les bras, comme pour les aider à marcher, et les entraînèrent vers l'échelle qui devait les précipiter dans les flots; mais tous quatre opposèrent une résistance inattendue, et le jeune proscrit ayant arraché à un soldat son épée et son bouclier, s'appuya à la pavesade où il se mit en défense. Isidore saisit vivement un des javelots qui se trouvaient à ses pieds; mais, avant qu'il eût pu s'en servir, un léger cri poussé derrière lui arrêta sa main: il se retourna et aperçut une jeune

(1) Voy. Plutarque, Vie de Pompée.

femme qui venait de paraître à la porte de la chambre construite sous le grand mât.

Un seul regard suffisait pour faire connaître la matrone, initiée de longue main à l'emploi de cet arsenal de luxe et de coquetterie que l'on appelait à Rome *le monde d'une femme*. Ses cheveux, naturellement bruns, étaient devenus blonds grâce à l'emploi du savon des Gaules; de petits croissants noirs collés sur ses joues en faisaient ressortir la blancheur. Ses pieds étaient chaussés de cothurnes de pourpre; une *rica* de gaze tombait de sa tête jusqu'à ses épaules; elle tenait dans la main droite une boule d'ambre qui, en s'échauffant, exhalait un léger parfum, et avait autour du cou un serpent vert émeraude dont les plis glacés la rafraîchissaient. Des crotulés de perles suspendues aux oreilles, des colliers et des bracelets de diamants, des anneaux enrichis de pierres magiques complétaient ce costume qu'un des *fénérateurs,* établis aux arcades de Janus, n'eût point estimé moins de vingt millions de sesterces (1).

A ses côtés marchait un vieillard vêtu de la robe prétexte, et suivi de deux licteurs.

(1) Environ 3,400,000 francs.

Elle s'était arrêtée à quelques pas d'Isidore, en le voyant prêt à lancer le javelot, et avait jeté le cri auquel le pirate s'était retourné.

Le visage de ce dernier s'adoucit à la vue de la belle Romaine et cependant il dit brusquement:

— Que cherches-tu? Tes oreilles ont-elles si aisément reconnu l'accent des hommes de ta patrie.

— Y a-t-il donc ici des Romains? demanda-t-elle surprise.

— Et qui se vantent de l'être, reprit Isidore.

— Par Hercule! ils auraient besoin de trois grains d'anticyre! s'écria le vieillard à la robe bordée de pourpre; ne savent-ils pas que c'est courir à leur perte?

— Le fils de Pelée est parmi eux, objecta ironiquement Isidore; armé du bouclier et de l'épée, il espère vaincre seul la flotte des Ciliciens.

— Où est-il? demanda la Romaine, dont les regards cherchèrent le prisonnier.

— Celui qui va mourir salue sa cousine la belle Plancia! dit le jeune homme, en écartant un peu le bouclier dont il avait couvert sa tête et sa poitrine.

A cette voix, la patricienne tressaillit; elle fit quelques pas en avant, aperçut le prisonnier, et

laissa tomber sa boule d'ambre en criant :

— Julius César !

— Julius ! répéta le vieillard.

— Qui n'espérait pas rencontrer ici le préteur Sextilius et sa fille, ajouta le prisonnier.

— Serait-il véritablement de tes parents ? demanda Isidore à la Romaine.

— Il vient de te le dire, répliqua Plancia ; la terre et la mer ont également trahi notre famille ; l'une t'a livré César, et l'autre mon père et moi-même.

— Oui, soupira le vieillard piteusement ; ils m'ont enlevé, moi préteur, dans ma propre province, enlevé avec ma litière, mes bagages, mes licteurs...

— Est-ce là ce qui t'étonne, Sextilius ! dit Isidore avec orgueil ; avant toi, Bélinus avait eu le même sort. Je l'ai vu tout un jour à la place de ce jeune Achille sans cheveux, attendant de moi la vie ou la mort.

— Mais le tout puissant Isidore lui laissa la vie ! se hâta d'ajouter Plancia, et il ne sera point aujourd'hui moins magnanime !

— Qui te l'a dit ? demanda le pirate dont le regard venait de heurter le regard hautain du prisonnier, et qui sentait sa colère renaitre.

— Songe, reprit la Romaine à demi-voix, que César est l'allié de Cinna et de Marius.

— Sont-ce des Ciliciens ou des amis de Carthage?

— C'est le plus noble sang de Rome!

— Offrons en donc une libation à Mithra! s'écria le Carthaginois en relevant le javelot.

Mais Plancia se jeta devant lui les bras ouverts.

—Arrête! dit-elle; si tu peux fermer l'oreille aux conseils de la Romaine, tu ne repousseras pas au moins la prière de la femme. Songe que pour me faire céder à ton amour, tu m'as promis d'accomplir tous mes souhaits. Aujourd'hui je te demande la vie d'un de mes proches; tu ne peux me la refuser; le sang que tu veux répandre est le même que le mien!

Son accent avait à la fois tant d'autorité et de séduction qu'Isidore parut troublé.

— Plancia ignore, dit-il avec embarras, que ces hommes sont condamnés, que j'ai promis leur mort à ceux qui nous écoutent...

Un murmure de matelots confirma ses paroles.

— Leur mort! répéta Sextilius, sincèrement étonné; vous voulez les tuer! des patriciens qui peuvent payer une forte rançon?

Cette réflexion, échappée à l'avarice du préteur plutôt qu'inspirée par sa sollicitude, produisit chez les Ciliciens un changement subit. Leur avidité l'emportait encore sur leur inimitié; l'espoir d'une riche rançon payée par les Romains remplaça le désir de leur supplice, et, loin de continuer à les menacer, ils commencèrent à les examiner de ce regard joyeux et ami dont on couve un trésor. Les plus prompts calculaient déjà, à demi-voix, ce que l'on pourrait en obtenir, et tous répétaient que ce serait folie d'abandonner aux flots de telles richesses. Plancia qui, de son côté, avait entraîné Isidore à l'écart, employait, pour le fléchir, toute son influence. Quelque puissante que fût la haine dans le cœur du Carthaginois, la voix de la jeune épouse l'était encore davantage; il laissa tomber son javelot.

— Que le prisonnier se rachète donc, puisque c'est la volonté de Plancia, dit-il subjugué.

— Très bien, reprit Sextilius; le généreux Isidore se rappellera que j'ai été le premier à lui conseiller cette fructueuse clémence; il ne reste plus qu'à fixer la rançon et l'époque du payement.

— La rançon sera de vingt talents, répliqua le pirate, tout près de quitter le pont avec la Ro-

maine; et je les attends avant les calendes de mars.

Le préteur parut effrayé de l'énormité de la demande; mais César, qui avait repris toute sa tranquillité et s'occupait sérieusement à reformer les plis de sa toge, releva la tête :

— Isidore pense-t-il avoir en sa puissance un confiseur du Velabre ou quelque marchand du quartier des Carènes, dit-il dédaigneusement; César promet pour lui et ses amis cinquante talents, et il les payera avant les ides de février.

Les pirates applaudirent avec de grands cris de joie. Ils admiraient également le courage du jeune Romain, sa magnificence, et jusqu'à cette liberté hautaine! car pour qui n'a pas la noblesse du cœur, le mépris ressemble au bruit du fouet qui fait au chien deviner son maître. Il fut convenu sur-le-champ qu'Agrippa et Lélius partiraient pour la Grèce, suivis de quelques esclaves, afin de réunir les cinquante talents, tandis que César resterait en ôtage avec Florus.

Les deux messagers furent immédiatement réembarqués sur *le Didyme*. Les adieux se firent avec beaucoup d'embrassements et de larmes.

— Allez, dit César à ses amis, et que l'Eurus vous

conduise sans dangers jusqu'aux ports de l'Ionie; surtout profitez-y de votre liberté ; toi, Lélius, pour prendre des bains et essayer les parfums d'Asie ; toi, Agrippa, pour retrouver le goût du *garum des associés* (1) que tu te plaignais, avec attendrissement, d'avoir oublié. Quant à moi, soyez sans inquiétude, il me reste à finir la lecture du vieil Ennius.

Le navire bithynien mit à la voile, et la galère d'Isidore se dirigea, avec toute sa flotte, vers Coracésium.

Cependant Julius avait été rejoint par le père de Plancia, toujours suivi de ses deux licteurs, qui donnaient à sa captivité une sorte de majesté plaisante dont les Ciliciens s'amusaient. Sextilius appartenait à cette noblesse dégénérée dont la bassesse avait lassé la corruption de Sylla et préparait, de loin, les monstruosités de Néron et de Tibère. Préposé au gouvernement de Cilicie, il y avait tout mis à l'encan jusqu'au moment où les plaintes de la province s'étaient fait

(1) *Garum sociorum*, fameuse sauce dont parlent presque tous les auteurs de l'antiquité. C'était une saumure de maquereaux. On en trouve la recette dans les Géoponiques ; elle était fort chère et fabriquée par une compagnie de négociants associés pour la pêche du poisson qui la fournissait.

entendre. Il venait précisément d'être rappelé à Rome, où ses exactions devaient être dévoilées et punies, lorsque le hasard l'avait fait tomber entre les mains d'Isidore.

La captivité était donc pour lui une sorte de refuge ; il la subit d'abord sans plainte, puis songea à en tirer parti. La beauté de Plancia avait frapper Isidore qui se proposa pour époux. La jeune Romaine résista longtemps ; mais enfin les promesses du pirate et les obsessions de Sextilius la vainquirent ; elle devint la femme du Carthaginois. Le préteur en pleura de joie ! Le pouvoir de Plancia sur Isidore ouvrait mille perspectives dorées à son avarice ; Plancia pouvait devenir pour lui comme ces cordes merveilleuses au moyen desquelles les magiciennes font passer les richesses d'un voisin dans leur propre cassette. Grâce à elle, la main du pirate était toujours ouverte, et il n'avait qu'à tendre au-dessous le pan de sa robe prétexte.

Lorsqu'il se trouva seul avec Julius, il s'avança vers lui et l'embrassa en pleurant, car ce rocher avait le don des larmes.

— Par les dieux immortels ! c'est moi qui t'ai sauvé, dit-il ; sans moi, le noble, le charmant Ju-

lius tombait victime de ces sangliers africains.

— C'est un service dont je ne perderai point le souvenir, dit César, et pour lequel je voudrais pouvoir te promettre ma reconnaissance...

— Ne parlons point de cela, mon fils, interrompit le préteur; ton salut est ma plus belle récompense. Ne sais-je point d'ailleurs qu'ils t'ont ravi tout moyen de montrer ton grand cœur? Hélas! j'ai vu moi-même il y a un instant, tes bagages enlevés par les vautours ravisseurs!... Et n'espère point ressaisir quelque chose de ce naufrage, infortuné Julius; le gouffre de Charybde est moins avide.

— Puissent les dieux te consoler aussi aisément que moi de cette perte, généreux Sextilius, dit le prisonnier en souriant; quand le butin a peu de prix, c'est le ravisseur qu'il faut plaindre.

— Bien, bien, dit le préteur en baissant la voix, tu fais prudemment de mépriser en apparence ce qu'on t'a enlevé; les nouveaux possesseurs se montreront moins exigeants dans la vente.

— Le sage Sextilius compte-t-il donc se mettre au rang des acheteurs? demanda le jeune praticien ironiquement.

— Que ne ferais-je point pour toi, Julius, reprit amicalement le vieillard; tes meubles, tes habits, tes bijoux, je puis tout racheter maintenant, et je te les rendrai plus tard sans autre profit que la surenchère indispensable pour déguiser la substitution.

Julius éclata de rire.

— Ah! je reconnais l'honnête Sextilius, s'écria-t-il; toujours dévoué à ses amis... sans s'appauvrir!...

— Hélas! la pauvreté ne peut venir où elle est déjà arrivée, dit plaintivement le préteur. Ma bourse, mon fils, ressemble à celle des *trossules,* où, selon le proverbe, *l'araignée fait sa toile!* Mais que peut attendre de mieux un malheureux livré d'avance à ses accusateurs! Car la délivrance même ne changera rien à ma misère, Julius; mes ennemis n'ont-ils pas obtenu la saisie de tous les biens que je possédais à Rome, jusqu'à ce qu'ils puissent me traîner moi-même devant les juges!... Hélas! en échappant aux Ciliciens, je n'aurai plus qu'à prendre le bâton entouré de bandelettes (1).

— Tu auras encore une ressource, infortuné Sextilius, reprit César, ce sera de faire peindre à la cire le

(1) Le bâton des mendiants, à Rome, était entouré de bandelettes.

tableau de ton désastre, de le suspendre sur ta poitrine et d'aller, la tête rasée, solliciter la pitié des Quirites (1); car comment ne tirerais-tu point parti de ton propre malheur, toi qui t'es enrichi de celui des autres.

Sextilius parut ne point comprendre.

— As-tu donc oublié cette bande d'esclaves, malades ou estropiés, que tu entretenais à Rome pour mendier, reprit César, et qui te rapportait chaque jour jusqu'à cinquante sesterces d'aumône (2) ?

— Julius est toujours plaisant ! dit le vieillard avec une gaîté forcée; mais qu'il songe à ma proposition : lui et ses compagnons se trouvent dans un de ces cas où *il faut en venir aux triaires* (3).

Lorsque les pirates abordèrent à la côte cilicienne, le soleil descendait derrière les promontoires de la Pamphilie, et rougissait les vagues de ses flammes. La flotte s'avançait maintenant sur deux rangs, et formait comme deux armées navales dont l'aspect offrait

(1) Voy. Horace.

(2) Voy. Sénèque, Controverses.

(3) C'était un proverbe romain pour exprimer la nécessité d'en venir aux dernières ressources. Les *triaires* étaient de vieux soldats de réserve qu'on n'engageait qu'à la dernière extrémité. (Voy. Tite-Live.)

un contraste singulier. Celle qui se trouvait à l'orient était déjà ensevelie dans les ombres du soir, et fendait une mer sombre sous un ciel d'un bleu terne, tandis que celle du couchant, inondée par les mourantes clartés du jour, naviguait dans des flots de feu, au milieu d'une atmosphère de pourpre et d'or.

Julius, debout à l'avant de la galère, contempla quelque temps cet étrange spectacle; puis ses regards se portèrent sur le rivage qu'éclairait un dernier rayon. Partout s'élevait des tours d'observation dressées par les pirates pour surveiller la mer; des chantiers couverts de vaisseaux en construction, des magasins destinés aux approvisionnements. De loin en loin, des flottes de navires tirés à sec et reposant encore sur leurs rouleaux ferrés, étaient entourées de palissades qui en formaient autant de camps retranchés. D'immenses machines, armées de câbles, servaient à retirer les galères et à les remettre à flots; enfin, au fond de la baie, s'élevait la ville de Coracésium elle-même défendue par de hautes murailles, au somme desquelles veillaient en sentinelles des archers crétois.

II.

Dans les premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Isidore, sa flotte fut successivement rejointe par celle du grec Iphicrate, de l'Égyptien Narcisse, du Romain Stellus, et d'autres chefs syriens, thraces ou espagnols. Telle était, en effet, la prospérité toujours croissante des Ciliciens, que « les hommes les plus riches et les « plus distingués par leur naissance ou leur génie ne « balançaient pas à monter sur des vaisseaux pour les « aller rejoindre (1). » Aussi trouvait-on réunis dans la baie de Coracésium des vaisseaux de toutes formes, de toutes grandeurs et de tous pays. A côté des *baris*

(1) Plutarque, Vie de Pompée.

égyptiens se montraient les *camères* helléniques, que leurs ponts arrondis en voûtes rendaient semblables à des amphores, les *liburnes* de Syrie et les *myopares* auxquels leur petitesse et leur vivacité avaient mérité ce nom de *rats de Paros*.

Au moment où nous reprenons notre récit, c'est-à-dire environ deux mois après les événements rapportés dans le chapitre précédent, tous ces navires étaient rangés le long du môle, couchés sur les chantiers du radoub ou mis à sec dans les camps nautiques, et trois galères seulement se trouvaient à l'ancre en vue du rivage. L'une était *le Didyme,* déjà de retour; l'autre une *liburne* d'Alexandrie, dont Lélius et Agrippa s'étaient prudemment fait accompagner; enfin la troisième était le vaisseau d'Isidore lui-même, près de remettre à la voile pour une mission inconnue.

On se trouvait au second jour des ides de février, époque où les Ciliciens célébraient la grande fête de Mithra. En attendant l'heure de la cérémonie, la plupart des chefs s'étaient réunis dans la tente d'Iphicrate, accroupis sur des fourrures précieuses, à la manière des barbares, ou assis sur des siéges, selon l'habitude de la Laconie. Ils jouaient à différents jeux de hasard

en buvant le vin cuit de Crète. César les regardait, couché sur un lit de repos, et Sextilius, debout à quelques pas, élevait de temps en temps la voix pour déplorer les pertes ou pour envier les gains des joueurs.

Quant à Isidore, il se tenait à l'écart, occupé à compter les *aurei* renfermés dans un coffret de cèdre que des esclaves venaient d'apporter. C'était la rançon de César ramassée à Milet par ses deux amis. Le Carthaginois, près de se remettre en mer, voyait avec un dépit farouche le jeune praticien lui échapper. Depuis qu'il le retenait captif, il avait trop souffert de sa fierté railleuse pour ne point arriver à le haïr. L'intervention de Plancia avait jusqu'alors préservé son parent de la rancune du pirate; mais il ne pouvait se faire à l'idée que le Romain allait repartir sain et sauf après l'avoir impunément outragé. Mille projets confus roulaient dans son esprit pendant qu'il continuait à compter avec distraction les pièces d'or de la cassette.

Quant à César, il continuait à entretenir les joueurs avec une libre gaieté. Bien que la rencontre des Ciliciens lui eût été coûteuse, il se réjouissait d'avoir vu leur singulière colonie. Une seconde visite lui paraissait seulement inutile, et, ne voulant plus s'y

exposer en montant une galère désarmée, il renonçait au *Didyme*, et devait s'embarquer le lendemain sur la *liburne* égyptienne, que ses amis lui avait amenée.

Isidore, dont la haine cherchait un prétexte, se mit à railler le jeune praticien sur cette résolution. En montant *le Lotus*, il espérait sans doute épouvanter les Ciliciens; l'apparition de son vaisseau devait produire sur leurs flottes le même effet que la vue du milan sur les volées de cailles, et les éperons d'airain de la *liburne* allaient nettoyer la mer intérieure comme le soc de la charrue nettoie le champ couvert de ronces !

— Que les fils de Mithra se résignent à implorer leur vainqueur ! ajouta-t-il ironiquement; chacun devra bientôt lui rendre dix fois la rançon qu'il paye aujourd'hui.

— Isidore croit-il que je lui ressemble ? répliqua César avec une nonchalance hautaine; le pirate peut vendre la liberté du chevalier romain que le hasard lui a livré ; mais le chevalier ne vend point celle du pirate.

— Et qu'en fait-il donc ? demanda le Carthaginois.

— Interroge Stellus, dit César, il t'apprendra le sort que l'on réserve aux bandits de la forêt *Galinaria*, et des marais Pontins.

— Ils sont étranglés au *Tullianum*, fit observer Stellus.

— Eh bien, je ne serai pas moins juste pour les bandits de la mer, dit Julius; je les accrocherai à l'antenne de mon navire en renouvelant le soubait de Diogène : « Plût aux Dieux que tous les arbres por-« tassent de pareils fruits! »

Stellus éclata de rire, et les autres pirates l'imitèrent. La fierté du jeune Romain excitait la leur; ils ne voulaient se montrer ni moins libres de craintes, ni moins plaisants. Mais Isidore se mordit les lèvres. Vaincu dans cette guerre de railleries, il sentit s'envenimer sa colère, et résolut d'en finir avec un ennemi qui l'insultait jusque dans les fers.

Il ne voulut point cependant recourir à une violence ouverte, sachant que plusieurs chefs qui ne partageaient point sa haine contre Rome eussent pu s'y opposer ; l'instinct punique le faisait d'ailleurs incliner, sans effort, vers la trahison. Il profita, en conséquence, du moment où le signal de la fête obligea tous les joueurs à se séparer, pour appeler à lui un archer laconien, exécuteur habituel de ses vengances. Il l'entraîna à l'écart, lui parla longtemps à voix basse, et

ne rejoignit ses compagnons qu'après l'avoir vu disparaître derrière la tente dressée pour Julius et pour ses amis.

César venait d'y entrer avec son secrétaire. Dès qu'ils furent renfermés dans la partie la plus reculée de la tente, le jeune patricien se dépouilla rapidement de la toge violette garnie de franges qu'il portait; il aida l'esclave à s'en revêtir, et celui-ci alla se placer au fond de la galerie ouverte où Julius se tenait ordinairement pour lire et travailler. Vu par les gardes qui veillaient à l'extérieur, il endormait ainsi tous les soirs leur surveillance, tandis qu'une entrée dérobée permettait à son maître de s'échapper.

Le stratagème semblait, ce jour-là, à peine nécessaire; car la fête avait interrompu toutes les surveillances, et la plupart des soldats destinés à la garde des prisonniers avaient déserté leurs postes.

Venu de Perse, le culte de Mithra avait été apporté aux Ciliciens par les initiés de la Syrie ou de la Cappadoce, et il avait servi à rapprocher ces associés de races différentes en leur créant une nationalité religieuse. Presque tous les pirates l'avaient adopté, et ils accouraient à la fête, portant, selon l'usage, divers déguisements qui

leur donnaient l'apparence de bêtes fauves. Des femmes également masquées, se trouvaient parmi eux: c'étaient selon le langage du culte mystérieux, les *hyènes* et les *lions* se rendant à l'antre de Mithra, où devaient se célébrer les grandes initiations.

Au moment où ces troupes bizares dépassèrent les tentes dressées pour les prisonniers du *Didyme*, un homme à tête de loup s'élança vers eux et se mêla à leurs rangs. Il passa rapidement avec la multitude hurlante et effrénée devant les camps nautiques où s'abritaient les galères mises à sec, au pied des tours d'observation que couronnaient des feux nocturnes, le long des villas construites pour les loisirs des chefs Ciliciens; mais en arrivant au campement des captifs destinés à être vendus comme esclaves, il voulut se dégager de la foule et rester en arrière; le flot, toujours grossissant, l'emporta malgré lui; il fut forcé de passer outre et d'arriver avec tous les autres jusqu'au temple de Mithra.

C'était une caverne profonde creusée dans la colline, et dont l'entrée regardait l'orient. Sur le seuil se tenaient les candidats à l'initiation, amaigris par leurs cinquante jours d'abstinence, pâles d'une longue re-

traite dans les ténèbres, et le corps saignant de fustigations cruelles ; car les épreuves ne devaient laisser aucun doute sur leur courage ni sur leur patience. A l'arrivée de la foule, les prêtres les conduisirent vers le sanctuaire où s'élevait l'image de Mithra, assis sur le taureau qu'il frappait avec le glaive d'Ariès. On adressa aux candidats plusieurs demandes ; on leur répéta les instructions du culte mystérieux ; enfin les cérémonies de l'initiation commencèrent.

Tous furent d'abord arrosés par l'eau symbolique destinée à les laver du passé, et marqués d'un signe qui les rangeait au nombre des adorateurs de Mithra. On leur offrit ensuite l'eau et le pain, et on leur présenta la nymphe du ver de Sérique (ver à soie), emblème d'une résurrection future ; enfin un prêtre apporta une couronne soutenue par une épée à chacun des initiés qui la repoussa en répétant que *Mithra était sa couronne*. A cette réponse, des clameurs de joie s'élevèrent, et la foule se dispersa, en entraînant les nouveaux frères marqués au sceau du dieu.

Cependant le soleil commençait à descendre derrière les hauteurs de Coracésium ; une brume rosée s'élevait de la mer et se déployait lentement vers le rivage.

Les initiés, revêtus de leurs déguisements de bêtes fauves, étaient dispersés sur le sable fin des grèves, aux lisières des bois ou sous les rochers sonores, et s'abandonnaient à tous les plaisirs de la fête. Partout se montraient des tentes de lin passées au safran, des voiles de pourpre ou des abris de feuillages sous lesquels étaient dressées les tables du festin; partout brillaient des feux et tournoyaient de folles ombres. On n'entendait que chants accompagnés par les joueuses de flûtes, que clameurs effrénées, que retentissement de sistres et de tambours.

Au milieu de cet éclat et de ce bruit, un seul lieu restait terne et muet : c'était le campement des captifs! Les Syriens, chargés de leur garde, les avaient remis à la chaîne afin de pouvoir rejoindre leurs compagnons, et la plupart étaient couchés sur le sable, la tête enveloppée dans un pan de leur manteau. Les riantes rumeurs qui arrivaient jusqu'à eux, en réveillant le souvenir de joies passées, leur rendait l'aiguillon de la servitude plus déchirant. Chacun se rappelait ses jours de liberté et de triomphe! le Romain se voyait en marche, à la tête de sa légion, le casque d'airain suspendu au cou, le bouclier couvert de son enveloppe de cuir, les épaules

chargées de ses bagages et de ses armes ; il entendait les fanfares des *tibicines* ; il voyait accourir les populations vaincues qui s'inclinaient devant le dragon d'or de chaque cohorte, il entendait au loin le bruit des chariots qui suivaient l'armée, chargés de dépouilles opimes ! Le Grec, lui, pensait aux mille vaisseaux qui se pressaient dans le port de sa ville natale, aux gains du commerce, aux plaisirs du théâtre, aux cours des rhéteurs, aux courses olympiques ! L'Égyptien rêvait à ses grandes cités avec leurs avenues de sphinx accroupis, aux plaines ondoyantes d'épis et aux barques d'osier à têtes de béliers, glissant sur les eaux ambrées du Nil ! L'Espagnol se rappelait ses discordes civiles, les victoires de son parti, et cette vie agitée, changeante, éternel champ de bataille parcouru au galop de toutes les passions ! Le Gaulois revoyait ses forêts sombres que gardait Irmensul, ses druides aux vêtements de lin, passant sous les grands chênes avec la faucille d'or, ses chariots chargés de femmes aux cheveux blonds et d'enfants demi-nus ; villes roulantes, toujours en marche vers un climat plus doux ! Ainsi tous évoquaient de lointaines images ! tous suivaient, dans le passé, quelques souvenirs

aimés qui ravivaient en eux la douleur ou la rage!

Les dernières lueurs du jour venaient de s'éteindre; les mille captifs étaient immobiles au milieu de ces demi-ténèbres, et le cliquetis des fers interrompait seul le silence du campement. Tout à coup, un pas rapide et léger retentit dans la nuit; une ombre parut au détour du rivage : c'était l'homme-loup qui avait enfin échappé à la fête! il regarda d'abord autour de lui pour s'assurer qu'il ne pouvait être aperçu; puis, se glissant vers l'entrée que les gardes avaient abandonnée, il écarta vivement le rideau de cuir qui la fermait, et disparut sous la tente des prisonniers.

Quel était le visiteur mystérieux qui fuyait ainsi la fête pour pénétrer dans cet asile du désespoir ? Son masque ne permettait point de deviner ses traits; mais il était sans doute attendu; car, à sa vue, plusieurs prisonniers se relevèrent vivement, et quelques-uns se mirent en sentinelle à toutes les issues, tandis que les autres s'entretenaient à voix basse avec l'inconnu.

— Eh bien! aurons-nous des armes? demandèrent en même temps plusieurs voix.

— Si vous osez les prendre, répliqua l'homme masqué.

— Où les trouverons-nous ?

— Au camp nautique, près de la troisième porte, est l'arsenal de la flotte.

— Mais des soldats gardent le camp ?

— Ceux qui ne sont point absents auront été enivrés par mes esclaves.

— Quand faudra-t-il être prêts ?

— A la seconde veille.

— Nous serons au lieu convenu.

— Mais vos fers ?

— Ils seront brisés.

— Et vous marcherez tous ?

— Jusqu'au dernier !

L'inconnu fit un geste de joie ; attirant à part un des prisonniers, il lui donna à l'oreille quelques instructions rapides, murmura un mot d'ordre, et regagna l'entrée par laquelle il disparut.

III.

Les astres nocturnes marquaient la troisième veille; les bruits joyeux s'étaient insensiblement affaiblis. On avait vu les torches disparaître comme des étoiles de fête que la satiété éteint l'une après l'autre. A peine entendait-on encore, au fond des anfractuosités les plus solitaires, quelques voix isolées chantant les scolies ioniennes, et quelques modulations de flûte et de lyre emportées par le vent de la nuit. Bientôt ces derniers bruits eux-mêmes s'éteignirent; on ne vit plus que les lueurs vacillantes des feux abandonnés, et l'on n'entendit que le grand murmure de la mer, revenant

à intervalles égaux comme la respiration puissante d'un géant.

A bord des navires, même obscurité et même silence. Le vaisseau d'Isidore, *la Nouvelle-Carthage* n'avait point encore levé l'ancre. Les rames étaient rentrées et la voile carguée à cinq plis. Les matelots reposaient couchés sous leurs bancs, les pilotes dormaient près du double gouvernail, et les vigies elles-mêmes s'étaient assoupies au haut de la gabie. Mais Isidore prolongeait la veille dans la chambre amirale; l'archer laconien, auquel il avait donné un ordre secret avant le commencement de la fête, venait d'arriver au vaisseau. A sa vue, le Carthaginois referma vivement la porte, et s'assura qu'ils étaient seuls.

— Eh bien! demanda-t-il enfin, en baissant la voix, tu es allé à la tente romaine?

— J'y suis allé, répondit le Lacédémonien du même ton.

— Et qu'as-tu fait?

— Selon tes ordres, j'ai attendu derrière les arbres aux épines noires que les lampes se fussent allumées; puis j'ai gagné, en rampant, la grande galerie dont j'ai soulevé le rideau! Un homme était assis loin du

seuil, la tête penchée sur un rouleau de *papyrus*.

— Et tu as reconnu César?

— A sa toge violette.

— Alors tu as tendu ton arc?

— Les deux flèches lancées en même temps l'ont percé sous l'épaule; il a poussé un faible cri; il est tombé...

— Et il n'a plus fait aucun mouvement?

— Il était mort!

Le regard du pirate étincela d'une joie sauvage.

— Enfin, murmura-t-il, que Mithra soit loué! Il y a un Romain de moins, et ses insolences auront été punies.

Mais il s'arrêta tout à coup pour prêter l'oreille. Une rumeur semblait sortir des flots aux deux flancs de la galère; elle fut interrompue presque aussitôt par un cri de commandement suivi de cliquetis d'armes, de gémissements, et d'un bruit de pas précipités.

Au même instant, la porte fut violemment repoussée et laissa paraître Julius portant au bras gauche le bouclier rond des Vélites, et la main droite armée d'une épée espagnole. Il était accompagné d'une troupe de

captifs qui traînaient encore les débris des fers qu'ils venaient de briser.

Trompé par le costume, l'archer laconien avait frappé le secrétaire de César, tandis que celui-ci profitait d'un déguisement pour préparer la révolte des prisonniers. Le désordre de la fête leur avait permis de piller l'arsenal du camp nautique, de s'emparer des barques attachées au rivage et de surprendre, pendant la nuit, le vaisseau d'Isidore. Ce dernier n'eut point le temps de se mettre en défense ; sur un signe de César, il fut abattu et garrotté.

Maître de la galère cilicienne, le Romain y laissa une partie de sa troupe ; il envoya son ancien équipage sur *le Didyme*, et, passant lui-même sur *le Lotus* avec les pirates qui avaient survécu, il ordonna aux trois navires de déployer leurs voiles, et de se diriger vers l'Ionie.

En mettant le pied sur *la liburne* égyptienne, César rencontra Sextilius qui avait été entraîné par les captifs romains, et ainsi délivré malgré lui. Il éclatait en malédictions sur cette liberté conquise à contre-temps, et énumérait tout ce qu'il avait abandonné à Coracésium de meubles, d'esclaves et de créances.

Apres s'être amusé un instant des lamentations de l'avare préteur, César le quitta pour donner à Agrippa quelques instructions ; puis il s'occupa des prisonniers ciliciens.

Jetés près de la sentine, ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, pâles, silencieux et hagards comme des bêtes fauves que les chiens tiennent assiégés dans leurs tanières. Autour d'eux s'agitaient les vainqueurs les javelots à la main, et n'attendant qu'un signal pour venger les longues tristesses de leur captivité.

Julius promena sur le groupe des prisonniers un œil qui cherchait Isidore, et qui ne s'arrêta qu'en le rencontrant.

Le Carthaginois se tenait aux derniers rangs, dans l'attitude d'Ajax foudroyé. Il avait le corps droit, la tête haute et le visage menaçant. Le regard du Romain fit d'abord étinceler le sien, puis un sourire amer entr'ouvrit ses lèvres.

— Gloire au descendant de Quirinus ! dit-il à haute voix ; la trahison en a fait un autre Scipion !

— Il faudrait pour cela que tu fusses un autre Annibal, fit observer César, et tu n'es pas même un Cacus. J'ai seulement voulu te prouver que les chevaliers ro-

mains ne parlaient point légèrement. Hier je t'ai promis une place au bout de l'antenne du *Lotus;* je viens aujourd'hui pour tenir ma promesse.

— Tu agiras sagement, vaillant Thésée, répliqua le pirate, car j'ai en toi la preuve que laisser vivre un ennemi, c'est épargner un aspic.

— Aussi montrerai-je plus de prudence, dit Julius; mais auparavant, je dois te payer une dernière dette, afin de ne rester en rien ton débiteur. Tu as été mon hôte, Isidore; je veux être le tien. Lève-toi donc, car Agrippa fait préparer le *triclinium* (1)*;* les convives sont prévenus et la place consulaire te sera réservée.

A ces mots, il fit un signe, et les liens qui garrottaient le pirate furent dénoués. Isidore secoua ses membres engourdis, et jeta autour de lui un coup d'œil rapide, comme s'il eût cherché un moyen de fuite; mais il rencontra le sourire du Romain; une légère rougeur monta à sa joue, et l'orgueil fit taire le désir du salut.

César marcha devant lui jusqu'à la grande chambre du *Lotus*.

(1) La troisième place du lit du milieu.

Bien que l'on eût dépassé l'heure du quatrième repas, et que celle du premier ne fût point encore venue, Agrippa avait donné tous les ordres nécessaires pour un grand festin. Le *triclinium* de la *liburne* égyptienne, orné par les soins de Lélius, était tendu d'étoffes attaliques, et meublé de lits d'ivoire, au chevet desquels on voyait sculpté l'âne de Silène couvert de pampres et de raisins. Les housses étaient d'un riche tissu babylonien, représentant les travaux des différentes saisons, et au-dessus de la table ronde à un seul pied, flottait un voile de pourpre retenu par des cordes de soie et d'or. Un peu plus loin se dressaient plusieurs *abaques* garnis de vases précieux.

Avant d'entrer, chaque convive fut déchaussé par un esclave qui lui lava les pieds et les mains. Isidore revêtu d'une robe blanche pour le banquet, fut conduit par César au lit du milieu, où il prit la troisième place, et l'on fit apporter les couronnes. Agrippa dut s'excuser de ne pouvoir les offrir ni en myrthes ni en amarantes d'Egypte, mais seulement en raclures de corne, imitant les violettes de tusculum. Le Carthaginois allait poser la sienne sur son front lorsqu'il s'arrêta : ses

yeux fixés sur le *repositorium* (1) venaient de rencontrer, au milieu des fleurs, un squelette d'argent dont le geste grimaçant et le rire terrible semblaient s'adresser à lui.

César, qui avait vu son hésitation, le rassura d'un signe de tête.

— Cette image n'est point ici pour toi, mais pour tous les convives, Isidore, dit-il gaiement ; c'est la divinité domestique des sages ; car elle avertit de jouir comme le clepsydre avertit de se hâter.

Et élevant la coupe vers le squelette :

— Reçois donc nos remerciements, ô prudente conseillère, ajouta-t-il, et accepte ta part de cette libation faite aux dieux pénates.

En parlant ainsi, il laissa tomber sur le *repositorium* quelques gouttes de Chio, vida la coupe, puis ordonna d'apporter des dés qui devaient décider de la royauté du festin.

Isidore les fit rouler le premier ; mais le hasard

(1) Plateau sur lequel les plats étaient posés. On l'enlevait à chaque service pour lui substituer un autre plateau chargé de nouveaux mets. C'était là ce qu'on appelait *prima mensa, secunda mensa, tertia mensa.*

semblait le poursuivre; il amena le coup du *chien;* les autres convives amenèrent tour à tour ceux du *char,* d'*Hercule* ou du *vautour*. César seul obtint le coup de *Vénus*.

— Éricine ne pouvait faire moins pour son petit-fils ! dit le père de Plancia d'un ton de flatterie.

— Résigne-toi alors à m'accepter aujourd'hui pour maître, répliqua gaiement le jeune praticien; et, comme première preuve de soumission, Sextilius, vide ta coupe autant de fois que, pour un *stips* prêté, tu t'es fait rendre dix sesterces.

— Dieux immortels ! exiges-tu donc qu'il meure ? s'écria plaisamment Lélius.

— Hélas ! dit Sextilius en soupirant, la jeunesse est sans pitié pour les malheureux qui la secourent de leurs biens.

— Entends-tu ceci ? s'écria Florus; le loup se plaint de la cruauté de la brebis qu'il dévore !

— Le préteur a raison, répondit César; ses pareils sont nos bienfaiteurs. Mon premier hommage est pour les grands dieux; mais le second appartient aux *fœnérateurs* (usuriers).

— Julius peut rire de la misère des autres, fit ob-

server le père de Plancia ; lui dont la fortune est telle, qu'au dire du peuple, il n'a jamais pu la calculer.

— Le peuple se trompe, Sextilius, répliqua le jeune homme ; j'ai fait ce calcul, et je puis te le communiquer, à quelques *stips* près. Je ne possède au juste que quatre cent quinze talents...

— Quatre cent quinze talents !... répéta le préteur.

— ... De dettes ! acheva César.

Sextilius le regarda avec une stupéfaction épouvantée.

— Mais je suis encore jeune, continua Julius, et j'espère bien doubler la somme ; ma réussite est à ce prix.

— Parles-tu sérieusement ? demanda Sextilius.

— Ne sais-tu donc pas reprit César, que, pour arriver aux hautes dignités, il faut agrandir le cercle de ses clients, trouver des soutiens dans la noblesse et dans le peuple ? Quoi de meilleur pour cela que les dettes ? l'argent que j'emprunte aux sénateurs me gagne l'amitié des plébéiens, et je m'assure un double suffrage, car ceux-ci me poussent par reconnaissance pour mes dons, ceux-là par crainte pour leurs créances. Tu vois que je fais l'usure comme toi, digne Sextilius, mais avec plus

de hardiesse et de grandeur. La tienne ne peut te rendre maître que de quelques *îles* (1) au champ de Mars, ou de quelques domaines en Campanie ; tandis que la mienne peut m'acquérir des royaumes.

— A la bonne heure, dit le vieillard ; mais César a-t-il oublié que c'est à Rome qu'on les distribue ? S'il veut profiter de la bonne volonté du peuple et des sénateurs, que ne fait-il sa paix avec Sylla, et que ne cherche-t-il à acquérir près de lui la seconde place ?

Le jeune Romain ne répondit rien ; mais s'adressant au Carthaginois qui avait jusqu'alors tout écouté en silence :

— Isidore se rappelle sans doute le vieux pirate égyptien qu'il me montra l'autre jour, près du môle de Coracésium ? dit-il.

— Je me le rappelle, répondit le prisonnier.

— Son navire n'était qu'une grande barque d'osier, enduite de bmon et de poix, reprit César ; des nattes de papyrius lui servaient de voiles, et son équipage ne comptait que quelques matelots.

(1) Groupes de maisons.

— Oui, dit le Carthaginois, mais il leur commandait en roi.

— Tu l'as dit, Isidore, s'écria vivement Julius ; et, seulement à cause de cela, j'aimerais mieux être le vieux pirate égyptien, maître absolu sur son navire, que le jeune consul soumis à l'autorité de Sylla.

Tous les convives se regardèrent avec étonnement ; Isidore seul parut comprendre.

— Ah ! tu sens donc aussi que rester le second, c'est faire l'office d'une ombre, s'écria-t-il ; l'ombre ne marche pas elle-même ; elle flotte derrière ou devant, toujours forcée de suivre. Eh bien ! comme toi, César, j'ai voulu n'avoir de maître que ma volonté ! Ta race commandait à la terre ; je me suis réfugié sur les flots.

— Et tu espérais y fonder une nouvelle Carthage ? demanda Julius en faisant remplir la coupe du pirate.

Celui-ci la vida d'un seul trait ; puis, échauffé par la liqueur de Lesbos, il s'écria :

— Elle est fondée, César !

— Quoi ! ce nid de fugitifs et de bandits, objecta le Romain avec mépris ; prends-tu donc une ligue de rapine pour une république ?

— Et toi, as-tu oublié d'où Rome est sortie ? reprit vivement le pirate. Ne vois-tu pas qu'en ouvrant un champ d'asile contre votre tyrannie, nous appelons à nous tous les audacieux et tous les désespérés ? Sais-tu quelles sont déjà nos forces, Julius ? Nous avons des ports fortifiés et des arsenaux en Cilicie, en Grèce, en Syrie, en Égypte, en Sicile ! Nos vaisseaux sont au nombre de huit cents, montés par vingt mille combattants. Le Taurus est plein de nos citadelles, où nous pouvons abriter, en cas de revers, nos familles et nos trésors. Mais que pourrions-nous craindre ? Deux cents villes nous ont déjà ouvert leurs portes, et les richesses de vos temples on servit à dorer les poupes de nos galères ! Retenue dans ses guerres civiles comme une lionne dans les toiles du chasseur, Rome n'a point pris garde à ce qui se passait sur mer, et la mer lui a créé une rivale.

— Buvons donc à la nouvelle reine des eaux ! dit César, qui força encore le pirate à vider sa patère, et apprends-nous quand ses fils doivent remonter le Tibre pour assiéger le Capitole.

— Non pas seulement le Capitole, mais toute l'Italie, reprit Isidore, de plus en plus animé par le vin ; car

bientôt, grâce à nos galères, Rome attendra en vain les blés de *l'annone*, et le peuple-roi, enfermé dans la faim, n'aura, comme Midas, que de l'or pour ses festins.

Julius fit un mouvement.

— Ah ! c'est là votre projet ? dit-il plus sérieusement ; et tu crois que nos armes ne pourront briser ce cercle de famine ?

— Si elles n'étaient point occupées ailleurs, César ! Mais tandis que nous attaquerons Rome par mer, le roi de Pont l'attaquera en Asie. Relevé de ses défaites, il a rassemblé de nouvelles armées ; ses ambassadeurs vont de royaume en royaume, semant la haine du nom romain ; nous les avons vus, il y a quelques jours, à Coracésium, et j'allais porter moi-même à Mithridate la réponse des Ciliciens.

Julius garda le silence : les menaçantes révélations du Carthaginois l'avaient évidemment ému ; il resta immobile et pensif, tandis que les esclaves, pour réveiller la gaieté, répandaient sur les convives une rosée d'eau de verveine.

Enorgueilli de l'effet qu'il venait de produire, Isidore reprit l'aveu de ses projets et de ses espérances. Mi-

thridate, en se relevant, pouvait forcer Sylla à quitter Rome, et son absence, jointe à la famine, devait réveiller toutes les tempêtes du Forum. A la guerre du dehors allait se joindre bientôt la guerre du dedans; aux défaites du Pont les victoires de l'Italie! La lice s'ouvrait pour les violents, les corrupteurs et les ambitieux. Rome allait ressembler à une galère battue par l'orage, où les droits du pilote sont méconnus et où chaque matelot peut réclamer le commandement.

A mesure qu'il parlait, le Carthaginois s'exaltait lui-même au bruit de sa parole; la haine se redressait dans son cœur sous le rayon de ces espérances, comme un serpent que ranime le soleil; sa voix s'élevait, son geste devenait menaçant, ses yeux lançaient des flammes! Il appelait tous les ennemis de Rome au combat, il les comptait à la manière d'Homère, il célébrait d'avance leur victoire avec l'emphase du barbare et la confiance que donne le vin! Tout entier à son enivrement, il avait oublié sa captivité; il ne pensait plus que cette nuit était la dernière qui lui fût accordée, et il continuait son hymne de triomphe sans remarquer que les flambeaux du festin pâlissaient et que les premières lueurs de l'aurore glissaient entre les colonnes de cèdre!

Julius sortit enfin de sa rêverie, regarda vers la fenêtre du *Triclinium*, et se leva en disant :

— Voici le jour !

Ce mot fut pour le pirate comme la flèche aiguë qui frappe l'aigle au milieu des nuées. Brusquement arrêté dans son enthousiasme, il retomba du haut de son rêve dans la réalité ; mais se remettant presque aussitôt, il souleva la coupe qu'il tenait encore à demi pleine :

— Que ce soit le jour pour César, dit-il avec un fier sourire ; pour Isidore, c'est la nuit ! A elle donc cette dernière libation, et à la mort, sa sœur, cette dernière offrande !

Il vida la patère, retira la guirlande qui ornait son front et en couronna le squelette.

Tous les convives avaient quitté la table ; les esclaves apportèrent les chaussures, et l'on gagna le pont de la galère.

L'orient était inondé de flammes qui empourpraient les flots. Les trois navires poussés par un vent favorable s'avançaient presque de front, assez voisins l'un de l'autre, pour que l'on pût distinguer les pilotes et les rameurs. Aux pieds du mât du *Lotus*, plusieurs matelots étaient groupés tenant les cordes destinées au

supplice des pirates. Isidore, qui avait conservé la robe blanche du festin, s'avança vers eux d'un pas ferme, et présentant le cou au nœud funeste :

— Que Mithra veille sur les Ciliciens, s'écria-t-il en étendant les mains vers le soleil ; et pour que mon espoir s'accomplisse, puisse-t-il faire passer mes volontés avec mon souffle au cœur du plus digne !

— Ainsi, dit César, qui le regardait fixement, ce plan de guerre contre Rome était ton ouvrage ?

— Oui, Julius, répondit le pirate avec liberté.

— C'est grâce à toi que ces pirates de toutes nations ont formé un seul peuple ; qu'ils ont fortifié des ports, élevé des tours, construit des arsenaux ?

— Grâce à moi ! répéta le condamné plus fier.

— Toi seul leur as fait accepter l'alliance de Mithridate et la lutte contre le peuple romain ?

— Tu l'as dit, César.

— Et si maintenant le hasard te rendait la liberté, tu n'abandonnerais point la trame si laborieusement commencée ?

— Je la reprendrais comme le tisserand reprend sa toile, Julius, au fil où je l'ai laissée !

César se rapprocha.

— Fais-le donc, Isidore, s'écria-t-il; suis jusqu'au bout ces hardis projets; il ne sera pas dit que César aura tué dans l'œuf tes aiglons; qu'ils prennent leur vol, nous les retrouverons quand ils auront grandi.

A ces mots, il fit un signe qui fut répété par le pilote du *Lotus*; les trois navires laissèrent tomber leur voiles, puis se rapprochèrent. Isidore et les amis de César semblaient également surpris. Le premier regardait le jeune Romain avec hésitation, car il ne pouvait croire; les autres avec inquiétude, car ils ne pouvaient comprendre; mais César ordonna de rendre la liberté aux pirates et de les faire passer avec Isidore sur la galère cilicienne. Il se tourna ensuite vers Sextilius, et lui montrant *le Didyme:*

— Je t'avais promis un dédomagement, honnête préteur, dit-il; toutes les dépouilles des corsaires ont été transportées à bord du navire bithynien; je te les abandonne! Vas en prendre possession, et hâte-toi de faire voile vers l'Italie. Ton innocence est désormais certaine, car tu emportes de quoi acheter le peuple et le sénat.

Le préteur voulut douter d'abord, puis remercier; mais Julius lui cria de se hâter, et Sextilius, craignant

quelque changement de résolution, s'élança sur *le Didyme*.

Les deux galères eurent bientôt remis à la voile, et toutes deux rangèrent *le Lotus*, qui n'avait pas encore repris sa course. César salua successivement Isidore et Sextilius, puis secouant la tête :

— Allez, murmura-t-il, ô navires de bon augure ! Vous portez peut-être dans vos flancs la fortune de César. Deux divinités amies vous conduisent : l'Avarice et la Haine ! Que toutes deux sèment leurs moissons, et que Rome s'ébranle ! C'est quand le ciel est près de crouler que l'on cherche Atlas.

Et comme ses amis, toujours immobiles et muets d'étonnement, regardaient les deux vaisseaux s'éloigner :

— Vous le voyez, reprit César tout haut, le vent leur est également favorable : l'un va à la fortune, l'autre à la lutte...

— Et nous, César, demanda Lélius, où veux-tu nous conduire ?

Le jeune Romain releva la tête, et reprenant son air de légèreté insouciante :

— Nous, Lélius, répéta-t-il, nous allons à Rhodes

pour écouter les leçons du philosophe Apollonius Molon.

— Quand la guerre va s'allumer partout, s'écria Lélius; et que veux-tu donc qu'Apollonius nous apprenne!

César le regarda et répondit :

— A attendre!

GANG-ROLL.

— DIXIÈME SIÈCLE. —

I.

« Malheur à ceux qui se trouvent dans la forêt quand on a irrité le loup, » s'était écrié la mère de Roll au moment où le roi Harold exila ce dernier, et sa menace avait été comme une prédiction funèbre pour l'Europe. Chassé de Norvège, Roll le *marcheur* réunit une troupe de ces hommes « qui n'avaient jamais dormi sous un toit de planches, ni vidé la coupe auprès d'un foyer abrité ; » et, proclamé par eux *roi de mer*, il mit à la voile dans l'intention de se faire un héritage avec les richesses des chrétiens.

La plupart de ses compagnons étaient, comme lui,

des *kaëmpes* condamnés à l'exil dans les things de justice, ou des aînés que la loi du royaume obligeait à l'émigration; car chaque année, selon l'auteur du Rou, « les pères disait aux fils les plus âgés d'aller chercher des habitations dans d'autres pays, et de se procurer des terres par force ou par amour. » Tous partaient donc sans possibilité de retour, attirés par l'espérance, poussés par la pauvreté, et ils chantaient d'une seule voix en cinglant vers l'ouest :

« La force de la tempête aide le bras de nos ra-
« meurs ; l'ouragan est à notre service, il nous jette
« où nous voulons aller. »

Ce n'était pas la première fois que les Norvégiens s'abattaient sur les riches contrées du couchant. Celles-ci connaissaient depuis longtemps le son terrible de leurs trompes de corne qu'on appelait le *tonnerre du Nord*. Mais l'invasion du fils de Roqueval et d'Holdis allait faire oublier toutes les autres. Après avoir ravagé l'Écosse, l'Angleterre et la Frise, il envahit la France qu'il ne quitta plus. Depuis Attilla, rien de pareil ne s'était vu dans les Gaules. Les villes devinrent la proie des flammes; les campagnes restèrent en friche, les religieux s'enfuirent des monastères en

emportant les reliques consacrées; et leur terreur fut telle, que, selon l'expression d'un historien normand, ils écrivirent, un siècle plus tard, le récit de ces désastres *avec des mains qui tremblaient encore*. L'Ile-de-France, l'Orléanais, la Gascogne, l'Anjou, le Maine, l'Auvergne, la Bourgogne furent successivement saccagés par ces terribles *Vikings* ou *enfants des Anses*. Après avoir remonté les fleuves sur leurs scaphes d'osier recouvertes de cuir, ils devenaient de marins cavaliers, et, si on les poursuivait de trop près, ils se faisaient avec les cadavres de leurs chevaux un rempart et une nourriture. Le roi de France, Charles le Simple, incapable de résister à cette avalanche d'hommes, avait offert à Gand-Roll une province en fief; mais le fils d'Holdis répondit :

— Je ne veux être soumis à personne; ce que j'aurai conquis m'appartiendra sans réserve.

Et comme il avait fait de la Neustrie un désert, il se retourna contre la Domnonée (1).

Ses *jarles* essayèrent en vain de la défendre : vaincus dans plusieurs combats, ils finirent par l'abandonner

(1) La basse Bretagne.

avec toute la noblesse pour chercher un asile au pays de Galles.

Un seul chef sut défendre sa terre, ce fut Even, jarle du Léonnais. Alors que les pays de Bro-Erech, de Porhoët, de Rohan, de Tréguier, de Goëllo, et de Cornouaille n'offraient plus qu'un champ de bataille dévasté par le fer ou la flamme, le Léonnais, gardé par la vaillance de son chef, n'entendait aucun des bruits du combat, et apercevait à peine, de loin, la fumée des incendies. On eût dit qu'un cercle magique défendait cette heureuse contrée. Là retentissaient toujours les cloches des monastères et les *guers* des laboureurs; là paissaient, le long des coulées herbeuses, les troupeaux de vaches noires gardés par des enfants.

Mais c'était principalement loin des marches du comté, au fond des vallons arrosés par l'Elorn, que tout était paisible comme aux plus beaux jours de Salomon ou de Gardlon-Mur. Jamais voile normande n'avait dépassé le détroit gardé par les pierres blanches (*Mein-gan*), ni pénétré dans ce long golfe, au fond duquel le bourg de Lan-Ternok s'élevait parmi les ombrages. Ce canton était gouverné par le mactiern

Galoudek, dont la *ker* occupait le sommet du coteau qui regarde le pays des Deux-Meurtres (*Daou-las*). Son père avait fait partie des deux cents compagnons avec lesquels Gurwan défia les douze mille soldats d'Hasting, et le fils ne démentait point un tel sang : aussi Even avait-il étendu son pouvoir sur plusieurs trèves, et joint à son domaine la forêt de Kamfront, que le mactiern faisait défricher.

Lui-même avait surveillé les travaux tout le jour, et revenait de la forêt avec ses deux fils Fragal et Witur, qui se tenaient debout sur le devant du chariot chargé de ramées, tandis que le père marchait près du joug, l'aiguillon à la main. Les roues pleines et garnies de fer imprimaient une longue trace sur la mousse jaunâtre ; les bœufs, sentant qu'ils retournaient vers l'étable, pressaient le pas, en poussant, par intervalles, de sourds meuglements, et le pâle soleil de février, qui glissait à travers les arbres noircis, éclairait cette scène de ses dernières lueurs.

L'attelage allait atteindre les limites de la forêt lorsque les deux frères aperçurent devant eux, sur la lisière du fourré, un jeune garçon d'environ seize ans, qui semblait les attendre au passage. Son costume de

peaux de chèvre, sa stature élevée et ses cheveux blonds formaient un contraste frappant avec les habits de laine, la taille courte et les cheveux noirs du mactiern et de ses fils. Le cachet des races du nord n'était pas moins visible chez lui que l'origine cambrienne chez ces derniers. Il s'appuyait sur un arc de frêne et portait plusieurs flèches passées à sa ceinture; devant lui était étendue une bête fauve souillée de sang et les quatre pattes liées par un hart de saule.

Le mactiern arrêta l'attelage, tandis que les deux jeunes Bretons se penchaient pour reconnaître l'animal.

— Par la croix! c'est une louve, s'écria Fragal.

— C'est toi qui l'as tuée? demanda Witur surpris.

— Je ne la cherchais pas, fit observer modestement le jeune garçon, car je chassais pour la table du mactiern; mais l'animal avait faim, il s'est élancé à ma rencontre...

— Et tu as pu l'éviter, dit Galoudek.

— Je l'ai percée de trois flèches, répliqua Andgrim, dont le pied montrait le flanc de la bête fauve.

C'était une louve de la plus grande espèce, aux dents jaunâtres et au poil grisonnant. Le sang coulait

encore, goutte à goutte de ses blessures ; sa langue pendante était couverte d'une écume visqueuse, et ses yeux, retournés par les dernières convulsions de l'agonie, ne montraient qu'un orbite blanc et sans regard.

Le mactiern, qui avait examiné les blessures avec l'intérêt d'un chasseur, remua la tête, et, se retournant vers Fragal et Witur :

— J'ai deux fils, dit-il d'un ton de chagrin, deux fils dont le plus jeune dépasse Andgrim d'une année, et je cherche en vain lequel eût pu lancer trois flèches d'une main aussi ferme et aussi sûre.

Les frères rougirent, mais avec des expressions différentes.

— Que notre père et seigneur nous excuse, dit Witur d'un accent altéré, si nous sommes moins habiles que les démons du Nord à combattre de loin, nous les défions pied contre pied et poitrine contre poitrine.

— Pour moi, ajouta Fragal ironiquement, ce que j'admire, ce n'est point l'adresse du Saxon à manier l'arc, mais qu'il n'ait point hésité à s'en servir avec tant de résolution contre un *Normand !*

Le mactiern sourit involontairement. L'audace des

loups, multipliés par la dépopulation de la Domnonée, leur avait effectivement fait donner, depuis peu, ce nom d'une race dont ils rappelaient la férocité ; mais Andgrim ne parut point goûter la plaisanterie du jeune Breton, et son œil s'alluma.

— Fragal se trompe, dit-il, en regardant fixement le fils de Galoudek ; le bras qui a frappé est seul normand, la louve était bretonne.

— Alors tu l'as tuée par surprise ou par trahison, reprit Witur, avec emportement.

— Non, répliqua Andgrim d'un air froidement dédaigneux ; je l'ai tuée lorsqu'elle fuyait comme les hommes de la Domnonée au combat du Havre-Noir (*Abert-il-du*).

Ce souvenir d'une sanglante défaite essuyée, quelques années auparavant, par les Bretons, fit monter le sang au visage des deux frères, et Witur exaspéré avança brusquement la main vers la hache suspendue devant le chariot ; mais le mactiern s'entremit.

— Puisque le Saxon parle du Havre-Noir, rappelle-lui le Havre des Cailloux (*Aber-vrach*), dit-il tranquillement ; car si, dans le premier lieu, le sang des

nôtres a coulé comme la rosée, dans le second le sang des siens a coulé comme des sources.

— Et lui-même, ajouta Fragal, ne doit la vie qu'à votre pitié.

— Oui, reprit Galoudek; en le relevant du milieu des blessés, j'espérais que ses jeunes oreilles pourraient entendre la sainte parole des prêtres; mais on a tort de vouloir apprivoiser le petit du sanglier.

Andgrim ne répondit pas : l'intervention du mactiern avait produit sur lui le même effet que la parole du maître sur le dogue irrité, et il laissa le chariot s'éloigner.

Ce que venait de dire Galoudek était d'ailleurs la vérité. Recueilli après la bataille, l'enfant fut conduit dans la *Ker* armoricaine, où il avait d'abord vécu farouche et à l'écart, jusqu'à ce qu'un autre enfant de son âge eût fini par dompter son humeur sauvage: c'était Aourken, pauvre orpheline trouvée à la lisière du bois par le mactiern qui l'avait adoptée. Chargée de conduire aux friches les troupeaux de bœufs, de vaches et de génisses, elle avait grandi dans les landes sans autres compagnons que le ciel et l'Océan; mais la solitude qui aigrit les corrompus améliore les bons. Elle de-

vina les souffrances du captif, et, comme un chien que la tristesse sollicite, elle vint se placer à ses pieds, les yeux tendrement soulevés vers lui. Andgrim finit par l'apercevoir; deux abandonnés devaient se comprendre; la compassion avait attiré l'orpheline, la reconnaissance attacha le prisonnier.

Cependant le chariot était arrivé devant la *Ker* bretonne. Le placis qui servait de cour d'entrée, et vers le milieu duquel il venait de s'arrêter, offrait, dans ce moment, un spectacle singulièrement animé. Les serviteurs arrivaient des champs et étaient reçus par les femmes ou par les jeunes filles avec lesquelles ils échangeaient mille saillies suivies de longs éclats de rire. On voyait passer les charrues, le soc retourné, les cavales qu'accompagnaient leurs poulains farouches, et les troupeaux de moutons conduits par un chien fauve au collier garni de pointes d'acier.

Le mactiern promena autour de lui ce rapide regard du maître qui ne laisse rien échapper, et demanda où était Aourken. Elle n'avait point encore paru! Un pareil retard, venant de tout autre, eût causé peu de surprise; mais l'exactitude de la jeune orpheline était passée en proverbe à Kermelen, et depuis huit

années que le Galoudek lui avait confié un troupeau à surveiller et à défendre, c'était la première fois qu'elle rentrait aussi longtemps après l'heure indiquée. Le soleil avait, en effet, presque complétement disparu derrière les coteaux ; de grandes ombres s'étendaient vers les grèves, et le vent du soir, qui s'élevait de l'Océan, apportait jusqu'au manoir les senteurs marines.

Galoudek allait se décider à gagner le revers de la hauteur, d'où le regard embrassait la baie, lorsqu'un sourd retentissement sembla tout à coup ébranler la colline. On reconnut bientôt le bruit produit par la course précipitée d'un troupeau mêlé à des meuglements d'abord confus, puis plus distincts, plus élevés, et qui éclatèrent enfin dans toute leur force. Presqu'au même instant les bœufs, les vaches et les génisses parurent au penchant de la lande, fuyant avec terreur devant un ennemi invisible. En tête s'élançait le taureau noir sur lequel Aourken se tenait à demi couchée.

Tous se précipitèrent confusément dans le placis, fouettant l'air de leur queue et la tête baissée, comme si la terreur eût éveillé leur colère.

Les serviteurs effrayés franchirent les murs peu élevés qui servaient de clôture, tandis que Galou-

dek et ses fils se rendaient maîtres du taureau noir.

A leur vue, Aourken poussa un cri et se laissa glisser à terre. Ses traits agités d'un tremblement convulsif, ses cheveux flottants sur ses épaules, et les lignes sanglantes tracées par les ronces sur ses jambes nues, témoignaient, à la fois, de la violence de sa peur et de la rapidité de sa course. Elle demeura un instant haletante aux pieds du mactiern; enfin la voix de celui-ci sembla la ramener à elle-même. Après avoir promené de tous côtés un regard effaré, elle se redressa sur ses genoux, écarta des deux mains les cheveux qui lui couvraient le visage, et s'écria d'une voix rauque :

— Je l'ai vu, maître, je l'ai vu !

— Qui cela ? pauvre innocente, demanda Galoudek, que l'effroi de cette rude et vaillante créature saisissait malgré lui.

— L'animal... le démon... je ne sais comment dire, maître! Ce devait être un dragon de mer... ou peut-être *le grand ennemi*.

— Mais où l'as-tu vu ? Que s'est-il passé ?

— Voici, maître : j'étais sur la grève où je rassemblais le troupeau pour revenir, quand j'ai aperçu tout

à coup, sur la mer, quelque chose qui venait à moi : c'était long comme le manoir, rond comme un tonneau et la tête, qui sortait des vagues, ressemblait à celle d'un bélier !

— Se peut-il ?

— Vers le milieu du dragon, on voyait s'élever une montagne d'où sortaient des roulements de tonnerre. Il y avait au-dessus une aile rouge pareille à une voile de navire, et au-dessous douze griffes vertes qui lui servaient de nageoires.

— Tu es bien sûre de cela ?

— Sûre, bien sûre, maître ! Mais à mesure que je voyais mieux, j'avais plus peur ; mes jambes tremblaient sur le taureau. Alors la *chose* a passé tout près du bord ; il y a eu un sifflement qui a épouvanté Tervdu ; il s'est enfui vers la *Ker* avec tout le troupeau, et il m'a emportée !

Des exclamations de surprise et de terreur s'élevèrent de toute part. Quelque étrange que fût le récit d'Aourken, il ne rencontra aucun incrédule. On touchait encore aux temps où des bêtes féroces, transformées en dragons par l'imagination populaire, avaient ravagé les campagnes de la Domnonée. La légende

liait le souvenir de ces monstres à celui des apôtres du Léonnais et de la Cornouaille ; elle en avait fait une pieuse croyance, et douter de leur réalité eût été douter des saints bretons eux-mêmes. Les hommes commencèrent à regarder autour deux avec inquiétude, et les femmes à fuir vers la maison.

Dans ce moment, un long et puissant appel de corne marine s'éleva dans les ombres du soir, courut le long des côtes et vint mourir contre les murs du manoir !

Tous les habitants de la *Ker* tressaillirent.

— Ce n'est point là le cri d'un dragon ! dit le mactiern.

— Ni la corne des pâtres de la baie, ajouta Witur.

— Ecoutez ! interrompit une voix forte et haletante.

Galoudek se retourna et aperçut Andgrim. Il était debout à quelques pas, la louve sanglante sur une épaule, l'arc pressé contre sa poitrine et l'oreille tendue vers la mer avec une avidité palpitante.

Il y eut un assez long silence. Toutes les têtes s'étaient penchées comme celle du jeune Normand ; enfin un second appel retentit plus puissant et plus prolongé. Il passa par-dessus Kermelen et alla se perdre au loin dans les landes.

Les traits d'Andgrim s'épanouirent.

— Tu connais le son de cette corne ? s'écria Galoudek qui le regardait.

— Oui, mactiern, dit le jeune garçon.

— Et qu'est-ce donc enfin ?

— C'est *le tonnerre du Nord!*

II.

Le soin que semblaient prendre les Normands d'annoncer leur arrivée était trop contraire à leur tactique habituelle pour ne pas exciter la surprise et la défiance du mactiern. Aussi, après le premier moment de confusion, se hâta-t-il de donner tous les ordres nécessaires pour la défense de la *Ker*. Lui même se mit ensuite à la tête de quelques serviteurs armés, afin d'aller reconnaître l'ennemi dont la corne avait cessé de se faire entendre.

La petite troupe se dirigea silencieusement vers la mer, protégée par les genets qui la dérobaient aux

regards, et par les bruyères qui étouffaient le bruit des pas. En tête marchait Galoudek avec ses fils ; derrière ceux-ci venaient Aourken et Andgrim. L'orpheline avait suivi le mactiern d'inspiration, comme le chien suit le maître qu'il aime, et le jeune Normand s'était laissé entraîner, sans y penser, par cela seul que sa place lui semblait près de la jeune *pastour*.

La petite troupe eut bientôt atteint le point du coteau où la baie se laissait apercevoir tout entière. La décision du mactiern avait été si subite et si promptement exécutée que le soleil n'avait point complétement disparu lorsqu'il arriva avec ses gens au bord de la mer. De mourantes lueurs rougissaient encore les flots et éclairaient les grèves. Tous les regards parcoururent rapidement les sinuosités du rivage, puis s'arrêtèrent sur un objet de forme singulière qui flottait contre les recifs les plus rapprochés. Galoudek reconnut au premier aspect le prétendu monstre décrit par Aourken. C'était un navire qui venait d'amener sa grande voile et dont on voyait alors clairement tous les détails. Andgrim les fit remarquer à l'orpheline qui s'était arrêtée saisie, non de ce qu'elle apercevait, mais du souvenir de ce qu'elle avait cru apercevoir.

— Aourken voit maintenant que son dragon est conduit par des matelots, dit-il à demi-voix. Ce qu'elle a pris pour la tête du monstre n'est qu'une proue sculptée; les douze nageoires étaient douze rames vertes, et ces grondements qui l'ont effrayée venaient du toit de cuir qui se dresse près du mât; qu'elle prête l'oreille, elle entendra encore la voix de *la Camérette*.

Un sourd murmure, mêlé à des sifflements entrecoupés, s'élevait en effet, par raffales, de l'étrange navire. *La Camérette*, ainsi qu'Andgrim l'avait appelée, était, dans la marine du Nord elle-même, une exception bizarre empruntée, si l'on en croyait son nom, aux mers africaines. Sur le toit de cuir arrondi, qui lui donnait l'aspect d'un court serpent marin, s'élevait une double éminence percée d'ouvertures obliques par lesquelles la brise pénétrait dans un dédale de replis d'où elle ressortait avec mille retentissements. Singulier appareil qui remplaçait sur les flots le bruit des cymbales ou des clairons, et qui préparait la victoire, en jetant d'avance l'effroi au cœur des ennemis!

Ainsi que nous l'avons dit, le navire se trouvait à l'ancre près des rochers. Les rames avaient été ren-

trées, et l'on apercevait à peine quelques *rothras* (1) couchés sur leurs bancs.

Le mactiern ne savait que penser de cet abandon, lorsqu'il lui fut expliqué par l'apparition d'une troupe de Normands qui gravissaient le coteau. A leur vue, ses compagnons tendirent leurs arcs; mais Galoudek leva vivement la main et murmura ;

— Un enfant !

Tel est le respect des bretons pour l'être faible qui naît à la vie, que la haine nationale elle-même demeura un instant suspendue. Tous venaient, en effet, d'apercevoir, à la tête de la troupe, une femme richement vêtue, qui tenait dans ses bras un nourrisson dont les cris plaintifs trahissaient les souffrances. Près d'elle marchait un homme de haute taille, armé d'une de ces massues à pointes d'acier, connues sous le nom d'*étoiles du matin*, mais dont l'attitude et les regards n'avaient rien d'hostile. Il se tournait fréquemment vers la mère éplorée, qu'il s'efforçait de calmer par de douces paroles, puis regardait autour de lui avec une impatience inquiète.

(1) Rameurs.

Comme il allait atteindre le sommet du coteau, le fourré de genêt qu'il avait jusqu'alors côtoyé cessa tout à coup, et il se trouva en face du mactiern et de ses gens.

Il y eut des deux côtés un premier cri, suivi d'un brusque mouvement : les deux troupes avaient reculé en préparant leurs armes ; mais le chef normand arrêta les siens du geste, fit un pas vers les Bretons en baissant sa massue, et leur adressa vivement la parole.

Andgrim, qui s'était approché, poussa une exclamation de joie à ces sons chers et connus !

— Tu le comprends ? demanda le mactiern.

— C'est la langue du Westfold, répéta le jeune homme avec ravissement.

— Et que dit-il ? reprit Galoudek.

— Il avertit le mactiern, répliqua le jeune homme, que lui et les siens ont abordé ici comme des hôtes, et non comme des ennemis.

— Dis-lui que nous n'avons pas de place à nos foyers pour les visiteurs qui lui ressemblent, répliqua vivement Galoudek, et que s'il avance plus loin, nous le recevrons comme les taureaux reçoivent les loups.

Andgrim n'eut point le temps de traduire cette der-

nière réponse de Galoudek. La jeune mère avait suivi leur rapide dialogue avec une anxiété haletante ; bien qu'elle ne comprît point les deux interlocuteurs, l'accent du chef breton lui fit deviner un refus. Elle changea d'abord de visage; puis, par un de ces élans inattendus dont les femmes seules ont l'audace, elle souleva son fils avec un cri éploré, courut à Galoudek et le posa à ses pieds.

Il y eut parmi les Bretons un mouvement général de surprise ; le mactiern lui-même semblait hésiter sur ce qu'il devait faire; mais la jeune *pastour*, qui avait tout vu des derniers rangs où on l'avait repoussée à l'approche des ennemis, écarta brusquement ceux qui l'entouraient, courut à l'enfant et le prit dans ses bras.

Galoudek, dont la défiance combattait l'émotion, la rappela vivement.

— Laissez cet enfant, Aourken, s'écria-t-il ; laissez-le, sur votre tête ! C'est encore une ruse des Wikings. Gardez votre pitié aux fils de l'Armor, et ne la dépensez pas pour l'enfant d'une païenne.

—Sur mon salut ! celle-ci ne mérite pas un tel nom, interrompit l'orpheline en montrant la jeune mère

penchée vers son fils, car elle porte au cou la croix du Christ.

Le mactiern regarda l'étrangère, et fit un geste de surprise.

— C'est la vérité, dit-il, et son costume même n'est point celui des femmes du Nord.

— Aussi n'y est-elle point née, fit observer Andgrim, qui avait continué à entretenir le chef normand. Popa est fille du seigneur de Bayeux.

— Le comte Bérenger ! s'écria Galoudek; ce n'est pas un inconnu pour moi ! Nous nous sommes autrefois rencontrés chez le comte de Poher où nous avons chassé avec les mêmes chiens, dormi sous la même couverture et communié de la même hostie ! Mais je veux m'assurer si le Wiking a dit vrai.

Il baissa son épée, fit un pas vers l'étrangère, et lui adressa la parole dans la langue du Besin.

La jeune femme qui, au premier mot, avait tressailli, joignit les mains.

— Ah ! vous pouvez m'entendre ! s'écria-t-elle; que la mère de Dieu soit bénie ! Vous ne repousserez pas mes prières.

— Est-ce bien la fille du seigneur de Bayeux que

je retrouve dans les rangs des païens ? reprit le mactiern.

Les yeux de l'étrangère se remplirent de larmes.

— Hélas ! le faible ne choisit point sa place, dit-elle tristement. Les hommes du nord sont arrivés avec la marée sur nos grèves ; ils ont tué tous les guerriers qu'ils ont rencontrés, puis se sont emparés des chevaux de labour pour en faire des coursiers de guerre. Un matin que nous étions sans crainte, nous avons vu paraître, tout à coup, à l'horizon, un nuage de flamme et un nuage de poussière. Le nuage de flamme était l'incendie, le nuage de poussière, les Normands !

— Et personne n'a songé à se défendre ?

— Les plus braves serviteurs de mon père l'ont essayé ; mais tous sont tombés l'un après l'autre, et lui-même le dernier. J'allais périr également lorsque Gaunga m'a sauvée.

— Pour vous faire son esclave ?

— Sa compagne, mactiern ; car il a toujours été bon pour moi ; il m'aime, il est le père de cet enfant.

Et ainsi ramenée à l'objet de ses inquiétudes, elle reprit le nourrisson des bras d'Aourken.

— Voyez, continua-t-elle, en mouillant de ses pleurs

les joues marbrées de son fils; il souffre, il se meurt! tous les charmes des scaldes ont échoué contre le mal qui le tue; mais un pêcheur de la baie pris ce matin par *la Camérette* a parlé des miracles qui s'accomplissaient à l'abbaye du grand Val, et Gaunga a consenti à essayer les prières des prêtres du Christ. Ce sont elles que nous allons chercher, mactiern? Si vous avez jamais aimé quelqu'un, vous ne nous ôterez pas ce dernier espoir, et vous laisserez la route libre.

— Je voudrais pouvoir accorder cette grâce à la fille d'un seigneur chrétien et ami, répondit Galoudek, mais le vaillant Even m'a confié cette terre à défendre; je dois être son bouclier; et qui peut répondre de l'avenir quand l'épée de l'ennemi a passé entre le corps et la cuirasse?

— Vous craignez quelque piége! s'écria Popa; faites suivre nos pas, prenez des otages, imposez vos conditions; mais faites vite, car l'enfant souffre, et Gaunga s'irrite de l'attente! Ne le forcez pas à faire lui-même sa route avec la hache.

Le mactiern n'avait pas besoin de cet avertissement pour comprendre les dangers d'une lutte contre des hommes que l'habitude du succès rendait plus redou-

tables. L'expérience avait amorti chez lui la fougue de la jeunesse en lui donnant le tranquille courage qui ne craint ni ne cherche le combat. La visite du *roi de mer* au grand Val était d'ailleurs sans péril, car rien ne pouvait tenter l'avarice de l'*enfant des Anses* chez ces humbles solitaires qui, selon les chroniqueurs du temps, « célébraient le saint office sur des blocs de granit, et buvaient le sang du Christ dans des calices de hêtre. » Voulant seulement prévenir tout désordre et toute querelle, Galoudek exigea que les *Kœmpes* retournassent à bord de *la Camérette*, où ils resteraient surveillés par un poste breton. Ces conditions furent exécutées sur-le-champ, et le chef des Wikings prit la route de l'abbaye avec Popa et quelques compagnons.

Lorsqu'ils y arrivèrent, la nuit était close, et l'humble monastère leur apparut à la clarté des étoiles. Ce n'était point un seul édifice solidement bâti de pierres, mais une réunion de logettes construites avec les arbres de la forêt et les gazons de la vallée. Sur les faites d'argile de leurs toits de chaume, se dressaient des croix de bois auxquelles pendaient les couronnes de fleurs de la dernière fête d'été. Vers le milieu, on

apercevait la chapelle aussi humble, mais plus vaste, et qu'enveloppaient les lierres et les chèvrefeuilles; enfin les champs cultivés par les religieux occupaient le penchant du coteau, tandis que plus bas s'étendaient quelques prairies qu'encadraient des touffes d'aunes ou de saules argentés.

La troupe conduite par le mactiern franchit l'enceinte de branches enlacées qui défendait les moines contre les attaques de bêtes fauves, et se trouva enfin à l'entrée de leur saint campement.

Bien que l'heure du repos fût venue pour les plus diligents, toutes les logettes étaient éclairées et retentissaient du bruit du travail. On entendait le traquet des moulins à bras qui broyaient le blé, les coups du marteau qui forgeait le fer, les grincements de la scie qui préparait le bois, le battement des métiers qui façonnaient le lin mêlé à la toison des brebis. Mais au milieu de tous ces bruits, les voix des moines s'élevaient dans une commune prière; ils répétaient un chant grave et doux qui semblait l'expression harmonieuse de tous ces instincts de zèle et de sacrifice qui se révélaient, par le travail, sous la grande inspiration du Christ.

Les Bretons qui, en dépassant l'enceinte, avaient ralenti le pas, se découvrirent et se signèrent; quant aux Normands, ils parurent moins touchés que surpris. Le *roi de mer* promena ses regards sur la clairière, au milieu de laquelle se groupaient les cabanes des moines, comme s'il eût cherché quelque signe visible de la puissance qu'il venait invoquer ; mais il n'aperçut que les cellules de gazon, des courtils sans arbres, parsemés de ruches alors abandonnées, et deux vaches brunes qui ruminaient paisiblement près d'un âne endormi.

— Est-ce bien ici, demanda-t-il, qu'habite le grand magicien du Christ qui rend la santé aux mourants ?

— C'est ici ! répondit le mactiern, à qui Andgrim avait traduit la question du Normand.

— Vit-il donc si pauvrement, reprit Gaunga, et que lui rapporte alors sa science ?

— La consolation de ceux qui souffrent.

Le Normand ne répondit pas ; il réfléchissait pour comprendre.

Galoudek passa sans s'arrêter devant les premières logettes, et parvint à une cabane plus ancienne que toutes les autres : c'était celle de Mark.

Arrivé seul, autrefois, dans cet endroit sauvage, il l'avait élevée sans secours et de ses propres mains. Plus tard, lorsque la réputation de sa sainteté attira près de lui de nombreux disciples qui construisirent d'autres logettes moins étroites, la sienne resta telle que l'inexpérience et l'isolement lui avaient permis de la construire. Mais si les murailles lézardées laissaient passer la pluie et le vent ; si la claie de genets, qui servait de porte, pendait à demi brisée ; si le toit commençait à fléchir, écrasé par les neiges de l'hiver, Dieu avait tout compensé en marquant la sainte ruine d'un signe d'élection ! Un violier toujours fleuri la couronnait de ses touffes dorées ! Les habitants du territoire de Ternok, ainsi que ceux des trèves voisines, racontaient que la Vierge Marie avait semé la plante bénie de sa propre main, et les solitaires eux-mêmes s'inclinaient devant la merveilleuse fleur.

Galoudek allait se diriger vers la porte de la cabane lorsqu'un grognement fauve le fit reculer : un loup couché en travers du seuil venait de redresser sa tête effilée, et ses yeux rouges brillaient dans l'ombre. Gaunga souleva vivement sa massue armée de pointes ; mais le mactiern lui fit signe de ne rien craindre.

— Vous voyez encore ici un des miracles de Mark, dit-il. Un chien le suivait dans ses courses et le gardait. Une nuit, le loup que vous voyez là vint l'attaquer avec tant de rage, que le saint abbé les trouva tous deux le lendemain, au seuil de la logette, couchés dans leur sang. Le chien était mort, et le loup près de mourir. Les moines voulaient l'achever; Mark le leur défendit.

— Celui-ci a tué mon gardien, dit-il; désormais il le remplacera.

Puis, portant lui-même le loup dans sa cellule, il guérit ses blessures et l'apprivoisa si bien que la bête fauve est devenue un serviteur fidèle.

Le loup s'était, en effet, reculé contre le mur, et défendait en grondant l'entrée de la cabane; mais Mark, qui avait entendu les pas des visiteurs, parut tout à coup sur le seuil, et reconnu Galoudek.

— Paix, maître Guilhou (1)! dit-il doucement, en faisant au loup un signe auquel il obéit sur-le-champ; ne voyez-vous pas que ce sont des chrétiens et des voisins?

(1) Nom donné, en Bretagne, au loup et au diable.

— Non pas tous, saint abbé, répondit le mactiern, car voici que la mer nous a amené un des démons du Nord avec sa suite; mais pour cette fois il vient en suppliant et non en ennemi.

Il fit alors rapprocher Popa avec son fils, et expliqua le motif de leur visite à Mark, qui écouta tout avec patience. Bien qu'il fût encore jeune, son visage avait la placidité imposante de la vieillesse; on y sentait l'habitude de cette autorité qui prend sa force au-dedans, et qui se fait accepter, non comme un joug, mais comme une protection. Vêtu de la robe brune des moines que serrait à sa taille une corde d'ortie, il avait le front découvert par une large tonsure, la barbe longue et les pieds chaussés de sandales de bois, retenues par des lanières de peau de loup. A sa ceinture pendait une tasse de hêtre et une clochette, seul bagage des solitaires dans leurs longues excursions à travers les bois écartés ou les landes sauvages. Sur sa poitrine flottait une petite croix de buis, symbole de sa dignité abbatiale.

Après avoir attentivement examiné l'enfant, il tourna vers la mère un regard triste et doux. La jeune femme qui attendait avec une anxiété éperdue tomba à genoux.

— Ah ! sauvez-le, saint abbé ! s'écria-t-elle, et Gaunga donnera à l'abbaye du grand Val assez d'or pour changer les mottes de gazon de ses cellules en pierres taillées au ciseau.

Mark plia les épaules d'un air de tendre humilité.

— Dieu seul dispose de nos jours, dit-il; c'est à lui qu'il faut demander et promettre.

— Eh bien, qu'exige-t-il ? répondit Popa avec larmes ; parlez en son nom, saint abbé ; tout nous sera facile.

— Que le crucifié guérisse Will, ajouta le Wiking, et Will l'adorera.

— Ainsi tu le laisseras renoncer à tes dieux ? demanda Mark.

— Si le tien est plus puissant, répliqua le Normand. Dans le Valhalla comme sur la terre, les faibles doivent céder aux forts.

— Consens-tu à ce que ton fils soit baptisé sur-le-champ ?

— Pourquoi non ? Beaucoup de mes *Kœmpes* ont revêtu la robe blanche jusqu'à trois fois sans en avoir souffert aucun dommage.

— Et qui choisis-tu pour ses répondants devant la Trinité ?

— Indique toi-même la femme la plus chaste, et l'homme le plus brave.

Le saint promena un regard autour de lui.

— Que Galoudek et Aourken acceptent donc la charge de l'innocent, dit-il, et qu'ils le conduisent à la fontaine de Marie.

A ces mots, il s'avança vers une cloche suspendue à l'arbre qui ombrageait la chapelle, et il l'agita d'abord trois fois en prononçant les noms des trois personnes de la Trinité; puis douze fois en l'honneur des douze apôtres, puis encore trois fois pour les trois vertus nécessaires au salut.

Dès le premier tintement tous les bruits de travail avaient cessé; les moines qui s'étaient montrés sur le seuil des logettes, passèrent, l'un après l'autre, devant l'abbé en s'inclinant, et allèrent s'agenouiller au haut de la chapelle, près de l'autel.

Ce dernier, formé de trois pierres dégrossies, rappelait, par son apparence fruste et par sa construction, les *Dolmens* gaulois qui couvrent encore les bruyères de la Domnonée. Ses seuls ornements étaient une

nappe de chanvre, un missel sur parchemin jaune d'une écriture inégale, et deux burettes d'argile renfermant l'eau et le vin destinés à la consécration. Il était appuyé au vieux chêne dont l'immense ombrage enveloppait, au dehors, la chapelle tout entière, et dont le tronc creusé servait, au dedans, de tabernacle pour les vases sacrés, et de niche rustique pour la statue de Marie. L'image sainte, à demi perdue dans le lierre, et à peine éclairée par une lampe de suif, ne montrait distinctement que son front de pierre couronné d'étoiles. A ses pieds étaient déposées les offrandes variées qui témoignaient de la puissance de son intercession et de la foi superstitieuse de ces chrétiens à peine sortis de l'idolâtrie : — chevelures d'enfants sauvés de la mort; branches de verveine cueillies aux premiers jours de la lune; bouquets d'épis verts arrachés avant la moisson; rayon de miel de la première ruche ! — On y voyait même quelques-uns de ces *œufs de serpents*, talismans précieux, autrefois vendus par les prêtres de Teutatès pour douze fois leur poids d'or.

Sur l'autel se trouvait le berceau miraculeux qui rendait aux enfants la force et la santé.

Gaunga était resté en dehors du seuil avec ses compagnons, tandis que Popa avait suivi le mactiern et la jeune *pastour* jusqu'à l'entrée du sanctuaire.

Ils s'arrêtèrent là devant une pierre brute sur laquelle étaient posés une coquille de sel, un vase contenant l'huile consacrée et une tasse de frêne destinée à puiser l'eau du baptême. Une source vive coulait aux pieds de ce baptistère sauvage. Après y avoir attendu quelque temps, ils virent enfin paraître le saint abbé. Il était vêtu de l'aube de toile, de la chasuble de laine sans teinture, et tenait à la main une ampoule de verre qui renfermait un remède puissant extrait des plantes du vallon, et préparé sous une hostie consacrée. Il s'avançait éclairé par deux torches que portaient des novices, et commença à demi-voix la sainte cérémonie.

Les circonstances, l'heure et le lieu donnaient à cette scène une solennité lugubre dont les Normands eux-mêmes furent frappés. Au milieu de l'obscurité de la chapelle, le baptistaire seul leur apparaissait éclairé et leur montrait le moine dont les gestes et les paroles semblaient conjurer quelques puissances invisibles. Après avoir rempli les rites de l'initiation

chrétienne, il prit l'ampoule de verre, l'approcha des lèvres de l'enfant et lui fit boire la liqueur qu'elle renfermait. Tous les moines s'étaient prosternés contre terre les deux mains jointes au-dessus du front. Mark fit signe à Popa, et la conduisant lui-même devant l'autel, il lui montra, aux pieds de la vierge, le berceau garni de mousse, dans lequel il l'engagea à déposer l'enfant. Au même instant, tous les moines se redressèrent et firent entendre les stances d'une prose latine, composée par l'abbé du grand Val : c'était le récit naïf des prodiges accomplis par la vierge du chêne !

Bien que la fille du comte de Bérenger fût chrétienne, jamais rien de semblable n'avait frappé ses oreilles ni ses yeux ! Accoutumée à l'orgueilleuse opulence des prélats de la Neustrie, elle demeura saisie devant la grandeur de cette foi, de cette indigence et de cette humilité. En écoutant les voix profondes de ces solitaires et en regardant leurs pâles visages qu'exaltait l'ivresse des divins espoirs, il y eut comme une communication de leurs âmes à la sienne ; l'ardente foi qui les embrasait la gagna ; elle joignit les mains avec une confiance sans limite, et, levant les yeux vers Mark, elle attendit la guérison de son fils.

Le saint, qui était demeuré en prières au pied de l'autel, se leva enfin, et, sur un signe, tous les moines regagnèrent leurs cellules de feuillages. Lui-même, après une dernière bénédiction prononcée sur l'enfant, et quelques recommandations faites à Popa, rejoignit Galoudek avec lequel il s'avança vers la porte de la chapelle où se tenaient toujours les Normands.

— La mère et le fils restent là sous la garde de la Reine des affligés, dit il à Gaunga ; tu peux suivre le mactiern à la *Ker*, et demain Aourken ira t'apprendre ce que Dieu aura voulu.

— Je l'attendrai ici, répondit le roi de mer; la bête fauve elle-même reste près de ses petits quand la mort les menace.

Mark crut inutile de combattre la résolution du Normand, et Galoudek se contenta de laisser à l'entrée de la palissade quelques hommes chargés de le surveiller ainsi que ses compagnons.

Mais la précaution était inutile. Gaunga ne songeait qu'à l'enfant dont le sort allait se décider.

Longtemps, comme tous ses pareils, il avait vécu de sa force et de son audace sans rien chercher en dehors de lui ; mais les années avaient insensiblement

appauvri cette vitalité intérieure ; il sentait enfin le besoin d'avoir quelqu'un qui lui renvoyât la chaleur dont il commençait à manquer, un autre lui-même rajeuni en qui il pût continuer l'action et reprendre la vie! Sans qu'il se rendit compte de ce besoin confus, mille préoccupations nouvelles le révélaient ; ses affections avaient changé d'objet ; ses craintes n'étaient plus les mêmes. Au lieu de se voir, en rêve, debout sur la poupe d'un drakar à éperon d'airain garni d'un double rang de bouclier, le farouche Wiking se voyait dans une demeure de pierre, près d'un berceau garni de fourrures et suspendu à des cordes d'or. Son oreille, endurcie aux rugissements des flots, aux cris de guerre et au bruissement des armes, était troublée par les plus faibles soupirs de Will ; il pliait sa force aux moindres caprices de l'enfant, il aidait à ses jeux, il s'efforçait de comprendre ses bégayements, il s'oubliait enfin des heures entières devant cette frêle créature sur laquelle reposaient désormais tous ses projets d'avenir et toutes ses ambitions.

Lorsque le mactiern fut parti, il fit un pas vers le seuil de la chapelle et regarda vers le sanctuaire. Popa et Aourken étaient toujours en prières près de la mi-

raculeuse couche de mousse; mais les plaintes de l'enfant avaient cessé! Le roi de mer un peu rassuré étendit devant le seuil la peau d'ours qui lui servait de manteau, et s'y coucha, la tête appuyée sur son bouclier.

III.

Le lendemain, le soleil levant faisait étinceler la cime des coteaux placés entre Kermelen et la mer ; des nuages lumineux égayaient le ciel dont le vent commençait à balayer les brumes. La rosée, qui étincelait aux premiers feux du jour, semblait envelopper la bruyère d'un réseau de perles, et l'on entendait les roitelets chanter sur les touffes de genets toujours verts.

Cependant, au milieu de ces riantes images, il en était une qui effaçait toutes les autres, et qui empêchait, pour ainsi dire, d'y prendre garde : c'était Popa tenant dans ses bras son fils guéri et souriant ! Les

prières de Mark avaient opéré un nouveau miracle, et, après une nuit de sommeil, l'enfant était sorti du merveilleux berceau comme un mort qui se relève de sa tombe !

Les Normands, conduits par le mactiern et par l'abbé du grand Val, regagnaient avec lui *la Camérette*, lorsque la jeune mère fatiguée s'arrêta un instant sur la lande. Elle était assise à terre, contemplant l'enfant ressuscité avec cette plénitude de joie qui ôte la force de parler. Gaunga se tenait debout à quelques pas, les deux mains croisées sous son manteau. Les plis de son visage brûlé s'étaient épanouis, ses lèvres souriaient sous sa barbe grisonnante, et, le front penché vers la mère et l'enfant, il semblait oublier sur eux ses regards.

Cependant, après une contemplation de quelques minutes, il releva la tête en respirant à pleine poitrine et jeta autour de lui un coup d'œil bienveillant, comme s'il eût voulu associer à son bonheur tout ce qui l'environnait. L'heure où le travail des champs recommence était venue ; tout s'était insensiblement animé dans le vallon et sur les collines. On voyait passer les charrues attelées de bœufs, au timon desquelles se

dressaient la courte lance et le bouclier de bois de frêne; les bandes de cavales avec leurs poulains sous la garde de jeunes garçons armés de l'arc ; les troupeaux de porcs gagnant les bois de chênes conduits par des enfants qui faisaient tourner leurs frondes ; enfin les laboureurs portant sur l'épaule les instruments de culture, et, sur la hanche, le long couteau à tuer. Çà et là des groupes de femmes allaient aux landes, la faucille à la main, ou se dirigeaient en chantant vers les *doués* de la vallée.

Le long des coteaux, autrefois compris dans les bois de Ternok, s'étendaient les terres défrichées dont les sillons récemment tracés renfermaient la nourriture de la prochaine année, tandis que plus bas se montraient des vergers de pommiers sauvages qui devaient fournir la boisson. De loin en loin, au haut de quelques vieux arbres conservés de la forêt primitive, apparaissaient de petites plates-formes où montaient les guetteurs, et au sommet de chaque colline se dressaient des monceaux d'ajoncs préparés pour les feux d'alarmes.

Le roi de mer saisit d'un coup d'œil cet ensemble de travaux fructueux et de sages précautions. Il avait devant lui le plus beau spectacle que pût offrir l'ac-

tivité humaine, le travail égayé par les plaisirs du foyer et mis sous la sauvegarde du courage! Pour la première fois, il comprit les mâles jouissances d'une vie ancrée dans la famille et employée à créer pour tous l'abondance et le repos.

Attendri par la joie de se retrouver père, il sentait son âme s'ouvrir à des sensations et à des désirs inconnus. Les cris d'appel des travailleurs, les meuglements des troupeaux, les chants des femmes le long des sentiers, formaient une sorte d'harmonie forte et douce qui coulait de son oreille à son cœur : cet air de la paix et du travail lui semblait délicieux à respirer. Ses regards se reportaient avec enchantement, de la femme et de l'enfant qu'il avait à ses pieds, sur cette campagne richement cultivée, puis de la campagne sur la femme et l'enfant, et une association involontaire s'établissait pour lui entre ces deux images ; il arrivait à les compléter l'une par l'autre, à ne pouvoir plus les séparer : le nid lui faisait désirer l'arbre qui pouvait seul l'abriter; l'arbre lui faisait penser au nid!

Sans devinér tout ce qui se passait dans l'esprit du Wiking, le mactiern s'aperçut de l'impression favora-

ble que produisait sur lui la vue de la *Mer* au moment de son réveil.

— Le roi de mer voit que nous sommes également preparés à profiter de la paix et à soutenir la guerre, dit-il avec une certaine fierté; ici chaque épi qui germe a une flèche pour le défendre.

— Mais il faut que tu les sèmes, fit observer Gaunga, qui répondait moins aux paroles du Breton qu'à une objection de son propre esprit; on doit préparer la moisson et l'attendre, tandis que notre épée en trouve une toujours mûre.

— Quel profit les Wikings en ont-ils tiré jusqu'ici, demanda le moine; êtes-vous plus heureux, plus tranquille? Votre royauté ressemble à celle de l'oiseau de proie qui n'est maitre du ciel qu'à condition de ne s'arrêter nulle part.

— Le domaine d'un Wiking est son vaisseau, répondit Gaunga.

— Mais ce domaine n'a-t-il pas pour premiers seigneurs les vents et les flots? reprit Mark: qui de vous ou d'eux en dispose véritablement? Le plus pauvre de nos mercenaires a un toit de paille sous lequel il

dort : et toi, roi de mer, tu n'avais pas hier une place pour reposer la tête de cet enfant.

Le Normand ne répondit rien ; ses yeux se reportèrent sur Will qui jouait dans les bras de sa mère, puis sur la *Ker* dont les tuiles roses étincelaient au soleil.

— Oui, reprit-il après un instant de silence, comme s'il donnait une voix à sa pensée sans y prendre garde lui-même, c'est là ce que disait mon jeune frère Tirollan. Quand nous appelions à nous les plus vaillants Wikings, lui n'appelait que les plus robustes laboureurs, et maintenant, roi paisible de la tribu de Sida, il féconde sans doute la terre d'Islande, car le travail lui souriait comme à nous le danger.

— Le travail n'est dur que pour l'esclave, dit Galoudek ; l'oiseau se plaint-il de préparer la couche où il doit dormir avec ses petits ? Chaque sillon que j'ouvre dans cette terre est comme une source d'où l'abondance coule pour les miens ; c'est quelque chose d'ajouté à mon autorité, à ma joie. Ces champs que j'ai rendus fertiles sont désormais une part de moi-même ; ma race germera ausi longtemps sur cette terre que les chênes que j'ai semés. Le Wiking en

peut-il dire autant ? Où a-t-il attaché son nom ? Que laissera-t-il à ses fils ?

— Ce que l'aigle laisse à ses petits, répliqua Gaunga ; des ailes pour aller chercher la proie, et des serres pour l'enlever.

— Que ne leur lègue-t-il plutôt une patrie ? objecta Mark. Ne peuvent-ils devenir les frères de ceux qu'ils égorgent ? Le roi des Franks a proposé la Neustrie à Roll le Marcheur ; que ne l'accepte-t-il pour lui et pour vous ? Toi-même, roi de mer, n'es-tu donc point fatigué de cette existence vagabonde ? N'entends-tu aucune voix intérieure t'appeler à d'autres destinées ?

— Je ne sais, dit Gaunga pensif ; quand je dormais cette nuit devant la maison de ton dieu, j'ai fait un songe dont Snorro n'a pu m'expliquer le sens ; mais si le crucifié est tout puissant, il ne doit y avoir rien de caché pour ses prêtres, et tu sauras ce que le songe veut dire.

— Parle !

— Après ton départ, je me suis étendu sur ce manteau, et tout mon être est d'abord resté enseveli dans le sommeil comme dans la mort ; mais plus tard la lu-

mière s'est faite au milieu de ces ténèbres ; mon esprit a ouvert les yeux, et j'ai eu une vision.

Il m'a semblé que je me trouvais sur une haute montagne éclairée par le soleil levant, et que mes membres étaient couverts d'une lèpre hideuse ; mais devant moi s'est bientôt présentée une fontaine dont l'eau tiède et limpide a fait disparaître de mon corps toutes ses impuretés ; si bien que je me suis senti subitement fortifié et rajeuni. Alors j'ai regardé ce qui m'entourait, et j'ai aperçu des milliers d'oiseaux qui se baignaient comme moi dans les eaux purifiantes, et, reconnaissant qu'ils comprenaient mes paroles, je leur ai ordonné de ne point quitter la montagne ; de sorte qu'ils se sont mis à bâtir leurs nids au milieu des buissons et entre les fentes des rochers. Presqu'au même instant, je me suis réveillé (1).

— Et c'était Dieu lui-même qui avait parlé, s'écria le moine. Comment le roi de mer n'a-t-il pas compris la parabole qu'il lui présentait sous l'apparence d'un songe ? Cette montagne lumineuse était l'Eglise qu'éclaire le soleil de la vérité, la lèpre dont le Wiking

(1) Ce songe est raconté par tous les historiens du temps.

s'est vu couvert, l'idolâtrie dont son âme est encore souillée, la fontaine purifiante, l'eau du baptême et les oiseaux bâtissant leurs nids, ses propres compagnons qui, après s'être régénérés comme lui, doivent établir leurs demeures au milieu de la chrétienté.

Cette explication était si spontanée, si claire et prononcée d'un accent si convaincu, que Gaunga ne put retenir un cri d'étonnement. Pour ces rudes vainqueurs que leur fortune rendait maîtres du présent, la science de l'avenir était nécessairement la science souveraine. On se trouvait d'ailleurs à une de ces époques de crépuscule où le monde des faits confusément entrevu permet tous les enthousiasmes et toutes les crédulités. Alors l'ombre de tous les corps était un fantôme, l'ombre de toutes les idées une vision! On pouvait être, avec la même sincérité, croyant et prophète. La guérison inespérée de l'enfant avait déjà ébranlé l'imagination du Normand ; le spectacle dont ses yeux étaient frappés depuis quelques heures venait d'ouvrir à son esprit mille perspectives nouvelles; la prophétie du moine lui révélait, pour ainsi dire, ses propres inspirations en y joignant l'autorité d'un avertissement divin! Aussi demeura-t-il

frappé d'une sorte de saisissement émerveillé dont il n'était point encore sorti lorsqu'une rumeur s'éleva au penchant du coteau. Elle s'approcha rapidement, grossit à mesure et finit par éclater en cris tumultueux.

Le mactiern accourut pour en connaître la cause, mais il n'eut pas besoin de la demander. Au moment où il atteignait le sommet de la colline ses regards se portèrent vers la mer, et lui-même s'arrêta épouvanté.

IV.

Le brouillard qui avait jusqu'alors voilé les flots venait de se déchirer, et, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait que des vaisseaux normands dont les proues laitonnées brillaient au soleil, et sur les mâts desquels se montrait le corbeau noir aux ailes déployées !

Le peu de largeur de la baie les avait obligés à rompre leur ordre habituel, et, au lieu de s'avancer de front, ils formaient trois flottes distinctes qui se suivaient à de courts intervalles.

Celle qui marchait la première, pour sonder les

passes, n'était composée que de *hulks* pontés aux deux extrémités, et dont le milieu, recouvert d'une simple voile de cuir, était destiné au butin et aux esclaves.

Au second rang venaient les *Clas* groupés trois à trois, afin d'offrir plus de résistance dans le combat, et au mât desquels se balançaient les staf-nliars, espèce de béliers dont ils frappaient les vaisseaux ennemis. Ils étaient conduits par la *trane* du roi de mer Torféas.

Enfin, la troisième flotte comprenait les *Snekars*, de quarante rames, à la tête desquels se distinguait le *Drakar* amiral, dont les flancs garnis d'airain étaient surmontés d'une double rangée de boucliers dorés, destinés à garantir les *rothras*. A la poupe et à la proue armées d'un double éperon, se dressaient des kastals crénelés que remplissaient des soldats habiles à lancer des flèches et des vases de cendre ou de chaux pilée. Sur la voile de cuir avaient été dessinées, en or et azur, les principales expéditions du fils d'Holdis.

Galoudek reconnut cette voile célèbre par tant de ruines.

— Dieu nous sauve! c'est Roll le Marcheur qui arrive, s'écria-t-il.

— Non, dit Popa, car il est arrivé depuis hier, mactiern ; il est près de vous.

— Quoi ! le roi de mer que j'ai reçu ?...

— Est le fils d'Holdis lui-même ; mais les Bretons de la Domnonée n'ont désormais rien à craindre de lui ; ils peuvent attendre avec confiance.

Cependant Gaunga ou Gang-Roll, avait donné des ordres à deux de ses compagnons qui étaient descendus vers la baie. Les navires venaient d'aborder. On vit les Wikings s'élancer sur le rivage avec un tumulte qui n'avait rien de menaçant, et bientôt la hauteur fut couverte de Normands dont les armes brillaient au soleil, et parmi lesquels se faisaient entendre les harpes des Scaldes. Quand tous furent réunis sur le penchant de la colline, Gaunga, qui s'était tenu jusqu'alors immobile et dans l'attitude de la méditation, releva la tête. Il promena les yeux sur la foule qui l'entourait, leva la main, et tous firent silence.

— Que mes Kœmpes ouvrent l'oreille, dit-il d'une voix forte, car je tiens aujourd'hui dans mes mains, pour chacun d'eux, une double destinée, et je viens leur demander de choisir.

Le fils d'Holdis, ils le savent, n'est point un homme

sans expérience. Depuis que son souffle a pu faire retentir une corne marine, il a eu pour patrie un bois flottant; il a vidé la coupe sur toutes les mers; mais celui qui est sage ne recommence point la route toujours parcourue. Quand le bœuf est abattu et dépecé, l'homme du Westford s'asseoit près du foyer en buvant l'hydromel. Qui nous empêche de suivre son exemple? La mousse marine a alourdi les flancs de nos *Drakars;* comme nous, ils demandent à reposer sur le rivage; Roll a cherché assez longtemps l'endroit où il abriterait sa vieillesse; le *Marcheur* veut enfin s'arrêter, et il a choisi une patrie.

Ici il fut interrompu par une rumeur de surprise; les casques des Wikings s'agitaient, comme les cimes des arbres au premier souffle de la tempête; mille clameurs et mille questions se croisaient à la fois, mais toutes avaient le même but et demandaient le nom de cette patrie.

— Vous la connaissez, reprit Roll; c'est une noble terre arrosée de plus de ruisseaux que votre corps n'a de veines pour lui donner la vie. Là, comme en Islande, le beurre et le lait découlent de chaque brin d'herbe; le blé blanc y penche sa tête couverte d'épis

comme un homme trop chargé, et la mer, notre aïeule, chante aux pieds des falaises. Tel est le royaume que le prince des Francks nous abandonne, et où chaque Wiking aura désormais un domaine immuable.

Les voix des Normands l'arrêtèrent de nouveau ; mais cette fois, plus tumultueuse ; toutes éclataient en bruyantes exclamations de remerciements ou de blâme, de dépit ou de joie. Les uns appelaient Gaunga-Roll leur roi et leur père, d'autres s'écriaient qu'après avoir commencé mieux qu'Harold, il finissait plus mal que lui.

Le *Marcheur* reprit, en dominant le bruit de sa voix formidable :

— Que les Wikings ne crient pas tous à la fois comme des oiseaux de mer après la tempête ; Gaunga-Roll n'impose à personne sa volonté ; mais s'il en est parmi vous qui se rappellent le toit sous lequel ils sont nés, les champs où ils ont gardé les troupeaux, les foyers où les jeunes filles leur apprenaient les chants des ancêtres, à ceux-là, j'offre des maisons de pierres, des prairies, des troupeaux, et des femmes qui seront les mères de leurs fils ! Quant aux Wikings que le

génie de Griffon (1) appelle sur les eaux vertes, ils ont les routes libres devant eux; Torféas les attend au rivage; il a relevé les ancres de sa *trane* et tourné sa proue vers l'Océan; qu'ils partent à sa suite, tandis que ceux qui n'ont plus rien à chercher sur la route des Cygnes enterreront leurs armes comme moi.

Gaunga avait, en effet, tiré son épée dont il enfonça la pointe dans la lande. Il y eut d'abord parmi les Wikings une sorte d'hésitation; les regards se portaient alternativement vers les vaisseaux de Torféas, qui faisaient leurs préparatifs de départ et vers la *Ker* armoricaine; mais les images d'ordre, de joie et d'abondance qu'offrait cette dernière l'emportaient aux yeux du plus grand nombre. Gaunga allait d'ailleurs de l'un à l'autre encourageant, promettant, ordonnant selon le caractère ou l'importance de l'interlocuteur. Pour lui commençait déjà le rôle de seigneur suzerain. Mais ses paroles étaient facilement écoutées. La plupart de ses Kœmpes venaient planter leurs épées près de la sienne, et, au bout d'une heure, le sommet de la colline étincelait tout entier sous cette moisson d'acier.

(1) Célèbre constructeur de navires dont l'esprit présidait aux courses aventureuses des Normands.

Mark, ravi d'une pieuse joie, s'était mis à genoux, et remerciait Dieu avec ferveur de ce changement.

— Découvre ton front, mon fils, dit-il au mactiern ; la Trinité a eu pitié des hommes ; les douleurs du père ont amolli ce cœur de païen ; maintenant il croit, il aime, il espère ; l'esprit de Dieu est en lui ! Près de chacune de ces épées enfoncées dans la bruyère, je crois voir une mère qui a retrouvé son fils, un fils qui n'aura point à pleurer son père, une veuve qui gardera son mari. En enterrant la guerre, le *Marcheur* vient d'enterrer les sept péchés capitaux.

Cependant ceux des Wikings qui s'étaient séparés de Gang-Roll pour continuer à écumer les mers, venaient de quitter leur mouillage. En tête de la petite escadre, composée seulement d'une trentaine de navires, s'avançait la *trane* de Torféas, servie par quarante rameurs qui frappaient les flots en cadence. Le roi de mer courait sur les rames en mouvement, et lançait, jusqu'au haut du mât, des javelots qu'il ressaisissait dans leur chute. Un jeune garçon, debout à la proue, le suivait des yeux avec admiration.

— Sur mon âme ! je ne me trompe pas ! s'écria Ga-

loudek ; c'est Andgrim qui s'enfuit avec le démon du Nord.

— Il n'aura pu résister aux appels de la liberté, fit observer Mark.

— Aussi ne suis-je point surpris qu'il ait voulu nous fuir, répliqua le mactiern ; mais comment a-t-il pu abandonner la petite *pastour ?*

L'étonnement du chef breton n'était point sans cause : partagé entre l'entrainement de la race, la puissance du passé, l'espoir de l'indépendance et la seule image d'Aourken, le jeune captif avait longtemps hésité ; mais Aourken était absente et les autres attirements se trouvaient là pressants, irrésistibles. Il s'approcha du navire sans savoir encore ce qu'il devait faire ; l'ordre de pousser au large fut donné, et il s'élança instinctivement sur la *trane* qui mettait à la voile.

Mais Aourken l'aperçut tout à coup, jeta un cri et courut vers le bord du promontoire. L'idée d'une séparation volontaire ne pouvait lui venir ; elle crut que les Wikings emmenaient Andgrim de force, et se mit à les supplier dans la langue norse que ce dernier lui avait apprise.

Le navire, qui n'avait point encore pris la brise, filait doucement le long des rescifs, et elle le suivait en courant sur la dune, séparée seulement de lui par un étroit espace. Sa voix, entrecoupée par la course, retentissait parmi le grondement des flots suppliante et éplorée; elle en appelait tour à tour aux dieux du Nord qu'Andgrim lui avait fait connaître, et à tous les saints du paradis chrétien. Elle se tordait les mains, elle faisait succéder les reproches aux prières et les menaces aux reproches.

Le jeune Normand ne pouvait entendre, mais il lui suffisait de voir pour comprendre l'erreur d'Aourken et son désespoir. Il devint pâle, sembla hésiter et se pencha involontairement sur les bords de la *trane*. Celle-ci venait d'atteindre la pointe de la falaise; la haute voile qui reçut plus librement la rafale s'arrondit, et l'éperon commença à sillonner les flots en s'éloignant du rivage.

Aourken, qui était arrivée à l'extrémité de la dune, tomba à genoux et étendit ses mains jointes vers la mer! Andgrim vit le geste; son âme en reçut une secousse suprême. Sautant sur la tête de bronze du dragon qui ornait la *trane*, il regarda vers le rivage et

crut y voir, à côté d'Aourken, tous les souvenirs de ces trois dernières années qui lui tendaient les bras en gémissant. L'orgueil sauvage qui gonflait son cœur tomba subitement, ses yeux se remplirent de larmes ; il répondit par un cri au cri de la jeune fille, et, s'élançant d'un bond au milieu des vagues, il nagea vers le pied du promontoire, où Aourken le reçut dans ses bras.

L'abbé du grand Val, qui avait suivi tous les mouvements de cette scène avec un intérêt visible, se tourna alors vers Galoudek.

— Voici le symbole de l'avenir, dit-il, en montrant Aourken et Andgrim qui s'avançaient en se tenant par la main; les païens seront retenus et adoucis par l'amour des chrétiennes, et de deux races ennemies Dieu fera une seule race. Laissez la mer remporter avec son écume les vicieux, les méchants et les insensés ; dans la moisson la plus belle le vent ne doit-il pas enlever quelques tourbillons de poussière et d'ivraie? Mais le bon grain reste, et c'est lui qui germera pour l'avenir.

Puis allant à Gang-Roll qu'entouraient les chefs normands, le moine lui parla une dernière fois de ce

que le Dieu des chrétiens avait déjà fait pour lui, de ce qu'il ferait encore. Aidé par Popa qui lui servait d'interprète, il développa rapidement les principes de la religion du Golgotha. Sa voix était douce quoique élevée, son front couronné d'une sérénité suprême semblait rayonner. Les Wikings écoutaient la tête baissée. Sa parole ressemblait à l'air attiédi du printemps que l'on ne sent point pendant qu'on le respire, mais qui éveille au fond de notre poitrine je ne sais quelle joie confuse. Quand il s'arrêta, il y eut un long silence dans cette foule; les cœurs étaient ouverts, et les esprits s'efforçaient de comprendre. Enfin Gang-Roll regarda le saint avec une expression de respect qu'aucun de ses Kœmpes n'avait encore vue sur son visage, et, étendant la main comme pour un serment :

— Nos oreilles ont entendu, homme de Dieu, dit-il et nos âmes ont compris. D'ici à un an, je promets de revêtir la robe blanche du baptême, et voici ce que je donne à ton abbaye pour gage de mon serment.

Il retira le cercle d'or qu'il portait au bras gauche, et le jeta aux pieds de Mark. Les principaux Wikings, entraînés par son exemple, répétèrent la même promesse en donnant le même gage, et quand ils eurent

achevé, les bracelets formaient un monceau qui dépassait le front du moine de la hauteur d'une épée franque.

Quelques heures après, les navires mirent à la voile. Ils s'ébranlèrent d'abord lentement et avec une certaine confusion. Les *rothras* poussaient des cris joyeux, les ponts étaient couverts de kœmpes qui vidaient leurs cornes d'hydromel, et les ordres des pilotes se croisaient dans l'air.

Mais tout à coup le *Drakar* royal glissa comme un immense serpent marin entre la triple ligne de vaisseaux, et vint, en tête, prendre son rang. L'étendard de l'agneau flottait à gauche, au lieu de celui du dragon et, au haut du mât, à la place du corbeau symbolique qui, les ailes étendues et le bec entr'ouvert, semblait autrefois s'élancer sur sa proie, s'élevait maintenant le soc poudreux d'une charrue!

Au moment où le *Drakar* rasa le cap sur lequel les Bretons se trouvaient réunis, un rayon du soleil couchant l'éclaira tout entier. Près de la poupe, un homme se tenait debout et sans armes, la main droite appuyée sur l'épaule d'une femme qui berçait dans ses bras un

enfant? C'était Gang-Roll, le démon du Westford, qui cinglait vers la Neustrie avec Will et Popa pour jeter, sous le nom de Rollon, les fondements du duché de Normandie!

VILHEM BARENTZ.

— 1596. —

I.

La constitution politique a la même influence sur l'être collectif que le tempérament sur l'individu. Si son mouvement est actif, toutes les facultés redoublent d'intensité, toutes les énergies viriles se développent, toutes les ardeurs tendent à se surpasser ; qu'il s'arrête ou se corrompe, au contraire, et la vie générale languit, le sang du peuple, appauvri par le manque d'air et d'exercice, n'est plus qu'une lymphe impuissante à produire les grands élans ; la nation affaissée semble s'accoutumer à sa torpeur, et, se croyant arrivée parce

qu'elle s'est assise, elle laisse venir lentement la mort qu'elle prend pour le repos.

Aussi les grandes époques des États sont-elles toujours celles du mouvement et des plus rudes épreuves. Une fois entraîné dans l'action, on ne compte plus avec les difficultés; on emploie à les vaincre le temps et l'intelligence qu'on employait à les mesurer; on s'étonne des ressources ignorées qui naissent au contact de la volonté; l'exercice de la force amène la confiance en soi-même, et l'on semble multiplier ses facultés en multipliant ses efforts.

Telle fut la grande ère de l'expulsion des Maures, où l'Espagne, à peine sortie d'une lutte héroïque, ajoutait à ses possessions tout un monde, et s'accordait à elle-même la souveraineté de l'océan; telle fut surtout l'époque de l'émancipation des Provinces-Unies, alors que Guillaume d'Orange, devenu rebelle malgré lui, conquérait la liberté de la Hollande pour échapper aux bourreaux de Philippe II.

Jamais peut-être aucune nation ne fit preuve de plus d'audace, de fermeté et de prudence. Au moment même où les États assemblés à la Haye déclaraient le roi d'Espagne déchu de toute souveraineté sur les

Pays-Bas (1581), les marchands d'Amsterdam, de Rotterdam et de la Zélande s'occupaient de lui enlever le monopole du commerce transatlantique, comme ils lui avaient déjà enlevé celui du commerce européen. Trois auxiliaires puissants les encourageaient surtout à une pareille entreprise : l'expérience de leurs pilotes, l'activité de leurs commis, et le dévouement de leurs équipages.

La navigation interlope à laquelle ils s'étaient jusqu'alors livrés presque exclusivement leur avait créé une marine à part dont rien ne peut aujourd'hui donner idée.

Embarqués de père en fils sur les navires des mêmes marchands, les matelots hollandais se transmettaient ces habitudes de zèle si fréquentes chez les serviteurs des vieilles familles. Participant à la prospérité ou à la ruine du maître, ils en faisaient leur premier intérêt, leur orgueil. C'étaient moins des gens à gages que d'humbles associés, jaloux par-dessus toute chose de l'honneur de la maison.

Si quelques imaginations plus hardies échappaient à cette organisation patriarcale pour grossir les bandes aventureuses connues sous le nom de *gueux de mer*,

ce n'étaient là que des exceptions. Le caractère général de la marine hollandaise, à cette époque, était une soumission tempérée par l'égalité qui provenait moins de la discipline que du bon sens. On ne connaissait point encore la puissance absolue que les chefs durent s'arroger plus tard : un acte d'engagement réglait les devoirs de tous ; hors des termes du contrat chacun reprenait son libre arbitre. Il en résultait un contrôle continuel et inévitable qui ne permettait guère l'autorité qu'au plus digne. Ce fut à cette difficile école que se formèrent les Heemskerk, les Houtman, les Matelief, les Van der Hagen et les Barentz.

Ce dernier surtout semble avoir été la plus haute expression du marin hollandais au seizième siècle. Né à Schelling, il s'était embarqué fort jeune sur les navires de Balthasar Moucheron, un de ces merveilleux commerçants dont le génie devait changer le vieil équilibre de l'Europe. Ses premières navigations furent malheureuses. Echappé à deux naufrages successifs, il monta un troisième vaisseau qui prit feu et dont il se sauva presque seul. « La mer ne voulait point de moi, dit-il plus tard; mais j'étais bien décidé à me faire accepter. » Sa persévérance finit, en effet, par le

placer au premier rang des pilotes de son temps.

Il parcourut pendant trente années les mers alors fréquentées par la marine hollandaise, et y recueillit un grand nombre d'observations qui furent utilisées par le cosmographe Plancius. Deux voyages tentés en 1594 et 1595 pour doubler la pointe septentrionale de l'Europe le conduisirent jusqu'au 77e dégré, où il trouva la mer fermée par les glaces. Enfin, revenu de ces laborieuses expéditions, il se décida à un repos dont il commençait à sentir le besoin.

De nouveaux intérêts et de nouvelles espérances préoccupaient d'ailleurs le vieux pilote. Jeanne, sa fille unique, fiancée à Gérard de Veer avant le second voyage au pôle Nord, allait devenir la femme du jeune marin. Barentz avait d'avance associé leurs fortunes, en confiant ses épargnes et celles de Gérard au commis Coën dont un yacht d'Enkhuisen venait de lui apprendre le prochain retour. Tout l'engageait donc à la retraite. Arrivé à cette heure de déclin où les ardeurs de la virilité sont assez amorties pour que l'on puisse sortir sans regret de la mêlée, et les torpeurs de la vieillesse assez loin pour que l'on sache jouir du repos, il n'aspirait plus qu'à profiter de ces derniers soleils qui

égayent si doucement notre automne. Tout entier à l'espoir d'un mariage que rien ne pouvait plus retarder, il s'occupait de tout préparer pour le jour attendu.

Au moment même où commence notre récit, il examinait, du dehors, quelques travaux achevés la veille à la maison qu'il habitait sur la rive orientale de l'Amstel.

Cette maison, à un seul étage, était bâtie en briques rouges encadrées de blanc, et présentait à la rue un pignon sans fenêtres, tandis que sa façade regardait un des mille canaux bordés de tilleuls qui entrecoupent la cité hollandaise. Les murs qui venaient d'être repeints, resplendissaient au soleil de mai ; des caisses garnies de cresson du Pérou, de pois de senteur et de fèves d'Espagne à fleurs écarlates, ornaient les croisées du rez-de-chaussée, tandis que des stores d'herbe madécase achetés aux marchands de Lisbonne garantissaient celles de l'étage supérieur.

L'un d'eux, à demi relevé, laissait apercevoir une petite cage de filigrane argenté et décoré de *rasades*, dans laquelle voltigeaient trois de ces oiseaux couleur de safran importés depuis peu des Canaries par les navigateurs portugais. La voix fraîche d'une jeune

fille se mêlait à leurs gazouillements, et répétait un des psaumes hébreux récemment traduits et rendus populaires par les docteurs de la réforme. Il y avait un tel contraste entre les paroles de cette hymne sombre et l'accent serein de la chanteuse, que Barentz, qui venait de donner les derniers ordres aux ouvriers, releva la tête et resta un instant les regards fixés sur la croisée entr'ouverte.

L'extérieur du maître pilote annonçait environ cinquante ans; mais les fatigues de la navigation avaient visiblement éprouvé cette constitution plus nerveuse que robuste. Le corps était maigre et voûté, les membres osseux, la chevelure grisonnante; les traits seuls conservaient une expression d'énergie tempérée par je ne sais quoi de lent et de rêveur habituel au marin. Il semble, en effet, que celui-ci puise dans sa lutte contre l'infini une sorte de résignation nonchalante. L'irrésistible puissance de l'obstacle à vaincre l'accoutume forcément à la patience. Longtemps captif de la mer dans son cachot flottant, il apprend, comme tous les prisonniers, à supporter les souffrances sans se plaindre et à attendre l'occasion sans la brusquer.

Ces qualités stoïques prédominaient chez Barentz

plus que chez aucun autre : il ne les devait pas moins à l'exercice qu'à la nature, qui lui avait inspiré une horreur instinctive pour tout mouvement et pour toute plainte inutiles. *Sa part d'imagination*, comme dit le proverbe hollandais, *lui avait été donnée en bon sens;* mais ce bon sens n'avait rien d'étroit : loin d'être une citadelle destinée à l'enfermer, il en avait fait une hauteur d'où il pouvait voir plus clairement et plus loin.

Puis, son amour pour Jeanne eût suffi pour tenir son cœur chaud et ouvert ; car il l'aimait avec la tendresse passionnée que l'on éprouve pour l'enfant unique laissé par une union trop vite interrompue. Les veuvages précoces communiquent généralement à l'affection des pères je ne sais quoi de plus caressant et de plus épanoui ; il semble que la fille hérite d'une part de l'amour voué à la morte, et que les dernières ardeurs de l'époux se mêlent aux premières émotions de la paternité. Quelle que soit l'austérité du caractère et des devoirs, la fille est encore pour nous une femme.

Barentz l'éprouvait d'autant mieux que les joies de la tendresse domestique lui étaient toutes nouvelles. Quelques mois d'un mariage brusquement rompu par la mort l'y avaient à peine initié. Sous l'influence de

Jeanne, il reprenait ces sensations plutôt devinées que connues ; il se remettait à épeler, avec des cheveux gris, ce poëme de jeunesse qu'il avait seulement entrevu.

Tout cela se faisait presque à son insu ; car le vieux marin n'avait point l'habitude de surveiller son âme comme ces mers ignorées où l'on n'avance que la sonde à la main. Sûr d'elle, il se laissait aller à son courant. L'étude inquiète de nous-même n'est que l'instinct de notre corruption ; les cœurs simples ne s'interrogent point, parce qu'ils n'ont jamais eu lieu de se soupçonner.

Attiré, pour ainsi dire, par la voix de la jeune fille, Barentz allait franchir le seuil pour la rejoindre, lorsqu'un jeune marin qui venait de paraître au détour du canal l'arrêta d'un geste amical et joyeux. Le pilote reconnut Gérard de Veer.

— Arriveriez-vous déjà pour dîner, maître commis? demanda-t-il en souriant ; c'est à peine si Jeanne est revenue du prêche, et le hoche-pot ne doit pas avoir encore jeté son troisième bouillon.

— Aussi n'est-ce point là ce qui m'amène, répondit

de Veer : j'accourais pour vous annoncer que Cornélitz avait accepté vos conditions.

— Il me vend son jardin du Pampus? s'écria le pilote.

— Moyennant trois cent quarante ducats que vous lui payerez à l'arrivée de Laurent Coën.

— Et il a signé?

— L'acte est déposé chez Isaac.

Barentz lâcha la poignée de la porte qu'il allait ouvrir.

— Par le ciel! je veux l'aller prendre sur-le-champ, dit-il.—Venez, Gérard ; nous le présenterons à Jeanne après le dîner, en guise de miel d'Asie (1).

—Isaac célèbre aujourd'hui la pâque avec ses frères, fit observer le commis, et nous tenterions en vain de lui parler.

Le pilote reconnut qu'il fallait remettre la conclusion de l'affaire à un autre jour, et, tirant la petite chaîne de fer qui permettait d'ouvrir la porte du dehors, il monta l'escalier, suivi de Gérard.

L'aspect de la pièce dans laquelle ils entrèrent pou-

(1) Nom donné au sucre.

vait faire douter au premier coup d'œil, de sa véritable destination. Sur un poêle de terre placé au fond était posé un de ces vases popularisés plus tard, en France, sous le nom de *huguenottes*, et dont s'exhalaient les succulentes effluves du gérofle. Une table de peuplier, blanchie à la pierre ponce et garnie de trois couverts, se dressait vers le milieu de la pièce qui cumulait ainsi les apparences de la cuisine et de la salle à manger. Le reste de l'ameublement prouvait évidemment qu'elle servait aussi de parloir : il se composait de tabourets en bois sculpté, recouverts de cuir de Maëstricht, d'un dressoir destiné aux conserves épicées et aux vins d'Espagne dont on régalait les visiteurs, d'une petite glace de Venise, et de la fontaine à laver, en bois des îles, chef d'œuvre d'un maître tonnelier d'Amsterdam.

Le plancher était recouvert d'un sable jaune et fin, sur lequel avaient été tracés, le matin, quelques ornements symétriques déjà presque effacés.

Des cartes géographiques représentant la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg décoraient la muraille ; c'était l'ouvrage de Gérard de Veer. Enfin un modèle de galiote, construite par Barentz lui-même, se balançait à

la maîtresse poutre du plafond, agité d'un tangage perpétuel.

La jeune fille était assise, comme nous l'avons déjà dit, près de la fenêtre, et complétait, en quelque sorte, l'aspect de cet intérieur.

A en juger d'après une certaine fermeté de lignes et le développement des formes, la fille du pilote pouvait avoir vingt ans ; mais l'expression de son visage était restée presque enfantine. Elle avait cette vitalité lumineuse que Rembrandt sut traduire plus tard avec tant de prestige. L'œil ne pouvait distinguer la ligne qui séparait son front rosé de ses cheveux blonds, relevés sur le devant et frisés au fer vers les tempes. Elle portait des coiffes à ventouses plissées selon la mode espagnole, une jupe de soie légère, un justaucorps de velours carmelite, et des pantoufles de drap de Courtray avec leurs crochets d'argent. A sa ceinture pendait un trousseau de clefs, et une paire de gants sans revers qui exhalaient le parfum de la canelle.

Cette élégance hors de proportion avec l'aspect du logis de Barentz eût paru choquante, si la roideur des mouvements de la jeune fille et certains soins de con-

servation n'eussent fait comprendre qu'une telle parure ne lui était point ordinaire.

L'exclamation du pilote, arrêté à l'entrée, confirma cette supposition.

— Par le sang du Christ ! d'où me vient cette duchesse ? s'écria-t-il, en regardant Jeanne avec un orgueil joyeux ; et depuis quand trouve-t-on chez les Barentz tant de velours et de soie ?

La jeune fille se retourna souriante.

— Depuis quand ? répéta-t-elle en promenant son doux regard du pilote au jeune commis ; depuis que Dieu y a mis deux tentateurs qui, au lieu d'exercer une pauvre fille à la privation, préviennent et dépassent tous ses désirs.

— Les privations, dit Barentz avec bonté, sont la part des hommes et non pas la vôtre : on dépense sa vie, on économise sur ses plaisirs, et le tout réuni fait une épargne pour les femmes et pour les enfants. Mais est-ce bien là le velours que Gérard a apporté ?

— Et le taffetas de florence que vous avez acheté à Daniel Ritlerg.

— Une riche étoffe, dit le pilote, dont les yeux se promenaient avec complaisance sur le brillant costume ;

une étoffe de reine! Et cependant l'Espagnol en use comme nous usons ici des toiles de Frise ou des bures d'Utrecht. Le dernier matelot des galions est aussi noblement vêtu que vous en ce moment, Jeanne, et les seuls pavillons de leurs *armada* suffiraient à parer toutes les jeunes filles d'Amsterdam. Les Provinces-Unies ont fort à faire avant d'arriver à cette royale opulence.

— Elles y arriveront, dit Gérard; vous-même répétez souvent, maître Wilhem, que dans les affaires du monde le temps sert de voile et la patience de gouvernail.

— C'est la vérité, dit Barentz; nous l'avons éprouvé pour nous-mêmes; car après bien des courants contraires, nous voilà tombés dans les vents alisés, et notre navire doit désormais arriver tout seul au port. Jeanne n'a plus qu'à s'occuper de soigner l'équipage et de conserver la cargaison.

— Ne craignez rien, père, répliqua la jeune fille qui avait quitté son aiguille pour découvrir la *huguenotte* dont s'exhalait une vapeur succulente, les leçons de dame Marguerite n'ont point été perdues, et quoi qu'il

arrive, vous trouverez toujours la maison sablée, la bière brassée et le *hoche-pot* cuit à point.

— Alors tout ira bien, dit de Veer gaiement, et tandis que Jeanne veillera au dedans, maître Vilhem s'occupera du jardin de Pampus.

— Quand Cornelitz nous l'aura vendu, fit observer la jeune fille.

— C'est fait! interrompit Barentz.

Et il communiqua à Jeanne la nouvelle apportée par Gérard.

Jeanne poussa des cris de joie et se mit à battre des mains.

L'achat de ce terrain était, en effet, avec son mariage, la grande affaire du pilote depuis près d'un mois. Comme tous ceux qui ont vécu sur l'eau salée, Barentz se promettait un bonheur d'enfant à posséder un peu de cette terre, loin de laquelle il était devenu vieux, à la féconder de ses mains, à regarder de près toutes ces merveilles de la création qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Sorti de l'action, il n'avait plus qu'à se laisser vivre aux rayons de ce jeune bonheur qui allait s'épanouir près de lui. Après avoir commencé comme le nautonnier d'Horace, battu par toutes les tempêtes

de l'Océan, il allait finir comme le laboureur de Virgile, en s'endormant au bruit des sources et au bourdonnement des abeilles.

Il expliqua à la jeune fille tous les embellissements qu'il projetait dans l'ancien jardin de Cornelitz. Il y aurait d'abord pour elle un parterre garni de tulipes, de *fleurs de vent,* d'*hyacinthes des Indes* et de *pavots d'Orient;* un verger planté de pommiers de France, et un potager à la hollandaise avec sa tonnelle de houblon. Enfin le canal qui traversait le jardin devait être bordé de saule et de lilas pour abriter les ruches !

Jeanne, appuyée sur l'épaule de Gérard, écoutait les plans de son père avec une sorte de joie nonchalante. Embarquée pour ainsi dire sur ses espérances, elle se laissait conduire par lui à travers les douces images de l'avenir; elle écoutait raconter son propre bonheur, uniquement occupée de le savourer lentement et tout bas.

Cela dura jusqu'au moment où la cloche du temple voisin annonça le repas du soir.

Jeanne invita alors son père et le commis à s'approcher de la table sur laquelle le *hoche-pot* se trouva bientôt servi près d'un énorme fromage de Broëk. La

jeune fille y plaça également une petite bouteille de bière joppe de Dantzick, destinée à ouvrir l'appétit, quelques rayons de miel de la Drenthe, et des beignets de froment.

Enfin parurent, en l'honneur de la fête des rois, un flacon de vin d'Espagne et une tartre au gingembre avec le drageoir d'argent, dans lequel se trouvaient les billets destinés à désigner l'élu du festin. Gérard tira, le premier, la légende surmontée d'une couronne qui conférait cette royauté éphémère, et Jeanne, qu'il choisit pour reine, allait chanter, selon l'usage, la complainte populaire des *Trois Mages arrivant de Bethléem*, lorsqu'elle fut interrompue par le messager du port qui venait chercher les deux marins de la part du docteur Plancius.

— Veut-il nous parler aujourd'hui même ? demanda Gérard, visiblement contrarié.

— Aujourd'hui et sur l'heure, répondit le messager.

— S'agit-il donc de quelque affaire importante ?

— Je ne sais, mais le docteur va partir pour Enkhuisen, et n'attend que de vous avoir vu pour se mettre en route.

— Partons alors, interrompit Barentz; personne n'a le droit de faire attendre le docteur Plancius.

Le jeune homme partageait sans doute cette opinion, car il prit sur-le-champ, avec Barentz, la direction du Grag impérial.

II.

Ce Pierre Plancius, que *personne n'avait le droit de faire attendre*, devait le rôle important qu'il jouait alors dans les Provinces-Unies, à son double caractère de cosmographe et de ministre du saint Évangile.

Echappé avec peine aux soldats du duc de Parme, après la prise de Bruxelles en 1585, il s'était réfugié à Amsterdam, où il se signala par les services que ses connaissances géographiques rendirent au commerce, et par la fougue de ses prédications contre les *remontrants* et les *papistes*. Triplement excité par la foi religieuse, la curiosité scientifique et l'amour de la

patrie, il s'associa à tous les efforts tentés par la marine hollandaise qu'il éclaira de ses instructions. De là l'autorité acquise sur le conseil de ville et sur les Etats généraux eux-mêmes. Aux yeux des indifférents, c'était un savant hors de ligne ; aux yeux des patriotes, un citoyen dévoué; aux yeux des *saints*, un nouveau Salomon.

Barentz et son compagnon le trouvèrent dans la salle basse qui lui servait de cabinet d'étude.

L'activité infatigable du théologien cosmographe y avait entassé une telle profusion d'objets disparates et sans ordre, que les deux visiteurs eurent besoin de se rappeler leur récente navigation à travers les glaces du pôle, pour trouver un chemin à travers les cartes géographiques, les thèses religieuses, les oiseaux empaillés et les instruments de calcul nautique dont le plancher était parsemé. Assis devant une grande table que surmontait une boussole vénitienne et un crucifix, le docteur tenait à la main une de ces lunettes sans branches dont la gravure et la poésie venaient de célébrer la merveilleuse découverte. Plancius n'avait point cinquante ans, mais l'étude avait déjà argenté, sur ses tempes, quelques mèches de ses cheveux

blonds. C'était, du reste le type Hollandais exagéré. Lourd, bouffi et massif, il avait une face de lion lymphatique, soudée sur un corps d'hippopotame ! Cependant l'œil, d'un bleu clair, brillait sous ses paupières alourdies ; les narines, légèrement relevées, respiraient l'audace, et les lèvres minces et droites avaient une expression de fermeté tenace.

Au moment où le pilote et le commis entrèrent, il achevait de donner ses instructions à un visiteur encore jeune, dont la cape de serge goudronnée et la ceinture armée de deux couteaux annonçaient un de ces aventuriers alors célèbres sous le nom de *gueux de mer*. Au premier coup d'œil, Barentz reconnut Adrien Birker. Le pasteur lui indiquait plusieurs points sur une carte d'Espagne, en lui nommant les couvents qui s'y trouvaient établis.

— C'est là qu'il faut aller, *mi Adriane*, répétait-il d'une voix dont l'animation avait quelque chose d'apoplectique. Salomon l'a dit : « il y a un temps de cher- « cher et un temps de laisser perdre. » Cherchez Birker, cherchez, et vous trouverez ! Je veux que votre *capre* (1) nous revienne, après trois mois de

(1) Petit navire dont se servaient les corsaires

troque, chargée d'autant de réales de huit qu'un vaisseau portugais peut rapporter de noix de muscades.

— Dieu nous sauve! *le Grappeur* (1) doit donc troquer une bien riche marchandise? demanda Barentz, qui voulait avertir Plancius de sa présence.

— La marchandise la plus vile et la plus précieuse, la plus commune et la plus recherchée, la plus inutile et la plus indispensable, répondit le pasteur, qui, comme tous les savants de son époque, affectionnait les antithèses énigmatiques mises à la mode par Érasme.

Barentz ni Gérard ne parurent comprendre...

— Une marchandise à sac et à corde, continua Plancius, à gourde et à bâton, à chapelets et à capuces.

— Des moines! interrompit de Veer.

— C'est *toi qui as nommé le dragon!* s'écria le docteur, à qui les citations de l'Ecriture sainte revenaient sans cesse et à tous propos. Oui, mon fils, maître Adrien va jeter ses filets dans l'océan de paresse, de luxure et de gourmandise où nagent ces *requiem*

(1) En langage corsaire, on disait : « Chercher le cap de grappe, » pour faire la course.

de l'idolâtrie papale (et plût au Christ qu'il pût atteindre en même temps les infames disciples de Luther et d'Arminius). Je lui ai donné tous les éclaircissements nécessaires, et il accomplira la prédiction d'Ézéchiel : « Vos autels seront désolés et les tabernacles de vos « idoles seront brisés (1). »

— C'est-à-dire qu'il va mettre à rançon les couvents de la côte d'Espagne ?

— Aussi longtemps que l'erreur y sera révérée. L'Ecclésiaste a dit : « N'aie pas honte de battre les mau- « vais serviteurs jusqu'au sang. »

— Et je n'oublierai pas le conseil, fit observer Birker, d'autant que le fouet à neuf cordes est le meilleur marteau à monnayer pour celui qui sait s'en servir.

— Surtout ne manque pas de leur *prêcher sous la croix* (2), mon fils, reprit le docteur ; apprends-leur

(1) Les haines religieuses et nationales excitèrent les Hollandais à ces étranges expéditions contre les couvents d'Espagne, qu'ils pillèrent à plusieurs reprises, et dont ils enlevaient les nonnes et les moines pour les mettre à rançon.

(2) Expression par laquelle les réformés du temps indiquaient leurs prédications.

la sainteté du mariage en leur rappelant les paroles de l'Écriture : « Malheur à l'homme qui est seul ! »

— Je le leur dirai, répliqua l'écumeur de mer sérieusement.

— Et s'ils résistent, reprit le théologien en cherchant parmi les papiers dont sa table était couverte, tu leur feras lire cet exemplaire de mon traité : *De Stercoreis monacorum moribus*.

— Ils le liront, noble Plancius.

— Va donc, vaillant Machabée, continua le cosmographe avec un geste paterne ; je prierai le Christ qu'il te défende des piéges du démon...

— Et de l'*armada* espagnole, illustre docteur.

— Amen !

Le gueux de mer salua et sortit. Plancius tourna vers Barentz sa large figure épanouie :

— Vous le voyez, maître Wilhem, dit-il d'un ton contenu, et comme un homme qui veut résister à l'orgueil, moi aussi je fais la guerre à l'impure Babylone. Bientôt je pourrai répéter avec le prohète Nahum : « L'Éternel a abaissé la fierté des ennemis de Jacob ; « ceux qui font le dégât les ont pillés, et ils ont gâté « leurs sarments. »

Le pilote secoua la tête.

— Les ennemis de Jacob ont deux sources qui peuvent réparer tous leurs désastres, dit-il: la source de l'or et celle des épices.

— Eh bien par le Christ! nous y puiserons comme eux! s'écria Plancius en frappant sur sa cuisse; le testament d'Adam n'a pas laissé aux seuls papistes le poivre, la muscade et la fleur de gérofle; Leurs Hautes Puissances ont décidé que les navires hollandais tenteraient à leur tour la route des Indes.

— En êtes-vous sûr? demanda Gérard.

— Sûr, répondit le pasteur; l'expédition doit être confiée à Corneille Houtman, qui, pendant sa captivité à Lisbonne, a recueilli toutes les instructions nécessaires. Le conseil de ville m'a fait appeler pour avoir mon avis.

— Et vous avez encouragé la tentative? dit le pilote.

— A condition qu'il y en aurait une autre, selon le conseil d'Ezéchiel: « Fils de l'homme, propose-toi deux « chemins, et que les deux chemins sortent d'un même « pays. » Les papistes n'ont encore trouvé pour arriver au Cathai que la plus longue route; reste toujours

à savoir si nous n'avons pas, près de nous, une porte de derrière.

— Le passage par le nord? continua Barentz. Le docteur n'ignore pas que nous sommes restés deux fois sur le fer (1) devant cet archipel de glaçons qu'habitent les ours du pôle.

— C'est ce qu'ils m'ont tous objecté, reprit Plancius; mais je leur ai répondu par les paroles du prophète Aggée: « Appliquez vos cœurs à considérer vos « voies. » La route par le sud n'a-t-elle point été aussi plusieurs fois vainement cherchée? Beaucoup ne niaient-ils point le passage, malgré les rapports de Cornélius et de Pline, qui déclaraient, l'un que César, fils d'Auguste, avait trouvé sur les bords de la mer Rouge des débris de vaisseaux espagnols; l'autre, qu'un certain Eudore, fuyant Lathyrus, roi d'Alexandrie, s'était embarqué en Arabie pour gagner Gadès ou Cadix? Le succès de Velasco a prouvé encore une fois que, pour ce qui n'intéresse pas le salut, les anciens doivent être nos guides et nos maîtres.

— Et auraient-ils parlé du passage par le nord? demanda Gérard.

(1) C'est-à-dire à l'ancre.

— Non moins expressément que de l'autre, répondit Plancius, dont l'œil bleu s'animait d'une conviction triomphante; car le même Pline raconte, sur la foi du même Cornélius, qu'au temps où Métellus Céler était gouverneur des Gaules, le roi des Souabes lui fit présent d'Indiens qui avaient été amenés par la tempête près de l'embouchure du Weser. Or, ces Indiens, qui venaient du nord de la Tartarie, ne pouvaient être que des Sères, dont le pays avoisine le Cathai, et n'avaient pu arriver en Allemagne que par la route du nord.

— Sans compter, ajouta de Veer, que l'on peut invoquer les chroniques de Danemark, récemment envoyées de Hambourg par les ministres de la parole de Dieu, Albert et Ansgarius.

— Crois bien que je ne les ai point oubliées, mon fils, dit Plancius, non plus que les autres raisons tirées de la cosmographie.

— Mais le conseil a-t-il été convaincu? demanda Barentz avec curiosité.

— Le conseil vient de décider une troisième expédition pour le nord!

Les deux marins laissèrent échapper une exclamation.

— Ah ! vous ne soupçonniez pas cela, mes maîtres, s'écria le docteur avec un gros rire triomphant ; mais je ne renonce pas ainsi à mes projets, moi ; il faut que « les princes de la mer descendent de leur siége ! » C'est à nous autres de réaliser contre les trafiquants papistes les menaces de l'Apocalypse : « Les mar- « chands pleureront, parce que personne n'achètera leurs marchandises. » L'heure des Hollandais est venue, ainsi que Jean lui-même l'avait annoncé en disant : « Ceux qui ont vaincu la bête s'avanceront « sur un océan de verre mêlé de flammes avec des « harpes pour louer le vrai Dieu ! » La bête, c'est la papauté ; l'océan de verre, la mer glacée du Nord ; les flammes, celles des aurores boréales ; et les harpes, qui louent le vrai Dieu, les voix des fils de l'Évangile, chantant les psaumes du saint roi. Zacharie ne parle-t-il pas d'ailleurs de « quatre forgerons qui briseront « les cornes élevés contre Judas ! » Eh bien ! vieux Barentz, ces quatre forgerons sont le prince d'Orange, les ministres de l'Évangile, les États généraux, et celui qui découvrira le nouveau passage.

— Ainsi l'expédition sera prochaine ? fit observer le pilote.

— Si prochaine, répondit Plancius en se levant, que les deux navires qui doivent partir ont été choisis : ce sont *le Pigeonneau* et *le Lion de Hollande*. *Le Pigeonneau* sera commandé par Jacques Heemskerk et *le Lion de Hollande* aura pour pilote notre vieil ami Vilhem.

— Moi ! s'écria Barentz en tressaillant.

— Pouvons-nous donc penser à un autre, dit le docteur qui appuya une main sur l'épaule du marin ? n'est-ce point toi qui as déjà deux fois exploré le chemin ? Il faut que tu lui trouves une ouverture, vieux Vilhem, et que tu ailles établir les comptoirs des Provinces-Unies sur la terre des épices, afin de réaliser les promesses du prophète Amos : « Je les planterai sur la terre que je leur ai donnée. »

— Certes répliqua le pilote avec quelque embarras, ce serait pour moi une grande gloire.

— Et un grand profit, ajouta Plancius ; ce qui n'est point à mépriser dans cette vallée d'épreuves ! car, jusqu'à présent ; tu n'as point été récompensé suivant tes mérites, Vilhem ! « tu as semé, mais tu as peu

recueilli : tu as mangé, mais tu n'as pas été rassasié; tu as bu, mais non jusqu'à la joie, et ton salaire a été mis dans un sac percé ! » Aussi ai-je voulu pour toi de meilleures conditions que par le passé; et sais-tu ce que les États généraux ont accordé ?

— Non, dit Barentz.

— Deux cents florins par matelot, si l'on échoue; cinq cents, si on réussit, et en tout cas, la part de vingt matelots pour toi seul !

— Dix mille florins ! en cas de succès, s'écria de Veer; sur mon âme, c'eût été une digne récompense, si elle n'arrivait point trop tard.

— Trop tard ! répéta le docteur.

— Oui, répondit Barentz avec une fermeté calme; je dois laisser aux autres désormais l'honneur et le profit des découvertes, car l'heure du repos est venue pour moi.

— Parles-tu sérieusement ? s'écria Plancius ; toi, le plus infatigable de nos pilotes, tu reculerais au moment du dernier effort ; tu dirais comme le paresseux de l'Écriture : « Le lion est là dehors, si je sors je serai dévoré. »

— L'âge fait en nous ces changements, répliqua

Vilhem; autrefois je ressemblais à l'oiseau des tropiques; tant que j'apercevais devant moi de l'espace, j'avais besoin de poursuivre; mais aujourd'hui mon œil s'arrête aux tilleuls du canal.

— C'est-à-dire que tu ne peux quitter ta fille et son fiancé, dit le cosmographe d'un ton aigre; leurs gazouillements d'amoureux ont amolli ton vieux cœur; *lenes sub noctem susurri;* tu as maintenant peur des longs voyages.

— C'est la vérité, dit Barentz; j'ai tant de joie à regarder leur bonheur que je suis comme le voisin Vanspeck, quand il revenait de Leyde avec ses vingt mille ducats; je n'ose remuer de peur d'en perdre quelque chose.

Plancius leva les deux mains au ciel et poussa une douzaine d'interjections exprimant l'indignation ou le dépit. Les passions tendres n'avaient jamais pénétré jusqu'à cette âme cuirassée de théologie, de mathématiques et de cosmographie. La vie n'était pour le docteur qu'un canevas à broder de versets, le monde visible qu'un motif d'application pour la science des nombres. L'habitude de penser avait insensiblement anéanti chez lui la faculté de sentir; le cœur s'était

évaporé dans le cerveau. Il ne vit dans le refus de Barentz qu'un embarras imprévu suscité à son projet, et la colère du savant s'arma de toute l'autorité du pasteur pour reprocher au pilote sa criminelle faiblesse.

Sûr que toute réplique augmenterait la violence de la réprimande, Barentz la subit comme ces coups de vent devant lesquels on cargue toutes les voiles, et que l'on reçoit à la cape sans leur opposer autre chose que la patience. Plancius sentant que sa colère grondait dans le vide en adoucit forcément les éclats ; mais il garda toute l'amertume de son désappointement.

— Allez, maître, dit-il, en faisant quelques pas vers l'entrée, allez, puisque vous avez dit comme l'insensé de l'Ecclésiaste : « Plein le creux de la main avec du « repos, vaut mieux que plein les deux paumes avec du « travail. » Mais ne vous plaignez point plus tard si la mauvaise fortune vous rend visite ; les *Proverbes* vous ont averti en vous disant ; « Un peu de loisir, un peu « de mains pliées sous la tête pour dormir, et la pau- « vreté viendra comme un passant, et la disette en- « trera comme un homme armé. »

— J'ai fait, comme la fourmi, ma provision d'hiver, objecta le pilote, et j'espère pouvoir en jouir.

— Malheur sur qui se fie à la prudence de la terre! répliqua durement le docteur; aujourd'hui tu sacrifies tout aux désirs de ta fille: mais tu ne tarderas pas à apprendre que « la malice de l'homme est moins nui- « sible que la caresse de la femme. » Le jugement qui t'atteindra sera rigoureux; car tu étais maître de voir la lumière, et tu l'as refusée; tu pouvais savoir, et tu as voulu rester ignorant.

— J'espère encore en la miséricorde de Dieu, répondit Barentz, puisque le saint roi lui-même a écrit: » Où il y a abondance de science, il y a abondance » de chagrin, et celui qui s'accroit de la science s'ac- » croit de la douleur. »

En entendant cette contre-citation, Plancius tressaillit et s'arrêta. Frappé par une arme empruntée à cet arsenal qu'il avait l'habitude de regarder comme sa propriété, il en demeura d'abord étourdi; mais reprenant aussitôt le sentiment de sa supériorité à défaut de présence d'esprit, il appuya ses deux mains au bureau, et regarda Barentz en face. Ses sourcils, rapprochés par une contraction convulsive, donnaient une expression indignée à ses traits alourdis.

— Ah! tu veux m'opposer la parole du Livre! s'é-

cria-il avec une colère mal contenue ; l'écolier prétend donner la leçon au maître, la brebis montrer le chemin au pasteur !

Barentz voulut protester.

— Eh bien ! à la bonne heure ! continua Plancius sans lui permettre de répondre ; oublie ton honneur pour ta fille ; laisse comme Salomon « les femmes détourner ton cœur ! » Dieu t'appelait à soutenir son règne en fortifiant la puissance de ses fils ; mais tu as peur de la fatigue et du danger ; mieux vaut vendanger les vignes et soigner les ruches dans les jardins de Jérusalem, que de suivre au loin les vaillants Machabées !

Le vieux marin sentit son courage se redresser sous ce vulgaire aiguillon ; il s'écria que telle n'avait jamais été sa pensée.

— Rappelle-toi seulement, interrompit le cosmographe qui ne l'écoutait point, rappelle-toi que tu avais été choisi pour conduire ceux qui doivent enlever le butin aux ennemis, et que si tes frères ne trouvent dans l'expédition que mort et ruine, ils pourront porter leur malheur à ta charge.

— Pourquoi cela ? demanda vivement Barentz.

— Parce que chacun de nous est responsable de tout le bien qu'il pouvait faire et que d'autres ont vainement essayé, répliqua Plancius.

— Suis-je donc le seul pilote des Provinces-Unies à qui le temps et la mer aient appris l'expérience? dit Vilhem ébranlé.

— Tu es celui que les matelots demandent, répondit le docteur; avec toi, ils partiront confiants, et tu sais que la confiance est le *coursier qui porte le succès*. Deux fois déjà tu as cherché cette route; tous répètent que l'honneur de la trouver doit t'appartenir; La voix de Dieu et celle du peuple t'appellent; mais tu fais comme Adam après le péché, tu feins de ne pas l'entendre.

— Que le docteur m'excuse, balbutia Barentz; chacun ne peut-il remplir la tâche à son tour, et ne puis-je donner au loisir ce qui me reste de jours et de forces?

— Et de qui tiens-tu ces forces et ces jours? s'écria le cosmographe, sinon de cette patrie où tu as reçu la nourriture du corps et celle de l'âme. Lui refuser la vie qu'elle t'a donnée, c'est nier un dépôt livré à ta garde. Quand la mère appelle un de ses enfants par

son nom, et lui crie de se lever, il n'y a que les mauvais fils qui répondent : Je veux dormir!

Barentz tressaillit; une rougeur rapide traversa ses traits, puis il devint pâle. Trop simple pour savoir fermer son âme à la vérité, parce qu'elle était douloureuse, il vit tout à coup la nécessité du sacrifice qui lui était demandé, et ne songea point à en mesurer la grandeur. Pour lui, comprendre le devoir, c'était obéir. Il écarta brusquement les images de repos et de tendresse qui le berçaient depuis tant de mois; il prit toutes ses joies rêvées, les brisa comme il eût fait des branches fleuries qui lui eussent caché le vrai chemin, et avançant la main vers la bible ouverte sur le bureau du docteur Plancius, il dit lentement :

— Moi et les miens, nous appartenons aux Provinces-Unies; je partirai !

III.

La troisième expédition pour le passage du Nord partit en effet sous la direction de Barentz et de Gerard de Veer, qui voulut accompagner le pilote à titre de commis. Elle avait mis à la voile le 17 mai 1596, et l'on était arrivé à la fin d'octobre 1597 sans en avoir reçu aucune nouvelle! Ce retard ne permettait guère de mettre en doute la perte des navires conduits par Barentz; car les deux premiers voyages ayant duré chacun moins de cinq mois, il s'était écoulé quatre fois plus de temps qu'il n'en eût fallu au pilote de Schelling pour effectuer son retour en Hollande.

Cependant, Jeanne luttait contre l'opinion générale; l'ardeur de sa tendresse entretenait sa foi. Il en est des malheurs extrêmes qui doivent nous briser, comme des dangers dans lesquels nous craignons de périr; par un sentiment de conservation instinctive, nous refusons d'y croire; nous repoussons les preuves; nous ajournons le moment suprême en inventant des espérances qui nous permettent de vivre dans le doute.

Plancius d'ailleurs aidait à ces illusions. La confiance acharnée que l'amour nourrissait chez la jeune fille était entretenue chez lui par la science. Il détaillait les circonstances qui avaient dû retenir les vaisseaux, expliquait la longueur du voyage, justifiait le manque de nouvelles. Dans le cas où Barentz n'aurait pu franchir le détroit du Weigatz, il s'était sans doute décidé à hiverner sur les côtes pour attendre les Russiens qui faisaient tous les ans ce voyage, et apprendre, en les suivant, si la mer située au delà du détroit était véritablement la grande mer de Tartarie. Dans le cas, au contraire, où il serait monté plus au nord jusqu'au 82ᵉ degré, le soleil, qui, dans ces latitudes, restait six mois sur l'horizon, devait y rendre

le froid moins vif, et avait pu ouvrir un passage à ses navires, mais ne lui avait point sans doute laissé le temps d'un retour immédiat. Dans toutes les suppositions, Barentz avait donc été forcé d'attendre pour ne point se borner, comme les expéditions précédentes, à une exploration inutile. Au moment même où les ignorants désespéraient de lui, il revenait peut-être triomphant et apportant, sur ses deux navires, les destinées de la Hollande ! Il fallait seulement « ceindre « ses reins, fortifier son cœur d'une puissante muraille « et mettre sa confiance dans le Dieu de Juda. »

Ces démonstrations cosmographiques, appuyées, selon l'occurence, de citations de Strabon, de Pline ou de Jérémie, n'avait qu'un sens pour Jeanne ; elles lui prouvaient que le docteur était sans inquiétude et comptait sur le retour des navires ! Son esprit n'essayait point de pénétrer plus loin. Trop heureuse d'avoir un complice d'espérance, elle acceptait sa croyance sans discussion, et attendait avec une impatience tremblante.

Cependant les jours se succédaient sans rien apprendre sur le sort de Barentz. Un yacht envoyé à sa recherche ne reparaissait plus. Il arriva enfin, n'ayant

que la moitié de son équipage vivant, et sans avoir rien appris !

Ce fut un dernier coup porté aux illusions les plus tenaces : l'expédition avait évidemment péri tout entière ; les filles et les sœurs des compagnons du pilote n'avaient plus qu'à prendre le deuil.

Le conseil de ville leva les derniers doutes en soldant aux familles la paye des deux équipages, comme on avait coutume de faire pour les morts.

Jeanne sentit fléchir la confiance qui l'avait longtemps soutenue. Toutes les raisons jusqu'alors incomprises, tous les soupçons repoussés, toutes les terreurs combattues envahirent à la fois ce courage brisé. Ce fut quelque chose d'aussi terrible qu'inattendu. Emportée par le flot de la douleur, la jeune fille passa, tout à coup, du calme factice qu'elle s'était ménagé aux convulsions d'un désespoir sans remède. Comme toutes les âmes vaillantes, elle avait lutté jusqu'au dernier moment et son premier cri fut un cri d'agonie. Ayant jusqu'alors repoussé la conviction de son malheur, elle n'avait pu s'y préparer, et ne se trouva point assez forte pour le regarder en face. Abandonnée tout à coup par l'espérance, elle

tomba comme une plante fauchée que la sève ne nourrit plus. A la vitalité fleurissante succéda cette fièvre de dépérissement qui annonce que le mal a atteint les sources mêmes de la vie.

Pressée de rejoindre ceux qu'elle ne devait plus revoir sur la terre, Jeanne ne négligeait rien de ce qui pouvait hâter le moment de la réunion. Elle appelait à elle sa douleur; elle la tenait éveillée et en mouvement; elle l'employait à user la trame de sa vie, comme ces instruments de délivrance avec lesquels le captif lime sourdement sa chaîne. Quiconque a connu la suprême douleur doit avoir éprouvé cette ivresse du désespoir qui cherche la souffrance et l'appelle, cette rage d'un cœur meurtri courant au devant des coups comme le vaincu décidé à s'ensevelir dans sa défaite.

La fille de Barentz était arrivée là. Entourée de tous les objets qui lui rappelaient Gérard et son père, elle semblait leur demander de continuels avertissements et promener à plaisir son cœur déchiré à travers les images du passé.

Parfois même elle s'efforçait d'y retourner en pensée, afin de mieux sentir l'amertume du présent. Toute la maison prenait alors un air de fête : la table

était dressée, trois couverts mis comme autrefois, elle-même, parée de ses riches habits, préparait tout pour le retour de ses hôtes ; au moindre bruit, elle prêtait l'oreille comme si elle eût espéré reconnaître la voix de Gérard et du pilote ; elle accourait à la porte chaque fois qu'un passant faisait crier le sable de l'allée de tilleuls; elle regardait l'horloge en répétant qu'ils allaient venir ! Puérile et lugubre parodie de jours à jamais perdus, et dans laquelle un espoir sans nom se mêlait au délire d'une mortelle douleur.

Un soir, qu'elle avait prolongé cette hallucination volontaire, la nuit la surprit près de sa fenêtre où l'on ne voyait plus que des cages vides et des fleurs mortes d'abandon. Les brouillards de novembre enveloppaient les quais devenus silencieux, un vent humide sifflait à travers les arbres dépouillés, et les girouettes faisaient entendre, dans la nuit, leurs grincements plaintifs. Quelques lanternes, accrochées à la poupe des *scutes* de déchargement, dessinaient seules, de loin en loin, des auréoles à demi lumineuses, qui laissait deviner l'eau verdâtre et immobile des canaux.

La tête appuyée contre le vitrage, Jeanne ne s'apercevait ni de la nuit qui avait tout effacé, ni de la brume

qui mouillait ses cheveux. Retirée dans sa chimère, elle avait oublié tout ce qui l'entourait : elle se sentait rêver, et cependant elle croyait à son rêve ; libre d'en sortir, elle l'était également d'y rester ; son âme flottante entre l'illusion et la réalité pouvait choisir à volonté, bien que les voyant toutes deux. Aussi s'abandonnait-elle avec une volupté nonchalante à cette extase dont elle avait conscience. Reportée en arrière de deux années, elle se croyait à l'une des belles soirées de son jeune amour, alors que Gérard, traversant le canal pour abréger la route, annonçait son arrivée en répétant un de ces chants hébreux que la traduction des docteurs de la réforme avait popularisés dans les Provinces-Unies.

Fascinée par ce souvenir, elle murmurait elle-même tout bas les premiers vers de l'hymne sacrée, quand un murmure lointain s'éleva !... Jeanne prête l'oreille ! c'est le même chant redit par plusieurs voix ; il vient du côté du port et s'approche lentement ; mais il n'a point l'expression vive et joyeuse que de Veer lui donnait autrefois ; les voix sont basses, sombres et comme étouffées ! La jeune fille éperdue n'ose respirer ; le sang de ses veines s'est arrêté ; tout son être fait

silence, toute son âme écoute !... L'hymme grandit, les voix deviennent plus distinctes... Tout à coup elle pousse un cri !... elle a cru en reconnaître une ! elle porte les deux mains à son front pour s'assurer qu'elle veille, à son cœur pour sentir qu'elle vit ! elle penche la tête en avant dans le vide. — C'est la même voix ! c'est la même voix ! Éperdue, elle prononce un nom presque bas ; un autre nom lui répond, c'est le sien, et cette fois l'accent ne peut lui laisser de doute ! Au même instant une barque glisse sur le canal ; elle traverse un des points vaguement éclairés. Jeanne a cru apercevoir une ombre qui s'est retournée vers elle, et foudroyée par la joie, elle tombe à genoux et s'évanouit.

Quand elle ouvre les yeux, tout est redevenu silencieux. Elle regarde, elle écoute, elle appelle ; rien ne paraît ni ne répond ! A-t-elle donc été trompée par une vision ? Non, elle a vu, elle a entendu ! Si ce n'était le fantôme de Gérard sorti de la mort comme Samuel, c'était bien lui-même ; elle n'a pu se tromper. La voix que l'on reconnaît avec le cœur ne ressemble à nulle autre : aussi Jeanne n'hésite pas ; elle sort en courant et suit le bord du canal que longeait la barque ; mais,

aussi loin que son œil peut apercevoir, le canal est vide, la barque a disparu !

Dans ce moment, le souvenir de Plancius lui revient. Si les navires sont de retour, il en a été le premier averti ! La jeune fille haletante se précipite vers la maison qu'il habite; elle frappe à coups redoublés ; on ouvre enfin ; mais Plancius vient d'être mandé par un membre du conseil. Jeanne reprend sa course vers la maison de ville, elle trouve les grilles ouvertes, elle entre, elle monte au hasard ; elle suit des corridors obscurs, traverse des salles désertes et soulève une tapisserie : elle est arrivée, sans le savoir, à l'une des tribunes.

Au-dessous d'elle se montre la grande salle des délibérations faiblement éclairée par quelques torches de cire. Les conseillers sont réunis autour de Plancius qui lit à haute voix ; derrière, un groupe d'auditeurs cachés dans l'ombre se tient immobile.

Jeanne troublée s'arrête. Cette salle obscure, ces hommes à l'aspect sévère, cette voix monotone abattent subitement son exaltation. Elle se demande si elle n'est point dans le délire ; une sorte de honte douloureuse la glace ; elle s'effraye d'être venue si loin ; elle

avance la main pour écarter de nouveau la tapisserie et retourner en arrière ; mais cette main reste soulevée, son front abattu se redresse ; quelques mots parvenus jusqu'à elle l'ont saisie. Le cosmographe fait la lecture d'un de ces livres de loch, que le père de Jeanne lui a appris à connaître. Elle se rapproche, et les paroles lui arrivent moins confuses.

.... « Le 5 juin, les matelots qui étaient sur le pont ont vu les vagues parsemées de taches blanches vers l'horizon, et ont crié qu'une volée de cygnes venait à notre rencontre ; mais le pilote qui regardait, du château d'arrière, a secoué la tête ; il avait reconnu les glaces du pôle qui commençaient à nager vers nous.

« Le 21, nous avons découvert une terre qui se trouve par les 80 degrés 11 minutes, et que nous avons jugée devoir être le Groenland (1). Les rochers étaient comme tapissés par les nids de ces oies sauvages qui arrivent tous les ans par nuées dans le Zuydersée, et que l'on croyait produits par les fruits de certains arbres d'Écosse, qui n'avaient qu'à tomber dans la mer pour éclore (2).

(1) C'était le Spizberg.

(2) Cette croyance était générale chez les naturalistes du seizième siècle.

« Le 23, nous avons vérifié que l'aiguille de la boussole variait de 16 degrés.

« Le 1er juillet, comme on n'a pu s'accorder sur la direction à prendre, les navires de Jean Cornelitz et de Vilhem Barentz se sont séparés. »

Ici, Jeanne ne put retenir un cri étouffé ; toutes ses incertitudes cessaient : Plancius lisait le journal de bord du *Lion de Hollande*, et c'était Gérard lui-même qui, à titre de commis, avait dû l'écrire. Ainsi elle n'avait point été trompée tout à l'heure, l'expédition était de retour; le docteur n'avait été appelé si tard au conseil que pour apprendre cette grande nouvelle !

Un tel bonheur était trop immense et trop subit pour que la jeune fille pût en supporter le poids ; elle voulut se lever, ses membres demeurèrent sans mouvement; elle essaya d'appeler, ses lèvres s'agitèrent sans pouvoir former un son ! Elle ne fit, du reste, aucun effort pour sortir de cet anéantissement. Complétement rassurée, elle avait perdu toute impatience, elle s'abandonnait avec ivresse à cette espèce d'évanouissement au milieu duquel surnageait la joie. Elle demeura même quelque temps sans rien comprendre, sans rien voir, sans rien entendre autre chose que

les miraculeuses paroles qui murmuraient en elle : *Revenus !*

Cependant son étourdissement de bonheur se dissipa peu à peu, et la voix de Plancius commença à lui arriver de nouveau et à pénétrer jusqu'à sa pensée au travers de la torpeur. Encore incapable de se mouvoir, ni de parler, elle recommençait déjà à comprendre. Le docteur continuait à lire, mais sa voix était plus lente et plus grave : elle écouta.

« ... Les glaçons devenaient à chaque instant plus nombreux ; on les voyait flotter aux quatre aires du vent ; sur quelques-uns se promenaient des ours blancs ; d'autres portaient à leur sommet des touffes d'herbes marines dans lesquelles nichaient les *oiseaux de dégoût*. On amarre *le Lion de Hollande* au plus grand, qui est d'un beau bleu de nuages ; mais bientôt nous en voyons arriver un autre dont le sommet s'élevait aussi haut qu'un clocher, et dont la racine touchait le fond de la mer ! On file le câble et l'on recommence à louvoyer.

Le 11 octobre, les eaux se montrent enfin libres du côté du sud : on ne doute plus qu'il y ait un passage ouvert ; on arbore les girouettes en signe de joie, et

les équipages descendent pour prendre un peu de repos; mais vers trois heures, *le Lion de Hollande* s'arrête tout à coup, et le bosseman, qui s'était endormi sur le pont, appelle avec de grands cris !... Le navire était pris dans les glaces !

» Du 26 octobre au 10 novembre, nous essayons envain tous les moyens de le dégager; les glaçons continuent à s'amonceler; la neige qui tombe les cimente l'un à l'autre, et le vaisseau est enfermé dans une muraille qui monte à moitié de la hauteur du petit mât. Les câbles cassent, le gouvernail est emporté; on entend *le Lion de Hollande* craquer dans ses membrures... Tout espoir de le sauver est perdu. On assemble le conseil, et il décide, d'après l'avis de Barentz, qu'on bâtira une hutte sur la côte pour attendre le retour du printemps.

» Dès le lendemain, on commence les travaux avec beaucoup de fatigue et de souffrance. Le froid est si violent que le charpentier ayant placé un clou entre ses lèvres ne peut plus le retirer qu'en arrachant la peau. Cependant la hutte est vite achevée, et nous plantons sur le toit un mai de neige glacée !

» Le 23, le charpentier meurt; on l'enterre dans

une fente de glace, car la terre est trop gélée pour que l'on puisse creuser une fosse.

« La neige commence à tomber avec tant d'abondance qu'on ne pourrait sortir sans être étouffé. La bierre et le vin deviennent solides. Les ours nous attaquent sans cesse jusque dans la hutte dont ils s'efforcent de briser la porte. Le soleil, dont la vue est notre seul bien et notre seul plaisir, commence à disparaître.

« Le 1er décembre, on voit la lune se lever à l'est, tandis que le soleil se montre encore sur l'horizon.

« Le 3, on n'aperçoit plus que le haut de son disque.

« Le 4, il disparaît ! La nuit de six mois commence pour nous.

« La ration est réglée à une demi-livre de pain et deux petites tasses de vin par jour.

« La neige qui obstrue la porte ne permet plus de sortir ; le froid augmente ; la pendule s'arrête, et l'on ne peut calculer le temps qu'avec l'ampoulette de douze heures. La glace tapisse les murs de la hutte ; elle pénètre jusque dans nos lits ; nos habits se couvrent de verglas devant le feu. Les souliers prennent

la dureté de la corne ; il faut les remplacer par le feutre de nos chapeaux. En voulant se chauffer les pieds, quelques-uns de nous se brûlent sans rien sentir. Nous sommes tous pris de vertiges qui nous empêchent de nous lever. Chaque jour un de nos compagnons cesse de se plaindre, et nous apprenons ainsi qu'il est mort.

« On entend sans cesse le craquement des glaces du côté de la mer : les derniers débris du *Lion de Hollande* doivent avoir été engloutis. Le découragement rend les plus braves silencieux ; mais Barentz réussit à nous distraire en racontant ses voyages et des histoires de la Bible.

« Le 24 janvier 1597. — L'air se trouve radouci. Gérard de Veer sort de la hutte, et voit le soleil qui monte à l'horizon. Il court en avertir ses compagnons, et quelques-uns s'enhardissent alors à le suivre jusqu'à la mer. En arrivant, ils trouvent un petit oiseau qui plonge à leur approche ; ce qui les rend tous joyeux, car ils comprennent que l'eau est déjà ouverte.

« Malheureusement on ne peut songer à remonter sur le navire, qui est à demi fracassé par les glaces. Barentz déclare qu'il faut retourner en Hollande sur

la chaloupe et sur la *scute*, à moins qu'on ne veuille *se faire bourgeois de la Nouvelle-Zemble, et y préparer sa sépulture*. Il fait construire une petite arcasse à la *scute*, qui était une *bûche* à poupe aiguë, ordonne d'ajouter quelques bordages pour l'élever au-dessus des flots; puis fait distribuer dans les deux barques tout ce que nous pouvons emporter. Il écrit aussi trois lettres dans lesquelles il raconte ce qui nous est arrivé; confie l'une au capitaine de la *scute*, garde l'autre sur la chaloupe, et suspend la troisième à la cheminée de la hutte dans une charge de mousquet. Enfin, le 14 juin 1597, à six heures du matin, nous levons l'ancre pour entreprendre un voyage de quatre cents lieues dans deux barques découvertes et à demi brisées.

« Le 15, tout va bien; le 16, quelques glaçons flottants mettent les embarcations en danger; le 17, nous en sommes entourés. Tous les efforts pour s'ouvrir un passage sont inutiles. Les matelots épuisés se couchent sur leurs bancs et se font leurs adieux. Cependant Barentz, qui est resté debout à l'arrière, leur montre un glaçon immobile auquel il suffirait de fixer une corde pour touer les deux barques et les

mettre à l'abri ; mais nul ne veut tenter une pareille entreprise. Alors de Veer embrasse Barentz, et, s'élançant de glaçon en glaçon, il arrive au banc, y attache la corde et crie à ses compagnons que leur vie est en sûreté.

« On navigue encore deux jours avec beaucoup de peine ; mais vers le milieu du troisième on s'aperçoit qu'on est sorti des glaces, et que la mer est libre partout. A cette vue, les hommes de l'équipage poussent des cris de joie en agitant leurs bonnets de fourrure ; quelques-uns pleurent, d'autres s'embrassent ; puis tous entourèrent Barentz en répétant que c'est lui qui les a soutenus, conduits et sauvés. Mais le pilote interrompt leurs remercîments pour se faire apporter les cartes sur lesquelles il pointe la route à suivre, en recommandant par-dessus tout de ne point remonter vers le nord. Comme plusieurs s'étonnent de ces précautions et répètent à haute voix qu'il sera toujours là pour maintenir les barques dans le vrai chemin, le maître de la *scute* arrive et dit qu'un de ses hommes, nommé Nicolas Andritz, est à l'agonie.

— Alors nous partirons ensemble, répond Barentz tranquillement.

— Vous, pilote! s'écrient les matelots; êtes-vous donc si malade sans avoir rien dit?

— A quoi bon parler, reprend Barentz; ce qu'il fallait, c'était vous mettre sur la route de Hollande, et vous y voilà, s'il plaît à Dieu! Le reste est peu de chose.

— Non pas, non pas, reprennent plusieurs voix; notre vie ne vaut pas celle de maître Vilhem; que répondrons-nous au conseil d'Amsterdam quand il nous demandera ce qu'est devenu le meilleur pilote des Provinces-Unies?

— Vous lui répondrez, dit Barentz, qu'il a fini comme vous devez souhaiter tous de finir, en faisant ce qu'il avait promis!

« Après ces mots, il a laissé sa tête retomber en arrière, et il a fermé les yeux. Gérard de Veer s'est penché vers lui, croyant qu'il tombait en défaillance; mais presque aussitôt il s'est relevé tout pâle: Barentz était mort! »

Ici la lecture fut interrompue par un cri terrible. Jeanne égarée venait de se redresser aux bords de la tribune comme si elle eût voulu s'élancer vers Plancius.

On vit ses bras s'étendre, sa tête flotter, puis elle s'affaisa sur elle-même et tomba évanouie.

Tout ce qu'elle avait entendu était vrai. Guidés par les instructions du pilote, les équipages de la *scute* et de la chaloupe avaient atteint le Weigatz, puis l'embouchure de la mer Blanche, qui les avait conduits au port de Colla. Un hasard providentiel leur avait fait rencontrer là le navire de Jean Cornélitz, sur lequel ils venaient d'arriver à Amsterdam au nombre de douze. Parmi eux se trouvait heureusement le seul consolateur qui pût redonner à Jeanne le goût de vivre.

. . . . . .

Quelques mois après, selon le dernier vœu de Barentz, Gérard de Veer la conduisit au temple, encore revêtue de ses habits de deuil. Le pilote mourant avait compris, dans son dévouement de père, que les douleurs de l'orpheline ne pouvaient être plus sûrement étouffées que par les enivrements de la jeune épouse!

Le soir même du mariage, comme les deux jeunes mariés se rendaient au jardin du Pampus, qu'ils faisaient disposer d'après les plans de Barentz, afin que

le projet qu'il n'avait pu accomplir pendant sa vie le fût du moins religieusement après sa mort, ils aperçurent une flotte ancrée devant le rivage et presque à leurs pieds : c'était l'expédition de Corneille Houtman, qui revenait de la terre des épices, après avoir heureusement doublé le cap de Bonne-Espérance! Tous les étendards flottaient au vent, l'artillerie tonnait en signe de réjouissance, et les clairons retentissaient sur les tillacs couverts de matelots. Mais à une encâblure des vaisseaux pavoisés et victorieux, les regards de Jeanne aperçurent, tout à coup, un petit navire délavé par les vagues, dont les voiles déchirées pendaient à des mâts de fortune, et elle reconnut la barque qui avait ramené du pôle nord les derniers compagnons de son père.

A cette vue, elle ne put retenir un cri, et ses yeux se mouillèrent.

Alors de Veer, qui avait surpris son regard, l'attira doucement à lui, et la pressant contre son cœur :

— Je te comprends, pauvre fille, dit-il doucement ; tu ne peux accepter les parts inégales que Dieu fait aux efforts de ses créatures! Tu compares ces vaisseaux triomphants à ce navire détruit, et la victoire de Cor-

neille Houtman à la mort de Vilhem Barentz; mais ne t'afflige pas outre mesure, car cette flotte opulente est moins belle à voir que cette faible barque brisée : si la première est la représentation bruyante du succès, la seconde est le sublime symbole du devoir accompli.

JACQUES AVERY

Lorsqu'un désordre se généralise, il faut qu'il ait sa cause dans l'époque même où il se produit, et sa propagation accuse autant la société qui en souffre que les hommes qui le commettent. Les passions humaines ressemblent à des eaux retenues qui cherchent toujours le côté faible de la digue; là où vous les voyez se précipiter, vous pouvez être sûr qu'il y a eu faute ou imprudence.

C'est dans ce sens que l'*histoire criminelle* des peuples a son importance; en nous montrant les maladies des différents siècles, elle nous fait entrer, pour

ainsi dire, dans les secrets de leur tempérament; car il en est du genre humain comme d'un homme : ses infirmités nous révèlent ses vices.

Il ne faut pas l'oublier, d'ailleurs, les crimes répétés, collectifs, dont des générations entières deviennent complices (car nous ne parlons que de ceux-là), sont toujours la suite de quelque injustice commise. Nés du désespoir, de la révolte ou de la nécessité, ils peuvent avouer leur origine, sinon leurs conséquences, et conservent, jusque dans leur excès, une certaine grandeur que l'on ne retrouve pas dans les crimes individuels et isolés.

Parmi les exemples nombreux que l'on pourrait apporter à l'appui de ces réflexions, nous n'en citerons qu'un seul, celui de la piraterie. Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici de ces brigandages fortuits qui se sont exercés en tout temps sur les mers, mais des grandes associations qui ont donné à ces brigandages le caractère d'organisation et de généralité qui font qu'un désordre n'est plus seulement le fait d'individus, et devient l'expression d'une époque.

Ces associations peuvent se réduire à trois :

La première, fut celle des *pirates de Cilicie*, que

Pompée alla combattre, et l'étendue même des pouvoirs qui lui furent accordés à cet effet, prouve la grandeur du danger. Il réussit à les détruire, leur prit huit cents vaisseaux, et revint à Rome pour recevoir les honneurs du triomphe.

La seconde association du même genre fut celle qui se forma au dix-septième siècle, dans l'île de la Tortue. Le despotisme des Romains, qui voulaient soumettre toutes les terres à leur domination, avait donné naissance aux corsaires de Cilicie; le despotisme des Espagnols, qui prétendaient régner seuls sur l'Atlantique, produisit les Flibustiers.

Depuis plus d'un siècle, les conquérants du nouveau monde traitaient en pirates les étrangers qui osaient approcher de leur conquête, brûlant leurs navires, détruisant leurs colonies, et les égorgeant après les avoir reçus à composition. Aussi inspiraient-ils une haine implacable et générale. Leurs cruautés, inouïes dans le Nouveau-Monde, les avaient d'ailleurs placés, pour ainsi dire, en dehors de l'humanité. Ils avaient accoutumé leurs meutes à se nourrir de la chair des Américains, et s'étaient servis de leur graisse fondue pour fabriquer des onguents. Les cruautés qu'exercè-

rent contre eux les Flibustiers ne parurent donc que de justes représailles, et un des chefs les plus célèbres de ces derniers, Montbars-l'Exterminateur, se fit appeler le *Vengeur des Indiens*. Ce sentiment était si général, qu'on le trouve exprimé dans tous les livres qui furent alors écrits sur ce sujet en France, en Angleterre, en Hollande ou en Espagne. Oëxmelin alla même jusqu'à placer au frontipice de son *Histoire des Aventuriers*, une gravure qui, d'un côté, représente un Espagnol tuant un Américain, avec cette inscription : *Innocenter*, et de l'autre, un Flibustier tuant un Espagnol, avec ces mots : *pro peccatis*, expressive opposition qui dit clairement où sont les sympathies de l'auteur et comment il les justifie.

Quant à la troisième association de pirates, bien qu'elle suivit d'assez près les Flibustiers, elle eut une cause toute différente, et se composa, presque exclusivement, d'aventuriers anglais. La lutte de Guillaume d'Orange contre Louis XIV fut généralement malheureuse pour la Grande-Bretagne, surtout en Amérique ; aussi les Anglais eurent-ils recours à tous les moyens pour réparer leurs pertes et arrêter la puissance toujours croissante de la France dans le Nouveau-Monde.

Ce qu'ils avaient perdu pendant la guerre, ils tachèrent de le regagner, par la piraterie, pendant la paix. La Jamaïque et la Barbade devinrent des repaires de bandits qui ruinaient le commerce de nos colonies et faisaient des descentes jusques dans les plantations. Mais le nombre de ces pirates augmentant, l'ennemi qui leur avait été abandonné ne leur suffit plus, si bien qu'ils commencèrent à courir indistinctement sur les vaisseaux de toutes les nations.

Ils formèrent enfin un établissement à l'île de la *Providence*, et il fallut, de la part du gouvernement anglais, de longs et sérieux efforts pour détruire cette puissance que lui-même avait primitivement encouragée.

Du reste, cette dernière société de pirates, qui fut la plus courte et la plus mal organisée, n'en est pas moins peut-être celle qui offre l'histoire la plus variée. La singulière biographie qui va suivre n'en est qu'un des moindres épisodes, et si nous la donnons de préférence à d'autres plus saisissantes, c'est qu'il nous a semblé y voir la personnification, à la fois triste et bouffonne, de la vanité des renommées humaines.

Mais pour donner ce récit, il faut que le lecteur nous permette de le transporter à Plymouth, vers le milieu du mois d'août 1693.

Cette grande cité maritime, composée de trois cités (ce qui l'a fait appeler un *rendez-vous de villes*), était, dès le règne de Guillaume d'Orange, le port militaire le plus important de la Grande-Bretagne. Cependant elle n'avait point encore cette régularité géométrique si enviée par *les hommes de progrès* du continent, et qui donne aux villes modernes de l'Angleterre l'aspect d'immenses damiers de moellons passés au noir de fumée. Plymouth était *mal bâtie*, c'est-à-dire que ses quartiers étaient déshérités des charmes de la ligne droite et des grâces de la perpendiculaire. Plus d'une rue y serpentait capricieusement, sans égard pour l'axiôme qui nous enseigne le chemin le plus court; plus d'une maison avançait sur la voie publique ses étages à pans de bois ou ses corniches sculptées, privant ainsi les passants, selon l'occurrence, de pluie ou de soleil; enfin l'entrée du port était *deshonorée* par une centaine de ces cabanes à toits fumeux et moussus, devant lesquels Van Ostade aimait tant à placer une vieille femme éclairée par un

coucher de soleil, ou quelque marin à jambe de bois regardant jouer les enfants.

Ce quartier était, à la vérité, plus beau à peindre qu'à visiter, et sa destruction eût été moins regrettable pour la morale que pour le paysagiste, car la plupart des huttes qui le composaient n'étaient habitées que par des taverniers ou des filles de joie. C'était là que les matelots anglais venaient, au retour de leurs expéditions lointaines, perdre, comme ils disaient, le goût du *chat à neuf queues* (1) et de la viande salée; là qu'ils touchaient leur arrivée de plaisir, en se livrant à des excès aussi prodigieux que les privations qui les avaient précédés.

Or, le jour où commence notre récit, la taverne du *Peck-d'Argent* retentissait de cris joyeux poussés par une troupe de jeunes marins et par une demi-douzaine de femmes de mauvaise vie. Grâce « à ces aimables infirmités » comme les eût appelées le poète Dryden, et aux flots de gin déjà versé, les braves matelots de Georges-Rooka avaient complétement oublié le cruel échec que Tourville venait de leur faire subir, et ne

(1) Martinet à neuf cordes dont on frappe les matelots anglais.

songeaient qu'à se dédommager de six mois de continence et de sobriété forcée. Le *Rulle Britannia* lui-même avait fait place à des chants moins sublimes ; la *vieille Angleterre* était détrônée pour *Jean Grain-d'Orge*, et la liberté des mers momentanément abandonnée au monde ! Le corps britannique était ivre !

Les pintes venaient d'être emportées par le tavernier pour être remplies une dixième fois, lorsqu'un nouveau personnage entra au *Peck-d'Argent.*

C'était un homme d'environ cinquante ans, pâle, marchant avec peine, et dont les vêtements annonçaient une misère si sordide que les buveurs eux-mêmes en furent frappés. Les lambeaux dépareillés qui composaient son habillement étaient rattachés l'un à l'autre par des brins de *filin* dédoublé ; ses chaussures crevées laissaient paraître ses pieds nus, et l'un des rebords de son feutre déteint, pendait à demi détaché jusque sur son épaule. Il avait les cheveux en désordre, la barbe blanchie par endroits et hérissée, le regard brillant d'un éclat vitreux, les narines contractées et les lèvres frissonnantes. Cependant, sous cette expression maladive, il était facile de retrouver encore, dans cet homme, des traces de

vigueur. Ses traits étaient fortement dessinés, sa taille élevée, et, malgré la nécessité de ménager un costume que le moindre tiraillement pouvait compromettre, ses mouvements avaient une certaine liberté qui prouvait une énergie exercée.

En entrant, il regarda autour de lui d'un air hagard, s'approcha d'un banc qui touchait à la table des matelots, et s'assit.

William Bitter, joyeux contre-maître du vaisseau de S. M. *le Dragon*, leva les yeux dans ce moment et l'aperçut :

— Saint-Georges ! s'écria-t-il, qu'est-ce qui nous vient là ?

— Quelque mendiant de la montagne, reprit le canonnier Rakam en jetant, par-dessus l'épaule, au nouveau venu, un regard de dédain.

— Non, reprit Williams, ce doit être un homme de mer.

— Pourquoi cela ?

— Ne vois-tu pas qu'il manœuvre ses culottes comme une voile d'artimon, et qu'il y a pris des ris de peur des coups de vent ?

L'hilarité qu'excita cette plaisanterie fit lever la tête à l'étranger.

— Depuis quand les marins d'avant-hier se permettent-ils de railler leurs aînés? dit-il d'une voix rauque et hardie.

Rakam se retourna.

— Est-il donc vraiment du métier? demanda-t-il avec un air protecteur.

— Assez pour distinguer un loyal matelot d'un refouleur de gargousses! répliqua l'homme aux haillons, de ce ton de mépris qu'affectaient les marins de l'époque pour tous les corps auxiliaires qui servaient avec eux sur les vaisseaux du roi.

— Par le ciel! c'est un des nôtres! s'écria gaiment Bitter. Holà, l'ami, je ne vous parlerai plus de votre manière de faire des reprises, puisque vous avez la peau tendre de ce côté; mais approchez un peu du bout de la table, et buvez avec nous.

L'étranger s'approcha, et, malgré la fièvre qui faisait trembler sa main, il prit un gobelet qu'il tendit au jeune contre-maître.

— Allons, reprit celui-ci en trinquant, à une meil

leure fortune, milord !... et surtout à une meilleure santé ! car si l'habit a fini son temps, il me semble que la doublure n'est guère en meilleur état...

— Le fer lui-même finit par s'user, murmura l'inconnu qui, après avoir trempé ses lèvres dans le gin, reposa le gobelet sur la table avec une sorte de dégoût.

— Buvez, buvez, reprit William ; il n'y a que cela pour reprendre des forces ; le gin est le soleil de l'estomac ! et je vous en verserai à discrétion.

— Vous avez donc touché votre solde de mer ?

— Et nous voulons la dépenser jusqu'au dernier *farthing*. Il faut bien s'indemniser de ce que l'on a souffert ; après la diète, l'abondance. Nous mettons nos vices au vert, comme dit le révérend Purry, et nous les laissons paître à leur faim ! Malheureusement la bourse est légère ; nous n'avons eu ni gratifications, ni parts de prise...

— Que pourrait-on prendre avec ces chiens de Français ? dit Rakam en haussant les épaules ; des mendiants qui n'ont que leur chemise, et qui la défendent comme si elle était doublée de perles fines !... Non,

non, ce n'est pas dans les mers d'Europe qu'il faut courir le bon bord.

— Et tu pourrais ajouter, dit Bitter en guignant le canonnier, que ce n'est pas sous le pavillon du roi Guillaume.

— Sous lequel donc? demanda une des filles qui se trouvaient là.

— Sous celui de Jacques Avery, ma colombe.

L'homme aux haillons dressa la tête.

— Jacques Avery! répéta-t-il.

— Oui, dit Rakam, celui que l'on a appelé l'*heureux pirate*, et sur lequel on a fait une comédie qui se joue demain; j'ai vu l'affiche de toile près du bureau de l'amirauté.

— Que je sois damné si je ne vais la voir, s'écria Bitter; vous connaissez l'histoire de Jacques Avery, milord?

— Je crois avoir entendu prononcer ce nom, dit l'étranger.

— Jacques, reprit William, qui était bien aise de trouver un prétexte pour parler de son héros favori,

était le contre-maître du capitaine Gibson, le plus invétéré buveur de toute la marine royale. Ce fut lui qui profita, il y a quelques années, du moment où le capitaine cuvait son grog pour enlever le navire, qu'il montait et se faire écumeur de mer.

— Ce qui vaut mieux que de courir la bouline pour le Hollandais, objecta Rakam d'un air rogue.

— Surtout quand on a le bonheur de Jacques, reprit Bitter, et que votre première prise est un vaisseau chargé d'or, de pierreries, et conduisant à la Mecque, la fille du Grand Mogol...

— Qui est maintenant la femme d'Avery, interrompit le maître canonnier, car le drôle a su profiter du flot; il s'est retiré à Madagascar avec toutes ses richesses et s'y est fait reconnaître roi.

L'étranger le regarda avec une expression de doute railleur.

— Qui a dit cela? demanda-t-il.

— Qui? répéta Rakam; pardieu! tous ceux qui naviguent dans la mer des Indes et qui ont été poursuivis par ses vaisseaux! Car le roi Avery a une flotte montée par des équipages de toutes nations, depuis

les peaux rouges du Canada jusqu'aux peaux jaunes du japon, et portant pour pavillon un drapeau noir sur lequel est dessiné le squelette de la mort qui perce un cœur sanglant. Pierre Stoll a monté un de ces navires et m'a assuré que rien n'y manquait; il y avait même un aumônier pour dire les prières et épicer le punch. Quand ils ont fait une course heureuse, ils regagnent Madagascar, où Avery a bâti un fort, des magasins et un palais, dans lequel il vit entouré de négresses qui n'ont d'autre occupation que de l'éventer avec des feuilles de palmier.

— C'est la vérité, reprit Bitter. Le capitaine Woode Roger a vu le pays que Jacques et ses pirates ont soumis. Pour le tenir dans l'obéissance, ils ont bâti au milieu des forêts des espèces de citadelles auxquelles on ne peut arriver que par des labyrinthes bordés de bois épineux, et d'où ils gouvernent leur sujets sans craindre les surprises.

— Et la preuve que ce n'est pas un conte de gaillard-d'arrière, ajouta Rakam, c'est que le conseil d'amirauté songe à envoyer une flotte pour dénicher le vieux Jacques de son aire.

— Plus à présent, maître, plus à présent, dit le ta-

vernier qui écoutait, les deux mains passées dans la ceinture de son haut-de-chausses ; le conseil a changé d'avis ; Guillaume en a assez de sa querelle avec le roi de France; il ne veut rien avoir à démêler, pour le moment, avec son nouveau cousin de Madagascar, et ne pouvant le faire pendre, il va lui adresser des propositions...

L'étranger, qui avait trempé un doigt dans son gobelet et s'en servait, comme d'un pinceau, pour tracer des arabesques sur la table de chêne, tressaillit à ces derniers mots et releva la tête.

— Est-ce vrai, dit-il vivement ; qui t'a appris cela?

— Pardieu! c'est imprimé, reprit l'aubergiste; voici la pancarte que m'a donnée, ce matin, un des copistes de l'amirauté.

Bitter, qui était plus près du tavernier, prit le papier et le lut tout haut. C'était une ordonnance royale, accordant à Jacques Avery la permission de rentrer en Angleterre et l'oubli du passé.

— Un pardon complet ! s'écria l'étranger avec un transport de joie, j'accepte, j'accepte!...

Tous les matelots se détournèrent en poussant une exclamation de surprise.

— Comment! que voulez-vous dire? demanda Bitter.

— Je veux dire, s'écria l'homme aux haillons avec un rire ému, que c'est moi qui suis le maître de la mer des Indes, le gendre du Grand Mogol, le roi de Madagascar, Jacques Avery, enfin, l'*heureux pirate!*... pour le moment à la recherche d'une paillasse et d'une paire de culottes.

Cette déclaration causa parmi les matelots un mouvement de stupeur; tous les yeux s'arrêtèrent sur le forban en haillons, et tous les esprits semblaient faire un effort pour passer de la brillante chimère dont ils s'étaient bercés à cette repoussante réalité.

— Jacques Avery, répétèrent-ils en chœur; c'est impossible... Le drôle se moque de nous... ce ne peut-être l'ancien contre-maître du capitaine Gibson... Quelle preuve a-t-il à donner?

Pour toute réponse, l'étranger chercha dans son sein un portefeuille de peau de *javaris* (1), dont il tira un papier sale et déchiré qu'il jeta sur la table.

(1) Sanglier américain.

Rakam le prit; c'était l'acte de naissance de Jacques Avery, portant le timbre de la paroisse de Biddifort, dans le Devonshire.

Le papier passa de mains en mains, et bien que la plupart des matelots ne pussent le déchiffrer, tous commencèrent à croire lorsqu'ils y eurent jeté les yeux. Les détails donnés par l'étranger achevèrent d'ailleurs de dissiper leurs doutes, et leur firent comprendre comment l'erreur sur la véritable position de Jacques Avery avait pu naître et se propager.

L'audace avec laquelle il s'était emparé du vaisseau du capitaine Gibson sur une rade amie et en présence d'autres navires anglais, avait d'autant plus fixé sur lui l'attention publique, que c'était le premier acte de ce genre qui se fût produit dans de pareilles circonstances. La prise du navire monté par la fille du Grand-Mogol qui, pour se venger de cette piraterie, voulut détruire tous les établissements anglais placés à sa portée, acheva de rendre son nom populaire dans les ports de la Grande-Bretagne. Aussi se trouva-t-il alors dans le cas de l'Hercule antique auquel on avait fait honneur de toutes les grandes choses exécutées par ses contemporains; tous les brigandages commis

dans la mer des Indes lui furent attribués, et les pirates, pour qui cette croyance était une sauve-garde, s'appliquèrent à la confirmer. Le nom de Jacques Avery devint une sorte de fantôme derrière lequel chacun d'eux cacha son propre nom. Partout où il y avait des navires pris, des cargaisons pillées, des équipages abandonnés sur des îles désertes, c'était par l'ordre de Jacques Avery! Quiconque s'était donné pour métier de voler et de tuer sur l'Océan, s'appelait ainsi désormais; Jacques n'était plus un homme, mais un symbole: c'était la piraterie incarnée (1).

Cependant, au moment même où l'indignation publique supposait ainsi une association entre des crimes isolés et faisait de l'ancien contre-maître, le Romulus d'une république de pirates, celui-ci avait déjà abandonné la partie et regagnait l'Angleterre avec la vaisselle d'or et les diamans pillés dans le vaisseau arabe, espérant que le produit de leur vente lui per-

(1) Ce fut ainsi qu'on put lui croire une flotte. L'établissement de quelques aventuriers réfugiés à Madagascar et qui s'y fortifièrent, donna lieu à la fable du prétendu royaume dont Avery était le fondateur. (Voyez, *Histoire des Pirates anglais*, par Johnson, p. 19).

mettrait de vivre le reste de ses jours « comme un chrétien repentant et à son aise..... » Mais en débarquant à Cork, il trouva son nom dans toutes les bouches, et apprit, pour la première fois, quelle réputation formidable lui avait été faite. Son portrait se vendait dans toutes les foires, et les matelots chantaient des ballades dont il était le héros.

Cette célébrité inattendue l'effraya. Craignant d'être reconnu s'il restait sur les côtes, il s'enfonça dans l'intérieur des terres, chargé de ses diamants et de lingots d'or qu'il cachait sous ses haillons, mais dont il ne pouvait réaliser la valeur de peur de se trahir.

Ce fut, de son aveu, l'époque la plus misérable et la plus tourmentée de sa vie entière. Tour-à-tour excité par les aiguillons du désir et les avertissements de la prudence, condamné à manquer de tout avec les moyens de tout obtenir, et n'ayant de la richesse que les angoisses, il parcourut une partie de l'Irlande, vivant de galette d'avoine, buvant aux fontaines et couchant dans les granges. Enfin, ne pouvant supporter plus longtemps ces misères, il gagna Biddiford, où il avait quelques parents auxquels il se confia, et qui l'adressèrent à un joailler de Plymouth.

Celui-ci se chargea des lingots et des diamants avec promesse de les vendre ; mais lorsque, quelques mois après, le pirate vint lui en réclamer le prix, l'honnête bourgeois le fit jeter à la porte par ses apprentis, en le menaçant, s'il reparaissait chez lui, de le dénoncer à l'amirauté.

Ce fut le soir même de cette visite que Jacques Avery se présenta, comme nous l'avons dit, à la taverne du *Peck-d'Argent*.

Les matelots avaient écouté avec un singulier intérêt son récit, interrompu par de nombreuses libations. Le gin semblait avoir exalté la fièvre de Jacques. A mesure qu'il parlait, sa voix devenait plus saccadée, ses idées plus confuses ; et, au moment de quitter la table, il fallut l'aider à se soutenir. Cependant ses compagnons, chancelants eux-mêmes, prirent cette défaillance pour l'effet de l'ivresse et le quittèrent près du bureau de l'amirauté, après avoir échangé la promesse de se revoir, le lendemain, au *Peck-d'Argent*.

Mais, le lendemain, les gardiens du port trouvèrent, en sortant, un homme étendu sans mouvement le long du mur d'enceinte. C'était le pirate qui, étourdi par la maladie et l'ivresse, n'avait pu aller plus loin et s'é-

tait couché dans le ruisseau pour mourir. Au-dessus de son cadavre flottait encore, suspendue au mur, l'affiche du spectacle de la veille, sur laquelle on lisait, comme une ironique épitaphe :

L'HEUREUX PIRATE,

ou

JACQUES AVERY, ROI DE MADAGASCAR.

BREST.

— 1770-1795 —

I.

Qui voit Brest aujourd'hui dans sa régularité un peu froide, son élégance d'habitudes, sa douceur de mœurs et son amoindrissement maritime, ne peut se faire une juste idée de ce qu'il a été autrefois. Quelque changement que le temps apporte à ce grand port, nul ne le verra tel que l'ont vu nos pères. Ce vaisseau à l'ancre sur la plus belle rade du monde pourra regréer ses mâts, reprendre son air marin et guerrier, mais il ne retrouvera plus les anciens équipages qui garnissaient ses gaillards; le vieux Brest royaliste et le vieux Brest républicain ont péri sans retour. La

physionomie morale du grand port a changé avec les hommes et les idées ; c'est seulement par les récits que l'on peut désormais connaître ce qu'il était.

Je me rappelle encore ceux que nous faisait mon père pendant les veillées d'hiver, quand la marée remplissait notre petit port et que les vieux navires, lourdement agités par la houle, gémissaient sur leurs amarres. Ils sont toujours restés dans ma mémoire comme un enseignement, et si je donne ici ces souvenirs du passé, c'est surtout afin de faire mieux aimer le présent.

Je laisserai parler mon père comme il le faisait alors, mais sans pouvoir conserver à son récit l'accent qui colore l'expression, le geste et le regard qui sculptent pour ainsi dire l'image ; toute cette physionomie enfin du témoin authentique avec laquelle nous vient un reflet du temps qui n'est plus.

II.

J'étais encore jeune lorsque je fis mon premier voyage à Brest, en 89. Quoique je n'eusse point vu jusque-là de port militaire, je fus peu frappé de celui que j'avais sous les yeux. Je le trouvai petit, étroit, mesquin. Mais si la vue du port de Brest n'éveilla point chez moi l'admiration qu'il méritait, en revanche, l'aspect de sa population me causa une singulière surprise. Je trouvais là un peuple sans nom, chez lequel je cherchais en vain un type national, et qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu jusqu'alors. Ce n'étaient ni des Européens, ni des Asiatiques, ni des Afri-

cains ; c'était quelque chose de tout cela à la fois. Brest avait tant reçu dans son port de ces grandes escadres sur lesquelles naviguaient des renégats de toutes les nations, que le libertinage y avait confondu tous les sangs de la terre. Son peuple présentait je ne sais quel indéfinissable mélange de toutes les couleurs et de toutes les natures, depuis le Lapon huileux jusqu'au nègre de la côte de Feu, depuis le chinois vernissé jusqu'au Mohican des grands lacs.

Les classes supérieures elles-mêmes, quoique restées à l'abri de cette promiscuité brutale, en avaient ressenti le contre-coup. L'Inde, dont nos navires couvraient alors les mers, avait habitué notre marine à ses sensualités orientales, et tous, officiers et matelots, en avaient rapporté je ne sais quel soif de volupté, quelle fièvre licencieuse qui s'était communiquée de proche en proche, et avait bientôt envahi tous les rangs.

La noblesse, qui occupait exclusivement les positions élevées, donnait l'exemple à cet égard. On trouvait encore chez elle le débordement licencieux du siècle précédent : c'était la régence avec des passions plus sauvages, plus sincères ; la régence avec d'ardents

marins calcinés par les tropiques, au lieu de pâles roués en jabots de dentelles ; la cabine de six pieds et le hamac africain, au lieu de la petite maison et du sopha à frange de soie.

Du reste, ce n'était pas seulement par son libertinage que Brest rappelait une époque passée. Il n'existait point, en 89, dans toute la France, une autre ville qui eût conservé aussi intactes les traditions de la monarchie féodale et les préjugés nobiliaires. Les idées révolutionnaires avaient commencé à y germer vigoureusement comme partout, mais sans pouvoir détruire l'aristocratique despotisme de la marine.

Ce corps se partageait alors en deux catégories bien distinctes : l'une, nombreuse, riche, influente, recrutée dans la noblesse, formait ce que l'on appelait *le grands corps* ; l'autre, presque imperceptible, pauvre et méprisée, était composée des officiers de fortune que le hasard ou un mérite supérieur avait tirés de la classe des pilotes et que l'on désignait sous le nom d'*officiers bleus*.

Avant de faire partie du *grand corps*, les cadets des familles titrées passaient par l'école des *gardes de pavillon*, qui, à de très rares exceptions près, leur était

exclusivement réservée. Cette école, soumise à une discipline fort relâchée, était pour Brest une cause perpétuelle de désordres. Rien n'arrêtait cette jeunesse gâtée et vaine, accoutumée dans le manoir paternel à la servilité complaisante de vassaux tremblants, et qu'on lançait tout à coup sans frein, avec un uniforme et une épée, au milieu des licences de la vie de mer. Chez les vieux officiers, du moins, l'expérience et le bon sens assouplissaient l'orgueil héréditaire; le frottement du monde en émoussait le tranchant; l'âge, en assoupissant la turbulence des passions, les rendait moins effrénées; mais, chez ces enfants, rien n'en adoucissait la grossière manifestation. Leur vanité s'exerçait dans toute sa naïveté; ils se faisaient un point d'honneur de leur insolence; ils mettaient leur amour-propre à se rendre insupportables, et ne se trouvaient jamais assez affronteurs, assez odieux. Aussi avaient-ils pris possession de la ville et s'y conduisaient-ils en conquérants. Tout ce qui ne portait pas, comme eux, la culotte et les bas rouges, leur était ennemi.

Ce n'était pas seulement l'expression d'un orgueil insolent que le bourgeois avait à supporter, c'étaient les taquineries tracassières d'écoliers effrontés; c'é-

taient des impertinences assez adroites, assez multipliées pour trouver les joints de la patience la plus solide. Et nul moyen de se préserver de ces attaques, car elles venaient vous chercher partout, sur les promenades, au spectacle, dans votre maison.

La nuit surtout nul ne pouvait s'en croire à l'abri. Souvent, au milieu de votre sommeil, vous étiez réveillé par une voix lamentable qui vous appelait par votre nom : vous couriez ouvrir votre fenêtre, et à peine aviez-vous passé la tête dehors, qu'une brosse insolente vous peignait la figure à l'huile, aux grands éclats de rire des gardes de marine qui tenaient l'échelle du barbouilleur. Un autre jour, en vous levant, vous ne trouviez plus ni portes ni fenêtres à votre rez-de-chaussée, tout avait été muré pendant la nuit. Ici c'étaient des enseignes dont on avait changé la place, de telle sorte que l'affiche d'une sage-femme se trouvait sous le balcon d'un pensionnat de jeunes filles ; là le réverbère que l'on s'était amusé à descendre dans le puits banal, tandis que le seau avait été hissé à la potence du réverbère.

Et qu'on ne croie pas que l'insolence des gardes de pavillon se bornât à ces insultes anonymes et indivi-

duelles. Parfois elle s'adressait à la population entière. Un jour, par exemple, ils se disaient : — Il n'y aura pas de spectacle ce soir ; et quand vous arriviez avec votre fille ou votre femme pour voir la pièce nouvelle, vous trouviez deux de ces messieurs à la porte du théâtre, le chapeau sur l'oreille, l'épée à la main, qui vous disaient tranquillement :

— On n'entre pas, — en vous mettant la pointe au visage, et il vous fallait rebrousser chemin.

Un autre jour, c'était une promenade qui était ainsi mise en interdit. A ceux qui se présentaient, on criait de loin :

— Les gardes de marine se promènent, monsieur !

Et il fallait se retirer.

Anciennement cette audacieuse licence était allée plus loin, et les officiers supérieurs en avaient donné l'exemple. On tendait des filets dans les carrefours ; on prenait au piège les jeunes servantes qui sortaient, le fanal à la main, pour aller chercher leurs maîtresses, et on ne les relâchait que le lendemain. Les bourgeoises elles-mêmes ne pouvaient se montrer dans les rues, une fois la nuit close, sans s'exposer à être insultées. La fille d'un marchand de la rue des *Sept-Saints*

(alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui) fut enlevée, en sortant des prières du soir, et quand, huit jours après, on la rendit à son père, elle était folle! Cette fois l'affaire fit du bruit; le peuple murmura: on trouva l'espièglerie trop forte, et les chefs voulurent faire un exemple sur les quatre officiers coupables de l'enlèvement. Ils furent *mis aux arrêts et condamnés à placer à leurs frais la fille du marchand à l'hôpital!*

Ce fut à la même époque qu'un capitaine de frégate, partant pour l'Inde réunit ses créanciers à bord, fit lever l'ancre, et ne consentit à les débarquer qu'à vingt lieues de Brest, et après avoir exigé quittance de chacun d'eux. Cette escroquerie ne lui attira aucun châtiment.

Si la conduite des officiers était telle, on conçoit quelle devait être celle des matelots. La licence des chefs servait de modèle et d'excuse à la licence de leurs inférieurs. Quand des équipages arrivaient de mer, ils s'emparaient de la ville comme du pont d'un navire pris à l'abordage. Alors il fallait faire rentrer les enfants et les femmes, fermer les fenêtres et baisser les rideaux; car le regard ne pouvait tomber dans

la rue sans rencontrer une image sanglante ou obscène. Mais, la nuit venue, c'était bien autre chose : on n'entendait plus que clameurs furieuses, cris de meurtre et hurlements d'ivrogne; la ville, qui avait été tout le jour un lupanar, devenait alors un coupe-gorge. Les matelots et les soldats s'assassinaient dans chaque carrefour, sans que personne songeât à s'y opposer, et sans que le paisible habitant prit garde à une chose aussi vulgaire. Le lendemain seulement les laitières de la campagne, en parcourant les rues encore solitaires, s'arrêtaient un instant autour des cadavres que l'orgie avait laissés après elle, puis passaient en disant tranquillement :

— Il paraît qu'il y a des navires du roi en rade.

Tandis que le bourgeois devant la porte duquel l'homme était tombé, faisait débarrasser le seuil, laver le pavé, et rentrait pour déjeuner.

Comme je l'ai déjà dit, cet état de choses s'était modifié en 89. Sans avoir perdu son orgueilleuse suffisance, le corps de la marine était forcément plus circonspect à l'égard des habitants, qui se montraient moins patients que par le passé. Cependant des rixes fréquentes avaient encore lieu, et je me rappelle avoir

été forcé deux fois de mettre l'épée à la main, en pleine promenade, pour faire respecter des dames que je conduisais. Ces faits d'ailleurs étaient journaliers.

Quant au dédain que le grand corps avait toujours témoigné aux officiers sans naissance, il restait le même qu'autrefois. C'étaient toujours *les officiers bleus* ou les *intrus*, comme ils les appelaient ! Hommes de fer qui, malgré les mépris, étaient allés droit devant eux, dont le courage et le talent avaient grandi au bruit des risées, et qui étaient entrés dans le corps aristocratique comme sur le gaillard d'un vaisseau anglais, le pistolet au poing et la hache à la main !

Du reste, la hauteur injurieuse que les privilégiés affectaient à leur égard avait une autre source que la cause avouée. L'orgueil couvrait de son pavillon les sentiments de jalousie que l'on n'aurait osé étaler au grand jour. Les nobles sentaient que la seule présence de ces hommes dans leurs rangs était une violation de leurs droits héréditaires. C'était une protestation vivante du talent contre la naissance, un cri sourd d'égalité jeté par la nature au milieu des inégalités consacrées !

Puis, les *officiers bleus* avaient l'impardonnable tort

d'être habiles. On pouvait les humilier, mais non s'en passer. Il fallait donc leur faire payer le plus chèrement possible leurs indispensables services. Aussi rien n'était-il épargné à cet égard. L'insolence envers *un intrus* était non-seulement permise, c'était un devoir sacré qu'on ne pouvait oublier sans s'exposer soi-même au mépris de ses camarades. Lorsque je visitai Brest, on me montra un vieux capitaine qui, dans sa vie, avait fait amener pavillon à soixante navires anglais de toute force, qui comptait trente-deux blessures reçues dans quarante combats; ses deux fils, sortis depuis peu des gardes de marine, avaient tout à coup cessé de le voir : surpris et affligé de cet abandon, le vieillard leur en avait fait un tendre reproche; les jeunes gens avaient baissé les yeux avec embarras; enfin, pressés par les questions du vieux marin :

— Que voulez-vous, mon père, avait répondu l'un d'eux, on nous a fait sentir que nous ne pouvions plus vous voir!.. vous êtes *un officier bleu!*

Et ne croyez pas que la haine des officiers du *grand corps* contre les intrus s'arrêtât à ces cruelles insultes; parfois elle descendait jusqu'aux plus lâches guets-

apens. Le capitaine Charles Cornic en fournit un exemple.

Ce nom est trop peu connu, et, puisqu'il est tombé sous notre plume, nous dirons quelque chose de celui qui le portait. Ce sera pour nous le moyen le plus infaillible de faire connaître ce qu'était la marine d'alors, et, en même temps, l'occasion de ramasser à terre une de ces gloires ignorées, pièces d'or perdues dans la poussière, et sur lesquelles un siècle marche sans les voir.

III.

Charles Cornic était né à Morlaix. Tout jeune, il commanda les corsaires de son père, et parcourut les mers de l'Inde, battant les Anglais et ruinant le commerce de la Compagnie. C'était ainsi que commençaient alors tous ces vaillants hommes de mer qui, comme Jean Bart, Dugay-Trouin et Desessarts, n'avaient à faire graver dans leur écusson roturier qu'une boussole et une crosse de pistolet.

Charles Cornic se rendit si redoutable dans ses croisières, que le ministre de la marine, qui entendait sans cesse répéter ce nom, consentit à l'essayer. Mais

le faire ainsi de prime abord officier de la marine royale, sans autre titre que sa gloire, eût été une énormité capable de soulever toute la noblesse. Le ministre n'osa se permettre un tel abus de pouvoir. Il donna à Cornic le commandement de la frégate *la Félicité*, avec une simple commission de lieutenant de frégate, qui le laissait en dehors du corps de la marine.

Cornic s'en inquiéta peu. Il avait un navire sous ses pieds et le pavillon de France à sa drise ; il n'en demandait pas davantage. Il part pour escorter *le Robuste* qui se rendait à la Martinique, rencontre le corsaire anglais *l'Aigle*, fort de vingt-huit canons, l'attaque, l'aborde, et le prend après une demi-heure de combat. De retour en France, et prêt à rentrer à Brest, il trouve *l'Iroise* bloquée par une escadrille anglaise. Cornic assemble son équipage, composé tout entier de Bretons.

— Garçons, leur dit-il dans leur langue, nous avons là sous notre vent un vaisseau, une frégate et une corvette qui ne veulent pas nous faire place ; mais la mer et le soleil sont à tout le monde. Vous devez être pressés d'embrasser vos mères et de faire danser vos bonnes amies aux *Pardons* : nous allons passer droit

notre chemin, comme de vaillants gars et sans regarder derrière. Derrière c'est la mer, et devant c'est le pays. Au plus faible d'abord : mettez la barre sur la corvette, et nous allons voir.

Un joyeux *hourra* s'éleva de tous les points du navire, et chacun prit son poste. *La Félicité* rencontra d'abord la frégate *la Tamise*, qui lui envoya ses deux bordées auxquelles elle riposta; puis, passant outre, elle essuya le feu du vaisseau *l'Alcide*, y répondit et tomba, toutes voiles dehors, sur la corvette *le Rumbler*.

Surpris ainsi et coupé de ses deux compagnons, *le Rumbler* envoya ses bordées, puis voulut manœuvrer pour se mettre derrière les feux des navires anglais; mais avant qu'il eût pu les rallier, *la Félicité* laissa arriver sur lui, presque bord à bord, et lui envoya ses deux volées à bout portant!

Un horrible fracas, suivi d'un grand cri, se fit entendre, et quand la frégate française, emportée un instant par son aire, vira sur elle-même, le nuage de fumée qui avait entouré la corvette se dégageait, et la laissa voir démâtée de ses trois mâts et s'enfonçant lentement dans les flots!

Cependant *l'Alcide* arrivait au secours du *Rumbler* qui sombrait ; Cornic profita du moment de trouble et de retard qu'entraînait cette manœuvre pour tomber sur la frégate ennemie qu'il couvrit de son feu. Il l'aurait coulée comme la corvette, si *l'Alcide*, qui avait mis ses embarcations à la mer pour sauver l'équipage du *Rumbler*, virant de bord subitement, n'était venu longer à babord *la Félicité*, qui se trouva ainsi prise entre deux feux. Alors ce ne fut plus un combat, mais un massacre. Le vaisseau anglais, dominant la frégate française de toute la hauteur de ses batteries, semblait un volcan en éruption, et l'inondait d'une pluie de mitraille. On respirait dans une atmosphère de souffre, de feu, de fer et de plomb. La fumée et le fracas de l'artillerie ne permettaient ni de voir ni d'entendre. Le vent, abattu par tant d'explosions, ne se faisait plus sentir ; les voiles fasseyaient le long des mâts ; la mer, comme épouvantée, avait laissé retomber ses vagues, et le navire n'obéissait plus au gouvernail. Tout à coup le feu se ralentit, puis s'arrête. Cornic étonné regarde autour de lui ; un maître accourt :

— Capitaine, on ne reçoit plus d'ordre ; tous les officiers sont tués.

Le capitaine s'élance de son banc de quart. En ce moment, un boulet coupe la drise du pavillon français, qui disparaît.

— Nous avons amené! crie un matelot.

Ce cri se répète dans la batterie, et les canonniers français jettent leurs mèches à la mer. De leur côté, les Anglais qui n'entendent plus le canon de *la Félicité* et ne voient plus flotter son pavillon, croient qu'elle s'est rendue et cessent de tirer. Mais Cornic a tout vu : il court à la chambre, reparaît avec un nouveau drapeau, monte lui-même sur la dunette pour le hisser, et tirant ses deux coups de pistolet sur les canons qui sont près de lui :

— Feu, garçons! s'écrie-t-il; votre capitaine et votre pavillon sont à leur poste: à vos pièces, et feu tant qu'il y aura un homme à bord !

Les marins obéissent avec un *hourra*, et le combat recommence plus acharné et plus terrible; mais il dura peu de temps. Las d'une lutte si longue, écrasés, vaincus, les Anglais cédèrent. Les deux navires qui restaient regagnèrent Plymouth, coulant bas d'eau, et sous leurs voiles de fortune, tandis que *la Félicité* entrait à Brest, noire de poudre, ses épares brisés,

mais toutes voiles déployées, fendant légèrement les flots, et avec le pavillon blanc fièrement cloué à son mât.

En récompense de ce merveilleux combat, Cornic fut nommé lieutenant de vaisseau, malgré les réclamations des officiers de marine, qui, pour se venger de ses succès, le *mirent en quarantaine* (1).

Vers cette époque, l'amiral Rodney bloqua le Hâvre-de-Grâce avec une escadre considérable. Ce port manqua bientôt de munitions. Pour lui en apporter, il fallait traverser la flotte anglaise avec deux navires ; c'était une entreprise qui offrait mille chances de mort contre une de réussite. Cornic fut désigné pour la tenter, et cette fois les officiers du grand corps se turent : ils espéraient être enfin délivrés de cet aventurier audacieux dont les triomphes les empêchaient de dormir. Mais Cornic devait encore tromper leur attente. Il partit de Brest après avoir pris toutes ses mesures, arriva avant le point du jour au milieu de l'escadre ennemie, portant le pavillon d'Angleterre et poursui-

(1) Mettre un officier en quarantaine, dans le langage maritime, c'est refuser de communiquer avec lui, de le saluer et de lui parler.

vant *l'Agathe*, qui fuyait devant lui sous pavillon français; il passa ainsi librement au milieu des Anglais, qui le prirent pour un des leurs, et lorsqu'il fut à la hauteur de leur dernière ligne, il hissa son drapeau blanc, lâcha ses deux bordées et entra au Hâvre.

Ce nouveau succès devait faire espérer à Cornic quelque récompense: elle ne se fit pas attendre. Il apprit, huit jours après, que le commandement de sa frégate lui était retiré!

Aigri et indigné, il revint dans son pays en jurant de ne plus mettre le pied sur un vaisseau du roi.

Cependant il était trop jeune pour interrompre une carrière si brillamment commencée. Les négociants de la Bretagne voulurent le dédommager des injustices du gouvernement; ils firent construire et armer à leurs frais le vaisseau *le Prométhée*, dont ils lui donnèrent le commandement.

Cornic part pour l'Inde, rencontre le vaisseau *l'Ajax*, fort de soixante-quatre canons, et s'en empare. Douze officiers de marine, parmi lesquels se trouvait M. de Bussy, étaient prisonniers à bord du navire anglais. On juge de leur surprise et de leur dépit quand ils se rencontrèrent face à face avec l'*intrus* qui venait de les

délivrer. Ils voulurent pourtant balbutier quelques mots de félicitations; Cornic s'inclina, et répondit froidement que c'était, en effet, beaucoup d'honneur pour lui, pauvre capitaine de corsaire, d'avoir châtié l'Anglais qui avait eu l'audace de faire prisonniers des officiers de sa majesté.

— J'espère que ces messieurs me le pardonneront, ajouta-t-il, et il se retira.

Cette fierté amère indigna les compagnons de M. de Bussy, et ils en gardèrent un ressentiment profond.

Leur arrivée à Brest produisit une grande sensation. Le peuple, si bon appréciateur des actions d'éclat, portait aux nues le capitaine du *Prométhée*. Il ne parlait pas seulement de son courage et de son habileté, il vantait aussi sa loyauté, sa bienfaisance, sa brusquerie même; car le peuple aime autant les défauts qui rapprochent de lui l'homme supérieur, que les vertus qui font sa gloire. Les bourgeois, de leur côté, vantaient son désintéressement, et répétaient qu'il avait laissé aux armateurs du *Prométhée*, sans vouloir en prendre sa part, tous les diamans trouvés à bord de *l'Ajax*, dont la valeur s'élevait à cinq millions !

Ces éloges blessaient au vif l'orgueil du grand corps.

Les plaintes des prisonniers délivrés par Cornic accrurent l'irritation contre lui ; les privilégiés s'indignèrent d'entendre sans cesse ce nom les poursuivre comme un remords. Ils avaient eu trop de torts envers cet homme pour ne pas le haïr mortellement ; ils résolurent de s'en débarrasser.

Cependant le capitaine du *Prométhée* n'avait entendu parler que vaguement du complot qui se formait contre lui, lorsqu'un jour, en descendant à terre, il trouva, au haut de la cale, un groupe d'officiers de marine qui l'attendaient. A leur attitude, à leurs regards, Cornic comprend aussitôt ce dont il s'agit. Il s'avance vers eux.

— Est-ce à moi que vous voulez parler, messieurs ? dit-il ; je suis à vos ordres.

Encore plus irrités de cette audace, les officiers déclarent au jeune marin qu'ils ont juré d'avoir sa vie, et qu'il faudra qu'il leur donne satisfaction à tous, l'un après l'autre.

— Soit ! répond Cornic, et il les conduit lui-même dans une des carrières voisines du cours d'Ajot.

Les fers se croisent, et le capitaine du *Prométhée* renverse son adversaire.

— A un autre, messieurs, dit-il froidement.

Un autre se présente, et tombe également ; un troisième, un quatrième, un cinquième, ne sont pas plus heureux. Il n'en restait plus que deux, qui hésitent. Ils veulent objecter l'absence de témoins, dont ils s'aperçoivent alors pour la première fois.

— Ces messieurs nous en serviront, dit Cornic en montrant les blessés.

Et il attaque les deux derniers officiers, qu'il blesse comme les autres.

Cette affaire mit le comble à sa popularité ; mais elle porta l'exaspération du grand corps à un tel point, que l'intendant de la marine, pour éviter de nouvelles rencontres, et peut-être un assassinat, fut obligé de donner au capitaine du *Prométhée* UNE GARDE POUR SA SURETÉ PERSONNELLE !

La carrière militaire de Charles Cornic se termina à cette époque. Un amour partagé, son mariage avec la femme qu'il aimait, la perte de cette femme, qu'il trouva morte à ses côtés dix jours après l'avoir épousée, le long désespoir qui suivit cette mort, tout se réunit pour le retenir à terre et amortir chez lui l'aventureuse ardeur qui l'avait jusqu'alors poussé à tant de

vaillantes témérités. En 1770 seulement, à l'époque du terrible débordement de la Garonne, alors que les populations épouvantées prirent la fuite, abandonnant ceux que les eaux avaient surpris, les gazettes racontèrent qu'un ancien marin, après avoir proposé les plus grandes récompenses à ceux qui voudraient le suivre, n'avait pu décider personne à le faire; qu'alors il avait forcé, le pistolet sur la gorge, quatre matelots à entrer avec lui dans un canot, et que, malgré la violence du fleuve, il avait fait le tour de l'île Saint-George, recueillant les habitants qui s'étaient sauvés dans les arbres et sur les toits. Le journal ajoutait qu'il avait continué ce périlleux sauvetage pendant trois jours et trois nuits, et qu'il avait ainsi arraché à la mort six cents personnes, qu'il avait ensuite nourries à ses frais pendant près d'un mois. Cet ancien marin était Charles Cornic. Le roi Louis XVI lui écrivit ***de sa propre main*** pour le remercier, et la ville de Bordeaux lui envoya des lettres de bourgeoisie.

Mais cet événement avait réchauffé le sang de l'ancien corsaire. En entendant mugir à son oreille le fleuve débordé, il avait cru reconnaître la grande voix des flots; en sentant sa barque vaciller sous ses pieds,

il avait pensé un instant retrouver le tangage d'un navire sur les vagues de l'Océan! Alors les réminiscences de cette vie de dangers et de gloire qu'il avait abandonnée lui revinrent comme des parfums lointains. Il commença à regarder vers la mer avec des aspirations et des soupirs. Chaque soir, dans ses songes, il se croyait debout sur le bastingage, son porte-voix de commandement à la main, et suivant de l'œil une voile éloignée qui prenait chasse devant lui. La guerre, d'ailleurs, se préparait, et la France allait avoir besoin de mains exercées pour tenir le gouvernail de ses vaisseaux. Cornic ne put résister plus longtemps à ses désirs; il se résigna à faire une démarche nouvelle et à demander un commandement. Après deux mois d'attente, il reçut une réponse du ministre, qui le remerciait de ses offres... et le refusait! Ce fut le dernier coup pour lui. Il brisa son épée, et se retira à la campagne pour y mourir.

J'ai raconté longuement cette histoire d'un homme peu connu, parce qu'elle est caractéristique. Cornic a été le type de l'*officier bleu*, et sa vie présente le résumé des iniquités et des tortures qu'avaient alors à supporter les marins sans naissance. Ce qu'il souffrit,

tous les autres le souffrirent sous des formes et à des degrés différents. Mais le jour de la justice approchait: la noblesse s'étourdissait vainement dans une dernière orgie du pouvoir; elle s'abreuvait vainement à longs traits d'un orgueil qui la rendait ivre; c'était le festin de Balthazar, et le Daniel qui devait expliquer l'inscription menaçante n'était pas loin.

A Brest même, comme je l'ai déjà dit, l'approche de la révolution qui allait renouveler la France commençait à se faire assez vivement sentir, et l'insolence aristocratique du grand corps s'était un peu adoucie. Les bourgeois et les officiers bleus pouvaient bien encore recevoir des insultes, mais non les souffrir patiemment. Une volonté d'insurrection contre les priviléges se manifestait partout; l'esprit révolutionnaire soufflait dans toutes les âmes. C'était je ne sais quoi de turbulent, d'audacieux, que l'on se communiquait par la parole, que l'on respirait dans l'air, que l'on sentait germer subitement en soi sans cause apparente. Les classes inférieures, jusqu'alors exploitées, semblaient toucher à une de ces heures de résolution que tout homme a connues, au moins une fois dans sa vie, et pendant lesquelles on joue sa tête à pile ou face; es-

pèce de fièvres de courage qu'il serait aussi difficile de motiver que ces prostrations morales, ces lâchetés magnétiques, qui se saisissent, à certains moments, des peuples ou des individus, et les livrent à la tyrannie du premier venu.

Sans s'expliquer nettement cette situation nouvelle, les officiers de marine en avaient l'instinct. On le devinait à leur air moins absolu, moins conquérant, à je ne sais quelle prudente inquiétude qui se déguisait aussi mal que la triomphante allégresse de ceux du tiers. Les événements qui avaient eu lieu à Rennes, les 26 et 27 janvier, et la lutte sanglante des jeunes bourgeois contre la noblesse aidée de ses valets, étaient venus accroître la fermentation qui travaillait sourdement la population brestoise. On se réunissait dans les cafés pour lire *la Sentinelle du peuple,* qui venait d'être publiée à Rennes, et dont l'énergique langage ne ménageait déjà ni les idées ni les personnes. A cette époque, on n'avait point encore eu d'exemple d'une telle hardiesse. Des pamphlets clandestins avaient bien attaqué le roi, la reine, la noblesse et le clergé; mais ces coups de poignard avaient été portés dans l'ombre, et sans qu'on pût dire au juste d'où ils

partaient. Aujourd'hui il en était tout autrement. Les hommes qui osaient frapper ne se cachaient plus le visage; en jetant leur cartel, ils le signaient de leurs noms. Ce n'étaient plus des assassinats anonymes, c'était une insurrection ouverte et avouée. En lisant pour la première fois un journal dans lequel on osait tout dire, chacun éprouva une sorte de saisissement et de peur. La presse était une arme inconnue, dont l'explosion fit sur tous le même effet que la poudre à canon sur les sauvages du Nouveau-Monde. Mais une fois cette première surprise passée, il y eut émulation d'audace; ce fut à qui manierait l'arme nouvelle avec le plus de témérité. Chacun osa dire tout haut ce qu'il n'avait peut-être point osé jusqu'alors se dire à lui-même tout bas. On fouilla dans ses vieux ressentiments, on secoua tous les replis de son âme, on *vida sa poche de fiel* sur le papier, et la colère de tous s'accrut de la colère de chacun.

Je fus témoin, avant de quitter Brest, d'une scène qui me donna la mesure de l'opinion publique. C'était le soir : j'entrai dans un café habituellement fréquenté par les jeunes gens de la ville et les *officiers bleus*. Je fus étonné, en ouvrant la porte, de voir tout le monde

réuni autour d'une table, près de laquelle un jeune homme était debout, un verre de punch devant lui, et parodiant avec gravité les cérémonies de la messe.

Je m'approchai d'un groupe, et demandai à un officier ce qu'on faisait là.

— On dit la messe du peuple breton, monsieur, me répondit-il, en mémoire des célèbres journées de Rennes.

Je prêtai l'oreille : dans ce moment le jeune homme répétait, à haute voix, cette partie de la messe appelée *tractus* dans les missels.

« Ce fut, pour les ignobles vaincus, un jour de ténèbres, d'affliction, d'angoisses.

« Les humbles furent élevés, et ils dévorèrent les superbes.

« Ils ont dû être confus, ces ignobles, pour avoir tenu une conduite abominable ; ou plutôt la confusion n'a pu les confondre, car ils ignorent ce que c'est que rougir.

« Ils ont mis le poignard aux mains de leurs serviteurs et ils les ont payés pour répandre le sang du peuple.

« Loin d'en rougir, ils en ont tiré vanité, et loin de s'en repentir, ils ont gardé parmi eux ceux qui avaient sollicité cette horreur, et l'honneur de marcher à la tête des assassins.

« Un des leurs est tombé mort à leurs pieds (1).

« La mère qui l'avait excitée, placée à une fenêtre, le vit tomber et jetait les hauts cris (2).

« Partout battu et terrassé, le noble honteux exprime ainsi ses regrets : Ah! le peuple m'a pris par le côté faible; aussi m'a-t-il aisément dépouillé de ma gloire.

« Je suis devenu le sujet de ses chansons; je suis l'objet de ses railleries.

« Il m'a en horreur, il me fuit avec dédain, et il ne craint même pas de me cracher au visage. »

Puis vint *la prose*, traduite presque entièrement du livre de *la Sagesse* et de *l'Ecclésiaste*.

« La nature nous fit tous égaux. Je suis un homme mortel semblable à tous les autres, de la race de cet homme fait de terre; chair revêtue d'une forme, je suis sorti du ventre de ma mère.

« Je suis né et j'ai respiré l'air commun à tous; je suis tombé dans la même terre, et je me suis fait entendre d'abord en pleurant comme vous, grands du monde.

« J'ai été enveloppé de langes et de grands soins.

« Car il n'y a point de roi qui soit né autrement; les nobles orgueilleux agissent comme s'ils étaient d'une race différente; et cependant leur vanité rampe aux plus misérables besoins. »

(1) De Boishue.

(2) Une autre dame noble, armée de pistolets et placée aussi à une fenêtre, se faisait indiquer sur qui elle devait tirer.

Le jeune homme lut ensuite *l'évangile de la raison*.

« Gloire à vous, père des êtres!

« Dès le commencement du monde, dit le Seigneur, j'ai eu en exécration l'orgueil, et la prière de l'humble m'a été agréable. Je veux effacer la mémoire des superbes de l'esprit des hommes. Je les exterminerai avec une de leurs mâchoires, avec la mâchoire d'un poulain d'ânesse. Cette classe de nobles est sans bon sens, sans sagesse. Ils m'ont attaqué par leur insolence, et le bruit de leur orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je leur mettrai un cercle au nez et un mors à la bouche, et les faisant rebrousser chemin, je les ferai devenir moins qu'ils n'étaient au commencement. Le temps est venu, mon peuple, que vous allez secouer le joug de tous ces tyrans en robes, en simarres et en épées. Alors le prêtre sera comme le citoyen, le seigneur comme le serviteur, la maîtresse comme la servante, le noble comme le bourgeois, celui qui emprunte comme celui qui prête; ainsi, l'occasion étant favorable, réclamez hautement vos droits, et remettez-vous en possession du privilége de vos pères. »

Vint après le *credo* patriotique et le *pater* national.

CREDO.

« Je crois à la puissance du souverain; j'appréhende celle d'emprunt des magistrats; celle-là révocable dans le cas de lèse-nation, celle-ci dans le cas de lèse-citoyen; celle-là cédée par la nation à une suite d'héritiers mâles d'une famille, celle-ci confiée à des citoyens amovibles et révocables. Je crois à la puissance du souverain dans ce

qui concerne la justice, la police, le commerce, les arts, la guerre; je crois à la puissance inaliénable et imprescriptible de la nation, dans ce qui regarde l'admission des subsides, leur répartition, leur perception, la connaissance de leur emploi et leur terme. Je crois au besoin des états-généraux fixés à époques peu éloignées, pour que la nation sente son existence morale; à leur nécessité (*sine qua non*) pour le renouvellement et la continuation des subsides; à leur utilité pour la correction des abus en tout genre, et l'exécution de tout ce qu'on imagine de bien à faire. J'attends l'extirpation des vices et le règne des vertus.

« Ainsi soit-il. »

PATER.

« Notre père qui êtes assis sur le trône des Français, que cette révolution soit heureuse pour le raffermir, pour la gloire de votre nom, pour la durée de votre règne, pour l'exécution de votre volonté toujours soumise aux lois. Assurez-nous nos propriétés, vengez nous des offenses qu'on nous a faites jusqu'ici en abusant de votre nom et de votre autorité; ne nous exposez plus à la puissance des nobles; mais délivrez-nous-en tout-à-fait.

« Ainsi soit-il. »

Cette étrange messe, presque littéralement traduite de fragments des livres saints, continua ainsi sur un ton de gravité plutôt menaçant que grotesque; la foule écoutait avec des sourires sombres, de brèves exclamations de colère et des applaudissements rapidement

comprimés. Quant à moi, je suivais, surpris et intéressé tout à la fois, ce pamphlet moitié chrétien et moitié philosophique ; véritable œuvre d'un Breton qui laissait pendre un bout de son chapelet sous sa carmagnole révolutionnaire, et adorait ses nouvelles idoles avec les mêmes cérémonies et les mêmes instruments de culte que les anciennes. Quand le jeune homme qui lisait eut fini, je m'approchai, et lui demandai quel était l'auteur de cet écrit ; il me tendit une brochure qu'il tenait à la main ; c'était la

MESSE DU PEUPLE BRETON,

En mémoire des célèbres journées des 26 *et* 27 *janvier* 1789,

En latin et en français, suivant le texte des Écritures,

PAR UN PATRIOTE MAL COSTUMÉ (1).

Triste et pensif je demeurai, en silence, les yeux attachés sur ce titre. Il était plein d'éloquence, et il était facile de prévoir où cela devait conduire ; il n'y avait pas si loin du *patriote mal costumé* de 89 au *sans-culotte* de 93.

(1) Cette brochure, que j'ai encore en ma possession, fut imprimée à Sainte-Anne en Auray, chez Jean Guestré, libraire.

Cinq années seulement s'étaient écoulées, cinq années qui avaient suffi pour retourner la société comme un champ défriché, et je parcourais cette même route que j'avais faite en 89, pour me rendre à Brest où m'appelaient d'impérieux devoirs. A cette époque, les voyageurs étaient peu nombreux; chacun restait chez soi, évitant de faire de la poussière et du bruit, car il ne fallait pas qu'on vous entendît vivre, si vous vouliez vivre en sûreté. Je partis donc seul, dans une espèce de char-à-bancs couvert, qui faisait le service de Morlaix à Brest.

Le commencement du voyage fut silencieux. Le postillon, qu'à sa carmagnole et à son bonnet rouge il était facile de reconnaître pour un sans-culotte, avait entonné la *Marseillaise*, et il fouettait ses deux rosses, *Pitt* et *Cobourg*, en jurant contre les ornières et traitant d'aristocrates les chemins, qui, défoncés par l'artillerie, étaient réellement détestables. Mais au bout d'une heure, il parut las de chanter et de jurer; il se tourna sur son siége et se pencha vers moi, pour lier conversation.

— Y a-t-il longtemps que tu n'es allé à Brest, citoyen? me dit-il.

— Cinq ans.

— Cinq ans! oh! bien, alors, c'était du temps du *régime*. Tu trouveras que la poêle à frire a un peu fait tourner l'omelette depuis. Ah! les ci-devant ne sont pas fiers là; il y en a huit cents au château.

— Et les exécutions sont-elles nombreuses?

— Mais non, ça ne donne pas absolument. Prieur-la-Marne est un bon sans-culotte, mais un peu cagne; ça n'a pas faim d'aristocrates. Parlez moi de Laignelot! c'est celui-là un lapin! — Du pain et du fer, qui dit, voilà tout ce qu'il faut à de vrais républicains. J'étais au club quand il est arrivé pour la première fois. Il vous a dégainé son sabre, l'a mis sur la table devant lui, en guise de plume, et a dit: — Citoyens, j'arrive de Rochefort où j'ai mis au pas les aristocrates, les accapareurs et les modérés; j'amène avec moi le barbier de la république, et j'espère qu'il aura le plaisir de faire jouer un peu ici le rasoir national..... Alors il a présenté au club le vengeur public.

— Le bourreau!

— Quoi donc!

— Et les exécutions ont commencé alors?

— Un peu : mais ça n'a pas duré, parce que Laignelot est parti, et que Jean-Bon-Saint-André s'en est allé avec l'escadre. Il faut espérer qu'ils recommenceront à leur retour. Nous avons bien besoin de ça, ma foi, car les affaires ne vont guère. Il n'y a plus de voyageurs, et il ne faut pas moins que les chevaux et les enfants aient leur avoine.

— Vous avez des enfants? demandai-je au voiturier désirant détourner la conversation.

— Parbleu ! il n'y a que les aristocrates qui n'ont pas d'enfants. J'en ai six, moi. L'aîné n'a que douze ans, mais c'est déjà un patriote fini. Il a été reçu membre de la société régénérée.

En ce moment, nous passions devant l'auberge d'un village ; le postillon s'interrompit tout à coup et arrêta ses chevaux.

— Attention ! dit-il, j'ai un voyageur à prendre ici.

Il descendit et entra dans l'auberge.

J'éprouvai une véritable contrariété en apprenant que j'allais avoir un compagnon de route. J'ai toujours eu un éloignement décidé pour ces espèces de co-habitations improvisées des voitures publiques qui vous forcent à faire ménage pendant tout un jour avec un

inconnu ; mais les circonstances augmentaient singulièrement cet éloignement naturel. L'aspect seul d'un étranger devenait un motif d'inquiétude à cette époque où la dénonciation arrivait de toutes parts, où un mot vous tuait, où le silence même pouvait devenir une cause de soupçons. Il fallait surveiller ses gestes, ses regards, ses impressions ; mettre sa peur en faction devant sa pensée ; parler, non pour être compris, mais pour ne pas l'être. Prévoyant l'ennui et la fatigue de cette laborieuse dissimulation, je m'en effrayais d'avance. Par bonheur je n'en eus pas besoin.

L'étranger que le voiturier était allé chercher se présenta sur le marche-pied, et je me reculai pour lui faire place.

— Pardon de vous déranger, me dit-il en saluant.

Je me sentis soulagé. La politesse de cet homme venait de me dire son opinion. En ne me tutoyant pas, il avait fait une profession de foi et un acte de courage. Je me tins moins sur mes gardes, et l'entretien s'engagea. Nous nous apprîmes bientôt réciproquement que nous avions des amis communs ; c'était déjà se connaître. La conversation devint alors facile et familière. Mon compagnon de route connaissait Brest, qu'il

avait visité peu auparavant, et il m'en parla longuement.

Cependant nous avancions toujours, et le pays que nous traversions offrait un aspect de plus en plus désolé. Ces campagnes que j'avais vues autrefois si mouvantes de moissons et de feuillées, si parfumées de sarrazin fleuri, si résonnantes de mugissements de troupeaux et de chants de pâtres, je les trouvais arides, mornes, dévastées. Les manoirs qui élevaient naguère au milieu des arbres leurs tourelles à toits pointus et leurs girouettes armoriées, dépouillés maintenant de leurs ombrages et noirs des traces de l'incendie, dressaient leurs squelettes décharnés des deux côtés du chemin. Les chrits de carrefour gisaient abattus au fond des douves marécageuses, et les fontaines, souillées par les ronces et les feuilles mortes, avaient perdu leurs vierges protectrices.

Parfois, quand nous traversions un hameau, une église se montrait à nous avec ses frêles sculptures, ses dentelles de granit et sa flèche aérienne ; mais à peine si quelques restes de verrières pendaient encore à ses fenêtres demi-murées : ses élégantes balustrades, ses caryatides bizarres, ses arabesques moulées

dans le Kersauton, avaient été martelées; elles parsemaient le sol de leurs débris, et, à la porte entr'ouverte, au lieu de la figure sereine d'un paysan sortant la tête nue et les mains jointes sous son large chapeau, nous voyons apparaître le bonnet de police d'un gendarme qui fumait sur le seuil du lieu sacré, transformé en écurie.

En approchant de Brest, les champs devenaient encore plus incultes. On n'y apercevait ni laboureurs, ni troupeaux. Çà et là seulement quelques maigres chevaux, échappés à la réquisition, broutaient les ajoncs épineux, dressaient la tête au moindre bruit, et fuyaient effarés à l'approche de notre voiture. Le long de la route, nous remarquâmes quelques chaumières ouvertes et abandonnées, comme si l'ennemi eût traversé depuis peu le pays. Les fermes plus éloignées, et dont on apercevait la fumée s'élever à l'horizon, n'envoyaient elles-mêmes aucune rumeur de travail; aucun chant de laveuse ne venait des *douées* parsemées le long des vallées; tout était silencieux et comme terrifié.

— Ne croirait-on pas, dis-je à mon compagnon, qui, comme moi, regardait depuis longtemps, d'un air

attristé, le tableau désolé que nous avions sous les yeux ; ne croirait-on pas que la guerre, la peste ou la famine ont passé sur ce pays ?

— C'est quelque chose de bien plus fort, me répondit-il, c'est une idée et un mot ! Ce sont eux qui ont brulé ces manoirs, ruiné ces campagnes, fermé les églises, chassé les habitants de leurs demeures. Et pourtant quelle idée plus belle et plus sainte, quel mot plus séduisant et plus sonore ? *liberté ! égalité !*

Comme il achevait de parler, nous aperçûmes des charettes chargeés de marins blessés qui venaient de Brest. Les malades étaient étendus sur un peu de paille sanglante, brûlés par la fièvre, par un soleil dévorant, et manquaient de tout. Quelques-uns, qui avaient déjà succombé, étaient couchés en travers dans les charrettes, la tête et les pieds pendants, et servaient d'oreillers à leurs camarades. D'autres, étendus sans mouvement, faisaient entendre les sifflements horribles de ce râle qui accompagne toujours les agonies difficiles et combattues.

Quant à ceux qui avaient conservé quelque force, aucune plainte ne trahissait leurs souffrances. Leurs fronts pâles gardaient encore un air d'audace indiffé-

rente, et ils murmuraient à demi-voix ces chants magiques avec lesquels on mourait alors. En passant près d'eux, nous nous découvrîmes et leur souhaitâmes un voyage heureux. Pour toute réponse, ils lancèrent au ciel un cri de *vive la république !* Ce cri sembla faire sur les mourants l'effet d'une commotion galvanique; ils s'agitèrent dans leur fumier sanglant et levèrent encore leurs mains glacées comme pour s'associer à l'élan de leurs compagnons !

Nous nous arrêtâmes, saisis de respect, muets, et le front découvert devant cet admirable spectacle. Quand la dernière charette eut passé, l'étranger qui se trouvait près de moi me dit :

— Ces malheureux ont encore plusieurs lieues à faire avant d'atteindre les hôpitaux de Lesneven ou de Pol-Léon, et peut-être n'y trouveront-ils rien de ce qui leur est nécessaire. Brest ne peut plus contenir les blessés que lui envoient ses escadres. Les hôpitaux, les églises, les tentes qu'on a dressées dans l'ancien enclos des jésuites, sont remplis. Les chirurgiens de la marine ne suffisent pas au service et manquent de médicaments. Les plaies se pansent, faute de linge, avec l'étoupe et le chanvre du port. Les ambulances

ont manqué de pain de viande et de bois, pendant trois jours; des blessés sont morts de faim. J'ai vu des convalescents mendier dans la ville et disputer aux chiens les ossements du ruisseau. A l'hôpital, la plupart des malades manquent de vêtements et se promènent, en chemise, dans les cours, enveloppés de leur couverture de laine. Mais toutes ces souffrances ne peuvent diminuer l'ardeur de nos matelots. Le dévouement de ces hommes est comme tous les dévouements qui ont leurs racines dans le cœur. Le frottement de la misère l'aiguise au lieu de l'émousser. Non que ce soient des républicains fort convaincus; mais c'est une race fidèle et forte qui, une fois le pavillon national à son mât, meurt sous ce pavillon, quelle que soit sa couleur. Puis, ces marins bretons sont infatigables: rien ne les abat, rien ne les tue. Il n'y a que le cœur qui soit de chair dans ces hommes; le reste est de fer. Si nous avions des officiers pour conduire de pareils matelots, la Convention pourrait décréter que l'Océan fait partie des possessions de la république. Mais les officiers manquent. Tous étaient nobles, et tous ont abandonné nos ports pour passer à l'étranger. Il y a un an qu'un tiers de la ville de Brest

était à vendre, par suite de l'émigration du grand corps. L'ambition a bien retenu à leurs postes quelques chefs dont la république pourrait tirer parti; mais on suspecte leur patriotisme, et leur nombre est d'ailleurs fort restreint. Quant aux *officiers bleus,* malgré leur habileté et leur courage, il y a peu de chose à en attendre. Rapetissés trop long-temps dans les rôles secondaires, ils sont demeurés étrangers aux allures du commandement. Ce sont, tout au plus, de vaillants corsaires, bons pour ces duels maritines qui se vident entre deux navires au milieu de l'Océan; mais ils n'entendent rien à la tactique navale, ni aux grandes évolutions d'une escadre. Puis, tous ces matelots d'hier, qui ont trouvé, en s'éveillant, un habit de capitaine sur leur hamac, sont mal à l'aise sous leurs broderies; ils ont honte d'eux-mêmes; ils se sentent gauches; ils n'osent faire un pas de peur d'être ridicules, et leur ignorance paralyse leur audace. Les équipages comprennent cette inaptitude des chefs, aussi leur refusent-ils leur confiance. Ils les raillent, les bravent, et la discipline se relâche. Plusieurs révoltes ont eu lieu dans l'escadre de Villaret, avant son départ, et spécialement à bord du *Neptune*. Le dis-

cours prononcé à cette occasion par le capitaine à ses matelots mutinés vous donnera la mesure de l'ignorance de nos nouveaux officiers. Je l'ai copié sur mon *agenda*; le voici, c'est une pièce historique qui peint l'époque. Il fut prononcé en rade de Brest devant le représentant du peuple Jean-Bon-Saint-André.

« Citoyens,

« Il est un préalable sans lequel les choses resteraient dans la plus grande morosité.

« Depuis fort long-temps vous agissez difformément à ma volonté. Je sais que vous avez des droits terrogatifs; mais je sais aussi qu'on ne peut subjuguer un autre à ma place sans en prodiguer les raisons australes. C'est pourquoi j'évacue le tillac, à cette fin de laisser la parole à Jean-Bon-Saint-André qui vient exprès pour vous dire le reste.

« Vive la république une, indivisible et impérissable (1)! »

— Et cette copie est authentique? demandai-je en prenant l'*agenda* des mains de mon compagnon de route pour relire encore cet incroyable discours.

(1) Historique.

— Elle a été prise au pied du grand mât, me répondit-il, sur le discours même du capitaine, qui y avait été cloué par son ordre. Vous comprenez ce qu'une pareille ignorance de la part des officiers doit exciter de dédain et de raillerie chez les inférieurs. Un chef ridicule est toujours un mauvais chef. Ajoutez à ces causes de désordres le manque de ressources, le défaut d'organisation, les incertitudes d'une administration nouvelle, reconstruite avec les ruines d'une autre; enfin, les difficultés générales de notre situation actuelle. Au moment où je vous parle, Brest manque de tout. L'approvisionnement des flottes et le passage des troupes ont épuisé le pays; le maximum a éloigné les paysans des marchés. Ils ont caché leurs grains, disséminé leurs bestiaux dans les campagnes, et l'on ne peut plus s'approvisionner que par la voie de réquisition et le sabre à la main. Le blé est maintenant si rare, que, si l'on vous invite à dîner chez un ami, on vous priera d'apporter votre pain. Les boutiques de tout genre sont vides et fermées; on ne trouve plus à acheter ni draps ni soieries : vous verrez les deux tiers de cette population qui vit au milieu des brumes et des tempêtes, en habits de nankin, en cu-

lottes de nankin, en casquettes et en gilets de nankin. C'est la seule étoffe que l'on puisse se procurer dans la ville, encore la doit-on à deux prises anglaises faites il y a peu de temps. La république n'a point payé les équipages de son escadre depuis cinq mois, et vous rencontrerez des capitaines de vaisseau en guenilles, lavant eux-mêmes leur linge sale à la pompe, avec de grosses épaulettes et l'épée au côté. Au milieu de cette disette de tous, quelques chefs, qui disposent des ressources du port et qui sont chargés des approvisionnements, nagent dans l'abondance et emploient trois cuisiniers. Quant aux représentants du peuple, ils ne font aucun effort pour changer l'état des choses. Ils se contentent de prêcher contre le fanatisme dans les clubs ; ils célèbrent, de temps en temps, une fête en l'honneur de l'Être suprême, font déporter des prêtres, et, quand on se plaint trop haut, ils vous envoient, comme fédéralistes, dans les prisons du château, d'où l'on ne sort plus que pour monter sur la charrette du bourreau.

— A quoi nous aura donc servi la révolution, si nous lui devons l'appauvrissement de nos forces, le

gaspillage de nos ressources, la destruction de notre liberté et de notre repos ?

— N'accusez pas la révolution, répliqua vivement mon compagnon; elle n'a fait que recueillir ce qu'on avait semé. Tous les malheurs qui nous frappent sont la suite nécessaire du régime qui vient de finir; c'est l'arrière-goût de la monarchie qui a disparu. Notre pauvreté est la conséquence des prodigalités précédentes; l'ignorance de nos officiers de marine est le résultat de l'organisation aristocratique si longtemps maintenue, qui ne permettait d'avancement qu'aux nobles et qui ôtait aux autres tout moyen d'instruction, tout espoir de commandement. Il n'y a pas jusqu'aux gaspillages actuellement existants dans notre grand port qui ne soient un reste des traditions de l'ancien régime. Les hommes de maintenant ne sont pas les fils de la république; ce sont des élèves de la monarchie; leur immoralité est née de ses leçons et de ses exemples. Vous allez voir Brest, Brest vous fera horreur et dégoût, car il est affreux à voir dans ce moment; mais ne vous en tenez pas à la première impression. Le Brest d'autrefois était bien réglé : le privilége, l'injustice, l'insolence, s'y trouvaient à l'état

de bourgeoisie, et la tyrannie du grand corps avait quelque chose de convenu et de régulier qui la rendait, en quelque sorte, moins saillante. Dans le Brest d'aujourd'hui, au contraire, la réaction populaire se fait sentir avec toute sa nouveauté capricieuse; elle est sans règle, sans suite, brute, ignorante, et elle se dépêche parce qu'elle a à prendre sa revanche de plusieurs siècles. Ce n'est plus le mal organisé comme autrefois, c'est le mal en désordre; ce n'est plus un système unique, c'est une émeute féroce. Cependant, à tout prendre, l'état actuel est moins dangereux que celui qu'il a remplacé, parce qu'il est transitoire. Nous faisons une maladie aiguë dont nous pourrons guérir, tandis qu'autrefois le mal était dans notre constitution même. Songez à cela quand vous allez entrer dans la ville, et tenez-vous un peu sur la pointe du pied pour voir l'avenir par-dessus la tête du présent.

Dans ce moment nous franchissions le pont-levis de Brest, et la voiture s'arrêta bientôt devant la maison où l'on m'attendait.

Je descendis et demandai ma valise. Pendant que le conducteur me la cherchait, mon compagnon de route se pencha vers moi.

— J'ai été heureux de vous rencontrer, me dit-il; aux temps où nous vivons, c'est beaucoup de pouvoir passer la moitié d'un jour avec un homme qui ne fait ni peur ni dégoût. Votre nom, monsieur, s'il vous plaît?

Je le lui dis; il me tendit la main.

— Nous ne nous reverrons peut-être jamais, ajouta-t-il; bonheur et santé! Si vous visitez les montagnes et que vous passiez par la vieille ville d'Aëtius (1), demandez le citoyen Correc de La Tour-d'Auvergne, ancien grenadier; c'est moi.

Il me fit encore un signe de la main, et la voiture partit.

(1) La Tour-d'Auvergne prétend, dans ses *Antiquités gauloises*, que la ville de Carhaix, en breton *Kerahès*, fut fondée par Littorius, lieutenant d'Aëtius, et fut appelée, du nom de ce dernier, *Ker-aëtius*, par corruption *Ker-aës*.

FIN.

EN QUARANTAINE.

Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, l'auteur et les éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues, et ils poursuivront toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Corbeil, typ. et stéréotyp. de Crété.

EN

QUARANTAINE

SCÈNES ET MŒURS DES GRÈVES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853

A M. ET Mme EDGARD QUINET

Je vous adresse ces récits de nos grèves, recueillis çà et là et racontés avec mes impressions. Le titre vous prouve que je les destine à distraire les claustrations forcées de nos marins, sur les rades ou dans les lazarets, au retour de leurs lointaines pérégrinations ; — mais qui n'a dans sa vie quelques *quarantaines* volontaires ou forcées pendant lesquelles il aime a entendre, au fond de sa solitude, la voix d'un conteur? — quand l'heure en sera venue pour vous, prenez ce volume et puisse-t-il abréger les heures de votre isolemment.

Emile SOUVESTRE.

LE TRAINEUR DE GRÈVES.

I

La large presqu'île comprise entre l'embouchure de la Loire et celle de la Vilaine est découpée par plusieurs baies, autour desquelles se groupent des populations distinctes que le temps ni le voisinage n'ont pu confondre. Mais c'est vers le nord-ouest surtout, là où l'ancien comté de Nantes touche à celui de Vannes, que la différence devient frappante. A Piriac, par exemple, vous trouvez d'un côté du chemin le paisible sang namnète mêlé au riche sang des Saxons, tandis que de l'autre côté vit la race turbulente et batailleuse des Venètes. Là les visages sont calmes, les mœurs douces, le langage lent et chanteur; ici les traits paraissent chagrins, les habitudes agressives, l'accent

précipité par l'impatience. Vers le sud de la baie, le riverain répondra à un reproche en s'excusant ; vers le nord, par l'injure ou par les coups. Du reste, au nord et au sud vous trouverez même absence d'industrie. Content de sa pêche ou de quelques sillons qu'il cultive, le Piriaçais accepte dans le monde la place que le hasard lui a faite, non qu'elle lui plaise, mais parce qu'il y est. N'exigez de lui aucun effort inaccoutumé, ou résignez-vous à le payer au centuple, car il dirait volontiers, comme l'Indien du Pérou : — Pour du cuivre j'ouvre les yeux, pour de l'argent je me retourne ; mais, pour que je me lève, il faut de l'or.

Ceci était vrai surtout il y a quelques années, avant que les baigneurs paisibles, chassés de Pornic, du Pouliguen et du Croisic par la mode, fussent allés chercher un peu de solitude et de liberté dans les rochers de Piriac. Depuis qu'une route praticable a été ouverte, les visiteurs ne sont plus contraints de prendre, pour y arriver, des trains de mulets, comme dans les *sierras* de l'Espagne, ou un de ces chariots à bœufs en forme de nef, tels qu'en devait monter Gang-Roll, lorsqu'il parcourait les défrichements de son nouveau domaine de Neustrie. Aujourd'hui les pataches et les coucous se disputent à Guérande les voyageurs. Aussi

les plus hardis touristes de la Loire-Inférieure et de l'Ille-et-Vilaine commencent-ils à s'aventurer jusqu'à ce vieux repaire de protestants, catéchisés au XVIe siècle par le fameux pasteur François Baron, et à propos duquel les bourgs catholiques voisins avaient coutume de demander : *Pire y a-t-il ?* d'où est venu, au dire des savants du pays, le nom de Piriac.

Grâce à ces visiteurs, la population convertie de l'ancien village calviniste commence à prendre des habitudes plus civilisées : les maisons s'arrangent pour recevoir leurs hôtes de passage, une sorte de marché s'établit, des cabanes de baigneurs se dressent çà et là sur le rivage. Mais, vers la fin de la restauration, rien de pareil n'existait. Piriac n'était alors connu que des antiquaires de Nantes, qui ne l'avaient jamais visité, bien qu'ils en publiassent la description dans *le Lycée armoricain*. Grâce à eux, un rocher, non loin duquel avait été enterré un des officiers de la garnison espagnole établie sur cette côte en 1590, et désigné depuis sous le nom de *tombeau d'Almanzor* (corruption d'*Almanzur*, le *victorieux*), était transformé en un autel druidique *que sillonnaient des rigoles creusées pour le sang des victimes;* les épaves de minerai d'étain recueillies sur la grève devenaient des mines *autrefois*

fréquentées par les Carthaginois, et le village de Penhareng, ainsi nommé en souvenir des bancs de harengs qui fréquentent ces parages, se changeait poétiquement en *promontoire des harangues.* Ces curieuses découvertes étaient d'autant mieux accueillies, que nul ne s'avisait de les vérifier. A peine si quelque étranger amoureux du désert étonnait de temps en temps la bourgade isolée ; encore celle-ci ne faisait-elle nul effort pour le retenir. S'il voulait demeurer, il devait se contenter de la vie commune, sans espérer aucun empressement ni aucun secours. Inoffensive, mais nonchalante, la popupation ne changeait pour lui rien à ses habitudes. Nulle offre de service, aucune facilité accordée à son ignorance : il devait aller chercher le poisson du pêcheur, le lait de la fermière, le pain du fournier ; le tout lui était accordé avec une sorte de surprise, comme si l'on eût eu peine à comprendre ce recours forcé aux ressources étrangères. Pourquoi venir, en effet, boire le vin des autres et manger leur froment, quand on avait ailleurs sa vigne et ses sillons ?

Un seul homme dans le village n'en jugeait point ainsi et était prêt à se faire le serviteur des nouveaux venus ; c'était Louis Marzou. Né d'un père inconnu et

d'une mère chez qui la tendresse ne rachetait pas les vices, il s'était élevé lui-même jusqu'à l'âge de dix-huit ans, où il resta orphelin et chargé d'un jeune frère dont l'origine était aussi obscure que la sienne. Il n'avait ni bateau, ni terre, partant point de profession possible, et ne vécut d'abord que de grapillages faits sur la mer : goëmons recueillis au fond des anses, pêches à la ligne dormante dans les remous, coquillages détachés des récifs ! Tandis que les autres moissonnaient sur l'Océan, lui glanait les *traînes* du rivage; ce qui lui avait fait donner par dédain, le nom de *traîneur de grèves*.

Ce fut plus tard seulement que l'arrivée de quelques visiteurs lui devint une ressource. Fallait-il un messager pour Guérande, un baigneur dont l'expérience prévînt tout danger, un guide connaissant les moindres curiosités de la baie, Marzou était toujours prêt. Cependant ce zèle, dont on eût dû lui savoir gré, sembla le faire déchoir dans l'opinion. Aux yeux d'hommes qui ne pouvaient comprendre qu'une chose et suivre qu'une route, cette multiplicité d'aptitudes parut de l'inconstance, et cet entregent de l'intrigue. Représentant grossier de la mobilité moderne, Marzou avait pour instinctive ennemie la tradition, toujours bornée

et immuable; il le sentait vaguement sans le comprendre, et ce mépris malveillant dont il était entouré lui inspirait une timidité qui faisait encore mieux ressortir les chétifs dehors de sa personne.

Cependant, au milieu de la mauvaise volonté générale, Marzou avait su gagner l'amitié d'un étranger établi dans la petite île du Met, à environ deux lieues marines de Piriac. Personne ne savait comment ni pourquoi Luz Marillas, né vers l'embouchure de l'Adour, dans les Basses-Pyrénées, se trouvait transporté sur ce rocher sauvage de l'Océan. Arrivé au Croisic à bord d'une *bisquine* de Bayonne, il s'y était établi et y avait vécu quelques années d'un petit commerce de bestiaux. C'était un homme d'humeur triste, facile à irriter, croyant aisément le mal et visiblement dégoûté de la société des autres hommes. Lorsqu'on mit en adjudication le pacage de l'île du Met, restée déserte depuis que les croiseurs anglais en avaient chassé les habitants, Luz Marillas alla visiter les lieux ; il se laissa séduire par l'aspect sauvage de cet îlot, dont il obtint sans peine le fermage. Il y vivait seul depuis dix ans, cultivant un coin de l'île et laissant le reste au bétail que les riverains lui amenaient au printemps, et pour lesquels il percevait un droit qui formait le plus clair

de son revenu. C'était seulement vers le mois de juillet, quand les herbages jaunissaient sur pied et quand l'eau douce commençait à manquer, que les paysans venaient reprendre leurs poulains et leurs génisses.

On se trouvait précisément à cette époque, et plusieurs d'entre eux s'occupaient de réembarquer les bestiaux pour le continent dans les deux chaloupes habituellement employées à ce service. Toutes deux étaient conduites par Goron et Lubert, dit le *grand Luc*, qui, bien que différents d'âge et de caractère, se quittaient rarement dans leurs expéditions. Le premier avait été embarqué très-jeune sur les navires de guerre, qu'il n'avait quittés que pour devenir pêcheur. La vie errante et aventureuse de la mer lui était devenue non-seulement une habitude, mais une nécessité, et la terre ne lui paraissait, en réalité, qu'un ancrage égayé par le cabaret. Aussi joignait-il à l'humeur violente du comté de Vannes, où il était né, un mépris brutal pour ceux qui ne vivaient pas comme lui de la lutte contre les flots. Quant à Lubert, c'était une espèce de sauvage, fort comme une baleine, féroce comme un requin, mais incapable de suivre jusqu'au bout la plus courte idée. Aussi Goron s'était-il habitué, selon son expression favorite, à le *conduire à l'aviron*.

Tandis que les deux patrons embarquaient le bétail, Louis Marzou, qui servait toujours d'intermédiaire entre le fermier de l'île et les laboureurs du continent, réglait avec ces derniers les droits de pâture. Il revint bientôt vers la cabane de Marillas, apportant l'argent qu'il avait reçu pour lui.

Cette cabane était construite à l'une des extrémités de l'île, avec les débris de l'ancienne ferme incendiée par les Anglais. Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée recouvert d'un toit de chaume qu'on avait chargé de galets, afin de le défendre contre le vent. A quelques pas, vers la gauche, on voyait la mare destinée à abreuver le bétail, mais que la chaleur avait presque mise à sec; plus loin, un puits dont la margelle était formée par quatre fragments de granit apportés là tels qu'ils avaient été détachés du roc, et, sur le monticule qui regardait Piriac, un mât de pavillon destiné aux signaux. Le reste de l'île était une savane encadrée d'une bordure de récifs au delà desquels grondait la mer. Le regard en mesurait facilement toute l'étendue, et n'y rencontrait aucun arbre, aucun buisson, pas même une touffe d'ajoncs épineux ou de bruyères. Çà et là seulement se dressaient de hauts chardons tellement couverts d'escargots grisâ-

tres, qu'ils ressemblaient à des rameaux pétrifiés. Le champ cultivé par Marillas eût pu montrer une végétation plus riche et plus verte ; mais, placé à l'autre extrémité de l'îlot, il était caché par la clôture dont il avait fallu l'entourer afin de le mettre à l'abri du troupeau.

Marzou trouva le Béarnais devant le seuil de sa cabane, et assis sur une moitié de cabestan, débris de naufrage jeté à la côte par les flots. Malgré la chaleur du jour, il portait un large pantalon de drap, un *noroit* (1) croisé sur une chemise de laine rayée, et un béret blanc qui descendait au-dessous des oreilles. A ses épaules pendait, en guise de manteau, une peau de génisse garnie de son poil, et dont la tête formait une sorte de capuchon. Cependant le premier frisson de la fièvre faisait trembler Marillas sous tous ces vêtements ; il étendait au soleil ses mains glacées, et son visage terreux était agité de tressaillements convulsifs.

Après lui avoir remis l'argent qui lui était dû, le *traîneur de grèves* lui demanda comment il se trouvait.

(1) Nom donné à une jaquette très-chaude destinée à se défendre contre le vent du nord-ouest.

— Tu vois, répondit Luz avec son accent bref et dur, j'ai de la neige dans les veines ! Si c'était au pays, je croirais qu'un *bronche* (1) a enlevé, pendant que je dormais, tout le feu de mon sang pour redonner des forces à quelque vieux richard de la ville ; mais ici il n'y a pas de faiseurs de maléfices, et c'est un franc mal.

— Ne vaudrait-il pas mieux alors venir au bourg et appeler le médecin ? demanda Marzou.

— Au diable ! répliqua brusquement le Béarnais ; puisque je vis comme les loups, je veux guérir comme eux, sans autre docteur que *sainte patience*.

— A la bonne heure, dit le *traîneur de grèves* ; mais vous pouvez avoir besoin d'un peu d'aide, et vous êtes bien seul ici, maître Luz.

— Seul ! répéta Marillas ; ne vois-tu pas les milliers de goëlands qui tourbillonnent au-dessus de la cabane, et qui, dès que vous serez partis, viendront manger à mes pieds et causer avec moi ? Puis, j'ai *Debrua* (2).... Mais, Dieu me sauve ! je ne le vois plus.... Où donc est-il ?

(1) *Bronche*, nom donné aux sorciers dans le Béarn.

(2) *Debrua* est le nom que les Béarnais donnent à Satan ; ils le donnent souvent par plaisanterie aux animaux de couleur noire.

— Votre *cobriau* (1) apprivoisé ? reprit Marzou ; je l'ai laissé là-bas, du côté des chaloupes. C'est un méchant animal, savez-vous, maître Luz ? il veut mordre tout le monde.

— Excepté moi, dit le malade avec un sourire de satisfaction ; mais je vous trouve encore plaisants, vous autres, de vous plaindre ; est-ce que *Debrua* ne vous imite point, par hasard ? Il vous rend en coups de bec les coups de fusil que vous tirez à ses pareils. Tu appelles cela méchanceté ; moi je dis que c'est justice. L'homme est une bête féroce ; il ne sait pas encore se tenir debout, qu'il lance déjà des pierres aux chiens et aux moineaux ; dès qu'il aperçoit une chose vivante, il court dessus pour en faire une chose morte : c'est son instinct.

— Et vous l'avez suivi comme tout le monde, maître Luz, dit Marzou en souriant ; car, si je me rappelle bien, vous m'avez dit que vous étiez bon chasseur.

— Quand je demeurais sur la grande terre... Oui, je me croyais dans ce temps-là droit de vie et de mort sur tout ce qui ne portait pas face humaine. En venant

(1) Espèce de corbeau marin.

ici, j'avais même acheté un fusil. Tu peux le voir encore là suspendu près de la porte.

— Et vous ne vous en êtes jamais servi ? demanda le *traîneur de grèves*.

— Une seule fois, le premier jour, dit Marillas. La barque était repartie; je me trouvais seul, et je faisais le tour de mon domaine le fusil sur l'épaule comme Robinson; les mouettes, les goëlands, les cobriaux, qui n'avaient jamais été épouvantés par les chasseurs, descendaient presque sur ma tête et voletaient devant moi ; on eût dit qu'ils me faisaient les honneurs de l'île et qu'ils voulaient me la montrer. Je ne pensai d'abord à rien qu'au plaisir de les voir et de les entendre, c'était pour moi une société; mais voilà qu'en arrivant près des rochers de la *coire espagnole*, je me rappelai que j'avais un fusil ; machinalement je mis en joue, et trois des oiseaux tombèrent en tourbillonnant dans la mer. Au coup de feu, tous les autres s'étaient dispersés. Je les vis bientôt redescendre l'un après l'autre vers ceux que j'avais tués, raser la vague pour les voir de plus près, puis s'envoler en jetant de grands cris. Quelques minutes après, il n'y avait pas un seul oiseau dans l'île.

— Mais ils revinrent le soir ? demanda le *traîneur de grèves*.

— Ni le soir, ni les jours suivants, répondit Marillas ; mon rocher était devenu un désert où je ne voyais plus rien de vivant, où je n'entendais plus que le bruit du ressac sur la grande plage. Au premier moment, je ne m'en inquiétai pas trop ; mais peu à peu on eût dit que la solitude passait du dehors au dedans ; je devins triste ; j'avais beau regarder aux quatre aires du vent, rien n'arrivait que les nuées qui passaient sur l'île sans rien dire et la mer qui hurlait au-dessous. Enfin, le sixième jour, deux goëlands se montrèrent du côté de la *coire anglaise*. Je n'osais pas m'approcher, de peur de les effaroucher ; mais, le soir, j'allai semer du grain sur le rocher. Le lendemain, il parut des mouettes, puis des cobriaux. Depuis, tous sont revenus comme tu peux voir ; j'ai retrouvé ma compagnie, et que le diable me torde si je m'avise encore de la chasser !

— Je comprends cela, dit Marzou : on se contente d'oiseaux quand on n'a pas d'autre voisinage ; mais à la grande terre vous trouveriez mieux.

— Ah ! tu crois ? s'écria le Béarnais, et qu'est-ce que j'y trouverais, dis-moi ? Des vauriens qui se man-

gent entre eux ? Je peux en voir ici ; je n'ai qu'à regarder les poissons.

— Allons, allons, père Luz, vous êtes aujourd'hui dans vos humeurs noires, dit le *traîneur de grèves* en souriant, il y a partout de vrais chrétiens.

— Les as-tu trouvés pour ton compte, demanda Marillas ironiquement, toi qu'on méprise au bourg parce que tu ne sais pas le nom de ton père?

— C'est une dure épreuve, dit Louis un peu ému ; mais je tâche de la supporter sans me plaindre.

— Pardieu ! je ne me plains pas de ma fièvre non plus. Ce qu'on ne peut pas empêcher, on le souffre sans rien dire ; mais à la longue cela creuse une plaie au dedans, vois-tu ! J'en sais quelque chose, moi qui te parle, vu que je suis comme toi... de la famille de ceux qui n'en ont pas.

— Vous, maître Luz ?

— Oui, et on me l'a reproché assez souvent pour me forcer à quitter le pays ; mais, bah ! on s'accoutume à tout ; puis, la vie n'a qu'un temps, comme ils disent. Cela t'explique seulement pourquoi j'aime mieux demeurer avec les goëlands qu'avec les hommes.

— Je comprends, mon bon père Luz, reprit Marzou, qui se rapprocha avec intérêt ; oh ! oui, je comprends,

car il y a eu des heures où, moi aussi, j'aurais voulu m'enfuir sur un îlot et ne plus entendre parler de rien.

Marillas le regarda.

— Vrai! dit-il brusquement; eh bien! alors, mon *donzellon* (1), qui t'empêche de venir ici? Il y a place pour deux dans la cabane, et tu sais qu'on ne comptera pas tes bouchées.

— Vous êtes bien bon, maître Luz, répliqua Marzou; mais je ne suis pas seul, voyez-vous : il y a là-bas un jeune *gars* qui ne peut pas encore se passer de son frère.

— *Iaumic!* reprit le malade; il n'a qu'à te suivre, nous lui trouverons bien une écuelle et un escabeau. De tous ceux que j'ai vus ici et ailleurs, il n'y a que toi qui m'ait montré un peu d'amitié; vois donc si tu veux que nous fassions un *matelottage* (2) à trois. Vous aurez vos parts du profit, et que *saint Sequaire* (3) me brûle, si je ne vous la fais meilleure qu'à moi-même!

— Dieu vous récompense pour une pareille généro-

(1) Le *donzellon* est, dans le Béarn, le jeune garçon qui sert de second au marié; on a fait de ce mot un terme d'amitié.

(2) *Matelottage*, espèce d'association particulière aux marins.

(3) *Saint Sequaire* est celui qui fait *sécher* les gens.

sité ! s'écria le *traîneur de grèves* attendri ; depuis que je peux comprendre, personne ne m'avait encore dit de si bonnes paroles, et vous êtes le premier qui m'ayez parlé comme un parent et comme un ami ; aussi, maître Luz, quand je devrais vivre autant que les rochers de votre île, je ne l'oublierai jamais, et, jusqu'au jour du jugement, je vous dirai merci dans mon cœur.

— Alors, c'est convenu, tu viendras ? interrompit le Béarnais.

Marzou parut éprouver quelque embarras, et répondit en hésitant :

— Je le voudrais ; oui, véritablement, je le voudrais, mais on a des idées... puis il y a des choses... et quand on est habitué... si bien que, vous comprenez, je ne puis pas...

L'œil âpre du malade se fixa sur Marzou, qui rougit, baissa les yeux et s'arrêta court.

— Ce que je comprends, dit Marillas, c'est que tu t'embrouilles ; mais, voyons, as-tu quelque projet plus profitable pour toi ?

— Aucun, répliqua le *traîneur de grèves* sans lever les yeux.

— Qui te retient donc à la grande terre ? Ce n'est ni l'intérêt, ni l'habitude, ni le plaisir ?

Louis secoua la tête.

— Alors, la chose est claire, s'écria le Béarnais, ce ne peut être qu'une femme.

Marzou tressaillit et regarda derrière lui, comme s'il eût craint qu'on pût les entendre. Le malade ramena la peau de génisse sur ses épaules avec un mouvement de dépit.

— Une femme ! répéta-t-il d'un accent ironique; j'aurais dû le deviner. Dès que l'oiseau a des plumes, ne faut-il pas qu'il aille se prendre au gluau ? Et où en sont vos amours, dis-moi ? Encore à la fine fleur de froment, pas vrai ? Ne crains rien, le son viendra plus tard. J'ai mangé aussi de ce pain-là quand j'avais mes dents de lait... J'espère que tu as bien choisi au moins, petit Louis, et que la créature est belle comme une *Labina* (1).

— C'est une honnête fille à qui maître Luz rendrait justice, s'il pouvait la voir, répondit Marzou avec une certaine fermeté.

— Tu crois ? dit le Béarnais en ricanant. Oui, oui, mon fils, tu as trouvé un trèfle à quatre feuilles ; cela ne manque jamais à ton âge. Je voudrais seulement

(1) *Labina*, fée.

savoir si tu n'as pas vu double en les comptant. Tout à l'heure Goron va me le dire.

— Au nom de Dieu ! ne parlez de rien à Goron, s'écria Louis, sérieusement alarmé ; ni à Goron, ni au *grand Luc !*

— La créature leur est donc quelque chose ? demanda Marillas.

Et comme s'il se rappelait tout à coup :

— Mort de ma vie ! j'y pense, ajouta-t-il ; Goron avait une fille élevée à Guérande, chez une tante qui est trépassée il y a environ un an, ce qui l'a forcée de revenir chez son père.

Le *traîneur de grèves* fit un signe affirmatif.

— Alors c'est elle qui t'a pris au filet ? continua le malade ; mais il me semble... oui... je suis sûr d'avoir entendu dire au *grand Luc* qu'elle lui était promise.

— C'est une idée du père Goron, mais la *Niette* n'est jamais tombée d'accord de la chose.

— Parce qu'elle te préfère, n'est-ce pas ? A la bonne heure, je vois qu'il ne manque rien à ton histoire. Un amour contrarié ! cela peut durer longtemps... aussi longtemps que la contrariété ! Cours donc ta bordée, mon pauvre *donzellon* ; je ne te propose plus de venir à l'île avec moi ; reste sur la grande terre. Il faut chan-

ter tous les couplets de la romance, comme on dit. En définitive, je puis me passer de compagnon, puisque j'ai *Debrua;* mais il ne revient pas encore... Où peut-il donc être resté?

— Votre *cobriau*, le voilà, dit la voix rude du *grand Luc*, qui arrivait par derrière la cabane.

Et, s'approchant de Marillas, il jeta à ses pieds l'oiseau de mer, qui tomba les ailes étendues, le bec entr'ouvert et les pattes roidies. Le Béarnais se pencha vivement et prit le *cobriau*, qui resta immobile.

— Mais il est mort! s'écria-t-il.

— Pour de bon? s'écria le *grand Luc* tranquillement; eh bien! je m'en doutais.

— Toi? interrompit Luz, dont les yeux s'étaient enflammés et dont la voix tremblait; alors tu sais comment la chose est arrivée? Il y a du sang sur les plumes! *Debrua* a été tué!

— Eh bien! eh bien! ne vous tournez donc pas la bile pour si peu, reprit le marin en haussant les épaules.

— Qui a fait cela? réponds, qui a fait cela? demanda le Béarnais en se levant.

Le *grand Luc* lui jeta un de ces regards de taureau

où la brutalité se mêlait à une sorte d'insolence féroce.

— Qui? reprit-il, pardieu! quelqu'un que l'oiseau ennuyait. Il était toujours sur mes talons, à me picoter les jambes; pour le faire finir, je l'ai renvoyé du pied, et, ma foi! il n'a plus bougé.

Le rire stupide dont Lubert accompagna ces mots fut interrompu par le Béarnais, qui le saisit au cou.

— Ainsi, c'est toi! dit-il la voix étranglée par la douleur et la colère; tu as frappé un animal qui ne pouvait se défendre; tu es venu le tuer chez moi, tu me l'apportes mort, et tu as cru, misérable, que je ne te demanderais pas raison de ta lâcheté?

— Un moment donc, un moment! balbutia le gigantesque marin, d'abord étourdi de cette violence. Lâchez-moi, maître Luz! Ne dirait-on pas qu'on a malmené quelqu'un de votre famille?

— Dis toute ma famille, brute sauvage! reprit Marillas; toute ma famille, entends-tu bien! car c'était ici mon seul ami, mon seul compagnon.

— Eh bien! tant pis! interrompit grossièrement le marin; je vous dis de me lâcher.

Et comme le Béarnais continuait de le secouer :

— Vous ne voulez pas? ajouta-t-il, tonnerre! n'al-

lez pas m'ennuyer comme votre oiseau, ou sinon!...

Il avait détaché de son collet les deux mains du malade, qu'il repoussa si rudement, qu'il l'envoya tomber dans la cabane. Marillas se releva avec un cri de rage, saisit son fusil et mit en joue *le grand Luc*. Marzou eut à peine le temps de relever l'arme en se jetant devant lui ; encore n'eût-il pu le retenir, si Goron ne fût arrivé avec les paysans. Tous se réunirent pour apaiser Marillas ; mais son exaspération ne lui permettait de rien entendre. Acculé au fond de sa cabane, le *cobriau* mort à ses pieds, la main sur la batterie de son fusil, Luz avait quelque chose de si terrible, que tous les assistants reculèrent jusqu'au seuil.

— Allez-vous-en ! bégaya-t-il. Et toi, Lubert, rappelle-toi que tôt ou tard les faibles se vengent ! Encore une fois, allez-vous-en; l'île est à moi, c'est mon champ ; embarquez, ou, par le Dieu qui nous a créés, je tirerai sur vous comme sur des voleurs et des assassins.

Il y avait dans son regard, allumé par la fièvre et la fureur, quelque chose de si égaré, qu'on lui obéit. Marzou seul voulut s'approcher, mais il lui montra l'entrée avec le canon du fusil, en répétant :

— Tous ! tous !

Et, dès qu'ils eurent franchi le seuil, il s'élança vers la porte, qu'il barricada au dedans.

Les deux patrons et les paysans tinrent un instant conseil sur ce qu'ils devaient faire. Louis appela plusieurs fois Marillas ; mais n'ayant pu obtenir pour réponse qu'une nouvelle injonction de se retirer, ses compagnons et lui durent se décider à remettre à la voile pour Piriac.

II

Quelques jours après la visite de Goron à l'île du Met, sa fille Annette était occupée à filer du lin près d'une porte qui donnait sur le petit jardin situé derrière leur maisonnette. Son père venait de la quitter pour rejoindre le *grand Luc* au cabaret de la *Sardine d'argent*, et Marzou, qui attendait son départ, ne l'eut pas plus tôt vu tourner du côté du port, qu'il escalada avec précaution la clôture de *fétuques* dont le jardinet était entouré. A sa vue, la jeune fille fit un mouvement de surprise, mais trop évidemment joué pour qu'on pût s'y méprendre.

— Jésus! vous m'avez fait peur, Loïs, dit-elle avec un sourire qui la contredisait; est-ce là une manière d'entrer chez les gens, et que diraient les voisins, s'ils allaient vous voir?

— Vous savez bien, *Niette*, que les voisins sont aux

champs, répondit le *traîneur de grèves*, et vous ne m'aviez encore jamais défendu d'entrer par la brèche.

La jeune fille, ne trouvant rien à répondre, parut très-attentive à débrouiller son fil, qu'elle se mit à mordiller de ses petites dents nacrées. Marzou profita de ce silence pour s'asseoir sur un escabeau placé à ses pieds, et y resta quelques instants dans une sorte de contemplation. *Niette* en parut embarrassée, et, afin de l'interrompre, elle demanda à Marzou où allait son petit frère *Iaumic*, qu'elle venait de voir passer sur la route. Le *traîneur de grèves* répondit qu'il l'avait envoyé à Lérat pour savoir si quelque barque ne devait pas pêcher le lendemain dans les eaux de l'île du Met.

— J'ai l'esprit tourmenté de maître Luz, ajouta-t-il; nous l'avons laissé l'autre jour bien malade, et je crains un malheur.

— N'ayez donc pas des idées pareilles, Loïs, dit la jeune fille; si le Béarnais s'était senti en danger, n'aurait-il pas hissé à son mât le pavillon de détresse?

— Je n'en sais rien, répondit Marzou; quand nous sommes partis, il avait le cœur outré, rapport à son *cobriau*, et maître Luz n'est pas un homme qui ressemble à tout le monde. La mort le gênerait moins, voyez-vous, que de demander un service à qui lui dé-

plaît. S'il a pris les gens de la grande terre en trop sérieuse déplaisance, il est capable de se laisser mourir là-bas sans rien dire, comme un loup blessé au fond du taillis ; et, pour ma part, je ne pourrais jamais m'en consoler, car aucun autre homme ne m'a montré autant de bon cœur : c'est quasiment un frère pour moi, *Niette*, et l'autre jour encore il me l'a bien prouvé.

— Comment cela? demanda la jeune fille.

— En m'offrant, pour *laumic* et pour moi, une place dans sa cabane avec une part de ses profits.

— Et vous avez refusé?

— On dirait que ça vous étonne, *Niette*, dit le *traîneur de grèves*, qui la regarda en face.

Elle rougit beaucoup et baissa les yeux.

— Chacun se conduit selon sa sagesse et sa volonté, répliqua-t-elle en affectant de filer plus vite.

— Ma volonté! répéta Marzou ; croyez-vous donc qu'elle soit de quitter le bourg quand vous y restez? Au nom du bon Dieu, ne me dites pas de ces choses-là, *Niette ;* vous savez bien que si mon intérêt se trouve là-bas, mon bonheur sera toujours ici.

Et comme il vit qu'elle allait l'interrompre :

— N'ayez cure que je vous reparle de mon amitié, ajouta-t-il précipitamment. J'ai dit l'autre jour tout ce

que j'avais gardé en moi et qui m'étouffait. Vous m'avez répondu, maintenant je puis me taire et attendre un meilleur temps ; mais si vous voulez que je ne perde pas mon courage, ne parlez jamais comme si nous ne nous étions rien l'un à l'autre; jamais, *Niette*, entendez-vous !

— Eh bien ! c'est convenu, dit la jeune fille, qui se mit à rire pour cacher son émotion, d'autant que vous ne lisez pas encore assez couramment pour que je cesse mes leçons.

— Ce n'est pas du moins faute de bonne volonté, reprit le *traîneur de grèves,* qui tira de la poche de sa veste un *Paroissien* dont la reliure éraillée et les tranches déteintes prouvaient le long usage.—Bien que ce soit un saint livre et celui dont se servait ma mère (que Dieu lui pardonne) ! je n'y avais guère pensé jusqu'au jour où vous l'avez pris pour me faire lire ; mais depuis il ne me quitte plus, et vous pouvez voir que j'ai marqué chaque leçon.

A ces mots, il prit le vieux volume et montra, entre presque toutes ses pages, des brins d'herbe, des feuilles ou des fleurs desséchées. Annette sourit.

— Voyons alors si vous avez étudié, pauvre Loïs, dit-elle.

Elle fit signe à Marzou, qui approcha son escabeau, et se plaça à ses pieds dans l'attitude modeste et docile d'un enfant. Le livre, posé sur les genoux de la jeune fille, s'ouvrit, vers le milieu, à la page marquée par une image coloriée qui représentait la Vierge mystique avec les sept épées dans le cœur. Soit intention, soit hasard, c'était la messe du mariage. Annette posa l'extrémité de son fuseau sur le livre pour indiquer la ligne, et Marzou lut avec beaucoup d'hésitation :

« *O Dieu ! tournez un œil favorable sur votre servante. Près d'être unie à son époux, elle implore votre protection. Faites que son joug soit un joug de paix et d'amour. Qu'elle soit aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara... Seigneur, vous nous avez fait miséricorde, vous avez pris en pitié deux orphelins, afin qu'ils vous bénissent de plus en plus.* »

Ici le jeune garçon releva les yeux vers Annette :

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est le livre, dit-il avec un sourire; mais voyez vous-même, *Niette*, si la Providence n'a pas l'air de nous donner un encouragement.

— Taisez-vous, Loïs, répliqua la jeune fille en secouant la tête, la Providence ne se met point en peine pour si peu, et notre sort dépend de gens qui n'ont

pas leur cœur tourné du même côté que le nôtre.

— Je le sais, je le sais, mon Dieu ! reprit Marzou : votre père (que Dieu lui soit miséricordieux)! m'a toujours haï comme si j'avais fait tort à sa renommée ou à son héritage ; mais on ne peut pas garder éternellement sa colère contre un garçon sans malice, qui ne demande qu'à vous aimer. Aussi, pourvu que vous me conserviez une place dans votre préférence, *Niette*, j'aurai bon espoir. Dieu amène chaque chose en son temps, et c'est à nous d'avoir patience : les oiseaux attendent bien la saison des nids.

— Oui, dit sourdement la paysanne en arrachant les brins de lin de sa quenouille ; mais chez eux il n'y a pas de grand Luc !

Le *traîneur de grèves* tressaillit, et un jet de sang monta à son visage habituellement sans couleur.

— Il a donc parlé ? demanda-t-il d'un accent bas et précipité.

— Non pas lui, répliqua Annette avec un mouvement d'épaules méprisant ; est-ce que le grand Luc saurait parler à une femme ? Mais quelqu'un parle pour lui.

Elle se mit alors à raconter avec une émotion contenue les obsessions de son père au sujet de leur voi-

sin dont il voulait à toute force faire un gendre. Bien que Marzou soupçonnât ces projets comme tout le monde, il en parut atterré, et la jeune fille, qui n'avait voulu que modérer sa confiance, s'aperçut bien vite qu'elle avait dépassé le but. Elle essaya alors de lui redonner quelque courage; mais, comme il arrive presque toujours, une fois retombé de ses espérances, le *traîneur de grèves* sembla s'obstiner dans sa douleur et aller lui-même au-devant de tous les motifs d'abattement. Il opposa d'abord sa pauvreté à l'opulence relative de son rival, l'espèce de mépris sous lequel il avait grandi, au respect effrayé qu'inspirait le grand Luc; puis, animé par ce contraste douloureux, il rappela toutes les misères qu'il avait dû traverser depuis son enfance, et conclut que le bonheur et lui n'étaient pas faits pour marcher ensemble. Il ajouta, comme cela devait être, que s'il fallait renoncer à une espérance qui le soutenait seule depuis si longtemps, il ne voyait plus de raison pour vivre.

Ces lieux communs de l'amour au désespoir, éternellement répétés et éternellement sincères dans leur exagération, causèrent à la jeune fille une sérieuse épouvante. Annette commençait à les combattre par de tendres reproches et surtout par quelques espéran-

ces, lorsque la voix de son père se fit entendre au dehors : elle se leva surprise et effrayée d'un retour si prompt, et fit signe à Marzou, qui s'élança dans le jardin. La porte qui donnait sur la rue s'ouvrit presque en même temps, et Goron entra, suivi du grand Luc.

Bien que leur séance à *la Sardine d'argent* eût été plus courte que d'habitude, ils avaient le teint échauffé, la parole haute et les mouvements incertains. Cependant l'expression de cette demi-ivresse n'était point la même pour tous deux. Chez le père d'Annette, elle avait redoublé l'humeur agressive et impérieuse ; chez Lubert, elle semblait tourner à la stupidité. La jeune fille, qui avait lu d'un coup d'œil sur leurs visages, se tint à l'écart, comme si elle eût espéré leur échapper ; mais le grand Luc l'aperçut et la montra du doigt à Goron avec un rire grossier en s'écriant :

— La voilà ! patron, la voilà !

— Alors garde-la, matelot, répondit le pêcheur, qui s'était approché du foyer pour rallumer sa pipe.

Lubert prit la recommandation au pied de la lettre et voulut saisir la jeune fille, qui lui échappa avec un cri. Il se retourna vers le marin d'un air gauchement piteux.

— Eh bien ! vous voyez, elle ne veut pas ! dit-il déconcerté.

Annette avait effectivement gagné la porte et se tenait sur le seuil prête à s'échapper.

— Si une honnête fille ne peut plus rester ici sans être tourmentée, dit-elle d'une voix qui tremblait d'indignation encore plus que de frayeur, elle trouvera ailleurs quelque maison mieux fréquentée.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Goron, dont les sourcils se rapprochèrent ; où est l'honnête fille qui cherche une autre maison que celle de son père ?

Annette voulut balbutier une réponse ; il ne lui en laissa point le temps.

— Allons, la paix, sang du diable ! interrompit-il violemment : ferme cette porte et approche ; nous avons à causer. Toi ici, matelot ; un coup de *fil en quatre* éclaircira nos idées.

Il avait posé sur la table une bouteille d'eau-de-vie et deux verres ; le grand Luc vint s'asseoir vis-à-vis, tandis que la jeune fille, qui avait obéi lentement à l'injonction de son père, se tenait à quelques pas immobile et fixant sur les deux buveurs des yeux inquiets, qui se baissèrent bientôt devant le regard impérieux de Goron.

— Pour lors donc, dit-il en commençant par une transition dont il avait l'habitude et qui liait ce qu'il allait dire à ce qu'il avait pensé, il n'y a plus à remettre la chose, et il faut qu'on s'explique d'aplomb. Viens ici, *cobriau*, et parlons comme des gens baptisés.

Annette se sentit un peu rassurée lorsqu'elle entendit son père l'appeler de ce nom que les gens de la côte donnent au corbeau de mer et qu'elle avait dû, dans son enfance, à sa chevelure noire. Elle s'approcha avec un sourire incertain.

— Tu n'as pas oublié, reprit Goron, ce que je t'ai déjà dit des bonnes intentions du grand Luc à ton sujet ? Eh bien ! le gars persévère ; il veut en finir. Aussi aujourd'hui nous avons réglé l'affaire de rigueur, et qui s'en dédirait serait un gueux. Pas vrai, grand Luc?

— Un double gueux ! répéta Lubert, enchanté d'avoir eu assez d'imagination pour trouver un pareil augmentatif.

— Ce qui veut dire, continua le marin, qu'on t'annonce la chose par amitié, mais qu'on ne veut pas de raisons, vu qu'on est pressé.

— Très-pressé, dit Lubert.

— Et pour lors, reprit Goron, je t'invite à être avenante à son égard comme c'est ton devoir, à condition

de quoi tu n'auras pas à te repentir, car celui que tu vois là pourrait remplir de pièces de six livres une poche qui lui descendrait jusqu'aux talons, et il te donnera plus de belles hardes et de bijoux que n'en a pas une du bourg. Ne l'as-tu pas dit, matelot ?

— Et je le ferai ! ajouta le grand Luc, qui était décidément en veine.

— Alors c'est dit ; *adieu-vat* (1), et qu'on s'embrasse !

Lubert tendit les bras pour attirer à lui la jeune fille ; mais celle-ci, que le saisissement avait jusqu'alors tenue muette, recula avec un geste si expressif, que le pêcheur s'arrêta encore une fois.

— Ne vous pressez pas tant, grand Luc, dit Annette, qui était un peu pâle ; avant d'épouser une fille, il faut qu'elle ait répondu oui.

— Est-ce à dire que tu veux refuser le matelot ? s'écria Goron en fixant sur elle des yeux étincelants.

La jeune paysanne ne put supporter ce regard ; ses paupières tremblèrent ; mais elle dit à demi-voix :

— Les plus pauvres créatures ont le libre choix de

(1) Terme de marine, par lequel on indique que la manœuvre est exécutée, et que le navire part.

leur maître, et mon père ne me refusera pas de me donner à la Vierge, si c'est mon envie.

— Ton envie ! reprit le marin, qui s'animait ; est-ce que c'est jamais l'envie d'une fille de ne pas prendre un mari? A bas les menteries ! Voyons : qu'elle raison as-tu pour refuser le grand Luc ? Ne t'ai-je pas dit qu'il avait plus d'argent qu'il n'en fallait pour votre suffisance ? N'est-ce pas le plus fort gars de la paroisse, et qui connaît l'eau salée ! car je te passerais de refuser un paysan, mais un vrai matelot, que le diable me chavire si je le permets ! Tu l'épouseras, entends-tu bien ? et la preuve, c'est que tu vas venir sur le quart d'heure parler avec nous au curé.

— Je n'irai pas ! s'écria Annette, dont le sang s'échauffait, et qui retrouvait de la force dans son désespoir.

Goron saisit la jeune fille par le bras, l'attira rudement à lui, et approcha d'elle son visage enflammé.

— Tu dis ?... répéta-t-il les lèvres serrées.

— Je dis, répliqua Annette, qui se redressa sous la menace, que vous me tuerez plutôt !

Le marin se releva avec un mouvement si violent et une malédiction si furieuse, que Lubert lui-même en tressaillit ; la jeune fille ferma les yeux, attendant le

coup, mais resta droite à la même place. Soit que cette fermeté lui imposât, soit qu'il fût encore maître de lui-même, Goron s'arrêta, et la main qu'il avait levée s'abaissa sans avoir frappé. Il s'en dédommagea en épuisant son vocabulaire de reproches et d'injures. Annette, dont les forces s'étaient jusqu'alors roidies dans une résistance désespérée, parut tout à coup fléchir. Préparée contre la violence de l'action, elle se trouva, pour ainsi dire, surprise par cet orage de paroles ; les larmes la gagnèrent, et elle cacha sa figure dans son tablier. Loin d'être apaisé, Goron parut trouver dans cet attendrissement une nouvelle excitation.

— C'est cela, pleure maintenant, méchante *noiraude!* s'écria-t-il, pleure comme si tu avais dans le cœur toutes les sources de la mer ; mais ce n'est que de l'eau, vois-tu, et un marin n'y prend pas garde. Ah ! tu veux résister à ton maître ? Eh bien ! Dieu me damne ! faudra voir ça ! Nous saurons qui est la plus forte, de ma volonté ou de ton idée ! car, il n'y a pas à dire, tu ne peux donner aucune raison, si ce n'est que tu as le goût de me braver. Est-ce la vérité ? réponds. Le matelot n'a-t-il pas tout ce qui peut rendre une femme heureuse..., à moins que sa tête ne soit tournée d'un autre côté ?

Et, comme si cette dernière supposition l'éclairait tout à coup :

— Gage que c'est la vraie cause ! ajouta-t-il violemment. Voyons, bon sens de Dieu ? ai-je deviné, oui ou non? Eh ! répondras-tu ?

Il avait brusquement arraché le tablier qui couvrait le visage de la jeune fille, et celle-ci parut les yeux baissés, rouge d'embarras et s'efforçant de détourner la tête. Goron frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Ah ! voilà donc le secret ! reprit-il impétueusement, il y a un amoureux sous roche ! Mais son nom, son nom ! C'est-il Moreau *Grain-d'Orge,* Émon *la Soif* ou Richard *le Glorieux?* Je ne t'ai jamais vue causer avec aucun d'eux.

— Non, c'est toujours Loïs Marzou qui s'arrête à lui parler, dit Lubert sans paraître comprendre lui-même la portée de son observation.

Au nom de Marzou, la jeune fille n'avait pu réprimer un mouvement que son père remarqua.

— Le *traîneur de grèves!* s'écria-t-il.

Et son regard alla fouiller jusqu'au cœur d'Annette.

— Ce serait le *traîneur de grèves!* Oui, oui, à cette heure que j'y pense, le gueux est toujours par ici ; c'est lui qui apporte l'eau, qui bêche le jardin, et par re-

connaissance on lui apprend à lire. Gage qu'il était dans la maison quand nous sommes entrés ; j'ai entendu fermer cette porte.

Il s'était avancé vers la sortie qui menait au jardin ; son regard rencontra tout à coup le *Paroissien* que Marzou avait oublié sur son escabeau.

— Voilà son livre ! s'écria-t-il en le prenant, et, que Dieu me pardonne ! il est encore ouvert où il lisait... à la messe du mariage !... Ah ! malheureuse, c'est donc bien la vérité ! Voilà ton choisi ! un vagabond qui vit des aumônes de la mer ! un lâche que le matelot casserait comme une paille ! Et tu as espéré que je prendrais jamais un pareil gendre ? J'aimerais mieux, vois-tu, te porter aux grandes roches et t'envoyer la tête en avant dans la houle.

— Faites ce que vous trouverez bien, dit Annette, qui avait du sang de Goron dans les veines et se redressait toujours devant la menace.

— Tais-toi ! mauhardie que tu es, interrompit le patron, incapable de se posséder davantage ; tu auras ton compte plus tard, mais auparavant je veux régler l'affaire du *traîneur de grèves*. Viens, matelot, cela te regarde comme moi.

Lubert s'était levé ; Annette effrayée se jeta sur leur passage.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Débarrasser le pays d'un méchant gars, répliqua Goron en boutonnant sa veste comme il le faisait toujours lorsqu'il se préparait à une action décisive. Tout à l'heure nous allons chercher ma barque à la Turbale, et, si nous trouvons le bâtard sur notre chemin, malheur à lui !

— Oui, malheur ! répéta sourdement le grand Luc, qui étendit ses poings gigantesques avec une expression de sombre colère.

Annette, les mains jointes, voulut arrêter son père ; mais il l'écarta brusquement, et sortit suivi de son matelot.

La jeune fille resta d'abord incertaine et saisie ; elle savait par expérience tout ce que l'on pouvait craindre de l'emportement de Goron. Deux fois déjà ses violences l'avaient conduit devant les juges, et Marzou pouvait être victime de son premier mouvement. Le grand Luc lui-même, bien que sans initiative personnelle, était capable de se laisser entraîner par l'exemple : c'était une machine habituellement inerte, mais dont la force terrible, une fois mise en action, ne pou-

vait plus être arrêtée. Les deux mains croisées sur son cœur, qui battait à se rompre, les joues en feu, l'œil voilé de pleurs, Annette s'était laissé tomber sur un banc, et murmurait une prière inarticulée.

Tout à coup elle se redressa en passant la main sur ses yeux ; elle venait de se rappeler que c'était l'heure où Marzou allait tendre ses lignes dormantes aux récifs du *Castelli*. En ramenant sa vache de la pâture, elle pouvait passer par la côte, voir le *traîneur de grèves*, et l'avertir d'éviter à tout prix la rencontre du grand Luc et de Goron. Sa résolution fut aussitôt prise : elle partit en ayant soin de suivre la route qui tournait le bourg, afin d'échapper aux remarques des voisins.

III

Le soleil, qui arrivait alors à son déclin, incendiait l'horizon de lueurs mourantes. On touchait à l'une de ces grandes marées connues dans le pays sous le nom de *reverdies*, et les flots plus retirés laissaient à sec de longs bancs de rochers habituellement cachés par la mer. Celle-ci se montrait au loin diaprée de teintes assez diverses pour tromper les regards. Tantôt ses vagues, assombries par les premières ombres du soir, semblaient un guéret fraîchement retourné sur lequel les flocons d'écume imitaient les touffes de camomille en fleurs ; tantôt elle ondulait, pareille à une prairie verte irisée par les rafales ; tantôt enfin, rougissante sous les rayons du soleil couchant, elle glissait entre les récifs comme une lave enflammée. Çà et là des goëlands attardés traversaient le ciel, et quelques vaches couchées sur le sable poussaient des beuglements

de joie, en tendant leurs naseaux ouverts à la brise salée.

Annette prit par les arides sentiers bordés de talus de granit qui encadrent partout les terres labourées. Arrivée au plus haut du promontoire, elle entra dans une de ces vignes dont les ceps antiques rampent sur le sol comme autant de boas endormis, et suivit, pour se mieux cacher, une des longues tranchées destinées à défendre la vendange contre la rafale marine. Elle atteignit ainsi la pointe du *Castelli*, dont le nom témoigne encore de l'occupation espagnole, et regarda vers les trois immenses rochers qui se dressent à gauche, semblables aux débris informes de quelque monument inconnu. Le *traîneur de grèves* n'y était pas. Elle eut beau chercher au-delà, dans les criques et les fentes des rochers ; aussi loin que son œil put distinguer, le rivage lui parut désert. Elle commençait à craindre que Marzou ne fût point venu sur la côte, lorsqu'elle aperçut une tête d'enfant qui surgissait d'une des fissures dont se servent les pêcheurs pour descendre à la grève. Elle reconnut le jeune frère de Loïs et l'appela.

— Toi ici, *Iaumic !* dit-elle étonnée ; je te croyais en message à Leyrat.

— C'était bien croire, répliqua le jeune garçon, dont le regard se retournait vers la petite baie qu'il venait de quitter, mais je suis revenu par la côte, dans la confiance que je trouverais le frère près des Roches noires.

— Et il n'y est pas ?

— Faites excuse, reprit *Iaumic*, qui regardait toujours derrière lui, je viens de le laisser dans la grande grotte, et je ne l'ai quitté que parce qu'il l'a voulu.

— Il est dans la grotte, répéta Annette, et pourquoi faire ?

L'enfant haussa les épaules sans répondre et suivit pendant quelques instants la jeune fille. Sa figure, où brillait l'intelligence hâtive et aiguisée des orphelins dont la misère a été l'institutrice, exprimait en même temps une sorte d'inquiétude qui frappa Annette. Elle renouvela ses questions avec plus d'insistance.

— Je ne pourrais pas vous dire ce qu'il fait, dit *Iaumic* ; mais, pour sûr, il y a quelque chose qui lui étouffe le cœur.

La jeune fille fut prise de peur.

— Et tu dis qu'il est dans la grande grotte ? reprit-elle vivement.

— Oui, répliqua l'enfant, il m'a prié de le laisser

tout seul : mais ce serait une vraie chance, si quelqu'un pouvait aller vers lui avec de bonnes paroles.

Annette fit machinalement un pas vers la fissure, puis s'arrêta court en regardant *Iaumic*. Celui-ci, qui avait compris son intention, se hâta de prendre congé.

— Excusez-moi de vous avoir retenue, la *Niette*, dit-il en portant la main à son chapeau ; vous êtes pressée de ramener la *Rougeaude* ? Je l'ai vue qui vous attendait au petit pré, même qu'elle a *banné* quand je passais.

Il avait repris le sentier qui serpente aux cimes des falaises en se dirigeant vers Piriac. Dès qu'il eut disparu, Annette s'assura que personne ne pouvait la voir, et se glissa dans la ravine qui descendait à la mer.

La petite grève qu'elle atteignit bientôt, était entrecoupée de flaques d'eau, au milieu desquelles s'élevait une chaussée naturelle de granit recouverte d'algues fauves. Les algues amortirent le bruit des pas de la jeune fille, qui atteignit la grotte sans que rien eût pu trahir son approche.

Le sommet du roc dans lequel les flots l'avaient creusée ne tenait à la falaise que par quelques frag-

ments déchirés; mais sa base s'enfonçait assez avant dans le promontoire. La caverne était formée de deux compartiments réunis par une arcade allongée, et avait une double sortie sur deux grèves que séparait une muraille de récifs. Sur ses parois d'un schiste sombre couraient des traînées ferrugineuses et quelques veines de quartz blanc. Dans la première enceinte, une fente qui entr'ouvrait la voûte laissait glisser comme une lueur fantastique le dernier rayon du jour. Ce rayon tombait sur le front du *traîneur de grèves*, alors couché sur le sable humide de la grotte et la tête appuyée contre une saillie du rocher. A l'exclamation que poussa Annette, il se redressa brusquement.

— Vous ici ! s'écria-t-il stupéfait ; est-ce bien possible, et que venez-vous chercher ?

Puis, distinguant le visage troublé de la jeune fille, il ajouta :

— Au nom de Dieu ! serait-il arrivé quelque malheur, pour que vous soyez si tard dans les grandes roches ?

— Dites d'abord pourquoi vous y restez vous-même! reprit Annette qui le regardait fixement. D'habitude, quand vous venez au *Castelli*, c'est pour tendre vos lignes, et non pour dormir dans les grottes.

— Aussi je ne dormais pas, *Niette*, dit le jeune homme tristement.

— Que faisiez-vous alors ?

— Je pensais à ce que nous avions dit tout à l'heure chez vous, chère fille. Tant que je vous vois, il n'y a rien de triste; mais, resté seul, j'ai réfléchi, et, en pensant combien il y avait peu d'espérance pour moi, le chagrin m'a pris, mes forces s'en sont allées; je me suis couché là, sans courage, comme un malheureux qui n'a plus de goût à rien.

— Que Dieu nous protége ! Est-ce là ce que vous m'avez promis, Loïs ? reprit Annette très-émue; n'êtes-vous donc plus un homme ? Un peu de raison, mon pauvre ami; ni vous ni moi ne sommes au bout de l'épreuve.

— Ah! vous venez m'annoncer un malheur! s'écria Marzou.

— Raison de plus pour avoir l'âme vaillante, dit la paysanne.

— Mais qu'y a-t-il enfin, qu'y a-t-il ?

— Il y a que mon père soupçonne quelque chose entre nous, que le grand Luc et lui sont comme des furieux, et qu'ils vous cherchent.

— Eh bien ! à la bonne heure, répliqua le *traîneur*

de grèves avec une sorte d'indifférence découragée ; ils me trouveront sans peine, et, puisqu'ils sont les plus forts, ils pourront faire de moi selon leur méchanceté.

— Par grâce, ne dites pas cela, Loïs, interrompit Annette en joignant les mains ; comment Dieu nous prendrait-il en pitié, si nous n'avions pas souci de nous-mêmes ? Ne tenez-vous donc plus à vivre pour ceux qui vous ont donné leur amitié ?

— Mais si cette amitié m'est comptée à crime, dit le *traîneur de grèves*, si on veut me l'arracher à tout prix et quand ce serait avec la vie, (car c'est là ce que vous avez dit, *Niette*), comment pourrais-je échapper à la méchanceté des gens ?

— Il y a un moyen, répliqua-t-elle.

— Un moyen ? et lequel ?

La jeune fille hésita, comme s'il lui en coûtait beaucoup de continuer ; enfin elle reprit, sans lever les yeux et d'un accent mal assuré :

— Celui que vous propose maître Luz.

— Quoi ! partir ! s'écria le *traîneur de grèves*, vous abandonner toute seule aux mauvaisetés du patron et de son matelot ? C'est vous qui me proposez cela, *Niette ?* Et que voulez-vous donc que je fasse là-bas ?

Croyez-vous que j'aurai le cœur au travail, que je ne regarderai pas toujours du côté de Piriac s'il arrive quelque nouvelle ? Partir ! Ah ! vous ne le vouliez pas tantôt ; vous teniez à me garder ici. — Ici, on peut toujours se voir du moins, quand ce ne serait que de loin ; on entend parler l'un de l'autre, on sait qu'on vit dans le même air. Vous sentiez cela comme moi, et maintenant vous avez changé ! — Ah ! *Niette*, voilà une affliction que je n'attendais pas.

La voix du jeune garçon tremblait, et ses paupières étaient gonflées de larmes. Annette, touchée jusqu'au fond du cœur, se laissa aller à genoux sur le sable, prit les mains de Marzou, et employa toute sorte de douces paroles pour lui démontrer la nécessité de leur séparation ; mais cette dernière secousse venait d'ouvrir dans le cœur du *traîneur de grèves* toutes les sources douloureuses. N'ayant rien à répondre aux sages raisons de la fille du pêcheur, il se plongea lui-même, comme à plaisir, dans l'amertume de ses souvenirs, et se mit à repasser, avec un acharnement désespéré, toutes les épreuves qu'il avait dû subir depuis sa naissance : abandon maternel, angoisses du froid et de la faim, élans sans cesse refoulés, mépris de tous, sauf de la chère créature qu'on voulait maintenant lui

arracher ! Ainsi ce n'était point assez d'avoir ajourné ses espérances sans leur assigner de terme, de glaner à la dérobée quelques pauvres joies et de les cacher comme un vol : l'heure était venue d'y renoncer ! Il fallait éteindre la lueur qui l'égayait et se remettre à marcher dans la nuit !

A mesure qu'il se justifiait son désespoir à lui-même, sa plainte prenait une véhémence passionnée qui s'emparait d'Annette ; elle s'efforçait en vain de résister : tandis que ses lèvres murmuraient les expressions d'un vague espoir, tout ce qui lui restait de confiance et de courage l'abandonnait insensiblement. Cette lutte se prolongea à son désavantage ; car, une fois le cœur de Marzou ouvert, les flots de douleur qu'il avait jusqu'alors contenus s'en échappèrent comme un fleuve débordé. Ils allaient toujours, plus bruyants et plus forts, emportant pêle-mêle ses illusions et celles d'Annette, jusqu'au moment où cette dernière, à bout de résistance, poussa un cri et cacha sa tête dans ses mains.

Le *traîneur de grèves* s'arrêta court. En voyant la jeune fille à ses pieds, repliée sur elle-même et les épaules soulevés par des sanglots, son exaltation parut tomber subitement, et son accent passa de l'amertume à une tristesse attendrie.

— Pauvre fille ! je la fais pleurer, dit-il. Comme si j'avais besoin de lui dire tout cela ! Mais aussi pourquoi me parler de ne plus vous voir, *Niette ?* Autant me dire tout de suite que je n'ai droit à aucun contentement, que je dois vivre à la manière du bétail, rien que pour vivre et sans aucune réjouissance de cœur ! Dieu en a pourtant donné à tous les autres hommes. Voyez, il y en a qui sont heureux de compter les gerbes de leurs champs, d'autres de commander à des planches baptisées, d'autres encore de dormir sous le toit qu'ils ont acheté ; mais moi, chère créature, je n'ai ni maison, ni barque, ni sillons ; je n'ai rien au monde que le petit frère qui est à ma charge, et vous qui êtes ma récompense. Quand vous me riez de loin, quand vous m'appelez par mon nom, de votre voix qui ne ressemble à aucune autre, quand je sens le vent de votre passage, et bien ! je ne sais comment vous dire cela, *Niette*, mais il me semble qu'un rayon de soleil me glisse au dedans ; mon sang devient léger, j'aime tout le monde, et je remercie le bon Dieu d'être sur la terre. Mais, sans vous, je deviens triste ; je me rappelle les mauvais jours, et je n'ai ni repos ni résignation.

— Mon Dieu ! mais que faire alors ? s'écria Annette,

qui, au milieu de sa désolation, avait été doucement émue par les tendres paroles du *traîneur de grèves;* ne comprenez-vous pas que si vous restez, il arrivera quelque malheur ?

— Ne craignez point cela, chère amie, reprit Loïs en pressant dans ses mains celles de la jeune fille. Je connais votre père et le grand Luc; lorsqu'ils reviennent à terre, ils vont prendre leur ancrage, comme ils disent, dans les eaux de *la Sardine d'argent*, et, pourvu que je me tienne de côté, ils ne perdront pas leur temps à me chercher.

— Et s'ils vous rencontrent par hasard ?

— S'ils me rencontrent, mon *corbiau*, je ferai comme eux quand le vent menace; je fuirai devant le temps.

— Ne parlez pas aussi légèrement, Loïs, dit la jeune fille, que le ton presque enjoué de Marzou rassurait insensiblement, et qui se sentait gagner malgré elle; songez plutôt à ce que je suis venu vous dire. Peut-être ne connaissez-vous pas tout le danger. Quand la colère aveugle mon père, rien ne lui fait, et où il aura frappé, le grand Luc ne laissera rien. Pensez, pauvre gars, qu'il peut y aller pour vous de la vie.

— Ne craignez pas cela, *Niette*. On n'écrase pas un homme comme un crabe, d'un coup de talon.

— Et quand vous pourriez vous défendre, il vous faudrait donc lever la main sur mon père?

— Jamais! s'écria vivement le *traîneur de grèves*. Frapper celui qui vous a donné la vie! non, non, ma *Niette*, vous ne pouvez le croire. Sa chair est votre chair, et ma main se leverait plutôt contre les choses saintes.

— Je vous en remercie, cher gars, dit Annette attendrie de la chaleur que Marzou venait de mettre dans sa protestation : ceci prouve votre bon cœur et aussi votre amitié ; mais ne pas rendre le mal ne vous gardera point d'en souffrir. Que deviendrez-vous, pauvre homme, si mon père fait ce qu'il a dit?

— Ce qu'il plaira à Dieu, *Niette*, dit le jeune garçon avec une sérénité courageuse : nous sommes tous sous sa volonté comme la voile sous le vent. Qui sait s'il ne parlera pas aux cœurs endurcis? Quand le patron me verra tout supporter, peut-être bien que je découragerai sa colère. S'il frappe, je baisserai la tête sans rien dire, et à moins de mal-rage, il ne voudra pas redoubler. Ne craignez rien, allez : tant que vous

vous voudrez du bien à votre serviteur, il aura assez de patience pour souffrir et assez d'esprit pour se sauver.

En prononçant ces derniers mots, Marzou avait relevé à demi la jeune fille, qu'il appuya contre son épaule avec une douce étreinte. Annette, à la fois honteuse, tremblante et ravie, résista faiblement. Elle était déjà loin de l'impression qui lui avait fait chercher le *traîneur de grèves*. Emportée au cours d'un épanchement que favorisait la solitude, elle avait vu succéder à son premier effroi de plus douces émotions, et, sans y penser, elle se trouvait ramenée vers les espérances mêmes dont elle avait voulu réclamer l'abandon. Dans cette entrevue, qui devait être un adieu, elle se sentait plus fortement ressaisie que jamais ; en voulant dénouer les liens, elle les avait resserrés. Elle essaya bien de balbutier quelques timides objections ; mais Marzou y opposa un de ces redoublements de tendresse qui, sans répondre à rien, dissipent tous les doutes.

Cependant le temps s'écoulait, la nuit était venue, et, dans la demi-obscurité de la grotte, aucun d'eux n'y avait pris garde. Sous prétexte de chercher quelque expédient salutaire, ils s'oubliaient à cons-

truire mille châteaux en Espagne, auxquels chaque désir apportait une pierre. C'était d'abord le changement de Goron, son consentement à leur mariage, puis tous les chapitres de ce roman d'un jeune ménage, si doux à épeler d'avance. Transportés au milieu de leurs chimères, tous deux en avaient fait peu à peu des réalités. Le *Traîneur de grèves* surtout, à qui une vie solitaire et des aspirations toujours refoulées avaient rendu plus familières les duperies du cœur, s'y laissait bercer sans résistance, tandis que la jeune fille écoutait demi-émerveillée et demi-incrédule, à la manière d'un enfant que l'on endort avec des contes de fées.

Enfin pourtant elle sembla s'éveiller, et regarda autour d'elle. Lorsqu'elle aperçut à travers l'arche d'entrée le ciel obscur dans lequel commençaient à scintiller quelques étoiles, elle se releva avec une exclamation de désappointement.

— Jésus ! vous m'avez fait oublier l'heure, Loïs, s'écria-t-elle ; la nuit est close, et j'aurais dû partir depuis longtemps. Que diront-ils au bourg quand ils me verront rentrer si tard avec *la Rougeaude?*

— Ils ne vous verront pas, *Niette* dit Marzou ; mais au nom du Sauveur ! ne partez pas sans m'avoir redit que vous me garderez toujours votre amitié.

— Taisez-vous, méchant homme! dit la jeune fille en souriant : vous savez bien que cela ne dépend plus de ma volonté.

— Alors tout est dit, ma chère créature ! s'écria Loïs en la serrant dans ses bras, et rien ne fera contre nos intentions, car ce qu'on veut plus que tout ne reste pas longtemps impossible. Aussi vrai que je vous aime, ni votre père, ni le grand Luc, ni le bon Dieu lui-même, ne pourront empêcher notre bonheur !

Ici, un clapotement sourd, qui avait déjà frappé l'oreille de la jeune fille, lui fit tourner la tête.

— Entendez-vous ? dit-elle ; le temps s'est passé, la marée monte : si vous me retenez, je ne pourrai plus arriver au sentier de la côte.

— Ne craignez rien, répliqua Marzou toujours plus enivré, le flot est encore loin.

— Voyez là-bas, dans la nuit, quelque chose qui blanchit.

— C'est le sable des grèves.

— Je sens comme la rosée des lames.

— C'est la brume du soir.

En parlant ainsi, ils s'avançaient tous deux, les bras enlacés, vers l'entrée de la caverne; mais au moment de la franchir Annette poussa un cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda Loïs, dont le regard ne pouvait la quitter.

Elle ne répondit pas, mais ses deux mains s'étendirent en avant, et Marzou, qui avait suivi le geste recula épouvanté.

Aussi loin qu'il pouvait distinguer dans les ténèbres, il n'aperçut que les vagues ! la petite grève qu'il fallait traverser pour gagner la ravine avait été si complétement envahie, que la chaussée de récifs qui la partageait ne se reconnaissait plus qu'au bouillonnement écumeux du flot qui en dessinait la direction. Le grand rocher dressé en face, gagné lui-même par la mer semblait s'enfoncer, d'instant en instant, comme la poupe gigantesque d'un vaisseau qui sombre dans la nuit !

Marzou courut à la seconde entrée : mais là, le rivage, plus abaissé, avait entièrement disparu, et il ne vit plus qu'une baie profonde sur laquelle courait la houle.

Après le premier cri d'effroi, Annette était restée à la même place, muette, les mains jointes et le regard fixé sur Loïs, attendant qu'il lui proposât quelque moyen de salut ; mais, quand elle le vit immobile à la seconde ouverture de la grotte et continuant à regarder les va-

gues qui baignaient déjà ses pieds, elle lui saisit la main et l'appela par son nom. Marzou se retourna.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien! vous voyez, balbutia le jeune garçon; de ce côté, on ne peut pas rejoindre la ravine jaune qu'on aurait essayé de monter au péril de sa vie, et, de l'autre, la chaussée est noyée: personne n'y passerait sans être emporté.

— Mais vous qui connaissez les roches du *Castelli*, comme je connais la maison de mon père, reprit la jeune fille avec une angoisse mortelle, ne pouvez-vous donc trouver d'autre route? n'y a-t-il enfin nul moyen de sortir d'ici?

Marzou secoua la tête, et, pour toute réponse, il montra la mer, qui les enveloppait.

— Mon Dieu! cria Annette avec un élan de désespoir, mon Dieu! Loïs, mais nous ne pouvons pourtant mourir ici! Voyez, la terre est là tout proche.

— Oui, dit-il sourdement; mais, pour l'atteindre, il faut traverser la grève à la nage.

La fille de Goron tressaillit.

— Eh bien! vous nagez, vous, s'écria-t-elle; vous passerez la petite grève sur le flot aussi aisément que

je l'ai passée tout à l'heure sur le sable. Vite, vite, partez Loïs ; si vous tardez, il ne sera plus temps !

— Et je vous laisserais mourir seule, n'est-ce pas chère innocente ? dit le jeune garçon qui sourit tristement.

—Non, reprit Annette, je sais que vous ne m'abandonnerez pas, mais ici vous ne pouvez rien, tandis que, si vous atteignez la côte, vous courrez au port ; là, personne ne vous refusera une barque, et vous viendrez me sauver.

Le *traineur de grèves* secoua la tête.

—Voyez monter la mer, dit-il en montrant la vague, qui commençait déjà à envahir la grotte ; quand j'aurais les ailes d'un goëland, tout serait fini pour vous avant mon retour.

— Est-ce vrai ? bégaya Annette, qui pleura d'épouvante ; alors je suis perdue, vous dites ; perdue sans merci ! Oh ! c'est impossible. Mon Dieu ! mon Dieu ! vous ne serez pas sans miséricorde. Sauvez-moi, vierge Marie ! Saints anges gardiens, sauvez-moi !

Elle élevait au ciel ses mains tordues de désespoir ; mais tout à coup l'amour surmonta l'égoïsme de la peur, et se reprenant elle-même :

— Non ! s'écria-t-elle, je suis folle ; ne m'écoutez

pas, mon Dieu ! c'est Loïs qui doit échapper ; moi, vous me prendrez, puisqu'il le faut. — Sauvez-vous, Loïs, je le veux, entendez-vous bien ? je vous en prie. Oh ! par pitié, par pitié, ôtez-moi l'affre de votre mort. Si vous êtes là, je sens que je n'aurai pas de courage ; je ne pourrai jamais pardonner à Dieu ! Loïs, laissez-moi mourir seule, au nom de mon salut éternel !

Dans ce moment, une vague surmonta le récif qui défendait l'entrée de la grotte, se dressa contre la jeune fille et l'enveloppa. Marzou n'eut que le temps de la saisir pour l'arracher au flot qui l'enlevait, et de la transporter dans la seconde enceinte : là, le sol un peu plus élevé se trouvait encore à l'abri de la mer, et vers le fond s'avançait un pan de roche qui se rattachait à la voûte par un pan incliné. Le *traîneur de grèves* le gravit avec peine et déposa Annette sur l'aspérité la plus élevée. Placée là, à quelques pieds de la fente par laquelle la grotte était éclairée, elle se ranima à la clarté stellaire qui glissait par l'étroite ouverture et au souffle qui lui apportait du dehors les senteurs de la campagne.

Cependant l'assaut des vagues devenait à chaque instant plus acharné ; on les voyait apparaître à droite

et à gauche au milieu de l'obscurité de la caverne marine, grandir jusqu'au sommet des voûtes, puis s'écrouler avec un fracas formidable. Le cercle de mort allait se rétrécissant de minute en minute autour du *traîneur de grèves* et de la jeune fille. Étourdis déjà par les terribles retentissements qu'éveillait le flot sous ces cavités sonores et respirant avec peine au milieu de la poussière humide, il leur semblait sentir tout chanceler. Trop sûrs de ne pouvoir désormais échapper, ils se tenaient pressés l'un contre l'autre en silence, comme si tous deux avaient perdu le pouvoir et surtout la volonté de penser.

Tout à coup un son affaibli par la distance glissa à travers la fente du rocher : c'était la cloche de Piriac appelant les fidèles à la prière du soir! Cette voix familière et inattendue produisit une secousse dans ces deux cœurs engourdis, et comme s'ils se fussent entendus dans un commun élan, Marzou se découvrit, tandis qu'Annette joignait les mains.

C'est Dieu qui nous appelle et qui nous console, dit Loïs avec cette chaleur de foi que donne l'heure suprême; faisons notre dernière prière en même temps que ceux qui ne nous reverrons plus.

Et, les genoux appuyés sur la pierre humide, le

traîneur de grèves commença à haute voix cette oraison sublime et populaire, devenue la profession de foi de la chrétienté. Au milieu des rugissements toujours plus furieux de la mer, les simples paroles du *Credo* s'élevaient comme une protestation de la créature qui oppose sa foi aux violences de la création. Marzou en était à l'attestation de sa croyance à l'arbitre souverain qui doit venir *juger les vivants et les morts*, lorsque son nom crié au milieu des hurlements de la houle l'interrompit.

— Quelle est cette voix? murmura Annette, qui, toute à l'exaltation du moment, avait cru entendre un appel surhumain.

Une ombre intercepta la lumière qui leur arrivait par l'étroite ouverture placée au-dessus de leur tête.

— Jésus! ils y sont tous deux! dit la voix.

— *Iaumic*! s'écrièrent-ils en même temps.

— A nous! du secours! reprit Annette, subitement ramenée à l'espérance.

— Impossible! murmura Loïs; nous sommes perdus!

— C'est à savoir, dit précipitamment *Iaumic;* tout à l'heure le *gros Pierre* était avec sa barque à Penhareng.

— A Penhareng ?

— Au nom du bon Dieu ! tenez ferme, je vais l'amener.

L'enfant avait disparu comme l'éclair : la jeune fille, reprise à la vie retrouva toutes ses angoisses.

— Dieu ! si la barque... arrivait trop tard ! bégaya-t-elle.

Et, sentant le flot atteindre ses pieds :

— Voyez, voyez, Loïs, comme la mer gagne ! Oh ! vous aviez raison, pauvre ami, tout sera inutile ; nous devons mourir ici.

— Il ne faut pas longtemps pour venir de Penhareng, fit observer le *traîneur de grèves* avec hésitation.

— Alors, vous croyez qu'ils nous sauveront ? reprit Annette, qui se précipita sur cet espoir avec l'acharnement crédule de la peur : oh ! si vous le dites, c'est la vérité, Loïs, car vous connaissez la grève mieux que pas un du pays. Regardez, regardez ; n'est-ce pas la voile de la chaloupe de gros Pierre qui paraît là-bas ?

Elle montrait un point blanc qui s'avançait du côté de la mer en se dirigeant vers l'entrée de la grotte.

Marzou secoua la tête, et, s'affermissant sur le rocher, il serra plus fortement la jeune fille contre lui. Le point blanc se rapprocha rapidement; il s'élançait en avant comme un cheval de course, et Annette poussa un cri en reconnaissant une vague monstrueuse qui dominait toutes les autres. La vague arriva à l'arcade, la franchit avec un rugissement, et s'élança dans la caverne qu'elle remplit jusqu'au sommet. Marzou se sentit emporté; mais ses mains, rencontrant les aspérités du roc, s'y crispèrent convulsivement; le flot retomba, et Loïs resta suspendu sur l'abîme avec la jeune fille. Celle-ci, étourdie par le choc, avait détaché ses bras de l'épaule de son compagnon; il fit un effort pour la ramener plus haut en essayant de l'encourager. L'approche du danger suprême lui avait rendu toute son énergie. Annette, animée par ses paroles, se cramponna aux parois de la grotte, afin de résister à la vague qui revenait. Pendant quelques instants, ce fut pour tous deux une lutte horrible et désespérée. Soulevés à chaque lame, suffoqués, étourdis, ils ne reprenaient haleine que pour repousser un nouvel assaut. Les forces allaient leur manquer quand la voix de *Iaumic* leur arriva de nouveau à travers la fissure du rocher.

— Courage, mes gens! criait l'enfant, voici le gros Pierre.

La forme vague d'une chaloupe se débattant contre les flots leur apparut en effet dans la nuit; mais elle s'arrêta à quelque distance de l'entrée, et le patron leur cria des paroles qui se perdirent au milieu du fracas des eaux.

— Que dit-il? demanda la jeune fille.

— Il dit, reprit l'enfant, que l'embarcation ne peut approcher de la grotte sans être brisée.

— Au nom du Christ! un effort pour sauver des chrétiens! cria le *traîneur de grèves*.

— C'est impossible; répéta *Iaumic*, la mer est trop forte; voilà que leur grappin dérape; ils disent qu'ils ne peuvent rester.

— Alors il n'y a plus qu'une chance, s'écria Marzou, qui se redressa avec un effort suprême; appuyez fermement votre bras à mon épaule, *Niette*, et recommandez votre âme à Dieu!

Comme il achevait, une vague énorme l'atteignit, il abandonna le point d'appui auquel il s'était retenu jusqu'alors: Annette poussa un grand cri, et tous deux furent engloutis dans le tourbillon! Mais, ainsi que l'a-

vait prévu le *traîneur de grèves*, le mouvement de reflux les emporta hors de la grotte. Le gros Pierre crut distinguer quelque chose qui passait dans les brisants : il tendit son aviron, et, ramenant à lui Marzou, il le recueillit dans sa barque avec la jeune fille évanouie.

IV

En reprenant ses sens, Annette se retrouva chez elle entourée de voisines, qui, sous prétexte de lui donner des soins, étaient accourues près de son lit et l'accablèrent bientôt de questions. Toutes voulaient savoir pourquoi la jeune fille se trouvait dans la grotte du *Castelli* avec le *traîneur de grèves*, et comment la marée les avait surpris. Annette ne put échapper à cet interrogatoire qu'en feignant un accablement qui l'empêchait de répondre. Quand elles virent qu'elles ne pouvaient rien apprendre, elles se retirèrent l'une après l'autre, échangeant mille conjectures qui se rapprochaient plus ou moins de la réalité.

La jeune fille en entendit assez pour comprendre que la véritable cause ne tarderait pas à être connue, si elle ne l'était déjà, et elle frémit à la pensée de ce qui pouvait en résulter. Le lendemain, à son retour

de la Turbale, son père allait tout apprendre, et après ce qui s'était passé entre eux le jour même, elle ne pouvait espérer lui donner le change. Il verrait dans cette rencontre aux roches du *Castelli*, qui avait failli lui être si funeste, un rendez-vous avec le *traîneur de grèves*, et l'audace de cette désobéissance devait le pousser infailliblement à quelque violence.

Bourrelée d'angoisses, ne sachant à quoi se résoudre et ne pouvant rester sous l'aiguillon de ces inquiétudes, la jeune paysanne se décida à se lever pour se rendre chez le recteur et lui demander conseil.

Elle trouva le vieux prêtre dans son jardin. On jouissait alors de ces belles soirées d'été où la nuit elle-même reste lumineuse, et elle l'aperçut se promenant dans la grande allée que bordait une double ligne de poiriers taillés en gobelets, et à l'extrémité de laquelle se dressait une horloge solaire dont le cadran d'ardoise était décorée de l'inscription sacramentelle : *Et regit et regitur*. M. Lefort venait d'apprendre l'aventure de la fille de Goron, et montra quelque surprise de la voir.

— Dieu soit loué ! je vous croyais en plus mauvais état, ma pauvre *Niette*, dit-il avec bonté, et il me plaît de vous trouver déjà remise d'une si rude secousse.

Vous venez, je l'espère, pour que j'en remercie celui qui vous a conservée?

— Pour cela et pour autre chose, monsieur le recteur, répondit timidement la jeune fille, car je suis en grand souci, et vous seul pouvez me secourir.

— Si ce n'était pas mon devoir, ce serait encore mon plaisir, reprit le vieux prêtre; voyons ce que vous avez à me dire.

Annette regarda dans les allées du jardin faiblement éclairées, comme si elle craignait d'être entendue.

— Faites excuse, dit-elle en baissant la voix; mais j'aimerais mieux parler ailleurs.

— Où donc cela, ma fille?

— Au confessionnal.

— A cette heure, l'église est fermée, vous le savez, fit observer M. Lefort, et si nous rentrons au presbytère, la vieille Cattie vous verra et pourra en parler; croyez-moi donc, enfant, restons ici; Dieu est partout, et je vous réponds qu'il n'y aura que lui et moi à vous entendre.

En parlant ainsi, il avait conduit la jeune paysanne vers une tonnelle qui occupait l'angle du jardin; il s'y assit au coin le plus sombre et montra à sa pénitente

un escabeau de bois sur lequel elle s'agenouilla. Quelques oiseaux, réveillés par cette visite inattendue, s'agitèrent en soupirant dans les feuillées qui recouvraient la tonnelle; puis tout se tut, et l'on n'entendit plus qu'un murmure lointain apporté par la rafale, qui mêlait ses senteurs marines aux parfums du genêt d'Espagne et de la clématite.

Annette commença alors à voix basse, sous forme de confession, le récit de ce qui s'était passé depuis le matin. Une fois la première honte surmontée, elle avoua tout sans réserve et sans rien omettre, car, à son insu, elle trouvait une joie anxieuse à parler de cet amour auquel il faudrait sans doute renoncer. Le vieux prêtre lui laissa cette dernière et cruelle jouissance. Il l'écouta patiemment jusqu'à ce qu'elle eût épuisé tous les aveux et se fût arrêtée, gagnée par les larmes. Il prit alors la parole, non sur le ton du reproche, mais avec une douceur compatissante; il lui fit comprendre les dangers d'un attachement sans issue, que réprouvaient en même temps l'opinion commune et la volonté de son père; il lui prouva enfin sans peine l'urgence d'une séparation dont elle avait elle-même pressenti la nécessité pour sa propre réputation et pour la sûreté de Marzou.

Restait la difficulté de faire partager ce sentiment à Marzou lui-même. M. Lefort s'en chargea; il loua la jeune fille de sa démarche, l'engagea à supporter vaillamment l'épreuve, et la renvoya, sinon guérie, au moins fortifiée.

Le lendemain, qui était un dimanche, elle attendit son père avec un mélange de terreur et d'impatience; mais l'heure de la messe arriva sans que le patron ni Lubert fussent de retour.

Annette se rendit à l'église le cœur palpitant d'angoisse. La foule endimanchée arrivait de tous les hameaux voisins, et l'on ne s'entretenait que de l'aventure du *Castelli*. Elle ne put se dérober à la curiosité générale qu'en se réfugiant près de l'autel. Là, son premier regard rencontra le *traîneur de grèves*, Annette ignorait le résultat de son entrevue avec M. Lefort, et n'osa interroger ses traits. Agenouillée devant le chœur, elle demeura les yeux fixés sur son livre, s'efforçant de retenir sa pensée dans la prière et la sentant toujours lui échapper. Ce fut seulement au milieu de l'office, quand M. Lefort monta en chaire, qu'elle osa relever la tête.

Le prédicateur avait pris pour texte ces mots de l'Écriture : « Heureux ceux qui pleurent ! » et, bien que

son sermon fût aussi simple et aussi court que d'habitude, la jeune fille ne put l'entendre sans être émue jusqu'au fond de l'âme. On eût dit que les encouragements du vieux prêtre s'adressaient particulièrement à elle et à Louis ; mais, lorsqu'au moment de quitter la chaire, il s'arrêta un instant et recommanda aux prières de ses paroissiens un des leurs qui allait partir dans quelques instants, Annette sentit tout son sang refluer vers son cœur. Elle se tourna vivement du côté de Marzou ; il était à son banc, si triste et si pâle, qu'elle ferma les yeux, et appuya son front sur le livre qu'elle tenait, afin de cacher ses larmes. La messe s'acheva sans qu'elle eût pu retrouver la force de maîtriser son émotion. Elle resta à la même place, plongée dans une amertume qui avait l'apparence du recueillement, tandis que l'église se vidait peu à peu, et que des groupes de causeurs se formaient dans le cimetière et sur le port.

Un certain nombre de bateaux venaient de rentrer pour se mettre à l'abri du vent furieux qui commençait à labourer la mer. Après avoir examiné l'horizon et fait leurs remarques sur le gros temps qui se préparait, les pêcheurs et les paysans réunis à l'entrée de la jetée recommencèrent à parler de l'événement de la veille, sur lequel ne manquaient ni les versions diffé-

rentes ni les malicieux commentaires. Lubert, qui venait de débarquer, les entendit d'abord sans se rendre compte ; mais lorsque le gros Pierre, qui survint, eut expliqué comment il avait sauvé *Niette* et le *traîneur de grèves*, il courut à Goron, qui s'occupait de mettre les deux embarcations en sûreté, et lui raconta à sa manière ce qu'il venait d'apprendre. Le marin devina plutôt qu'il ne comprit. Il laissa là sa besogne, rejoignit vivement le groupe et s'informa au juste de ce qui s'était passé. Quelques mots suffirent pour le mettre au courant. Son premier cri fut de demander où était Marzou.

— Sauvé! te dit-on ! répéta ironiquement gros Pierre. As-tu déjà peur que ta fille soit veuve ?

— Ainsi il est au bourg? reprit Goron.

— Tout à l'heure je l'ai vu à l'office.

Le patron enfonça son chapeau de toile goudronnée et boutonna sa veste.

— Grand Luc, s'écria-t-il en se tournant vers son matelot, il nous faut le *traîneur de grèves* mort ou vivant.

— Je cours vous le prendre, répondit Lubert, qui fit un pas vers la maison de Louis.

En ce moment, ce dernier sortait avec *Jaumic*, por-

tant un léger paquet au bout d'un bâton appuyé sur son épaule. Le patron courut à sa rencontre, le saisit par la main, et le traîna vers le groupe de paysans.

— Que voulez-vous, père Goron demanda le jeune homme d'une voix troublée.

— Que tu dises ici devant tout le monde pourquoi la *Niette* était hier avec toi à la grande grotte, répliqua le marin, dont le regard, rivé sur Louis, avait une expression de haine mal contenue ; mais on te demande la vérité, entends-tu bien, rien que la vérité, car, bon sens de Dieu ! si tu ne la dis pas, ce sera ton dernier mensonge !

— Je n'ai point à mentir, dit le *traîneur de grèves* ému, mais d'un ton libre. Vous aviez menacé, il paraît, de me faire un mauvais parti ; votre fille a eu peur, et, comme elle allait chercher la *Rougeaude*, elle est descendue aux roches de *Castelli* pour m'avertir.

— Et le gars et la fille ont causé si fort, qu'ils n'ont pas entendu la mer venir, ajouta le gros Pierre en riant ; du diable si ça a besoin d'explications !

Goron se retourna vers le pêcheur les poings fermés ; mais, reportant tout à coup sa colère sur le *traîneur de grèves* :

— Tu entends, vagabond ! s'écria-t-il, voilà, grâce à toi, la *Niette* diffamée.

— Ne croyez pas cela, maître Goron, dit vivement Marzou, une gausserie n'est pas un jugement ; ceux qui ont connu votre fille depuis ses premières pâques ne la condamneront pas ainsi sur un mot, et le gros Pierre lui-même, qui a sauvé son corps, ne voudrait pas tuer sa bonne renommée.

— Non, par mon baptême ! reprit le pêcheur, touché de l'appel du jeune garçon à sa bienveillance ; que les crabes me mangent les yeux, si j'ai voulu faire tort à la *Niette !* Ce que j'en ai dit, c'est simplement pour parler, et parce que tout le monde sait que tu lui veux du bien !

— C'est faux ! s'écria Goron en frappant du pied. Grêle et tonnerre ! réponds-lui donc que c'est faux; dis que la *Niette* ne t'est rien, que tu la sais trop haut pour toi ; dis que tu n'y as jamais pensé ! dis-le tout de suite !

— Faites excuse, maître Goron, mais je ne puis mentir, répondit le *traîneur de grèves* avec une fermeté triste.

— Alors tu avoues ton effronterie, chien de bâtard !

s'écria le patron exaspéré. As-tu entendu, Lubert? voilà celui qui veut prendre ta place à la barre.

— C'est bon ! dit le grand Luc, qui, n'ayant pu jusqu'à ce moment mettre un mot dans la discussion, saisit l'occasion d'y mettre le poing; pour lors nous allons voir qui éreintra l'autre; voyons, vite, ôte ta veste !

— C'est inutile, dit tranquillement Louis, je sais que tu es plus fort que moi.

Les spectateurs firent entendre un murmure d'étonnement.

— Voyez-vous ça ! il n'ose pas ! s'écria d'un ton triomphant Lubert, qui retroussait ses manches de laine et montrait ses bras d'athlète, mais j'ai tout de même envie de le corriger.

— Non, dit Goron, cela me regarde.

Et, s'approchant du *traîneur de grèves* presque à le toucher, il reprit, les dents serrées :

— Tu as peur du grand Luc, misérable couard ! Eh bien ! voyons si tu auras plus de cœur avec un autre.

Il avait levé lentement la main, et frappa le jeune garçon au visage. Celui-ci chancela; un jet de sang rougit ses lèvres, mais il ne fit aucun mouvement.

— Quoi ! s'écria le patron, que cette immobilité

sembla mettre hors de lui, n'as-tu pas même le courage de te défendre, et faut-il redoubler?

Un second coup, puis un troisième atteignit Marzou, qui resta toujours impassible. Il s'éleva cette fois une huée parmi les pêcheurs. Les railleries et les injures assaillirent le *traîneur de grèves*. Sans rien répondre, il essuyait le sang qui lui couvrait le visage.

Dès le premier coup porté par le patron, *Iaumic* s'était élancé au secours de son frère une pierre dans chaque main; mais, en voyant qu'il n'essayait aucune défense, il était resté à quelques pas stupéfait et presque indigné. Quant à Goron, arrêté malgré lui par l'attitude passive de son adversaire, il en revenait à des menaces, lorsqu'il fut interrompu par des cris au milieu desquels retentissaient son nom et celui de Lubert. Il se retourna et aperçut plusieurs habitants du bourg qui accouraient en montrant la mer.

— Eh bien! qu'ont-ils donc à héler ainsi? demanda gros Pierre.

— Là-bas! voyez, à l'île du Met! répondirent les voix.

— A l'île du Met? Après? qu'y a-t-il?

— Le pavillon de détresse!

Tous les yeux se fixèrent sur le point indiqué, et

l'on aperçut en effet le drapeau qui flottait éclairé par un rayon de soleil.

— Le diable me brûle si ce n'est un signe de malheur! fit observer gros Pierre, car le Béarnais n'arbore pas son chiffon pour peu de chose.

— D'autant qu'au dernier voyage, quand nous avons ramené le bétail de l'île, il grelottait la fièvre, ajouta un paysan.

— Alors qui donc ira à son aide? demanda une femme.

— C'est affaire aux patrons de l'île, répondit gros Pierre.

Tout le monde regarda Goron et Lubert ; mais le premier, qui examinait la mer depuis un instant, haussa les épaules.

— Les patrons de l'île ne sont pas des marsouins, répondit-il brusquement; que les marins, s'il y en a ici, regardent devant eux.

Les flots avaient en effet, dans ce moment, un aspect redoutable et sinistre. Labourés par un vent nord-ouest qui grandissait de minute en minute, ils s'entr'ouvraient en sombres sillons au sommet desquels courait une écume à reflets verdâtres. Une rumeur profonde, venant du large, grondait le long des côtes

comme un lugubre avertissement. A l'horizon, quelques traînées lumineuses perçaient encore les nuages; mais partout ailleurs le ciel touchait les eaux.

— Pour dire la vérité, le temps a une mauvaise figure, répondit gros Pierre; tout à l'heure le feu va être à la mer, et ceux qui sortiront du port n'auront qu'à se recommander de leur saint, car l'aviron ni la voile ne pourront les conduire.

— Au diable! dit Lubert, vous savez bien qu'aucun chrétien ne s'embarquera tant que cette brise carabinée chantera à ses oreilles.

— Ah! si j'avais une chaloupe! s'écria le *traîneur de grèves*, qui depuis le premier moment étudiait le ciel et la mer avec une impatience anxieuse.

Le grand Luc se retourna vers lui :

— Une chaloupe! répéta-t-il ironiquement, et qu'est-ce que tu en ferais, poltron?

— Ce que tu n'oses pas en faire! répondit Louis, dont les yeux s'étaient animés; j'irais porter secours à celui qui en demande.

— Toi! s'écria Lubert en éclatant de rire, ah! bien, fameux! Entendez-vous, dites-donc, vous autres? le bâtard a déjà oublié l'affaire de tout à l'heure.

— Tout à l'heure, reprit Marzou, je t'ai dit que tu étais plus fort que moi ; maintenant prouve que tu as autant de cœur ; prends ta barque, et partons ensemble pour l'île.

Lubert parut embarrassé ; il regarda ceux qui l'entouraient, et, voyant tous les yeux fixés sur lui, il haussa les épaules.

— Comment trouvez-vous ça, patron ? dit-il en s'adressant à Goron. Le *traîneur de grèves* qui se croit plus de vaillantise que nous !

— Si je me trompe, embarque avec moi, dit Louis.

— Merci ! répliqua le grand Luc en haussant les épaules, je ne veux pas engraisser les *peaux bleues* (1).

— Ainsi vous laissez là-bas un abandonné sans secours ? s'écria Louis avec chaleur et en promenant un regard sur ceux qui l'entouraient. Ah ! c'est Dieu qui me venge alors. Tout à l'heure vous m'avez regardé comme un lâche parce que j'ai cédé à plus fort que moi ; mais la force, c'est le hasard qui la donne, tandis que le courage vient de notre volonté. Que ceux qui ont ri de voir mon sang couler montrent maintenant qu'ils avaient le droit de rire. Voyons, je les défie à mon

(1) Espèce de chiens de mer de la famille des requins.

tour; qu'on me donne une barque, et qu'ils en prennent une; ce sera un duel à la voile et sur la mer avec une bonne action ou la mort au bout; n'y a-t-il donc plus maintenant que moi à avoir ici du cœur?

— Il y en a au moins un autre, s'écria le père d'Annette, qui avait écouté jusqu'alors les yeux fixés sur le *traîneur de grèves;* quand ce serait l'enfer, il ne sera pas dit que Goron aura refusé d'y aller. Prends la barque à Lubert, je monterai la mienne avec lui.

— Avec moi! s'écria le grand Luc effaré.

— As-tu peur? interrompit brusquement le marin; reste alors, j'irai seul.

— Ce n'est pas cela, patron, balbutia le géant, qui hésitait évidemment entre la crainte du péril et celle du mépris; mais la chose est impossible, vu que le *traîneur de grèves* ne peut manœuvrer seul ma chaloupe.

— Eh bien! est-ce que nous ne serons pas deux, grand lâche? s'écria *Iaumic,* et ne vas-tu pas reculer à cette heure, parce que la mer est plus forte que toi? Viens, *Loïs,* et laissons-le dans sa honte, s'il n'ose pas faire comme nous.

L'enfant avait pris la main de son frère; tous deux

descendirent vers le canot, dont ils se mirent sur-le-champ à dresser le mât et à préparer les voiles. Goron s'était dirigé vers la seconde embarcation, où il en faisait autant, assez mal secondé par Lubert, à qui l'inquiétude avait ôté son peu d'intelligence. Pendant ce temps, les spectateurs réunis sur le quai se communiquaient leurs craintes, et condamnaient unanimement cette téméraire entreprise. Les femmes surtout, attirées par l'annonce de l'étrange défi, répétaient tout haut que c'était une honte de laisser ainsi des chrétiens courir à la mort, et excitaient les hommes présents à s'y opposer ; mais le gros Pierre secoua la tête.

— Les coiffes blanches ne peuvent pas comprendre la chose, dit-il sérieusement : maintenant c'est une bataille entre eux, ils y ont leur honneur, et, pour Marzou et Goron, mieux vaudrait périr que s'arrêter.

Ses compagnons approuvèrent silencieusement ; mais les femmes s'écrièrent qu'un pareil combat offensait Dieu, et qu'avec le corps il exposait l'âme. Quelques-unes proposèrent d'avertir le recteur et la *Niette*, ce qui fut approuvé, et l'on courut les chercher.

Cependant les deux chaloupes venaient de déborder pour gagner à l'aviron l'extrémité de la jetée ; elles y arrivèrent presque en même temps, et s'arrêtèrent pour

hisser les voiles. Le moment fut, pour tous les spectateurs, saisissant et solennel. Ils regardaient avec une curiosité fiévreuse ces deux barques encore en sûreté à l'abri du môle, mais que quelques brasses seulement séparaient de la mer furieuse. Aussi, lorsque les voiles, dont on avait pris tous les ris, se dressèrent le long des mâts, il y eut un mouvement général, entrecoupé de quelques cris de frayeur. Marzou et Goron, qui se tenaient à la barre, se retournèrent vers le port et saluèrent en agitant leurs chapeaux. Presqu'au même instant les canots, qui avaient dépassé la jetée et entraient dans le lit du vent, partirent comme deux chevaux de course, tellement inclinés, que le bas de leurs taille-vent trempait dans les flots.

Ils approchaient du grand chenal où le courant augmentait le danger, lorsque *Niette* et le curé arrivèrent sur le port. En apercevant les voiles qui fuyaient vers le sud, la jeune fille poussa un cri, joignit les mains et sentit ses jambes fléchir.

— Jésus ! trop tard ! bégaya-t-elle en s'appuyant au mur du cimetière.

Le vieux prêtre lui-même ne put retenir une exclamation de douleur; il s'informa vivement aux pêcheurs rassemblés des circonstances du défi, et, quand ils lui

eurent tout raconté, il leur demanda plus bas si le danger était véritablement grand. Les pêcheurs se regardèrent sans répondre et haussèrent les épaules. Enfin gros Pierre, qui suivait les barques de l'œil, fit un geste de mauvais augure.

— Hormis le jusant qui les aide, tout est contre eux, dit-il ; le vent les hâle toujours au sud, et il leur faudra courir bord sur bord dans un courant où chaque *copeau* (1) peut les remplir. Sans compter que s'ils approchent de l'île, ils trouveront les rafales, et alors, gare à chavirer ! — Puis, M. le recteur peut voir lui-même que la mer a une mauvaise figure ; partout des vagues courtes qui sciení une barque en deux morceaux ; l'orage est sous l'eau, et c'est bien le pire. Regardez, ne dirait-on pas que la mer bout et fume ? Le diable y a mis le feu ! A bien dire, on ne peut jamais croire des hommes perdus tant qu'ils ont une planche sous leurs pieds et un chiffon de toile sur leurs têtes ; mais aussi vrai que j'ai été baptisé, si j'étais dans leurs peaux, je n'aurais plus d'espérance que dans la miséricorde de la Trinité.

— Adressons-nous donc à elle, dit M. Lefort avec

(1) *Copeau*, nom donné à la lame qui *embarque* dans un canot.

ferveur, et demandons-lui ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes, un miracle!

A ces mots, il entra dans le cimetière, et, s'arrêtant au pied de la croix, commença à haute voix la prière consacrée par l'Église aux voyageurs en péril. Les femmes, agenouillées sur les tombes, répétaient en chœur les répons, tandis que les hommes, debout et tête nue, regardaient alternativement le prêtre et l'horizon.

Annette était restée parmi eux, et, bien que ses mains se fussent jointes, bien que sa bouche répétât machinalement la prière, ses yeux ne quittaient point la mer, où se trouvait alors exposé tout ce qu'elle aimait.

Les deux barques continuaient à louvoyer à peu de distance l'une de l'autre, mais diversement dirigées. Tandis que celle du *traîneur de grèves* marchait à petite toile, en courant de longues bordées et en évitant le flot,celle de Goron, comme impatiente d'être suivie, naviguait au plus près et s'efforçait de piquer dans le vent, malgré la grosseur de la mer. Plusieurs fois on la vit s'enfoncer dans la lame, y rester prise un instant, et ne se relever qu'avec peine. Les plus vieux

pêcheurs désapprouvèrent à demi-voix l'imprudence du patron.

— Il veut arriver le premier par orgueil, dit l'un d'eux ; que Dieu lui pardonne ! l'orgueil le perdra.

— Le voilà qui change de bord, reprit gros Pierre ; toujours trop court !

— Et il va entrer dans le *grain*, ajouta le premier interlocuteur. Sur mon salut ! c'est à cette heure, mes gens, qu'il faut prier pour lui.

La barque de Goron approchait en effet d'une espèce de nuée qui rampait sur les flots et coupait la zone de lumière par une barre ténébreuse qu'il fallait traverser. Au delà apparaissait l'île du Met, éclairée par ces lueurs fauves et rougeâtres des soleils d'orage. En approchant du *grain* la chaloupe de Goron sembla soulevée hors de la mer et se précipita comme une flèche dans le nuage sombre ; celle de Marzou, qui arriva peu après, y entra obliquement et en se glissant. La disparition des deux barques fut suivie d'un saisissement qui se trahit par un silence général. Tous les spectateurs attendaient, le cou tendu et le cœur serré ; mais les minutes se succédaient sans qu'on vît rien reparaître, et l'angoisse devenait de l'épouvante. Les plus vieux pêcheurs, qui avaient calculé le temps nécessaire pour

franchir la nuée, se regardaient et hochaient tristement la tête.

— Voilà ce que je craignais, dit tout bas celui qui avait déjà parlé. Quand ces *grains* mènent le vent, on dirait les soufflets du diable. Rien ne peut tenir devant eux.

— Minute ! interrompit gros Pierre, qui couvrait ses yeux de sa main pour mieux distinguer. Est-ce que je ne vois pas là-bas quelque chose qui sort de la brume?... au vent de l'île... ça flotte à la houle... tenez..., là, au haut de la vague ! On dirait un chiffon blanc en manière de voile.

— C'est une barque chavirée ! s'écria un jeune pêcheur dont la vue était plus perçante.

A ce cri, la prière fut interrompue ; les femmes et M. Lefort lui-même accoururent. L'objet signalé par gros Pierre se montrait maintenant de manière à ne laisser aucun doute : c'était bien une chaloupe, mais remplie et roulée par les flots. Annette, qui l'avait distinguée comme tout le monde, était tombée à genoux et sanglotait les bras tendus vers la mer, tandis que les femmes groupées autour d'elle prodiguaient ces marques bruyantes de compassion qui, loin d'adoucir la douleur, l'exaltent et l'entretiennent.

Tout à coup un nouveau cri retentit parmi ceux qui avaient continué à regarder, et toutes les mains désignèrent un point de l'horizon. Une seconde chaloupe sortait de la ligne, ténébreuse comme un goëland effaré, la quille presque hors de l'eau, et naviguant au plus près :

— Voyez ! la voile rouge ! c'est le *traîneur de grèves !* s'écria le gros Pierre.

— Il va au secours de Goron, ajoutèrent toutes les voix.

— Pourvu qu'il arrive à temps !

— Il a largué ses ris !

Marzou semblait, en effet, avoir renoncé à sa prudence, et courait toutes voiles dehors vers la barque chavirée. Il l'atteignit bientôt ; on vit sa voilure s'abattre, et l'on comprit qu'il travaillait au sauvetage des naufragés, mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, s'il était arrivé à temps. Chacun hasardait une conjecture presque aussitôt contredite ; enfin, après une assez longue station, qui fut diversement expliquée par les spectateurs, le *traîneur de grèves* remit à la voile et tourna l'île pour aborder à la *coire espagnole*.

Dès qu'il eut disparu, M. Lefort s'approcha d'An-

nette, qui était restée à genoux, dans un abattement désolé.

— Levez-vous, ma fille, dit-il, avec un accent de douce autorité ; que vous ayez à remercier Dieu ou à lui demander des consolations, venez le prier !

Et, la prenant par la main, il entra avec elle à l'église.

V

Tandis que les habitants de Piriac, réunis sur le port, se livraient à mille suppositions contradictoires, et qu'Annette continuait à prier devant l'autel de la Vierge avec une ferveur anxieuse, le drame commencé sur la grande terre se dénouait à l'île du Met, dans la cabane même de Marillas.

Près du foyer, où pétillaient des varechs desséchés, étaient assis Goron et Lubert, tels qu'ils avaient été sauvés par le *traîneur de grèves,* mais dans des dispositions singulièrement différentes. Le premier n'avait eu qu'à revenir à lui pour reprendre sa fermeté sombre, et, plus humilié qu'épouvanté de son naufrage, il tordait en silence ses manches de toile rousse qui ruisselaient d'eau de mer. Le grand Luc au contraire, les yeux dilatés, les lèvres pâles, tout le corps agité d'un mouvement convulsif, murmurait des interjections

confuses et n'était point encore remis de son effroi. L'agonie qu'il venait de subir, cramponné sur la barque naufragée, avait brisé sa force, et les muscles lui manquaient, faute de cœur. On eût dit un de ces chênes à robuste apparence, mais creux au dedans, et que la première tempête couche à terre.

Vers le fond de la cabane, Marillas, étendu sans mouvement sur une couchette de matelot, faisait entendre la respiration sifflante qui annonce l'approche du moment suprême. Penché vers lui, Marzou suivait avec émotion cette dernière lutte entre la vie et la mort, et aux pieds de l'agonisant, *Iaumic* agenouillé répétait la seule prière qu'il eût apprise de sa mère.

Après un assez long silence, Goron se leva en se secouant d'un air farouche comme un loup qui sort de sa *reposée ;* il alla regarder à l'étroite fenêtre qui donnait sur la mer, et, revenant vers le foyer :

— Allons, debout ! dit-il brusquement et à demi-voix au grand Luc, voici le vent qui mollit, nous allons avoir une *acalmie,* faut en profiter pour repêcher la chaloupe.

— Où donc ? quelle chaloupe ? bégaya Lubert, qui tourna vers le marin son visage hébété.

— Celle que tu as fait chavirer, faute de filer l'é-

coute ! répliqua Goron avec colère ; elle doit être au vent de l'île ; avec ta barque, nous pourrons la remorquer.

— Comment ! vous voulez réembarquer à cette heure, s'écria Lubert, quand la mer est encore en danse ! mais vous ne l'entendez donc pas sur les roches ? Du diable si j'expose ma barque ni mon corps !

Le patron le couvrit d'un regard de mépris.

— Grand cadavre ! dit-il en souriant amèrement ; pour avoir été roulé quelques moments dans la lame, le voilà devenu plus couard qu'une fille ! L'eau de mer lui a noyé le cœur.

— C'est bon ! interrompit le géant avec un frisson de souvenir auquel se mêlait une sorte de colère ; mais je vous conseille de ne pas revenir sur les choses, vu que vous êtes cause de tout.

— C'est donc moi qui ai manqué, par peur, à la manœuvre ? demanda ironiquement Goron.

— C'est vous qui m'avez forcé à vous suivre, reprit le grand Luc d'un ton de rancune ; quand le *traîneur de grèves* nous défiait d'embarquer, est-ce que j'avais donc besoin de répondre ? Je l'aurais fait taire à volonté avec mes poings ; mais vous avez voulu accepter par fausse gloire. C'était bien la peine de venir ici, à

travers cinq cents morts, pour entendre un homme râler !

Marzou, qui était toujours au lit du mourant, se retourna et fit signe de la main.

— Plus bas, au nom de Dieu ! dit-il; maître Luz peut vous entendre.

Lubert haussa les épaules.

— Oui, oui, reprit-il entre ses dents, nous avons fait une belle campagne, et dont je conseille au patron de se vanter ! Trop heureux s'il n'y perd que sa barque !

— Ah ! je saurai bien la retrouver, répondit le marin, qui remettait sa veste, et, puisque tu n'as pas assez de nerf pour m'aider, j'irai seul.

— Maître Goron ne me refuserait pas, j'espère, d'aller avec lui, dit le *traîneur de grèves* en s'approchant; mais je ne voudrais pas quitter le Béarnais pendant la grande angoisse, et il n'y a rien à craindre pour la barque. J'ai filé à l'avant et à l'arrière les deux grappins qui la tiennent mouillée, le nez à la vague ; dans huit jours, on la trouverait à la même place.

— C'est une idée, cela ! reprit le patron, qui semblait ne louer Marzou qu'avec embarras et répugnance ; je ne te croyais pas l'œil si marin !

— Maître Goron aura oublié qu'autrefois il me prenait souvent pour matelot, dit Marzou, et qu'à bonne école il est facile de profiter !

Le marin jeta un regard de côté sur le jeune garçon, comme s'il se fût défié du compliment ; mais l'accent avait été si simple et la physionomie si sincère, qu'il dut l'accepter comme il avait été fait, sans arrière-pensée.

— C'est bon ! dit-il sourdement ; pour lors on attendra, et, quand la mer n'aura pas plus de vagues qu'un marais salant, peut-être que le grand Luc pourra retrouver assez de courage pour prendre l'aviron.

— Ah ! il faudra pourtant que ça finisse ! s'écria Lubert, qui, honteux de sa lâcheté et incapable de la vaincre, s'irritait qu'on la rappelât ; vrai, patron, vous seriez capable de faire enrager un agneau ! On dirait que vous tenez à me voir noyé !

— Tu le serais maintenant sans le *traîneur de grèves*, fit observer ironiquement Goron, qui sentait par lui-même ce que ce souvenir devait avoir d'humiliant pour le grand Luc.

Celui-ci frappa du pied.

— Tonnerre ! je ne parle pas de ça ! reprit-il, et

d'ailleurs c'est un service qu'il vous a rendu aussi bien qu'à moi.

Marzou voulut s'entremettre, mais le patron et son matelot étaient trop animés pour accepter sa médiation.

— Remercie le bâtard d'avoir pris ta barque, dit Goron en ricanant; si tu l'avais conduite, elle serait maintenant au fond de la baie.

— J'aurais du moins pu en acheter une autre, répliqua brutalement Lubert, vu que je ne suis pas un gueux comme il y en a !

— Parles-tu pour moi? demanda le marin dont l'œil s'allumait.

— Pour vous moins que pour les autres, objecta Lubert avec un rire grossier, puisque mes écus vont entrer dans votre famille.

Goron, qui s'était rassis au foyer, se leva d'un bond.

— Mille dieux ! pas plus tes écus que toi-même, misérable brute ! s'écria-t-il en éclatant.

— Bien dit, patron ! murmura une voix faible, mais distincte.

Goron releva la tête : le visage du mourant s'était retourné vers le foyer; sa respiration semblait plus

libre, et il y avait dans son regard une lucidité singulière. Marzou courut à lui avec une exclamation de joie.

— Dieu soit béni ! vous êtes mieux, maître Luz, dit-il en se penchant vers le malade ; ce n'était qu'une crise, et la voilà passée.

Le Béarnais fit un mouvement de paupières, un vague sourire passa sur ses lèvres crispées.

— Prépare toujours le cierge et l'eau bénite, reprit-il de cette voix lente qu'il semblait ménager ; mais, avant d'aller chercher ce qu'on trouve là-bas, j'aurai du moins le contentement de savoir que la *Niette* n'épouse pas ce sauvage.

— J'aimerais mieux la voir porter au cimetière avec la couronne blanche sur son linceul ! dit le marin, qui lança à Lubert un regard de colère et de dédain.

— Mieux vaut encore la conduire à l'église avec le bouquet argenté (1), dit Marillas, et cela vous est facile, patron ; car il y a ici un autre garçon épris d'amitié pour la *Niette*, et, si j'ai bien entendu, vous avez été content de le trouver tout à l'heure sur la mer.

(1) Le bouquet des mariées est composé de fausses fleurs ornées de feuilles d'argent.

— Je ne suis pas pour nier les services qu'on me rend, répondit le marin d'un air sombre.

— C'est un commencement de disposition à les payer, continua le Béarnais, et peut-être bien que la *Niette* s'en chargerait sans trop de déplaisance.

Lubert frappa sur sa cuisse.

— A la bonne heure ! cria-t-il avec un rire méprisant, en voilà un gendre qui sera glorieux pour maître Goron ! Je voudrais seulement savoir ce qu'il répondra à la mairie, quand on lui demandera de qui il est fils ?

— Il répondra, dit Marillas, qu'il est fils de son courage et de son intelligence. Ce sont des parents que tu n'as pas eus, toi, grand Luc, car si tu étais né sans ressources comme *Loïs*, au lieu de glaner honnêtement ton pain sur les rochers et les grèves, tu vagabonderais maintenant par les routes avec les voleurs ou les mendiants.

— C'est bon, dit Lubert, qui ne se sentait pas de force à répondre ; on ne vous parle pas à vous, Béarnais ; occupez-vous de mourir, et laissez en repos ceux qui ont la force de vivre. Vous aurez beau parler d'ailleurs, le *traîneur* n'en restera pas moins trop

gueux pour nourrir une femme, lui qui ne sait pas seulement un métier.

— Lubert a vu que je pouvais conduire une barque, objecta Marzou.

— Quand tu trouves quelqu'un pour te prêter la sienne, acheva brutalement le grand Luc; mais dis-nous un peu où est ta chaloupe ?

— Ici, interrompit Marillas vivement, je vais te la montrer.

Et, faisant signe au *traîneur de grèves* de l'aider, il se souleva sur son coude gauche, glissa la main droite sous sa paillasse, chercha quelque temps et en retira enfin une pochette de cuir qu'il ouvrit. Des louis d'or s'éparpillèrent sur la couverture.

— Il y a là près de quinze cents francs, reprit-il; c'est deux fois plus qu'il ne faut pour acheter une barque. Si je vis, *Loïs* me les rendra peu à peu ; si je meurs, comme vous en êtes bien sûrs, tout est pour lui. Que peux-tu dire à cela, grand Luc ?

— Moi ? rien, *monsieur* Luz, dit le géant qui n'avait jamais vu tant d'or et se trouvait subitement intimidé devant le possesseur d'une pareille somme ; à cette heure, le patron ne peut pas manquer d'être pour

le *traîneur de grèves ;* mais, pas moins, je me demande pourquoi vous êtes ainsi contre moi !

Un éclair passa sur les traits livides du mourant ; il leva lentement la main et montra la muraille au pied de son lit : le *cobriau* tué par le grand Luc y était suspendu le bec entr'ouvert et les ailes pendantes. Lubert déconcerté baissa la tête.

— Je t'avais averti qu'il venait une heure où les faibles se revengeaient, dit Marillas d'un accent de rancune ; tâche de ne pas l'oublier désormais. Et vous, Goron, ne refusez pas le bonheur de votre fille par mauvaise gloire, et donnez la main à ce brave gars en signe de promesse.

Le marin parut hésiter. Il regarda l'or dispersé sur le lit, puis le grand Luc, qui tournait son bonnet d'un air de ressentiment sournois, enfin Marzou, dont les traits étaient épanouis par l'espérance, et, prenant son parti :

— Au diable le *qu'en dira-t-on !* s'écria-t-il. Après tout, je ne connaissais pas *Lois ;* c'est un vrai matelot. La *Niette* et lui peuvent s'arranger, et que la fièvre m'étrangle si je les dérange !

Il avait tendu la main à Marzou, qui la serra avec

un cri de joie, puis se retourna vers le Béarnais en se laissant glisser à genoux près du lit.

— Ah ! c'est maintenant qu'il faut que vous viviez pour voir les heureux que vous aurez faits ! s'écria-t-il avec un élan de reconnaissance.

Le mourant ne put répondre sur-le-champ. Laissant une de ses mains au *traîneur de grèves*, qui la couvrait de baisers, il posa l'autre sur sa tête en silence; deux petites larmes coulaient le long de ses joues plombées. Enfin il fit un effort et murmura :

— Que Dieu te bénisse ! mon fils ; grâce à toi, je meurs avec la pensée que quelqu'un m'aimera après ma mort !

Marzou voulut protester contre ce dernier mot et énumérer les chances de salut qui restaient au malade ; mais Luz lui fit signe de se taire et se mit à lui expliquer ses dernières volontés. Il désirait être enterré dans l'île, et demanda que le premier voyage de la barque achetée pour Annette et Marzou fût une visite à sa tombe. Il leur légua le bétail qu'il avait élevé, mais en exigeant la promesse qu'ils ne le livreraient jamais au couteau du boucher; enfin vinrent les explications relatives à ses affaires.

Jusqu'au soir, il s'occupa ainsi de tout régler, s'in-

terrompant de loin en loin pour tomber dans une courte somnolence ; vers le milieu de la nuit, son agonie commença, et il mourut aux premières lueurs de l'aube, la tête appuyée sur l'épaule de Louis.

Tous ses vœux furent accomplis. La *Niette* et le *traîneur de grèves*, heureusement mariés grâce à lui, vinrent tous les ans, à l'anniversaire de sa mort, prier à la place où il reposait, jusqu'à ce que la construction du fort élevé au milieu de l'île eut nécessité le transport des restes de Luz Marillas au cimetière de Piriac, sous une pierre grossièrement gravée, qui indique encore sa sépulture.

LE GARDIEN DU VIEUX PHARE.

I

La côte qui s'étend de l'embouchure de la Loire à celle de la Gironde a pour avant-garde une ligne de petites îles qui commence à Noirmoutiers, se termine à Oléron, et que semble relier entre elles des milliers de brisants. Ces sommets inégaux d'une chaîne de montagnes submergées multiplient d'autant plus les dangers de la navigation côtière, que les courants y portent les navires, et que dans les nuits d'orage le plus habile pilote ne peut reconnaître les écueils qu'au moment où il n'est plus temps de les éviter. De là l'érection de phares qui éclairent la course des caboteurs en leur révélant de loin le danger.

A l'époque, déjà un peu éloignée, qui nous a fourni les éléments de cette histoire, la plus ancienne des tours à feux indicateurs situées entre la Loire et la Gironde, connue sous le nom de *vieux phare*, était confiée à un seul gardien. Simon Lavau vivait là depuis neuf années, sans autre compagnie que les flots qui passaient en murmurant au pied de son îlot et les oiseaux de mer qui voletaient alentour en poussant leurs cris aigus. La petite chambre ronde qui lui avait été ménagée vers le sommet de la tour, au-dessous même de l'appareil à réflecteur, n'était guère plus spacieuse que la cabine du moindre navire côtier; mais, si étroite qu'elle fût, elle lui suffisait. Simon avait là son cadre, son coffre de matelot, une table de sapin, quelques planches pour poser ses ustensiles de ménage, un portrait de Jean Bart et un crucifix. Chaque samedi, une barque sortait du petit port situé presque en face, et distant d'environ trois lieues marines, pour lui apporter les provisions de la semaine. S'il avait besoin, dans l'intervalle, de quelque secours pressant, un pavillon hissé au sommet de la tour avertissait le patron, qui devait mettre aussitôt à la voile pour le vieux phare.

Un jour cependant le patron arriva de lui-même et sans être averti, amenant à Simon Lavau un remplaçant tem-

poraire. Il venait avertir le vieux gardien que sa sœur mourante le réclamait.

La barque cingla aussitôt vers le port, qui se dessinait au loin dans la brume du soir. A l'arrière, près du patron qui tenait la barre, était assis le gardien du vieux phare. Lavau pouvait avoir au plus soixante ans ; mais son front chauve, ses joues hâves et sa bouche édentée accusaient les longues fatigues de la mer. Rien n'eût frappé dans son costume de simple matelot, s'il n'eût porté, sur sa veste de drap bleu, un ruban déteint auquel pendait une croix d'honneur noircie par le temps. Simon la devait à un acte héroïque dans lequel se révélait tout son caractère. Resté seul à bord d'une canonnière que deux bricks anglais avaient forcée à faire côte, il s'était enveloppé du pavillon tricolore et avait sombré à son poste, sans vouloir ni fuir ni se rendre. Une vague le rejeta au rivage, enseveli dans son glorieux linceul, et un hasard providentiel amena des paysans qui le rappelèrent à la vie. L'aventure fut heureusement connue, l'histoire répétée et elle lui valut cette décoration qu'il portait comme un témoignage de son culte pour le devoir.

C'était par là surtout, par là seulement que Simon pouvait être offert en exemple. De courte intelligence

et sans force contre les tentations de la cambuse, il n'avait mérité l'attention de ses chefs que par sa stoïque obstination dans l'exécution de l'ordre accepté. Vrai fils de Sparte, il était toujours prêt, comme les trois cents, à mourir aux Thermopyles *pour obéir aux saintes lois*. Tantôt héroïque, tantôt bouffon, ce fanatisme du devoir s'exprimait du reste sans mesure. Mettant son honneur à l'accomplissement de sa tâche, quelle qu'elle fût, Simon pouvait devenir également, selon l'occurrence, un Vatel ou un Léonidas.

Les bras croisés sur sa poitrine et un de ses pieds appuyé au premier banc de la chaloupe, il écoutait les détails que lui donnait le patron, Jacques Merlet, sur la maladie de sa sœur Madeleine. Ses seules réponses étaient des interjections inarticulées dont il entrecoupait, de loin en loin, le discours de son interlocuteur. Tout au plus allait-il jusqu'au monosyllabe, lorsque ce dernier lui adressait une question directe. Primitivement peu causeur, il s'était tellement habitué au silence dans l'isolement auquel la garde du vieux phare le condamnait, qu'il semblait écouter le son de sa propre voix avec une sorte de surprise. Aussi ne retrouvait-il plus qu'avec effort les mots nécessaires pour traduire sa pensée ; il les cherchait en hésitant,

comme s'il eût eu à s'exprimer dans une langue étrangère. Le patron Merlet, tout au contraire, amplifiait ses explications et arrondissait ses phrases avec une visible complaisance. Il y avait chez cet homme une rhétorique native qui lui fournissait à profusion les comparaisons, les citations et les sentences. C'était de plus une de ces médiocrités universelles qui arrivent à exercer tous les métiers sans en savoir jamais aucun. Tour à tour charpentier, forgeron, marin et jurisconsulte, Jacques médicamentait encore, sous le nom équivoque *d'expert*, les bestiaux et les hommes. Aussi jouissait-il dans le canton d'un certain crédit; les gens de la côte le saluaient en touchant leurs chapeaux et ne l'appelaient que *monsieur Merlet*.

Après s'être expliqué en médecin sur la maladie de Madeleine, qu'il appela le *mal d'agonie*, et avoir ajouté en philosophe et sous forme de consolation que nous étions tous mortels, « comme la fleur des champs, » Merlet se fit avocat pour indiquer à Simon les formalités à remplir après la mort de sa sœur.

— D'abord il ne faut pas oublier qu'il y a une mineure, fit-il observer avec une certaine emphase, et la loi est, comme on dit, le père des mineures ; elle veille elle-même à la conservation de leurs biens. Vous

me direz peut-être : Mais j'en connais qui n'en ont pas ! — Il n'importe. Le riche et le pauvre ont les mêmes droits ; nous sommes tous en égalité devant la loi.

Lavau murmura un *hum* approbatif.

— Donc, reprit Jacques, qui affectionnait cette forme d'argumentation préremptoire, ladite loi veille aussi bien à l'héritage de ceux qui n'en ont pas qu'à l'héritage des richards : il n'y a plus de priviléges depuis la révolution.

Le gardien renouvela son assentiment.

— C'est pas que l'inventaire de Madeleine demande grand papier, ajouta le patron de la barque ; la malheureuse n'avait guère que ce qu'on lui donnait ; elle aura vécu comme les oiseaux du ciel, de sa part de votre paye, mon pauvre homme, car rien ne vous a coûté pour elle ni pour ses enfants.

— Une sœur ! murmura Simon.

— Oui, oui ; on se doit à son sang, c'est reconnu ! reprit Jacques ; sans cela, qu'est-ce qui distinguerait les hommes des animaux ? Mais pas moins, maître Simon, vous avez eu une rude tâche, d'abord du temps de votre beau-frère qui a vécu comme un païen, sans souci de sa femme ni des petits, et plus tard, quand il a fallu soutenir la veuve, qui a toujours été dolente et

chétive... Encore si la mer n'avait pas emporté le gars Donatien.

— Malheur! malheur! répéta Lavau, arraché à son mutisme par ce souvenir.

— Seigneur ! que voulez-vous ? la terre est une vallée de larmes, répliqua le patron, qui à l'occasion, prenait aussi le ton évangélique. Et penser qu'on n'a jamais pu savoir au juste ce qui avait fait sombrer le canot!

— Les roches! murmura Simon !

—On croit ça parce qu'on a trouvé la barque défoncée, reprit Merlet ; mais la mer était ce jour-là aussi douce qu'une jeune fille à qui on fait la cour; Dona avait quinze ans, il manœuvrait son bateau comme un matelot fini, et la nuit n'était pas si noire. Pour que le malheur soit arrivé, voyez-vous, faut qu'il y ait eu quelque aventure! Mais le moyen de savoir ? Donatien n'avait avec lui que sa petite sœur, qui dormait. Aussi n'a-t-elle pu rien dire, sinon qu'elle avait été réveillée par une secousse et qu'elle s'était sentie dans la mer. Le canot avait déjà sombré.

Simon poussa un soupir.

— Et voyez la chance ! continua Jacques ; pourquoi la *pâlotte*, qui n'avait pas plus de sept ans, s'est-elle

sauvée sur une planche pendant que le vaillant gars se noyait comme un chien? Cela n'est-il pas une nouvelle preuve que chacun a son étoile de naissance?

C'était aussi l'opinion de Lavau. Fataliste comme tous ceux qui ne se sont point élevés jusqu'à reconnaître des lois suprêmes dont les événements particuliers sont les conséquences, il acceptait sans effort la double contradiction d'une destinée inévitable et d'un Dieu susceptible d'être fléchi. Aussi ne réclama-t-il point, même par un murmure, contre la maxime de son interlocuteur. Celui-ci continua en conséquence ses réflexions et ses conseils en les entremêlant des mêmes lieux communs, espèces de fleurs fanées qui vont à tous les discours, comme les couronnes de théâtre vont à tous les fronts. Il parla longuement de la nièce Georgette, que son visage sans couleurs avait fait surnommer la *pâlotte*, et demanda à Simon ce qu'il en pensait faire lorsqu'elle se trouverait orpheline.

La réponse était, comme d'habitude, plus difficile à trouver que la question, et le gardien du vieux phare resta visiblement embarrassé.

Merlet reprit alors la parole pour discuter les divers partis qu'il pouvait adopter. La *pâlotte* n'était point d'heureuse venue. A demi idiote, elle fuyait tout le

monde, et bien qu'elle eût déjà plus de treize ans, on n'avait pu l'attacher à aucun travail. Son frère Donatien avait seul trouvé accès dans ce cœur et cet esprit fermés. Il lui suffisait d'appeler *Georgi* pour qu'il la vît accourir l'œil brillant et le visage joyeux. Sa déférence n'était point seulement celle que la fille de nos campagnes témoigne toujours au fils aîné du logis, mais une sorte de servitude passionnée, quelque chose comme l'aveugle obéissance du chien pour son maître. Par malheur, ce zèle et cette soumission volontaires s'étaient brusquement éteints à la mort du jeune garçon. La *pâlotte* était alors tombée dans une tristesse farouche, qui avait semblé dégénérer en abrutissement. Les efforts de Madeleine pour la retenir au logis et l'appliquer à une occupation domestique s'étaient trouvés inutiles, sans que l'on pût dire au juste s'il fallait en accuser l'incapacité ou la rébellion de la jeune fille. On avait en vain eu recours aux remontrances d'abord, puis aux coups ; au lieu de changer, *Georgi* s'était enfuie sur les grèves et avait disparu pendant plusieurs jours sans qu'on pût savoir où elle s'était cachée, si bien qu'à son retour, on avait dû, pour prévenir une nouvelle fuite, ne plus contrarier son goût et lui laisser son oisive indépendance.

Merlet rappela toutes ces circonstances à Simon avec sa prolixité habituelle, et il n'avait point eu le temps de tirer une conclusion de ces longues prémisses, lorsque la barque arriva en vue du port.

Le matelot qui se tenait à l'avant demanda au patron s'ils aborderaient en dedans ou en dehors de la jetée !

— En dedans ! répondit Merlet; mais attention, eh ! Rigoud ! ouvre l'œil quand nous arriverons dans les eaux de la *bisquine* (il indiquait un petit navire caboteur placé à l'entrée du port); tu sais qu'elle a une amarre frappée au bec de la jetée.

— Criez-leur de larguer ! fit observer Lavau.

— A qui ça? dit Jacques, aux matelots du Provençal? — Par mon baptême! vous ne les connaissez guère, maître Simon; le plus honnête d'entre eux ne se baisserait pas pour empêcher dix ponantais de se noyer.

Le vieux gardien connaissait de trop vieille date l'hostilité traditionnelle qui anime les matelots du Midi contre ceux du Ponant, pour demander une explication ; son attention fut d'ailleurs tout à coup détournée par les aboiements furieux d'un chien jaunâtre qui s'était élancé sur la lisse du caboteur.

— Entendez-vous le griffon ! reprit Jacques; ne

dirait-on pas qu'il veut appuyer mes paroles? Ah! que je te tienne jamais sous ma gaffe, va, méchant gredin de *Lucifer*... — car ils l'ont appelé *Lucifer*, — et le nom lui va. Son maître l'a rendu presque aussi méchant que lui-même.

— C'est donc le navire de Martin Bardanou? demanda Lavau.

— Juste! répondit le patron, qui jeta à la *bisquine* un regard de côté, et vous pouvez lever la main que ce n'est pas pour son capitaine comme pour le vin de Bordeaux : la vieillesse ne l'a pas rendu meilleur. Depuis le temps qu'il apporte ici, chaque année, son chargement d'huile et de savon, il est devenu pire que devant. Aussi n'a-t-il dans le canton que des ennemis; les enfants même le huent comme un chien enragé.

— Il a été chassé hier de *l'Ancre d'or*, dit le matelot Rigaud, et à cette heure il est obligé de boire et de manger à bord.

— Tant il est vrai que la méchanceté reçoit tôt ou tard sa récompense! reprit sentencieusement Merlet.

— Pas moins, il aurait fallu s'y décider plus tôt, objecta le matelot, on aurait évité des malheurs!

— A preuve, le petit Abdon qu'il a forcé à se battre voilà deux ans, et qui depuis file son linceul.

— Et Riou, qui a perdu l'œil.

— Et tant d'autres à qui le malheureux a causé « des incapacités de travail, » acheva Jacques en appuyant sur les mots empruntés au code. Des hommes pareils, voyez-vous, ça devrait être enfermé comme des bêtes sauvages ; ce n'est pas des Français ! Ah ! mille millions d'avirons ! si ça me regardait, j'en aurais bientôt fini avec ce capitaine de malheur...

— Le voici sur son bossoir, interrompit Rigaud.

Un homme de haute taille, aux traits durs et au teint bilieux, était effectivement appuyé sur la lisse de proue du navire ; il portait un *noroit* de drap pilote, une cravate de laine rouge et un chapeau de cuir bouilli. Ses yeux étaient fixés sur le bateau près de passer sous son beaupré. Merlet, que l'avertissement de son matelot avait subitement interrompu, sembla d'abord assez embarrassé ; cependant, après avoir toussé deux ou trois fois et regardé à droite et à gauche, il se décida à lever la tête et salua le Provençal de son sourire le plus aimable.

— Une jolie mer, capitaine ! dit-il en indiquant du doigt l'immensité bleuâtre que frangeaient à peine quelques ondulations écumeuses.

Le caboteur, qui fumait, lâcha une bouffée de tabac sans répondre.

— *La Victorieuse* n'est donc pas encore au radoub? reprit le patron, qui crut n'avoir pas été entendu.

— Est-ce que cela te regarde, *failli*, pêcheur de cancres? dit Bardanou avec la voix grossie et le cadencement agressif qui forment le fond de l'accent provençal.

— Eh bien! cela vous offense, à cette heure, qu'on vous parle? demanda Jacques déconcerté.

— File ton nœud, marin d'eau douce, avec ton pétrin arrimé en canot, reprit le caboteur.

— Méchant vendeur d'huile! murmura Merlet, dont la barque avait doublé la *bisquine*, mais qui n'éleva prudemment la voix qu'à mesure qu'il s'en éloignait; cela ne sait répondre que de mauvaises raisons à une politesse. Mais patience, tôt ou tard il trouvera plus fort que lui; — un mal fait n'est jamais perdu. — Eh! Rigaud, amène le taille-vent; voilà que nous arrivons sur la jetée.

— Écoutez! interrompit le gardien du vieux phare, qui depuis un instant prêtait l'oreille; qu'est-ce que j'entends donc là-bas?

— C'est un chant d'église, dit Rigaud.

— On dirait le *De profundis,* ajouta Simon saisi.

Merlet pencha la tête pour mieux entendre. Les notes de l'hymne lugubre lui arrivèrent en effet, perçantes et saccadées ; il fit un mouvement d'épaules.

— Eh oui, reprit-il ; vous ne reconnaissez donc point la voix, maître Lavau ? C'est votre nièce.

— *Georgi ?* Mais pourquoi?

— Pardieu ! avez-vous oublié que c'est une de ses fantaisies ? Depuis qu'elle a vu descendre son frère Donatien dans la fosse, elle rechante le *De profundis* toutes les fois qu'elle a quelque chose qui lui point le cœur. Quand Madeleine la battait de désespoir, et qu'elle s'enfuyait à la grève, on ne l'entendait jamais ni crier ni pleurer ; mais elle reprenait son chant de malheur. Et... tenez, tenez... qu'est-ce que je vous disais ? la voilà qui paraît sur la jetée..... — Ah ! elle vous a reconnu, car elle accourt et elle descend le talus.

Celle qu'il avait indiquée venait en effet de se laisser glisser sur la pente du môle, et attendait debout, à quelques pas de l'escalier de débarquement.

Georgi pouvait avoir quatorze ans : elle n'était vêtue que de haillons dont le vent agitait les lambeaux en dessinant ses formes anguleuses et grêles. Sa jupe de grosse étoffe, frangée par l'usage, laissait voir des

jambes nues, auxquelles le hâle et le soleil avaient donné la couleur du cuir de Cordoue. De sa coiffe trouée sortaient des mèches éparses de cheveux noirs qui faisaient encore ressortir sa pâleur. Cette pâleur n'avait pourtant rien de maladif. Jointe à des regards fixes et à des traits immobiles, elle semblait plutôt le résultat d'un saisissement suprême. C'était seulement à l'examen que l'on découvrait, dans l'œil d'un bleu vitreux et sur les lèvres aux coins crispés, je ne sais quel idiotisme égaré, mêlé à une expression de ruse tenace. Une main appuyée aux marches de granit, elle tenait de l'autre, enroulé à son épaule, un de ces larges rubans d'algues marines auxquels leur couleur fauve et leurs merveilleuses arabesques donnent l'apparence du cuir repoussé. Le lieu, la pose, l'expression du visage, et cet ornement bizarre mêlé aux haillons de *Georgi*, lui prêtaient une originalité sauvage dont se fût émerveillé un peintre ou un poëte, mais qui fit hausser les épaules à Merlet.

— S'il est permis à une chrétienne de se *houster* pareillement! s'écria-t-il ; penser qu'une créature de son sexe passe ainsi la fleur de son âge à se traîner sur les grèves comme un crabe et à se fabriquer des garnitures de taille en goëmon! N'oubliez pas ce que je

vous dis, maître Simon : il n'y a rien à attendre d'une jeunesse sans amour-propre.

Lavau parut partager les craintes du patron : son front s'était plissé à la vue de *Georgi* ; mais elle n'y prit point garde, et, au moment où la gaffe du patron saisit l'anneau de fer soudé à la jetée pour faire accoster les barques, elle tendit les mains vers le gardien du vieux phare et lui souhaita la bienvenue par un cri de joie.

— Et Madeleine ? cria Lavau en fixant un regard inquiet sur la *pâlotte*.

L'éclair qui avait illuminé son visage s'éteignit, et ses traits reprirent leur fixité.

— Elle attend ! répondit-elle brusquement.

Le gardien, qui avait craint d'arriver trop tard, poussa un soupir de soulagement. Il sauta de la barque et se mit à gravir l'escalier, tandis que sa nièce grimpait à côté de lui, le long du talus, avec la légèreté d'une mouette.

— Le prêtre est-il venu ? demanda Simon en la regardant.

Elle fit un signe affirmatif.

— Reviendra-t-il ?

Elle fit signe que non.

— Alors tout est fini?

Georgi ne répondit pas, mais ses yeux s'ouvrirent plus grands, et ses lèvres se serrèrent.

Lavau se dirigea vers la cabane de la mourante sans renouveler ses questions.

La porte ouverte lui permit de voir deux petits cierges allumés à l'intérieur, tandis que les voisines se tenaient en prières sur le seuil.

Il entra. Madeleine était couchée sur un misérable lit presque au niveau de terre et sans rideaux. On avait placé entre ses bras un crucifix de cuivre et sous sa tête le coussin de cendre appellé *oreiller d'angoisse*. Une vieille femme agenouillée au chevet répétait tout haut les prières des agonisants, auxquelles répondaient celles qui s'étaient arrêtées à l'entrée. L'haleine de la malade avait déjà le sifflement du dernier râle, et ses yeux étaient fermés. Cependant, à la voix de Simon, elle les rouvrit; le contentement parut suspendre chez elle la marche de l'agonie. Elle laissa glisser le crucifix, se releva à demi sur le coude, et étendit une main vers son frère.

— Ah! vous voilà, dit-elle d'un accent éteint; je n'attendais que vous pour prendre ma liberté. Que Dieu vous récompense d'être venu!

Elle lui avait fait signe d'approcher : il s'agenouilla sur la terre ; *Georgi* s'accroupit au pied du lit.

— J'ai beaucoup à dire... et j'ai peu de temps..... reprit la mourante ; écoutez-moi avec toute votre bonne volonté, Simon.

— J'écoute, Madeleine, répondit le marin.

— Le curé a promis que je ne passerais pas la soirée, continua-t-elle ; quand ils m'auront fermé les yeux, mon Lavau, vous irez commander ma châsse, et vous laisserez les voisines ensevelir mon pauvre corps... mais ordonnez bien que ce soit dans la toile qui est là sur l'armoire de chêne.

— La voile de la barque ! interrompit la *pâlotte*, qui se redressa à demi.

— Oui, *Georgi*, oui, reprit Madeleine ; c'est dans ses plis qu'on a trouvé Dona quand la marée a apporté les restes du canot. J'ai donné la moitié pour l'ensevelir ; l'autre sera pour moi : je veux dormir dans la même toile que mon cher enfant.

— Cela sera fait, murmura l'idiote avec une sorte d'exaltation.

— Y veillerez-vous, mon Simon ?

— J'y veillerai, dit le gardien.

— Et maintenant, ajouta la mourante en baissant

la voix, j'ai à vous faire encore une autre demande... une demande qui fera la joie ou le souci de ma mort, suivant que vous l'écouterez.

— Ne savez-vous pas que je n'ai rien à vous refuser ? dit Lavau ému.

— Est-ce vrai ? s'écria Madeleine ; alors, si je vous recommandais de faire dire des prières pour l'âme de mon pauvre Dona ?...

— Elles seraient dites, Madeleine.

— Vous me le jurez, mon Lavau ?

— Oui.

— Sans oubli, n'est-ce pas ?

— Sans oubli.

— Et, quoi qu'il en coûte, vous ne regarderez pas à l'argent ?

— Non, fallût-il y mettre mes économies de l'année !

La mourante joignit les mains.

— Dieu vous payera cette bonne parole le jour où il viendra dans sa gloire pour nous juger tous, dit-elle ; mais je vous ai assez coûté vivante sans vous dépouiller encore quand je serai sous terre. Mon cher homme, je ne vous demande rien que de remplir mes intentions.

Elle regarda autour d'elle, fouilla convulsivement

dans son sein, en retira un petit sachet de toile rousse.

— Tenez, mon Simon, ajouta-t-elle plus bas, il y a là sept écus en argent blanc épargnés par demi-sous sur le cri de ma faim et la sueur de mon corps; je veux qu'on les emploie à faire dire tous les ans une messe d'allégeance en l'intention de Dona, et à mettre sur sa fosse, à la place de la croix de bois, une pierre taillée où sera son nom.

— On la mettra, murmura *Georgi*, qui prêtait une attention extraordinaire aux paroles de la mourante, et dont l'œil avait, depuis quelques instants, une lucidité étrange.

Ces mots ramenèrent l'attention de Madeleine sur la *pâlotte*.

— N'est-ce pas que tu le veux bien, pauvre innocente? continua-t-elle. Il y en a qui diront que mieux vaudrait te laisser les sept écus; mais tu as des parents qui ne t'abandonneront pas. On voit les peines des vivants et on les aide, tandis qu'on oublie les souffrances des morts quand ils sont cachés sous l'herbe du cimetière.

— Je n'oublierai pas Dona! s'écria *Georgi* avec une énergie sombre

— L'entendez-vous, mon Lavau? reprit la mère,

dont le visage s'éclaira. Pour dire la vérité, Dona et elle s'aimaient d'un grand cœur et ne se pouvaient quitter. Tant que le frère a été sur terre, celle-ci ressemblait aux autres enfants du pays ; mais on dirait qu'en partant, l'autre a emporté son esprit dans la fosse. Ah ! Jésus ! si Dona vivait encore, tout me paraîtrait bon, même de mourir !

Une petite larme, la dernière qui dût sortir de ces yeux près de s'éteindre, glissa lentement sur la joue livide. Le gardien du vieux phare parut violemment ému, et sa langue se délia.

— Ne pensez point au passé, Madeleine, dit-il, et reprenez courage. Tout ce que vous me demandez sera fait : je le jure par ma croix ! Un homme ne peut rien dire de plus.

— Aussi me voilà tranquille, mon Simon, reprit la mourante; à cette heure, la grande angoisse peut venir.

Elle se laissa retomber sur l'oreiller de cendre, et les sifflements du râle ne tardèrent pas à se faire entendre de nouveau. L'agonisante parla encore quelque temps de Dona et de sa fille; elle répéta en mots entrecoupés les recommandations déjà faites, mais insensiblement la voix devint plus confuse ; bientôt ce ne fut plus qu'un

murmure inarticulé. Les voisines s'étaient approchées et entouraient le lit à genoux ; la *pâlotte*, accroupie à l'autre bout de la cabane, gardait le silence, mais une contraction convulsive agitait ses lèvres, et des gouttes de sueur perlaient son front. L'agonie se prolongea une partie de la nuit. Enfin, vers le matin, Madeleine sembla se réveiller ; elle appela Dona, puis Georgi, étendit les mains comme si elle eût voulu se rattacher à quelque chose, poussa un long gémissement et expira.

Au mouvement qui se fit autour du lit, la *pâlotte* s'était redressée ; elle s'élança vers la morte, regarda un instant, puis recula avec un grand cri. Une des voisines lui imposa brusquement silence et la força à s'agenouiller. La vieille femme venait de commencer la prière des morts. Georgi demeura muette sans avoir l'air de comprendre ce qui se faisait ; mais, lorsque l'oraison fut achevée et qu'elle vit les voisines se signer, elle se releva d'un bond, tourna plusieurs fois autour du lit de la morte avec des éclats de rire convulsifs, puis, entonnant d'une voix perçante le chant funèbre qui lui revenait à la mémoire dans toutes ses émotions, elle s'élança hors de la cabane, et disparut au milieu de la nuit.

II

Le surlendemain, Lavau, Merlet et quelques autres voisins se trouvaient réunis dans la cabane de la défunte, tandis que le juge de paix achevait le court inventaire de la succession. Ils avaient été convoqués en conseil de famille pour décider ce que l'on ferait de *Georgi* et pour lui nommer un tuteur.

Ce dernier titre appartenait naturellement au gardien du vieux phare, qui était le seul parent de la *pâlotte* ; mais il était plus difficile de prendre un parti sur l'autre question. Chacun proposa en vain son expédient : les uns parlèrent de placer *Georgi* dans une ferme de la paroisse où on lui donnerait sa nourriture, deux chemises de toile à Pâques et une paire de sabots à Noël ; d'autres engagèrent Lavau à l'envoyer pétrir la glaise aux piperies, où elle pourrait gagner jusqu'à six

sous par jour; quelques-uns rappelèrent enfin que la nouvelle fabrique occupait les filles de son âge; mais à chacune de ces propositions, Merlet opposa la paresse obstinée de l'orpheline et son inaptitude pour tout apprentissage.

— Faut pas s'illusionner le raisonnement, dit-il en prenant une attitude oratoire; pour la capacité et pour l'éducation, la créature ressemble plus à un corbeau de mer qu'à une chrétienne. Hormi boire et manger, elle n'a jamais pu apprendre à rien faire de ses dix doigts. Or j'ai souvent remarqué que l'oisiveté était la mère de tous les vices, et il est à présupposer que, si l'innocente est laissée à elle-même, tôt ou tard il en résultera la perdition de son âme et de son corps.

Les voisins firent un signe d'assentiment accompagné de murmures approbateurs.

— Je sais bien, continua Merlet, qui donna plus d'autorité à sa voix et qui élargit son geste comme tous les orateurs applaudis, que certains pourront dire : — Puisqu'il y a danger de la laisser libre, il faut l'enfermer; — mais moi j'opine autrement. L'expérience m'a fait reconnaître que le seul moyen de ne pas tomber dans les extrêmes était de prendre un juste milieu, et pour lors je dis que le vrai moyen d'arranger tout

le monde est de faire recevoir la *pâlotte* à l'hospice du chef-lieu.

Il y eut un mouvement général d'approbation ; Lavau seul, qui avait jusqu'alors gardé le silence, releva la tête en se récriant. Pour lui comme pour toute la portion du peuple de nos provinces, qui a conservé le sentiment de solidarité dans la famille, cette idée d'hospice entraînait une sorte de flétrissure ; aussi la rougeur lui monta aux joues, et il jeta à Merlet un regard mécontent.

— Qui est-ce qui a dit que j'abandonnais *Georgi ?* demanda-t-il brusquement.

— Personne, répondit Merlet avec importance, mais j'aime à croire que vous ne voulez point, par fausse gloire, la garder à votre charge.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? mais probablement, mon cher, parce que les hospices sont faits pour les pauvres et les orphelins.

— Les hospices sont faits pour les vagabonds et les bâtards, s'écria le vieux marin. *Georgi* n'a pas besoin du pain d'aumône ; elle a quelqu'un qui prendra soin d'elle.

— Je comprends les scrupules de maître Lavau,

dit le juge de paix, qui venait de s'approcher, et sa délicatesse l'honore ; mais a-t-il bien réfléchi à la responsabilité qu'il veut prendre ?

— Oui, répondit Simon.

— Et à qui compte-t-il confier la garde de sa nièce ?

— Voilà, reprit le vieux gardien du phare en hachant sa phrase comme un homme qui trouve difficilement ses mots ; j'ai parlé à quelqu'un... ce matin... pas vrai, Robert ?.... Dis-leur que Marguerite prendra *Georgi*.

— Minute ! interrompit le vieux pêcheur dont il venait d'invoquer le témoignage ; la femme a promis trop vite, maître Simon.

— Elle ne veut donc plus ? demanda le marin.

— Je ne dis pas ça, reprit Robert ; mais la *pâlotte* n'est pas de garde facile, savez-vous ! quand on répondra d'elle, il faudra y veiller ; ça veut du temps, et le temps, c'est de l'argent.

— T'ai-je proposé de la prendre pour rien ? interrompit Lavaud. Le prix est convenu.

— Je sais, je sais, dit le pêcheur, qui roulait son bonnet avec un peu d'embarras ; mais tout de même

je voudrais demander quelque chose à monsieur le juge.

— Voyons, dit ce dernier.

— La *pâlotte*, continua le pêcheur, n'a aucun droit contre maître Simon, la loi ne l'oblige pas à nourrir sa nièce, et ceux qui l'auront gardée dans leur logis ne pourront rien réclamer que de sa bonne volonté.

— As-tu des raisons d'en douter? demanda le marin.

— Je ne dis pas ça, reprit Robert; mais monsieur le juge sait bien que la volonté, ça change. Des fois on s'ennuie de donner, des fois on manque de monnnaie, des fois on meurt, et pour lors, bonsoir! qui n'a point de droits n'a point de recours, si bien que la *pâlotte* demeurerait à notre charge.

— Pourquoi cela? ne pouriez-vous faire dans ce cas ce que maître Simon refuse de faire maintenant?

— Envoyer la fille à l'hospice! interrompit le pêcheur; cela ne se pourrait plus. Quand une pauvre créature a dormi sous votre toit, qu'on s'est habitué à veiller sur elle, à lui rire, à la corriger comme sa propre fille, on ne peut pas s'en défaire ainsi à commandement. Ce n'est pas le tout de dire : — Je ne lui dois rien! il y a l'accoutumance, voyez-vous! Puis ces en-

fants, peu à peu cela s'agrafe à votre cœur. On se résigne plutôt à la misère, et quand il ne reste plus qu'une bouchée de pain, on en fait deux morceaux! Mais c'est dur, pas moins, de souffrir pour le sang d'un autre, et c'est la raison pour quoi j'ai peur de trop m'engager.

— Alors, explique-toi, que veux-tu? demanda Lavau.

Robert parut d'abord hésiter, puis se décida.

— Eh bien! dit-il, je voudrais, avant de prendre *Georgi* à ma charge, être un peu garanti pour l'avenir.

— Comment?

— Par exemple... au moyen d'une avance.

Le gardien du vieux phare fouilla dans la poche de sa veste, et en tira deux pièces de cinq francs qu'il jeta sur la table.

— Voici la fin de mon argent du mois, dit-il; prends pour la fille: le reste a servi pour la mère.

Robert secoua la tête.

— Quand je le prendrais, maître Simon serait plus pauvre, et je ne me trouverais guère plus riche, répliqu'a-t-il.

— Ainsi tu refuses? s'écria le marin.

— Bien malgré moi.

— Alors tu doutes de ma parole ?

— Non, mais je voudrais avoir une caution.

— Et où diable veux-tu qu'il la trouve ! s'écria Merlet en haussant les épaules.

— Où ? répéta Simon ; pardieu ! ici ; elle est trouvée, la voilà !

Et, arrachant de sa veste la croix qu'il présenta à Robert :

— Garde-moi ça, dit-il, et si jamais j'oublie de te payer la pension de *Georgi*, viens me la montrer ; si je te renvoie, va la vendre ! C'est mon honneur que je te donne en gage, cela te suffit-il ?

— Cela me suffit, maître Simon, répondit le pêcheur ému.

— Alors tout est dit ; ramasse ta caution et emmène la fille.

Mais celle-ci n'était déjà plus dans la cabane. Arrivée pendant l'inventaire, elle avait tout observé avec une curiosité étonnée jusqu'au moment où l'on avait ouvert un petit coffret renfermant les humbles archives de la morte. Là se trouvaient, parmi les actes qui constataient son mariage et la naissance de ses enfants, une bague de cuivre et une petite médaille de plomb recueillies sur le cadavre de Donatien lorsque le flot l'a-

vait rapporté au rivage. Conservées par Madeleine comme un cruel et cher souvenir, elles avaient été reconnues par *Georgi*, qui fut saisie, à leur vue, d'un invincible désir de les posséder. Elle attendit en conséquence, accroupie dans un coin de la cabane, que l'attention se fût portée ailleurs; puis, rampant avec une adresse de sauvage jusqu'à l'armoire entr'ouverte, elle glissa la main dans le coffret, saisit les deux souvenirs convoités et gagna la porte sans être aperçue.

Elle traversa en courant plusieurs ruelles, les mains serrées sur le petit châle de cotonnade qui cachait son innocent larcin, tourna la jetée, et arriva à la grève jusqu'à l'une des grandes roches qui bordaient le rivage.

Grâce au déplacement des eaux, cette masse jaunâtre, autrefois crénelée par la vague, se dressait maintenant à une portée de mousquet des plus hautes marées. Les algues marines qui la tapissaient naguère étaient remplacées par de pâles traînées de lichens et mousses fauves. Un enfoncement creusé dans la face qui regardait la mer avait été adopté pour foyer par les caboteurs, ce qui lui avait fait donner le nom de *Roc brûlé*. Quelques équipages y établissaient leur cuisine pour économiser les frais de chaudière dans les cabarets du port, et tous y faisaient fondre le brai des-

tiné à recouvrir les coutures du navire fatigué par la mer.

Dans ce moment même, maître Bardanou et deux de ses matelots, Loustot et Bragantal, s'y trouvaient réunis autour d'un feu près de s'éteindre et devant une marmite de fer d'où s'exhalait l'odeur du goudron. La *bisquine* échouée à une centaine de pas, montrait ses flancs diaprés de lignes brillantes qui indiquaient un calfatage récent. Les trois Provençaux venaient d'achever la bouillabaisse qui leur avait servi de souper ; le capitaine de *la Victorieuse* fumait, tandis que les deux autres marins, assis sur le sable fin de la grève, s'étaient remis à préparer du filin.

Georgi, qui arrivait à la Grande-Roche par le côté opposé, ne les aperçut pas. Elle se glissa entre deux espèces de contreforts, s'aida des aspérités de la pierre, pour atteindre plus haut, et disparut parmi les crêtes déchiquetées qui couronnaient la masse granitique.

Au centre même s'ouvrait une large fissure, par laquelle la jeune fille se laissa glisser jusqu'à une petite grotte intérieure, autrefois creusée par les flots, et découverte par Donatien en cherchant des nids de goëlands. Dans ses différentes fuites de chez sa mère, c'était là que la *pâlotte* avait trouvé une retraite, et elle y revenait en-

core souvent rêver, dormir ou penser à son frère mort, car Madeleine n'avait rien exagéré en parlant de la préférence de *Georgi* pour Donatien. Ç'avait été le premier ou plutôt le seul attachement de sa vie. Tout ce qu'il y avait chez elle d'ardeur, de jugement, de souvenirs, se rattachait plus ou moins directement à son compagnon d'enfance. Hors de là, tout rentrait dans le vague domaine de l'instinct. Cette âme qui semblait être sortie des limbes encore endormie s'était un instant éveillée à la voix de Dona ; elle avait quelque temps vu et compris, non par elle-même, mais par lui ; c'était seulement quand il était mort que la nuit s'était faite de nouveau, et que *Georgi* avait tout perdu, tout sauf je ne sais quelle mystérieuse communication avec la nature. Étrangère aux hommes, la *pâlotte* ne l'était ni aux vents, ni aux flots, ni aux nuées. La voix de la création réveillait en elle mille échos ; elle aimait à l'entendre, elle y mêlait les modulations sans règle de sa propre voix ; on eût dit que, bercée sur le sein de cette grande nourrice commune, elle conversait avec elle, comme l'enfant avec sa mère, par des balbutiements confus, mais joyeux.

Cette perception instinctive et le souvenir de Donatien formaient, à vrai dire, toute l'âme de *Georgi ;*

mais ce dernier souvenir avait une ténacité vivace contre laquelle le temps ne pouvait rien. Loin de s'être affaibli à la longue, son attachement pour Dona avait paru grandir dans la séparation de la tombe, comme il eût fait dans l'intimité journalière de la vie. Sans aucune des distractions qui dissipent le cœur, n'ayant qu'un sentiment et qu'une idée, la *pâlotte* avait continué à s'occuper de son frère comme s'il eût été là. Incapable d'aller plus loin que le présent, son esprit n'avait jamais bien saisi ce qu'il y avait d'absolu dans ce mot de mort ; pour elle, c'était moins la disparition éternelle que l'absence.

Cette absence pourtant lui était parfois une cuisante douleur. Quand la conscience de son isolement se réveillait plus nette et plus vive, elle entrait dans de subits désespoirs qui lui faisaient pousser des cris et se rouler sur la terre. Rien alors n'eût pu la consoler : c'était le chien qui pleure son maître, et ne comprend point la voix qui lui parle ; mais, ses larmes épuisées, elle reprenait toute sa tranquillité.

Du reste, aux heures de tristesse comme aux heures de joie, la grotte du rocher était le lieu ordinaire où elle aimait à se réfugier. Elle y avait réuni toutes ses pauvres richesses, soigneusement ensevelies sous le

sable. C'était une petite croix qu'elle tenait de Madeleine, un chapelet donné par son oncle Simon, une branche de buis bénie par le curé le jour des Rameaux, et quelques coquillages bizarres recueillis sur la grève aux grandes *reverdies*.

Elle venait y ajouter la médaille et l'anneau de Dona.

Après avoir retrouvé son trésor enfoui, elle l'étala devant elle, et, couchée sur quelques brins de varech desséchés, elle se mit à examiner chaque objet l'un après l'autre. Cette revue qui se renouvelait de loin en loin, était habituellement pour l'intelligence de *Georgi* une occasion de réveil. A l'aspect de ces souvenirs, mille images du passé se soulevaient et tourbillonnaient confusément dans sa mémoire. Elle allait alors de l'une à l'autre sans s'arrêter à aucune, et entrevoyait çà et là mille perspectives aussitôt évanouies. C'était une sorte de rêve, dont elle se donnait la fête à ses heures de lucidité, et qu'elle s'efforçait de prolonger d'autant plus, qu'au milieu de sa confusion une image surnageait toujours, et reparaissait sans cesse pour éclipser toutes les autres : celle de Donatien ! Dans tous ces retours en arrière, son doux fantôme se redressait souriant comme un souvenir d'affection, de bien-être et de li-

berté. Tant qu'il avait vécu, en effet, *Georgi* encore enfant avait été abandonnée au courant de ses fantaisies ; c'était seulement après la mort de Donatien que Madeleine avait voulu lui imposer le joug du travail, si bien qu'une coïncidence confondait, dans la mémoire de la pauvre fille, l'image de Dona et celle de ses heureuses années. Il avait été le Saturne de cet âge d'or ! Aussi sa pensée se mêlait-elle inévitablement à toutes les douces réminiscences ; elle flottait sur le passé à la manière de ces étoiles par lesquelles tout s'illumine autour de nous d'une charmante lueur.

Il y avait déjà longtemps que la *pâlotte* se tenait là couchée sur le sable fin de la grotte et dans le demi-sommeil de la rêverie, quand des voix, dont l'accent s'élevait, lui firent relever la tête. Une paroi de médiocre épaisseur séparait sa retraite de l'enfoncement fréquenté par les caboteurs. *Georgi* approcha son œil d'une fente qui, grâce à l'obscurité de la grotte, permettait de voir au dehors sans être vu, et elle reconnut Martin Bardanou avec ses deux matelots.

Le capitaine provençal semblait en proie à la double excitation de l'ivresse et de la colère. C'étaient ses malédictions furieuses qui venaient d'attirer l'attention de *Georgi*. Quelques jours auparavant, on l'avait chassé

de la grande auberge de *l'Aigle d'or* avec ses gens, et le souvenir de cet affront l'exaltait jusqu'à la fureur.

— Que le tonnerre du firmament me fasse poussière, si je ne me venge pas ! s'écriait-il en frappant du poing la gamelle retournée.

— Cette racaille de ponantais ! dit Loustot ; ils sont fiers d'avoir eu le dessus, parce qu'ils étaient dix contre trois.

Bragental, qui tordait un filin sur sa cuisse, haussa les épaules.

— Qu'est-ce que je t'ai répété cent fois? dit-il d'un ton superbe ; que tout ce qui n'était pas Provençal devrait être attelé en guise de limonier ! Aussi bien, si j'étais roi de France, je mettrais ces lascars du Ponant hors l'humanité ! Vrai ! rangés parmi les brutes, et le bon Dieu en rirait !

— Oui, oui, reprit Bardanou ; mais, en attendant, il faut que j'en extermine ! C'est un besoin, voyez-vous ; cela me court dans les veines, cela me crie dans les entrailles.

Le premier matelot le regarda en riant.

— Ah ça ! capitaine, dit-il ; mais c'est donc une maladie? Je comprends qu'un ponantais prenne toujours

sur les nerfs ; mais il me paraît que vous avez une préférence pour ceux d'ici.

— Cela date de mon premier voyage, répondit Bardanou.

— Ah ! ah ! voyez-vous ! Et pourrait-on savoir la cause, sans vous commander ?

— La cause ! répéta le capitaine, la cause, c'est tout ! La première fois que je suis entré dans leur gueux de port, voilà douze ans, j'ai vu que c'étaient des brigands.

— Ah ! bah !

— Chaque fois que je leur parlais, je les voyais ricaner, et, quand je leur demandais pourquoi, ils me répondaient que c'était à cause de mon accent.

Les deux matelots se récrièrent.

— Comprenez-vous ! reprit Bardanou en jurant, les imbéciles me trouvaient de l'accent ! Ils ne sentaient pas que c'étaient eux qui en avaient ! — J'ai reconnu sur le quart d'heure que j'étais dans un pays de sauvages.

— Et le capitaine les a traités en conséquence, reprit Bragantal, on m'en a montré un l'autre jour qu'il a drôlement arrangé.

— Le borgne? demanda Bardanou avec un sourire de satisfaction féroce.

— Non, un boiteux.

— Ah! je sais. Celui-là est d'une autre année.

— Il paraît qu'à chaque voyage, le capitaine laisse de ses marques. Si cela continue, il fera du pays un hospice d'infirmes.

— Eh bien! ils ne l'auront pas volé, reprit Loustot, après les désagréments qu'ils ont causés au capitaine.

— Pour son accent?

— Et pour autre chose encore, pour la femme du charpentier.....

Le Provençal, qui allait porter le verre à ses lèvres, tressaillit.

— Qui est-ce qui t'a dit cela? s'écria-t-il en pâlissant.

— Pardieu! c'est l'autre jour qu'on en causait à la grande auberge, reprit le matelot; ils ont raconté le rendez-vous donné à la femme et où vous avez trouvé le mari.

Bardanou fit un mouvement.

— Il paraîtrait même que tous les gens du port étaient avertis et qu'ils se tenaient à la porte pour voir manœuvrer la trique du charpentier.

— Le capitaine a donc été battu? demanda Bragantal.

— Et reconduit jusqu'au navire à coups de pierres par les voisins, acheva Loustot.

— Ah! bien! je comprends à cette heure qu'il ait besoin de les exterminer, s'écria le matelot. Tonnerre du ciel! en voilà un affront! et penser que vous n'avez pas pu vous revenger, capitaine!

— Qui est-ce qui t'a dit ça, lascar? répliqua Bardanou les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

— Trédames! je le sais, puisque le charpentier est parti pour Nantes, où il fait fortune.

— Oui; mais le vrai auteur de l'affront était celui qui avait découvert la chose et averti les voisins.

— Qui donc?

— Un méchant mousse à peine sevré, le fils de la vieille drôlesse qui a été enterrée ce matin.

— Et celui-là, le capitaine a pu lui donner une leçon?

Un éclair de férocité triomphante traversa le visage de Martin Bardanou.

— Celui-là! répéta-t-il en ricanant, savez-vous où il était quelques jours après l'aventure?

— Où donc?

— A cinq brasses sous l'eau!

Les deux matelots redressèrent la tête.

— Et c'est le capitaine?... s'écrièrent-ils en même temps.

Le Provençal sourit.

— Non, reprit-il d'un accent ironique ; *accident de mer !* comme on dit sur les livres de loch. Je revenais un soir de la fabrique dans le canot, quand j'aperçois au milieu de la brume une mauvaise barque qui naviguait au plus près, et je reconnais à la barre ce brigand de Donatien. Il dormait, je suppose, car j'arrivais sur lui grand largue sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir. Je pensai en moi-même : — Pour être si distrait, il faut que le gueux soit occupé de l'histoire de la charpentière! Naturellement cela me monte les nerfs. J'avançais toujours à sa rencontre ; ma foi ! comme mon canot était neuf et sa barque pourrie, je me dis : — Après tout, la mer est un grand chemin, et on ne se dérange que pour ses amis. Je serre l'écoute, et je laisse porter sur le bateau !... Ce fut l'affaire de rien. Au moment de l'abordage, j'entendis un cri, la voile pencha, puis disparut brusquement ; l'embarcation avait coulé comme un panier.

Ici une exclamation étouffée retentit sous le rocher. Bardanou tressaillit et releva la tête ; mais n'apercevant

que les deux matelots, il crut qu'elle était échappée à l'un d'eux.

— Eh bien! quoi? qu'est-ce qui t'étonne, toi? dit-il en fixant sur Bragantal des yeux menaçants.

— Rien, capitaine, répliqua le matelot embarrassé.

— Est-ce que je n'étais donc pas dans mon droit, et c'était-il à moi de m'occuper de la barque des autres?

— Je ne dis pas ça.

— Après tout, qu'est-ce qu'il y a, voyons? Un chalandoux ponantais de moins!

— C'est juste, dit Loustot; mais tout de même il ne ferait pas bon pour le capitaine, si on savait la chose dans le pays.

— Est-ce que tu comptes la répéter? demanda Bardanou, qui commençait à sentir ce que sa confidence avait eu d'imprudent. Par tous les noms du diable! si je le croyais, tu ne reverrais jamais la Cannebière.

— Soyez donc calme; on sait parler et on sait se taire, dit le matelot, qui voulait évidemment éviter une querelle.

— Prends-y garde, reprit Martin Bardanou en insistant, tu sais que je ne vaux rien.

— C'est connu, capitaine.

— Pour lors, ne l'oublie pas; veille au grain et tiens ta langue à la cape. Si on me taquinait jamais à propos de ce Donatien, çà serait à arranger entre nous trois, vu que toi et Bragantal vous êtes les seuls à savoir l'affaire.

Bardanou se trompait! Il avait, à son insu, pour troisième confident la *pâlotte*, qui avait tout entendu.

Elle ne comprit pas bien au premier instant. Les perceptions arrivaient embrouillées à cet esprit, et le plus souvent y restaient comme enfouies. Il fallut l'intérêt tout particulier qu'elle prenait à Dona pour l'amener à une volonté de réflexion qui pût lui éclaircir la confidence du Provençal. Elle s'efforça de fixer sa pensée; elle se rappela, elle comprit!

Ce fut pour elle toute une révolution intérieure. Après la découverte lentement achevée vint un ressouvenir douloureux de la mort de son frère, puis le désir de la venger. Ce dernier sentiment fit bientôt oublier les autres; ce fut comme une flamme qui gagnait de proche en proche et finissait par tout envelop-

per. Le propre de ces natures incomplètes est de n'avoir place que pour une idée ou une passion et de s'y donner tout entières. Une fois saisie de cette pensée de vengeance, *Georgi* ne s'en laissa plus détourner. Elle chercha longtemps les moyens de la réaliser, combina son plan et en régla les détails avec la minutieuse patience des esprits bornés, puis attendit silencieusement l'heure de l'exécution.

Accroupie dans sa mystérieuse retraite, elle vit les rayons du soleil couchant qui glissaient à travers les fentes du rocher se raccourcir et s'éteindre; elle entendit le son des trompes marines rappeler les vaches errantes des dunes à l'étable; enfin, quand le coin de ciel qui lui apparaissait par l'ouverture de la grotte se fut pailleté d'innombrables étoiles, elle se leva lentement et descendit avec précaution jusqu'à la grève.

Elle tourna sans bruit le rocher et s'avança vers l'enfoncement où, deux heures auparavant, l'équipage de la *bisquine* se trouvait réuni. La place était alors déserte. Sous l'arcade de granit noircie par la fumée, quelques débris de planches indiquaient l'endroit où le feu avait été allumé. *Georgi* s'agenouilla devant les cendres amoncelées, les écarta avec soin,

retrouva quelques étincelles qui brillèrent dans l'obscurité, rapprocha les esquilles de sapin et, en les attisant doucement de son haleine, ranima le foyer éteint. Elle se retourna enfin du côté de la mer.

On voyait se dessiner dans l'ombre la silhouette de la *bisquine* renversée sur le flanc. Elle s'en approcha sans bruit, fit le tour du navire échoué et prêta l'oreille. Aucun bruit ne se faisait entendre à bord. Le chien lui-même, qui d'habitude couchait près de la barre du gouvernail et grondait à la moindre approche, ne s'y trouvait point ce soir-là ; son maître l'avait vraisemblablement appelé ; il dormait près de lui dans la cabine. Rassurée de ce côté, la *pâlotte* se retourna vers le port.

La jetée était également abandonnée ; au loin seulement, vers l'extrémité des quais, la grande auberge restait encore éclairée, et le douanier de garde se promenait lentement devant sa hutte de planches.

Après avoir hésité un instant, *Georgi* retourna au rocher et s'assit devant le foyer, dont la flamme commençait à trembloter au vent du soir. Les yeux fixés vers le port, elle vit les fenêtres de l'auberge devenir obscures comme celles des autres maisons et le douanier, fatigué de sa pantière, rentrer dans la cabane.

Il y eut alors comme une longue pause pendant laquelle tout resta désert et muet. La *pâlotte* eut beau regarder, écouter : elle ne vit d'autre mouvement que celui des vagues qui s'agitaient au loin, elle n'entendit que la rumeur confuse des mille insectes qui poursuivaient, dans le sable des grèves, leur travail mystérieux.

Tout à coup onze heures sonnèrent à l'église. Les vibrations de l'horloge retentirent dans la nuit et s'y éteignirent sans rien réveiller.

Georgi parut alors se décider. Elle saisit les deux tisons les mieux enflammés, se redressa lentement et s'avança vers le navire. Livrée à une sorte d'exaltation égarée, elle psalmodiait à demi-voix l'hymne funèbre dont elle avait fait son chant favori, en y entremêlant des mots de souvenir ou de menace. Seule ainsi au milieu de la nuit, glissant sur le sable, les mains armées de flammes et murmurant son air de mort, on l'eût prise pour cette fée de la haine que les Celtes de l'Armorique invoquent encore sur quelques-unes de leurs collines dépouillées.

— *De profundis clamavi ad te...* Je viens, je viens, je viens ! répétait-elle tout bas ; *fiant aures tuæ intendentes...* Ils ont mis Dona sous l'eau... moi, je les met-

trai dans le feu... *Quia apud Dominum misericordia...* Souffle, bon vent, souffle comme le jour où je revenais avec Dona !

Elle était arrivée près de la *bisquine,* qu'elle longea en cherchant l'endroit le plus favorable. Les flancs du navire, desséchés la veille par le chauffage et brillants de brai encore humide, semblaient préparés pour l'incendie ; mais il fallait que celui-ci fût assez rapide pour surprendre le meurtrier de Donatien dans son sommeil et lui rendre la fuite impossible. La *pâlotte* revint plusieurs fois sur ses pas comme si elle hésitait à choisir ; enfin elle s'arrêta à la poupe et en approcha un des tisons. Au premier contact, le bitume s'alluma avec un léger pétillement, et la flamme, suivant la couture récemment calfatée, s'élança le long de la carène comme une ligne de feu. *Georgi* ne put retenir une exclamation de joie.

— Ils brûlent ! ils brûlent ! psalmodia-t-elle en riant... ah ! ah ! ah !... *sustinui te, Domine...* Dona sera content.

Elle avait approché le second tison, et un nouveau cercle enflammé commençait à courir, quand un bruit de pas retentit au détour de la jetée. Occupée de son œuvre de destruction, la *pâlotte* n'y prit point garde.

Cependant les pas approchaient. Tout à coup deux cris partirent; *Georgi* se retourna effrayée et voulut fuir. Il était déjà trop tard; la main de maître Simon venait de la saisir.

— Que fais-tu là, malheureuse? s'écria le vieux marin.

— Pardieu! vous le voyez, dit Merlet, elle met le feu au navire de Bardanou.

— Par le ciel! c'est la vérité, je vois la flamme briller... Au nom de Dieu! maître Jacques, avertissez l'équipage.

— C'est inutile, j'entends le capitaine appeler : il se sera aperçu de la chose.

— Il faut aller à lui, reprit vivement Lavau en faisant un pas vers l'échelle de la *bisquine*.

Mais le patron l'arrêta.

— C'est-à-dire qu'il faut filer son nœud, dit-il à voix basse et en l'entraînant. Que Dieu nous assiste! Voulez-vous être vu par le Provençal pour qu'il nous accuse d'avoir mis le feu?

— Mais en lui expliquant tout?...

— Il enverra la *pâlotte* devant les juges... Écoutez, voilà leur chien qui aboie... ils n'auront pas de peine

à tout éteindre seuls... Vite, vite, embarque! il ne fait pas bon ici pour nous.

Il entraîna Simon et *Georgi*, et tous trois atteignirent la petite crique où le canot se trouvait à flot sous la garde du matelot Rigaud, qui avait tout préparé pour le départ. Lavau y poussa sa nièce, la barque déborda, les voiles furent hissées, et le patron mit le cap sur le vieux phare.

Ce fut alors seulement que Simon et lui voulurent interroger la *pâlotte* au sujet de l'étrange tentative qu'ils venaient de prévenir; mais tous leurs efforts furent inutiles. A partir du moment où ils l'avaient surprise, elle était retombée dans son abrutissement muet. Assise au fond de la barque, le corps droit, l'œil fixe et arrondi, elle ne semblait rien comprendre à tout ce qui lui était demandé : l'indignation du vieux marin s'amortit forcément contre cette inertie hébétée.

— Dieu me damne! dit-il en pliant les épaules, elle n'a pas même l'air de s'apercevoir que je lui parle.

Merlet hocha la tête d'un air capable.

— Que voulez-vous? répliqua-t-il, ça n'a pas plus de conscience de ses actions que l'enfant qui vient de naître; mais, pas moins, nous sommes arrivés au bon

moment : un quart d'heure plus tard, les Provençaux étaient enfumés dans leur entre pont comme des renards dans leurs terriers.

— Grâce à Dieu ! il ne paraît pas qu'il leur soit arrivé malheur, fit observer Simon, qui regardait vers le port ; s'ils n'avaient pas été maîtres de l'incendie, on verrait d'ici la flamme.

— Bah ! soyez donc paisible, reprit Merlet avec une fine grimace, Bardanou est trop diable pour que le feu lui porte quelque nuisance ; il doit être dans la braise comme le poisson dans la mer. Ce que je crains, c'est qu'il ne soupçonne quelque chose et qu'il ne dénonce la *pâlotte*.

— Que pourrait-on faire à une malheureuse dont l'esprit n'a pas d'yeux ? dit le marin.

Merlet remua la tête en grommelant :

— On ne sait pas, on ne sait pas, dit-il ; les juges ont des idées... Sans compter que la loi sur les incendiaires n'est pas douce, savez-vous ? Les galères ou la guillotine !

— Est-ce possible ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Si on en venait là, vous concevez quel désagrément pour elle et pour vous ?

— Non, non, ça ne peut pas être... ça ne sera pas ! interrompit brusquement Lavau, comme s'il se parlait à lui-même... Non, quand je devrais la noyer de mes mains... elle d'abord, moi ensuite... mais il n'y a rien à craindre, pas vrai, maître Jacques? Nous sommes seuls à l'avoir vue?

— Autant qu'un homme peut jurer, j'en jurerais, répondit prétentieusement le patron. Cependant, si vous m'en croyez, vous garderez *Georgi* là-bas.

— Au phare? répéta Simon, c'est contraire au règlement.

— Mais c'est conforme à la prudence, ajouta Merlet si on la voit, on peut la soupçonner, tandis que, si elle est absente, personne ne pensera à elle. Bardanou part dans quelques jours, et, à mon prochain voyage au phare, je pourrai la prendre pour la ramener à Robert.

Malgré son respect pour la consigne, Lavau sentit la sagesse du conseil. L'idée de voir la fille de sa sœur en prison, soumise à un jugement, condamnée peut-être, lui inspirait d'ailleurs une épouvante qui lui eût fait tout accepter. Merlet et Rigaud promirent d'être discrets. Quant au gardien qui l'avait remplacé pendant quelques jours au vieux phare, il fut convenu qu'on

lui cacherait l'arrivée de l'orpheline. Il suffit pour cela de la déposer sur l'extrémité de l'îlot opposé à la cale de débarquement, puis de gagner cette dernière, où le remplaçant de Simon accourut bientôt, ravi d'être relevé de sa garde solitaire.

Il aida le patron à mettre à terre les provisions de la semaine, prit rapidement congé, puis entra dans le canot, qui poussa au large.

Le vieux marin attendit que la voile ne fût plus qu'un point blanc presque perdu dans l'espace. Descendant alors vers les rochers où *Georgi* avait été débarquée, il l'appela et la fit entrer dans la tour qui servait en même temps d'habitation et de phare.

III

Quelques heures semblèrent suffire à la *pâlotte* pour s'habituer à son nouveau séjour. Au premier instant, maître Simon avait voulu renouveler son interrogatoire sur ce qui s'était passé à terre ; mais le silence obstiné de l'idiote et sa propre difficulté de parole, avaient bientôt mis fin à l'enquête. *Georgi* fut donc laissée à elle-même, et put prendre librement possession de l'îlot désert.

Cette solitude n'avait rien de nouveau pour elle. Accoutumée depuis la mort de Donatien à vivre loin de toute compagnie et au milieu des rochers, c'était là vraiment qu'elle se trouvait à l'aise. Non-seulement toutes les images de ces sierras maritimes lui étaient devenues familières, mais elle en avait besoin. — Folles vagues dansant sur les récifs, nuées qu'emportait le vent, cris rauques des oiseaux de mer qui tournoyaient

sur l'abîme, rafales fouettant les cimes décharnées ! l'habitude avait fait de tous ces aspects et de tous ces bruits une partie d'elle-même ; c'était seulement où ils n'étaient pas qu'elle voyait le désert.

Aussi, retrouvant dans son nouveau domaine ce qui lui était connu, y fut-elle bientôt établie. Parfois abritée au fond d'une anfractuosité, suspendue à quelque escarpement ou debout sur un sommet isolé, *Georgi* s'oubliait des heures entières à regarder la mer et à s'enivrer de la rumeur des flots ; d'autres fois, prise d'une activité curieuse, elle allait de rocher en rocher, cherchant aux fentes les plus cachées les nids des goëlands, ou écartant les longues draperies d'algues marines pour découvrir les bancs de coquillages et la retraite des sauterelles de mer (1).

L'îlot, formé d'un entassement granitique dont le phare occupait la crête, se reliait à une chaussée d'écueils qui se découvrait à l'heure du reflux. C'était là qu'avant l'établissement du phare les navires, poussés par la houle et trompés par l'obscurité, venaient se perdre sur des brisants dont rien ne leur annonçait l'approche. A marée basse, l'œil apercevait encore au

(1) Langoustes.

fond des eaux ou dans les fissures du roc des débris d'ancres, de ferrements rongés par la rouille et de quilles à demi enfouies dans le sable : lugubres vestiges de naufrages déjà oubliés.

Georgi explorait chaque jour cette chaîne de récifs en s'efforçant d'arracher à la mer quelques épaves sous-marines, et maître Simon la laissait faire. Sa présence n'avait rien changé dans la vie du vieux gardien. Voyant que le silence de l'idiote respectait son propre silence, il s'était vite accoutumé à cette espèce d'ombre pâle et fuyante qui errait sur son rocher. Il lui sembla même, au bout de quelques jours, qu'elle complétait sa solitude. Elle était là, en effet, comme une représentation muette du monde absent. Aux heures de repas, un cri d'appel suffisait pour la faire accourir ; puis elle disparaissait à la manière des oiseaux sauvages.

Sauf quelques rares paroles échangées par aventure, tous deux vivaient ainsi à part, la *pâlotte* parmi les récifs, et Simon sur la terrasse du phare. Enveloppé dans son *noroit* de drap bleu, les mains sous les aisselles et la pipe entre les dents, il restait là depuis le lever du soleil jusqu'au soir, le regard perdu sur cette plaine d'azur que moiraient les courants. Habile

à étudier au loin les voiles qui cinglaient en tous sens, il savait reconnaître la destination du navire, son importance et sa nation. Une longue-vue, toujours braquée sur le parapet de pierre, lui permettait de scruter tous les coins de l'horizon. Du haut de sa tour isolée, il assistait à cet éternel combat du génie humain contre les obstacles de la création ; il voyait se croiser les mille liens d'intérêts ou de nécessités qui, à travers les tempêtes et les abîmes, rattachent l'un à l'autre les peuples séparés. Il avait là le spectacle journalier que nous cherchons à notre fenêtre aux heures d'oisiveté ; seulement la rue sur laquelle il regardait était l'infini, et formait le carrefour de deux mondes.

Un soir, après avoir promené sa longue-vue vers tous les points du ciel, il l'arrêta sur le petit port, dont une voile venait de doubler la jetée. La mer était sombre plutôt qu'agitée ; mais la rafale de nuit qui commençait à s'élever à l'ouest fraîchissait d'instants en instants. A mesure que le caboteur perdait l'abri de la terre, on le voyait s'incliner davantage et labourer plus péniblement la vague. Il s'efforçait de monter dans le vent pour atteindre la passe pendant que le soleil éclairait encore sa route.

Bien que la manœuvre fût hardie, elle n'avait rien

qui pût inquiéter. Après l'avoir suivie un instant, maître Simon quitta la longue-vue, promena encore son regard à l'horizon ; puis, rétrécissant peu à peu le cercle qu'il embrassait, le ramena sur la chaîne de récifs et sur l'îlot.

Le soleil couchant les empourprait déjà de ses lueurs, et le flux commençait à ensevelir la chaussée sous ses tourbillons écumeux.

Tout à coup le vieux gardien aperçut la *pâlotte* qui accourait de la pointe extrême de l'écueil, franchissant avec peine les ravines déjà envahies par la mer, et grimpant le long de la pente abrupte qui les réunissait à l'îlot. Elle portait dans ses bras un fardeau informe dont le poids semblait ralentir sa marche. Elle atteignit pourtant la base du vieux phare. Simon l'entendit bientôt dans l'escalier tournant et la vit enfin apparaître sur la terrasse, les traits brillants d'une joie triomphante.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marin étonné.

Elle ne répondit que par l'interjection stridente qui lui était ordinaire dans ses élans de joie, et déposa l'objet qu'elle portait aux pieds de Simon.

Celui-ci reconnut alors un de ces petits barils anglais destinés aux spiritueux, et de la contenance d'un

gallon. Débris de quelque naufrage, les algues et les coquillages, sous lesquels il avait presque disparu, attestaient son long séjour dans les flots.

Maître Lavau demanda à la *pâlotte* où elle l'avait découvert.

— Là... là... dit-elle en montrant du doigt un récif dont on n'apercevait plus que le sommet, j'en ai encore vu d'autres; mais le rocher les tient. Regardez, il y a des cercles de fer.

Elle arracha les varechs dont le barillet était enveloppé; le marin le souleva.

— Par ma foi ! il est plein, dit-il avec une vivacité qui ne lui était point ordinaire ; il faut voir ce que c'est.

Et, ouvrant le couteau retenu à sa boutonnière par une tresse de cuir, il le glissa entre les douvelles noircies. Un liquide doré jaillit presque aussitôt sous ses doigts en répandant un parfum qu'il reconnut.

— Dieu nous sauve ! c'est du rhum ! s'écria le marin, dont le visage s'était éclairci; tu as trouvé là un trésor !... Vite, vite, prends garde, *Georgi*, que je descende le baril; j'ai peur qu'il n'ait quelque avarie, et qu'il ne me sombre entre les mains !

Il l'avait soulevé avec la sollicitude d'un père pour son enfant; il gagna la pièce qu'il habitait, et prit

toutes les précautions nécessaires. Il commença toutefois par déguster la précieuse liqueur, afin d'en reconnaître la qualité. Après avoir vidé son verre à petits coups, il fit claquer sa langue contre son palais, et toutes les rides de son visage semblèrent sourire.

— Du vrai Jamaïque ! murmura-t-il ; ça doit venir de quelque navire anglais... Ces gredins-là ne boivent jamais que du meilleur !

Il remplit de nouveau son gobelet, et recommença à boire en parlant entre chaque gorgée.

— Quelle chaleur ! quel goût ! Sur ma vie ! *pâlotte*, sans toi le baril dormirait encore au fond de la mer... C'est le bon Dieu qui m'a fait te rencontrer l'autre soir sur la grève et t'emmener ici... J'y ai gagné une provision de rhum... et le Provençal d'avoir encore un navire sous ses pieds... car, grâce au ciel ! la *bisquine* n'a rien eu.

— Rien ? répéta *Georgi*.

— A preuve qu'elle vient de sortir du port et qu'elle navigue vers la passe, reprit le vieux gardien.

La *pâlotte* courut à l'étroite croisée, et Simon lui indiqua le navire dont on avait quelque peine à distinguer la voilure aux lueurs du soir.

La rafale qui contrariait sa marche s'était insensible-

ment transformée en une de ces brises sèches, brusques et continues, auxquelles les marins donnent le nom de brises carabinées. La mer tourmentée avait pris la couleur glauque et l'aspect froid qui indiquent les longues tenues de vent. Aux derniers rayons du jour qui s'éteignaient vers le couchant, succédait la clarté terne d'une nuit à la fois sans nuages et sans étoiles.

Maître Lavau fit observer que la *bisquine* courait bord sur bord sans paraître gagner beaucoup ; elle devait employer une partie de la nuit à doubler le phare et à chercher la passe.

Tout en continuant à remplir et à vider son verre, il expliqua à *Georgi* les difficultés de cette recherche, dans laquelle la moindre erreur pouvait conduire au naufrage. Le rhum avait donné au taciturne gardien une singulière facilité d'élocution. On connaît cette hâblerie de chasseurs racontant que des braconniers, surpris par un froid prodigieux, allumèrent dans les bois un feu de bruyères, et, entendant éclater subitement un grand bruit de voix, s'aperçurent que c'était leur brasier qui faisait fondre toutes les paroles gelées dans l'air ! quelque chose de semblable paraissait s'opérer chez Simon : la chaleureuse liqueur semblait fondre

la glace qui avait retenu jusqu'alors les sensations et les pensées muettes au dedans. Il se mit à parler tour à tour de sa jeunesse, de ses campagnes, de sa croix livrée en gage, mais dont le ruban avait laissé une marque sur sa veste déteinte. Il la montra à Georgi.

— Cette marque-là, vois-tu, dit-il, suffit pour m'avertir ; c'est comme une inscription imprimée là, près de mon cœur ; elle me dit dans son langage : — Rappelle-toi ce que tu as été, et prends garde à ce que tu seras ; ne m'oublie pas, fais ton devoir !

Et comme si ce dernier mot eût réveillé en lui un souvenir subit, il replaça brusquement son gobelet sur la table, regarda vers la fenêtre et se levant :

— Voici l'heure de le faire ! ajouta-t-il ; vite, *Georgi*, ma lanterne ; le feu devrait être déjà allumé là-haut... Malédiction sur ton baril ! S'il devait me faire oublier la consigne, je le renverrais au fond de la mer.

Il prit la lanterne, et monta à la chambre de l'appareil.

La *pâlotte*, debout près de la petite fenêtre, continuait à suivre du regard la voile de la *bisquine*, qui n'apparaissait plus que comme un point blanc dans la nuit. Sa haine contre le capitaine provençal, assoupie un instant loin de lui, venait de se réveiller dans toute

sa violence. En le voyant ainsi près d'échapper, elle sentait une sourde colère qui faisait trembler la main dont elle serrait les barreaux de la fenêtre. Oh ! pour venger Dona, que n'était-elle un de ces flots qui emportaient le navire, un de ces souffles qui le poussaient, un de ces rocs sur lesquels passait sa quille rapide ! Avec quel élan de cœur elle demandait tout bas la punition du meurtrier ! Comme elle eût prié à mains jointes à deux genoux, si elle eût connu une prière pour solliciter la mort d'un ennemi !

Par instants, lorsque le caboteur disparaissait dans l'ombre, elle espérait que ses vœux avaient été exaucés, mais bientôt elle le voyait blanchir de nouveau sur le gouffre, et s'élancer de vague en vague en se rapprochant toujours.

Maître Simon la retrouva à la même place, les regards fixés sur cette voile maudite, et murmurant à demi-voix, sans s'en apercevoir, le nom de Bardanou.

— Ah ! tu vois encore la *bisquine?* demanda-t-il.

— Toujours ! répéta Georgi.

— Eh bien ! elle peut naviguer sans peur maintenant, reprit Lavau ; je viens de hisser là-haut une étoile qui la conduira à la passe comme par la main.

Il éteignit sa lanterne, et revint s'asseoir près de la table, en face du baril.

Le phare allumé, rien ne réclamait plus ses soins jusqu'au jour ; il n'avait à craindre aucune visite, et pouvait disposer à son gré de quelques heures. Cet affranchissement de responsabilité le rendit moins circonspect dans ses libations. Là avait été toujours pour lui la tentation dangereuse. En vain se roidissait-il : après un long effort, l'occasion aidant, il cédait tout à coup, et perdait ainsi en une seule fois le bénéfice de sa longue résistance. Ces défaillances de volonté, bien que courtes et assez rares, avaient attiré au vieux gardien quelques réprimandes. Récemment encore, il avait dû subir l'avertissement sévère d'un inspecteur, par qui le mot de retraite avait même été prononcé ! Maître Simon en garda longtemps au cœur une atteinte douloureuse ; mais ce soir-là le rhum lui avait fait tout oublier. Devenu bruyant et jovial, il voulut obliger la *pâlotte* à trinquer avec lui : celle-ci, toujours immobile à la petite fenêtre, secoua la tête en signe de refus.

— Goûte au moins, pauvre innocente, reprit-il en riant ; tu ne sais pas le bien que ça te fera. Quand on a bu, c'est comme si l'on sentait au dedans un rayon

de soleil. Puisque tu as trouvé le baril, il est juste que tu aies une part de ta pêche; allons, prends ce gobelet.

Mais *Georgi* continuait à regarder la mer sans écouter.

— Décidément, tu ne veux pas ? dit le marin; tu refuses ton bonheur. Ah ! quel baril, ma chère ! et tu es sûre qu'il y en a d'autres au même endroit ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Alors on les aura, dit maître Lavau; je veux les avoir ! Ce serait péché pour un chrétien de laisser perdre ainsi les biens du bon Dieu !... Mais j'en reviens à mon idée, vois-tu ? il faut que ce soit un navire anglais qui ait laissé ses fonds de culottes sur nos roches ; il n'y a que les *goddem* pour avoir ainsi le tafia par provision.

Et frappant la table de son verre qu'il venait de vider :

— Oh ! tonnerre ! si on pouvait voir sous les talons de ces gueux de brisants ! continua-t-il. Tu ne te doutes pas, toi, de tout ce que la mer a pu y mettre ! Avant la bâtisse du vieux phare, il ne se passait guère de mois sans qu'il en vînt quelques-uns se démolir sur la chaussée. Les gens de la côte accouraient tous ici pour pê-

cher des planches et des vieux clous... quand ils ne pêchaient point autre chose !... — C'est une rente qu'on leur a fait perdre. — Ah ! ah ! ah ! notre feu leur a brûlé une ferme ! — Aussi il y en a plus d'un, sais-tu, qui ne demanderait pas mieux que de l'éteindre.

Depuis un moment, la *pâlotte* avait la tête à demi passée en dehors de la fenêtre. Simon se retourna vers elle.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait là ? dit-il avec ce rire sans cause d'une ivresse qui commence ; eh ! petite, parle donc ; que regardes-tu sur la mer ?

— Il arrive ! il arrive ! psalmodia la *pâlotte* de ce ton chanteur et dolent qu'elle prenait quand elle pensait tout haut.

Le gardien se leva en trébuchant, et s'approcha de la fenêtre.

— Qui cela ? demanda-t-il ; le Provençal ? Pardieu ! oui, c'est lui qui bouline là-bas ; il a fini par monter d'un cran dans le lit du vent. — Ah ! ah ! le brigand est bien heureux de voir notre grand fanal ! Sans lui, je veux que Dieu me damne si son navire ne serait pas demain en miettes !

— La *bisquine ?* s'écria *Georgi*, qui se retourna avec un cri d'interrogation.

— Quoi donc ? reprit Lavau ; est-ce que la brise ne l'affale pas sur la chaussée? Sans le feu qui les avertit, ils ne pourraient jamais reconnaître s'ils ont doublé les brisants pour donner dans la passe.

— Et le navire... périrait ? demanda la *pâlotte*.

— Avec l'équipage, ajouta gaiement Simon, qui s'était remis à boire ; mais il n'y a pas de danger tant que le phare fait briller sa lanterne. Allons, *Georgi*, bois donc! rien qu'un petit coup, pauvre innocente ! ton gobelet est là.

Mais *Georgi* ne pensait point au gobelet; elle avait quitté la fenêtre, et, debout à quelques pas, elle regardait Simon avec des yeux étranges.

Cependant celui-ci continuait à rire, à boire et à chanter. Seulement sa voix devenait de plus en plus chevrotante, ses paupières s'alourdissaient, son corps vacillant cherchait le mur pour point d'appui.

La *pâlotte* semblait suivre ces symptômes de l'ivresse avec une joie impatiente ; son regard allait sans cesse de la fenêtre au gardien ; enfin, quand elle l'eut vu s'affaisser sur la table, elle recula jusqu'à l'entrée, se coula par la porte entr'ouverte, la referma doucement et monta haletante à la chambre de l'appareil.

Saisissant alors les cordes, elle exécuta la manœu-

vre qu'elle avait vu faire à maître Simon, redescendit le fanal, l'éteignit, et, la tour, un instant auparavant inondée de lumière, rentra brusquement dans les ténèbres.

Elle s'élança ensuite vers la terrasse et chercha sur la mer ; mais il fallut quelques instants pour que ses yeux éblouis par la clarté pussent se réaccoutumer à voir dans la nuit. Enfin elle réaperçut la *bisquine* perdue dans l'ombre et qui continuait à lutter contre le vent.

L'idiote poussa un cri sinistre en étendant les mains fermées vers le navire avec une expression de menace.

— Ah ! ah ! ah ! il ne voit plus sa route, murmura-t-elle en ricanant, j'ai crevé l'œil de la tour !... Sans le phare, l'oncle a dit que le Provençal était perdu... Ah ! ah ! ah ! il va aller où il a envoyé Dona. Jésus ! recevez Dona dans la gloire ! Jésus, rejetez son meurtrier dans l'enfer ! Vierge Marie, priez pour nous : *Ave Maria !*

Elle s'était agenouillée et répétait avec ferveur la salutation angélique ; quand elle eut achevé, elle se releva et regarda de nouveau.

La *bisquine* poursuivait sa route ; mais un œil marin eût reconnu que, depuis la disparition du feu indica-

teur, elle avait déjà dévié dans sa direction et qu'elle était entraînée sur la chaussée sans s'en apercevoir. Le capitaine provençal le soupçonna sans doute, car il fit bientôt un nouvel effort afin de remonter dans le vent, puis, croyant approcher de la passe, il laissa arriver une seconde fois pour se relever encore. Ces hésitations que la *pâlotte* ne pouvait comprendre finirent par l'inquiéter; elle pensa que maître Simon avait exagéré la nécessité du phare, et que, malgré l'obscurité, le caboteur finirait par doubler les écueils.

Pour qui ne connaissait point le secret de ces parages, il était difficile, en effet, de croire à un péril aussi imminent. Pas un nuage dans le ciel, pas de tempête sur les flots ; aucune des grandes menaces qui font sentir l'impuissance de l'homme ; rien que la brise acérée qui sifflait sans relâche.

Déjà cependant le souffle de cette brise emportait la *bisquine*, qui se débattait en vain pour le vaincre; ses bordées devenaient de plus en plus courtes ; le courant se joignait au vent pour la rejeter aux rochers. Après une longue attente, *Georgi* s'aperçut enfin qu'elle se rapprochait rapidement de la chaussée.

Trompé par une brèche apparente, le capitaine provençal croyait avoir atteint la passe et y donnait à

toutes voiles. Son erreur fut de courte durée. Il reconnut les brisants et voulut virer de bord ; mais il était trop tard : le navire, enveloppé dans la houle, glissa le long de la ligne de récifs. A la morne clarté du ciel, *Georgi* reconnut Martin Bardanou, qui, les mains crispées sur la barre, s'efforçait de ranger les écueils, dont la *bisquine* effleurait les aspérités. Le bâtiment dévoyé passa devant la tour ses voiles abattues et penché sur le flanc, comme un goëland blessé que le vent emporte les ailes pendantes ; mais, à quelques encablures de l'îlot, il s'arrêta avec un craquement soudain : sa carène venait de rencontrer un rocher à fleur d'eau. *Georgi* vit ses mâts s'incliner. Des cris terribles retentirent jusqu'au phare, puis tout sembla fondre dans la mer ; hommes et navire s'étaient engloutis !

Par un mouvement irréfléchi, la *pâlotte* se précipita dans l'escalier pour courir aux rochers ; elle y heurta maître Simon, que les clameurs de détresse avaient réveillé en sursaut, et qui accourait encore à demi étourdi. Son regard cherchait la lumière qui, du phare, glissait habituellement dans l'intérieur de la tour, et, effrayé de l'obscurité, le gardien s'élançait vers la chambre de l'appareil au moment où sa nièce et lui se rencontrèrent criant et troublés.

— Le fanal ! le fanal ! répétait Simon.

— La *bisquine!* murmurait *Georgi*.

— Il est éteint !

— Elle est brisée !

Le vieux gardien saisit le bras de l'idiote.

— Que dis-tu ? s'écria-t-il ; le Provencal ?...

— Est sous la mer ! répondit la *pâlotte*, qui lui échappa en continuant à descendre.

Le marin s'efforça de la suivre à tâtons.

Sortie de la tour, l'idiote s'était élancée vers l'endroit où le navire avait disparu. Les vagues tourbillonnaient sur les crêtes de l'écueil, jouant avec quelques épaves qu'elles montraient et dérobaient tour à tour. *Georgi* fouilla avidement du regard les remous et contourna les brisants. Lavau, qui la rejoignit en haletant, lui demanda si elle apercevait quelque chose.

— Rien que des planches qui flottent, répondit-elle d'un accent joyeux.

— Chut ! interrompit le marin.

Un hurlement rauque et désespéré venait de retentir au milieu du fracas de la houle.

— C'est le chien ! dit la *pâlotte* saisie.

— Oui, reprit Simon ; de ce côté... regarde... il y a quelque chose. En effet, un point noir semblait

tacher l'écume et suivre la lame qui s'engouffrait entre les récifs. Pour s'en rapprocher, la *pâlotte* franchit les rochers avec une agilité de bête fauve, et le vieux gardien, excité par un reste d'ivresse, la suivit. Les hurlements se firent entendre plus distinctement, le point noir se rapprocha ; il semblait grossir ; ses formes devinrent moins vagues ; tout à coup, soulevé par un flot énorme, il apparut à sa cime, au milieu d'une crinière d'écume ; c'était le Provençal cramponné à un débris du navire, il avait la tête baissée et portait, sur ses épaules, le chien griffon.

En le reconnaissant, *Georgi* avait poussé un cri de rage désespéré. Maître Simon courut à l'extrémité de la roche, attendit que le flot arrivât, et, étendant la main, arrêta au passage l'épave flottante.

— Ici, vite, à moi ! cria-t-il à sa nièce en sentant que la mer allait lui reprendre sa proie.

L'idiote, qui l'avait rejoint, s'était penchée vers le Provençal et lui soulevait la tête ; elle laissa échapper un de ces éclats de rire saccadés.

— Mort ! dit-elle en battant des mains.

— Malédiction sur toi ! il m'échappe ! reprit Simon, qui, entraîné par son fardeau, glissait sur le rocher humide

Georgi s'aperçut du danger, saisit le mort à deux bras ; les forces réunies de Simon et de sa nièce ramenèrent le naufragé sur l'écueil.

L'idiote avait bien vu ; Bardanou n'était plus qu'un cadavre ! On voulut vainement le détacher du débris qu'il avait rencontré sous les eaux ; il s'y était pour ainsi dire fixé des ongles et des dents. Il resta immobile, étendu sur les algues marines qui tapissaient la roche, tandis que le chien faisait succéder des hurlements de deuil à ses hurlements d'épouvante.

Georgi regardait avec une expression étrange, où le saisissement inévitable que produit l'aspect de la mort se mêlait à la joie de la haine satisfaite. Quant à Lavau, dès qu'il se fut assuré qu'il n'y avait plus rien à faire pour Martin Bardanou, il se retourna vers les flots, poussa de longs cris d'appel, gagna les récifs les plus avancés, espérant apercevoir quelque autre naufragé de la *bisquine ;* mais tout fut vain : le reflux, qui commençait à se faire sentir, les avait sans doute entraînés au loin vers la pleine mer. Certain que ses secours ne pouvaient être utiles à personne, il revint vers le cadavre du capitaine.

Sa nièce était toujours debout, le regardant, et le chien continuait sa plainte lugubre. L'ivresse du vieux

gardien s'était complétement dissipée dans ces efforts ; il tourna ses regards vers le phare éteint, et le soupçon de ce qui avait eu lieu traversa sa pensée. Saisissant les mains de la *pâlotte* et la regardant en face, il voulut l'interroger ; mais, au premier mot, elle raconta tout sans détour, avec une sorte d'emphase triomphante. Cette sincérité faillit lui être fatale. Hors de lui, le vieux marin la renversa à terre, et allait l'écraser sous ses pieds, lorsque dans son effroi, elle poussa instinctivement le cri de détresse dont elle avait conservé l'habitude depuis son enfance : — Ma mère ! — A ce nom, Lavau se rejeta en arrière, porta les deux mains à son front ; puis effrayé de lui-même, courut à la tour, monta dans la pièce qu'il occupait, et s'y enenferma.

Ce qui venait de se passer avait été si prompt et si inattendu, qu'il en demeura d'abord étourdi. Il s'était laissé tomber sur un escabeau, près du foyer ; la tête dans ses deux mains, il essaya de se rappeler et de comprendre. Peu à peu tout s'éclaircit ; il sentit quelle responsabilité pesait sur lui. Évidemment ce n'était point à *Georgi,* pauvre raison égarée, qu'on pouvait demander compte de la perte de la *bisquine*, mais à lui qui avait violé une première fois son devoir

en l'emmenant au phare, une seconde fois en s'oubliant dans l'ivresse. Toutes ces idées se présentèrent d'abord sans ordre et à peine formulées; c'étaient moins des réflexions que des cris de conscience ; il en fut par cela même plus troublé.

Outre les caractères particuliers à chaque individu, il en est qui ressortent pour ainsi dire des professions : chacune d'elles a son point d'honneur qui s'exalte plus ou moins selon la nature, mais qui, à des degrés différents, reste commun à tous. Sentinelles perdues des écueils, les gardiens de phare ont toujours considéré leur poste comme une faction que rien ne leur permettait de négliger. Pour eux, vieux soldats de la mer, c'était la sûreté de leurs anciens compagnons qui leur était confiée, la grandeur même de la tâche les relevait à leurs propres yeux; y manquer n'était point une faute, mais une honte; c'était livrer son poste à l'ennemi.

L'histoire des côtes est pleine de faits qui prouvent ce fanatisme héroïque. On a vu, par exemple, des gardiens de phares flottants refuser de fuir leurs pontons à moitié démolis par la tempête, et sombrer sous leur fanal comme *le Vengeur* sous son sublime drapeau; d'autres, atteints par la fièvre jaune, se traîner jusqu'à

la salle des appareils et allumer d'une main mourante la lumière protectrice. Pendant la dernière guerre contre les Anglais, un gardien, attiré hors de sa tour et sommé par une péniche anglaise d'éteindre son feu, dont la disparition devait compromettre une escadrille française qui cherchait le port, préféra jeter ses clefs à la mer et se faire massacrer par l'ennemi.

Lavau avait entendu raconter, comme tous ses pareils, ces dramatiques aventures, qui étaient les dates glorieuses de leur histoire : ce culte des devoirs particuliers imposés aux gardiens de phares se compliquait en outre, chez lui, d'une disposition que nous avons déjà signalée. Ainsi que toutes les intelligences restreintes, il ne distinguait bien que les devoirs immédiats, mais il portait dans l'accomplissement de sa tâche ainsi comprise une rigueur singulière. Pour lui, l'honneur très-simplifié n'en était devenu que plus absolu dans ses exigences.

Les objets dont il se trouvait entouré semblaient d'ailleurs rendre sa faute plus présente. L'obscurité dans laquelle la tour restait plongée, les rumeurs furieuses de la mer, les gémissements du chien que l'on continuait à entendre par intervalles, tout lui rappelait le désastre accompli, tout l'accusait ! il se jugea à ja-

mais déshonoré et se demanda quelle expiation pourrait amoindrir sa honte sinon la racheter. Un souvenir traversa tout à coup sa mémoire. Il se rappela qu'à l'une de ses premières campagnes, la négligence du capitaine avait conduit la goëlette de guerre qu'il montait aux récifs des Sorlingues, où elle périt. L'équipage échappa dans les chaloupes, mais l'auteur du naufrage avait résisté jusqu'au dernier moment à toutes les prières; il avait refusé de quitter le navire et s'était puni lui-même en s'abîmant dans les flots. Ce fut un trait de lumière pour Simon. Incapable de voir, après la faute, les lois plus élevées de la morale humaine qui lui défendaient de se châtier de ses propres mains, il crut que l'exemple de son ancien capitaine était un avertissement. Comme lui, il avait failli à son devoir, il voulut se faire pardonner comme lui.

Cette pensée l'eut à peine frappé, que sa résolution fut prise. Pour cette nature à fond héroïque, mais rebelle aux débats intérieurs, quitter la vie était chose plus simple et plus facile que de la discuter. Il fit donc tous ses préparatifs avec la soigneuse régularité d'un vieux soldat de l'Océan longtemps soumis à la discipline des vaisseaux.

Le jour qui allait succéder à cette triste nuit était ce-

lui même où Simon attendait le canot de Jacques ; il fallait avertir celui-ci et lui donner de dernières instructions. Maître Lavau prit dans son coffre une de ces feuilles à titres imprimés destinées aux rapports du mois, il trouva une plume à demi écrasée, une écritoire dont il put détremper l'encre desséchée, s'assit devant la table et écrivit. C'était habituellement pour lui une opération lente et pénible ; mais cette fois la plume marcha d'elle-même et couvrit le papier de caractères lourds et inégaux, ordinaires à ceux pour qui écrire est une rare aventure. La lettre contenait ce qui suit :

« JACQUES MERLET,

« Ceci est pour vous dire que j'ai négligé mon devoir, laissé éteindre cette nuit les feux de la tour, et que par suite le navire du Provençal est venu sur les brisants, où il a péri corps et biens. Après cela, vous comprendrez que je ne pouvais plus vivre.

« Jacques Merlet, je sais que quand je me serai tué, je n'aurai plus droit de reposer dans la terre bénite ; mais, si vous êtes un vrai chrétien, vous ne refuserez pas de dire une prière pour mon âme, ensuite de quoi vous envelopperez mon corps dans un lambeau de

toile et vous le lancerez à la mer : c'est le cimetière des matelots.

« Comme vous devez arriver avec la marée du matin, je vous prie de vous en retourner vite au port, à cette fin de ramener mon remplaçant au phare avant la nuit pour que le service n'ait pas à souffrir.

« Jacques Merlet, vous trouverez sur l'îlot la fille de ma sœur Madeleine; je la recommande à votre humanité.

« J'aurais voulu emporter ma croix dans mon linceul; mais je n'en ai plus le droit.

« Jacques Merlet, ceci est pour vous dire un dernier bonjour, et je souhaite que Dieu vous accorde une longue vie.

« Simon Lavau. »

Cette lettre écrite, il y mit l'adresse, la plaça sur la table en évidence, puis monta à la chambre de l'appareil.

Le fanal était encore tel que *Georgi* l'avait laissé. Simon s'assura que rien n'y manquait; il le disposa pour le lendemain; puis, prenant la corde, il fit un nœud coulant à l'un des bouts, et fixa l'autre à la voûte.

Il s'approcha ensuite de la fenêtre, comme s'il eût voulu faire ses derniers adieux à la mer.

L'aube commençait à éclairer l'horizon de quelques pâles clartés; le vent avait molli, et les flots bruissaient plus sourdement sur les écueils. Simon s'oublia quelque temps devant ce spectacle, dont la majestueuse monotonie lui était devenue, à son insu, un besoin. Il vit le levant s'enflammer avec lenteur et les étoiles s'effacer l'une après l'autre. Bientôt, du côté de la terre, pointa une voile blanche encore si éloignée, qu'on l'eût prise pour un goëland matinal. C'était la barque de Jacques; dans une heure, elle devait aborder à l'îlot. Le vieux marin retourna la tête vers l'intérieur. — A ce moment, les hurlements du chien s'élevèrent de nouveau.

— C'est bon! murmura-t-il avec un mouvement d'impatience, attends un peu; ton maître va être vengé.

Peu d'instants après, le patron Jacques débarquait dans l'îlot; mais il arrivait trop tard : la funeste résolution du gardien du phare était accomplie.

Cette fin terrible désarma d'autant plus facilement le blâme public, que la perte de Bardanou et de son na-

vire éveillait peu de regrets. Aussi la sympathie générale adoucit-elle ce que les dernières volontés de Simon Lavau avaient de trop sévère pour lui-même. Ses restes, apportés au cimetière, furent enterrés sans cérémonie religieuse dans le coin réservé aux hérétiques et aux suicidés ; mais une foule nombreuse l'y accompagna, et Robert rendit la croix pour qu'elle fut ensevelie avec le mort. Il fit plus : sur la demande de quelques notables habitants qui se cotisèrent pour assurer la pension de la *pâlotte*, il consentit à la garder chez lui, comme l'avait demandé Simon.

Les derniers événements semblaient avoir donné quelque chose de plus sauvage à l'égarement de *Georgi*. Habituellement retirée dans les lieux solitaires, elle fuyait toutes les approches, refusait de répondre, et ne rentrait au logis que pour prendre sa nourriture. Parfois même elle faisait des absences de quelques jours, après lesquelles elle revenait amaigrie et plus farouche. Enfin elle disparut tout à fait, et les recherches faites sur la côte pour la retrouver furent inutiles. On pensa qu'elle avait été noyée sur quelque récif et emportée par la mer. Ce fut seulement environ une année après sa disparition que le hasard fit découvrir à quelques enfants du port la caverne du *Roc brûlé*. Ils

y trouvèrent le cadavre de la *pâlotte* pétrifié par le salpêtre qui suintait de la voûte. L'idiote était couchée à terre, la tête repliée sur son bras gauche et tenant encore dans sa main droite la bague de cuivre et la médaille de plomb qui avaient appartenu à Dona.

LE GARDE DU LAZARET.

I

Au fond de la rade de Brest, dans le carrefour qui s'étend entre l'île Longue et la pointe de Kelerne, se dressent deux rocs couronnés de lourds édifices de granit. Sur le premier a été établi le lazaret de Trébéron ; le second, qui servit autrefois de cimetière, a dû à cette destination le nom d'île des Morts, et renferme aujourd'hui la principale poudrière de l'arsenal maritime.

Les deux rochers, séparés par un bras de mer, sont distants de Brest d'environ six milles. L'aspect de ces îlots ne diffère pas sensiblement. En dehors de l'espace occupé par les constructions, ils ne présentent à l'œil

que des pentes rocailleuses tachetées çà et là de mousses rigides et d'ajoncs épineux. Vous y chercheriez en vain un autre abri que les déchirures du roc, une autre ombre que celle des murailles, une autre promenade que la courte terrasse ménagée devant les édifices. Arides et nues, les deux îles semblent deux immenses guérites de pierre placées là pour surveiller la mer qui gronde au-dessous.

Cependant, si le pied qui les foule demeure prisonnier dans un cercle rétréci, du haut de cet escarpement, le regard se promène sur un horizon immense. Ici, c'est la baie de Lanvoc, bordée de végétations basses et sombres; là, Roscanvel, avec ses ombrages que perce la flèche élégante du clocher; plus loin, la Pointe Espagnole, hérissée de batteries; enfin, aux dernières lignes du ciel, Brest laissant entrevoir, sous un voile de brume, ses arsenaux, ses forts et les cent mâts de ses vaisseaux. Dans l'intervalle s'ouvre le Goulet, porte maritime de ce lac merveilleux, par laquelle entrent et sortent sans cesse les voiles errantes qui vont montrer le drapeau de la France sur les mers ou le rapportent des contrées lointaines.

Un coup de canon, dont le retentissement courait encore le long des côtes, venait précisément d'annon-

cer une de ces arrivées, et une frégate couverte de voiles doublait la pointe, poussée par une faible brise. Du haut de l'esplanade de Trébéron, un homme vêtu d'une cape de drap-pilote et coiffé d'un chapeau à petits bords, qui laissait voir ses cheveux grisonnants, regardait le noble navire glissant au loin entre l'azur de la mer et l'azur du ciel. Il était facile de remarquer que le garde du lazaret (car c'était lui) prêtait une attention distraite à ce spectacle, que son long séjour à Trébéron lui avait rendu familier. Ses yeux, un instant arrêtés avec une sorte de nonchalance sur la frégate qui commençait à carguer ses hautes voiles, se reportèrent bientôt plus près de lui et demeurèrent fixés au bas d'un sentier qui conduisait de l'esplanade à la mer, sur un groupe qui parut l'intéresser bien plus sérieusement. L'objet de cette contemplation était, à la vérité, de ceux qui eussent frappé le regard le moins attentif, et un élève de Phidias y eût trouvé le motif d'un de ces antiques bas-reliefs dont le marbre est devenu plus précieux que l'or.

Deux petites filles et une chèvre montaient ensemble la route tortueuse. L'aînée, qui pouvait avoir onze ans, tenait le capricieux animal lié par une de ces algues marines que l'on prendrait pour des lanières de cuir

de Cordoue. Ses cheveux noirs retombaient sur son cou bruni comme deux ailes de corbeau, et donnaient à sa physionomie une hardiesse un peu sauvage, que tempérait la douceur d'un œil velouté. La plus jeune, assise sur la chèvre comme sur son habituelle monture, avait la blancheur rosée d'une fleur d'églantine. Une touffe de bruyère, mêlée à ses cheveux d'or, retombait jusqu'à son épaule et lui donnait je ne sais quelle grâce coquette. Les deux sœurs forçaient la chèvre, soumise avec impatience, à ralentir le pas; mais, de loin en loin, il fallait redoubler les fragiles liens qui la tenaient captive et ressaisir la couronne de fleurs marines enroulée autour de ses cornes. C'étaient alors de longs cris joyeux et des éclats de rire sans fin, entrecoupés par le bêlement frêle de *Brunette*, qui frappait la terre du pied et secouait sa tête mutine. Toutes autres mains que celles de Josèphe et de Francine eussent vainement essayé de la soumettre à de pareilles complaisances; mais cette dernière l'avait eue pour nourrice, et la chèvre en avait visiblement conservé le souvenir.

Mathieu Ropars regardait depuis quelque temps cette espèce de lutte joyeuse de la fantasque *Brunette* et de ses filles, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son

bras; il se retourna et rencontra pour ainsi dire contre son épaule le visage riant de leur mère.

— Vois donc les enfants, dit-il en montrant par un mouvement de tête le groupe folâtre.

— Jésus! Francine va tomber! dit la mère, qui fit un pas vers le sentier.

Mais il la retint.

— Laisse! répliqua-t-il; ne sais-tu pas qu'il n'y a rien à craindre quand Josèphe la surveille? Sans compter que la *Brunette* les aime plus que ses propres chevreaux, et elles le lui rendent bien? Dieu me pardonne si la bête n'est pas ce qu'elles préfèrent après nous!

— Et après M. Gabriel, fit observer la mère, — au moins pour Josèphe : — bien qu'il ne soit resté au lazaret guère plus d'une semaine et qu'il y ait de cela trois ans, l'enfant ne laisse point passer un seul jour sans parler de lui.

— A vrai dire, le lieutenant est un homme difficile à oublier, reprit Ropars, surtout pour la petite, à qui il a fait tant d'amitiés et de promesses... Ne doit-il pas lui apporter toutes les merveilles de l'Inde? Au reste, s'il ne lui est pas arrivé malheur, mon idée est que nous ne tarderons pas à le voir ainsi que *la Thétis*.

— En attendant, il faut que j'annonce aux enfants une autre visite qui ne leur sera pas un petit contentement.

— Laquelle donc ?

— Celle du cousin avec le petit Michel.

— Dorot va venir ? répéta Mathieu, qui regarda la plate-forme de l'île des Morts ; comment le sais-tu ?

— N'avons-nous pas notre langage de signaux comme les navires du roi ? répliqua Geneviève en souriant. Vois, il a arboré à sa fenêtre les trois petites flammes rouges ; c'est l'annonce qu'il vient ici. J'ai vu d'ailleurs Michel descendre chez le patron.

— Vivat ! s'écria Ropars dont la figure s'illumina ; il faut que ton cousin et le garçon soupent avec nous... pourvu toutefois que ton garde-manger ne soit pas aussi vide que notre hôpital.

Geneviève se récria et énuméra avec une certaine complaisance ses ressources culinaires, heureusement renouvelées deux jours auparavant par le patron, qui desservait en même temps la poudrière et le lazaret. Mathieu promit de compléter le régal en débouchant pour le garde d'artillerie une vieille bouteille de vin de Roussillon depuis longtemps enfouie sous le sable de son caveau.

Dans ce moment, les deux petites filles atteignirent la terrasse.

— Vite ! leur cria la mère, venez, il nous arriv quelqu'un.

— M. Gabriel ? répondit Josèphe, qui s'élança avec un cri.

— Eh ! non, folle ! le cousin Dorot et le petit Michel.

L'enfant laissa échapper un geste de désappointement ; mais Francine battit des mains en poussant des exclamations de joie ; la chèvre, laissée à elle-même, bondit le long des pentes abruptes du rocher, où elle se mit à brouter les touffes d'herbes salées, et les deux sœurs se prirent par la main pour descendre vers la crique de débarquement, tandis que leur mère retournait tout préparer.

Ainsi que l'avait dit cette dernière, l'affection toute particulière de Josèphe pour M. Gabriel était déjà vieille de plusieurs années. Elle datait d'une quarantaine faite à Trébéron par le lieutenant, qui, charmé de sa grâce un peu sauvage, lui avait témoigné une amitié à laquelle l'enfant avait répondu avec une sorte de passion.

Entré dans la marine contre son gré, M. Gabriel n'avait de sa profession que l'uniforme. Au milieu de

cette vie de changement, de fatigues et d'aventures, il rêvait sans cesse la fixité du foyer et les joies paisibles de la famille : c'était un de ces amants de la solitude, nés pour vivre parmi les laboureurs, les femmes et les enfants. Confiné au lazaret de Trébéron, il y avait apporté quelques livres préférés et son violon, dont il jouait des heures entières, sans autre but que d'entendre ses vibrations mélodieuses. Quand il sortait, Josèphe accourait à sa rencontre et le conduisait le long des rochers, aux anfractuosités les plus cachées, où il découvrait chaque jour quelque plante inconnue ou quelque mousse nouvelle. Le soir venu, il rendait visite à l'ancien quartier-maître, dont il voyait le bonheur silencieux ; Geneviève lui parlait de ses enfants, Josèphe lui demandait un conte ou une chanson, et, l'heure du repos venue, il s'en retournait à sa cellule, l'esprit calme et le cœur léger. Quinze jours s'étaient ainsi écoulés comme une heure. Aussi, lorsque la quarantaine fut enfin purgée et qu'il fallut quitter Trébéron, sa délivrance n'éveilla-t-elle chez lui que des regrets. Il revint plusieurs fois passer des journées entières sur le triste îlot, et, quand il dut enfin s'embarquer pour une exploration lointaine, il promit à la famille solitaire de lui écrire. Ropars avait, en effet,

reçu quelques-unes de ses lettres, et, comme nous l'avons vu, il s'attendait à son prochain retour.

Pour le moment, la visite annoncée par Geneviève occupait exclusivement le garde du lazaret. Il était resté seul sur l'esplanade, d'où il continuait à regarder vers l'île des Morts. La distance permettait d'apercevoir tout ce qui s'y faisait, de reconnaître les personnes et de distinguer leurs mouvements. Il put donc voir Dorot se diriger vers le canot, dresser le mât, préparer la voile, et le petit Michel accrocher avec peine le gouvernail.

Avant qu'un mariage eût allié les deux familles, le garde de la poudrière et celui du lazaret s'étaient connus dans la marine, où tous deux servaient, l'un comme quartier-maître, l'autre comme sergent d'artillerie. Nommé à Trébéron, Mathieu Ropars s'était réjoui de trouver son vieux camarade Dorot établi depuis plusieurs années à l'île des Morts avec sa femme, son fils et une parente orpheline. Le lazaret, presque toujours désert, lui laissait de longs loisirs qui permettaient de multiplier les visites à la poudrerie, de s'y faire connaître et apprécier.

La cousine de Dorot, Geneviève, prit particulièrement à gré cette nature droite et paisible. Elle avait

été éprouvée jusqu'à seize ans par toutes les angoisses de la misère : recueillie alors par charité chez son cousin, dont la femme lui faisait durement payer, par instants, son hospitalité, la pauvre orpheline s'était habituée à ne rien attendre de personne et à recevoir comme un bienfait tout ce qui lui était accordé. Aussi la franche cordialité de Mathieu la toucha-t-elle plus qu'une autre : elle l'accueillit avec une reconnaissance demi-filiale, à laquelle se mêla insensiblement la nuance plus tendre que les femmes dont le cœur est libre apportent dans tous leurs attachements. L'intimité alla se resserrant de jour en jour entre elle et Ropars, sans qu'aucun d'eux s'expliquât son penchant. En voyant la jeune fille dans l'épanouissement de sa florissante beauté, Mathieu qui sentait déjà le poids des années, n'eût jamais songé à lui demander de partager sa vie ; et Geneviève heureuse de le voir tous les jours, de le savoir dans le voisinage, ne pensait point à désirer davantage. Il fallut une place offerte à celle-ci, près de Brest, et la perspective d'une séparation pour les éclairer sur le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre. Quand il aperçut les larmes de Geneviève, Ropars, qui sentait sa propre tristesse, finit par s'enhardir ; il lui dit qu'elle pouvait éviter ce départ, si

l'île de Trébéron ne lui déplaisait pas plus que l'île des Morts, et si sa compagnie lui plaisait autant que celle de son cousin. La pauvre fille, éplorée, rougissante et ravie, ne put lui répondre qu'en se laissant aller dans ses bras. L'ancien quartier-maître parla sur-le-champ à Dorot. Le mariage se fit, et il emmena Geneviève dans son îlot, dont il ne redouta plus désormais la solitude.

L'inégalité des âges ne parut pas nuire au bonheur du garde et de l'orpheline. Tous deux avaient ce qui fait les unions heureuses : l'esprit simple et le cœur de bonne volonté. Des enfants resserèrent encore leurs liens en peuplant le foyer. Le plus jeune venait de naître, lorsque Dorot perdit sa femme et resta seul avec son fils Michel, âgé de treize ans.

Ce veuvage prématuré avait ravivé l'amitié des deux anciens camarades. Leurs rapports étaient devenus plus fréquents. La barque qui desservait les deux établissements avait sa station au petit port de l'île des Morts, et se trouvait ainsi à la disposition du garde d'artillerie, qui ne négligeait aucune occasion de venir passer quelques heures chez ses voisins ; mais, malgré la proximité et la facilité du passage, les visites ne pouvaient encore être journalières. La constante sur-

veillance de Dorot était obligatoire, les ordres de service aussi subits qu'imprévus, et il n'eût pu s'exposer sans péril à des absences trop multipliées.

Ses apparitions au lazaret n'étaient donc pas assez fréquentes pour avoir cessé d'être une heureuse exception; père, mère et enfants y trouvaient également une occasion de fête, et ce n'était jamais sans grandes marques de joies qu'on apercevait le signal annonçant la visite désirée et la barque se détachant du petit havre pour cingler vers Trébéron.

Cette fois, dès que Ropars la vit en route, il descendit pour la recevoir. A peine eut-elle touché, que Michel sauta à terre, embrassa le garde, puis les deux petites filles, et courut avec elles vers la maison. Dorot, qui débarqua à son tour, serra la main de Mathieu, et tous deux remontèrent lentement en causant.

Arrivés au sommet de la pente, ils se retournèrent par habitude en jetant un regard sur la mer. Le garde d'artillerie remarqua que la frégate achevait de carguer ses dernières voiles.

— Dieu me pardonne! elle va jeter l'ancre, dit-il; avez-vous jamais vu, Mathieu, un navire de retour s'arrêter si loin de terre?

— C'est selon, répondit l'ancien contre-maitre en

souriant ; on reste à distance, quand on se méfie des forts, ou quand on soupçonne des récifs...

— Mais ici ce n'est point le cas, fit observer Dorot, la frégate n'a à craindre ni les canons du château qui sont ses bons amis, ni la rade, qui a le fond aussi sain qu'un bassin de radoub. Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

— Peut-être bien que le navire doit faire quarantaine, reprit Ropars ; on attend *la Thétis*.

— Pardieu ! vous avez dit le nom, s'écria le garde d'artillerie, qui clignait de l'œil et ombrageait son front d'une de ses mains pour mieux distinguer au loin : c'est *la Thétis*, ou je suis un païen. Je l'ai eue là-bas huit jours, quand elle a embarqué ses poudres ; je la reconnais à sa mâture et à sa démarche.

— *La Thétis !* répéta Mathieu ; pour lors nous allons voir M. Gabriel. En voilà une joie pour Josèphe ! Vite, il faut l'avertir.

Il voulait hâter le pas, Dorot le retint.

— Ne vous pressez pas, Ropars, dit-il, on ne doit jamais trop compter sur ce que ramène un navire : les gens annoncés sont toujours ceux qui manquent à l'appel. Il vaut mieux attendre que le lieutenant donne lui-même de ses nouvelles.

— Vous avez raison, répliqua le quartier-maître, d'autant que la frégate arrive, je crois, de la Havane.

— Qui sait si elle ne nous enverra pas des locataires au lazaret?

— A son aise; ils seront les bienvenus. Avec Geneviève et les enfants, il n'y a jamais de tristesse; mais par moments un peu de compagnie ne déplaît pas. Vous autres, à l'île des Morts, vous avez le poste d'artillerie qui vous tient au courant, outre les inspections et les corvées de poudre, tandis qu'ici, jamais rien! Pas un visiteur par année! Du moins, quand par hasard des *quarantains* vous arrivent, on entend parler de se qui se fait sur la grand'terre, et cela vous laisse de quoi causer pendant plusieurs mois.

Le garde d'artillerie hocha la tête.

— A la bonne heure, quand ils n'apportent pas la maladie, reprit-il; mais les vieux de la côte parlent encore d'une quarantaine où le lazaret ne trouvait plus ni terre ni rocher pour mettre les morts, et où il fallait les jeter à la mer avec un boulet au cou, comme dans les vaisseaux sous voiles.

— Que le Christ nous épargne une pareille épreuve! dit Ropars en touchant par respect à son chapeau, comme il avait coutume de le faire chaque fois qu'il

prononçait le nom du sauveur ; mais vous parlez d'un temps qui est déjà loin, Dorot ; s'il plaît au ciel, nous ne le reverrons plus. Il n'y a pas ici de païen, et j'ai idée que la bonne volonté de Dieu restera sur nous.

Dorot fit de la tête un signe d'acquiescement. Au fait, cette confiance née d'une foi naïve avait été jusqu'alors justifiée par l'expérience. Depuis treize années que le garde habitait Trébéron, il n'y avait reçu que des *quarantains* bien portants, satisfaisant à une simple formalité règlementaire et obligés de constater leur bonne santé par cette séquestration préventive. Encore étaient-ce là d'assez rares exceptions. Ainsi que tous les lazarets, celui de Trébéron restait le plus souvent inoccupé, et le garde y veillait seul comme une perpétuelle vigie placée en avant du continent pour en écarter la contagion.

Tout en causant, Dorot et lui avaient gagné la maison. Geneviève les attendait sur le seuil entourée des trois enfants qui la tenaient et lui parlaient à la fois. Après l'échange des témoignages d'amitié ordinaires, elle rentra avec les deux gardes, tandis que Michel entraînait Francine et Josèphe vers la *Brunette*, qui s'était arrêtée sur la cime d'un rocher, d'où elle les regardait en bêlant. Le jeune garçon, accoutumé à pour-

suivre les moutons de son père sur les pentes de l'île des Morts, voulut la rejoindre ; mais le malicieux animal s'élança de pointe en pointe le long des escarpements, toujours près de se laisser prendre et toujours habile à fuir au moment où la main l'effleurait.

Pendant que les enfants continuaient cette poursuite avec mille cris d'appel et mille rires bruyants, Ropars et Dorot entraient dans la salle à manger, où Geneviève avait commencé à mettre le couvert.

C'était une pièce de médiocre grandeur, tapissée par le garde lui-même à l'époque de son mariage et ornée de quelques gravures maritimes, parmi lesquelles se distinguait surtout un portrait de Jean Bart, Hercule nautique auquel la tradition du gaillard d'avant attribue, comme on sait, tous les exploits surhumains et toutes les aventures impossibles.

Après avoir fait asseoir son hôte, Mathieu alla déterrer la bouteille de vin de Roussillon qu'il apporta toute blanche de sable et coiffée d'un bonnet de cire verte qui constatait sa noble origine. Dorot se plaignit amicalement d'une pareille somptuosité et avertit qu'il ne pourrait prolonger sa visite, l'officier qui commandait le poste de l'île des Morts exigeant que le canot fût de retour avant le coucher du soleil. Geneviève se

hâta en conséquence de servir le repas et d'appeler les enfants pour se mettre à table.

Entre gens dont la vie entière se trouvait renfermée dans les étroites limites des deux îlots, l'entretien était nécessairement peu varié. Mathieu parla de ses lignes dormantes établies aux cornes de Trébéron et Dorot de son merisier !

Ce dernier pouvait être regardé comme « l'ornière d'orgueil » où trébuchait d'habitude la modestie du digne sergent. Aucun autre garde avant lui n'avait réussi à préserver ses plantations du vent de mer ; c'était le seul arbre que l'on eût jamais vu dans les deux îles. Aussi Lucullus dût-il être moins fier du premier cerisier qu'il apporta de Perse comme ornement de son triomphe ! Humble sur tout le reste, Dorot redressait la tête dès qu'il s'agissait de son maigre sauvageon ; il ne le montrait qu'avec une certaine réserve et seulement aux amis et aux supérieurs, encore se faisait-il prier ! Les choses ressemblent aux hommes, et prennent le plus souvent, au lieu de l'importance qu'elles ont, l'importance qu'on leur donne. Ainsi surfaite et ménagée, la réputation du merisier de l'île des Morts se répandit en Plougastel à Camaret ; on en parla partout comme d'une merveille. L'orgueil de Dorot avait

grandi d'autant et venait d'être porté au comble par un événement aussi extraordinaire qu'imprévu. Il en apportait la nouvelle à Trébéron mais ne voulut point la faire connaître sur-le-champ ; il fallut, comme dans la fameuse lettre de madame de Sévigné sur le mariage de Mademoiselle, parcourir toutes les suppositions. Enfin, quand « on eut jeté sa langue aux chiens, » il se décida à parler et déclara... que le merisier avait fleuri !

Ce fut un cri général de surprise et d'admiration. Prisonniers dans l'île, Ropars et Geneviève n'avaient point aperçu depuis bien des années d'arbres en fleurs, et les deux petites filles ne se rappelaient pas en avoir vu. Elles interrogeaient Michel à grands cris et d'une seule voix.

— Le merisier fleurissait-il couleur d'or comme l'ajonc, ou couleur de sang comme la bruyère marine ? Comment les fleurs deviendraient-elles des fruits ? Fallait-il attendre longtemps ? L'arbre rapporterait-il des guignes rouges de la côte ou des guignes noires de la montagne ?

Dorot coupa court aux questions en déclarant qu'il viendrait chercher le lendemain toute la famille pour voir l'arbre miraculeux et dîner à l'île des Morts. On

devine les transports des deux sœurs. La mère ne pouvait apaiser leurs rires et leurs battements de mains. Elles criaient : — Demain ! demain ! comme les vigies d'Énée durent crier *Italie !* lorsqu'elles aperçurent dans les brumes pourprées ce but de tant d'efforts et de tant d'espoir.

En voyant leur impatience, le sergent proposa de les emmener le soir même avec Michel. Il resterait encore assez de jour à leur arrivée pour qu'elles pussent voir le merisier couvert de sa neige d'été, et les parents les reprendraient le lendemain. Les enfants appuyaient cette offre de leurs sollicitations, Ropars souriait sans répondre comme près de consentir ; mais Geneviève se récria. Que deviendrait-elle si Francine et Josèphe étaient absentes ? Bien souvent déjà, en se réveillant au milieu de la nuit, elle s'inquiétait de ne pas distinguer leur douce respiration ; elle se levait frissonnante et venait à tâtons jusqu'à leur lit pour les toucher et les entendre ; que serait-ce donc si elles n'étaient plus là ? Le moyen de dormir tranquillement, sans croire à quelque danger ? Elle rêverait que la poudrière prenait feu, ou que l'île des Morts sombrait comme un navire naufragé. Tout cela était dit avec un rire voisin des larmes. Les deux petites filles, qui d'abord avaient

voulu partir, se suspendaient maintenant à l'épaule de leur mère, attendries par contagion et criant qu'elles voulaient rester. Le garde d'artillerie n'insista pas davantage. Il reprit, avec Mathieu, le sentier qui conduisait à la grève, suivie de la mère et des enfants, redevenus silencieux.

Le soleil descendait à l'horizon en dessinant dans la passe du Goulet un courant de pourpre et d'or. La brise commençait à courir sur la baie moirée de rides mobiles ; les parfums de la séve arrivaient par rafales de la grande terre avec les tintements de l'*Angelus* et les mugissements des troupeaux ramenés à l'étable. On sentait partout la force au repos et je ne sais quel apaisement qui, des choses, gagnait les sens, et arrivait jusqu'aux profondeurs de l'âme. Le ciel, la terre et les eaux semblaient avoir, d'un commun accord, baissé la voix pour se confondre dans un mélodieux murmure. Sans analyser la douceur fortifiante de ce qui les entourait, les deux gardes et leurs familles en ressentaient l'influence. Ils descendaient le sentier sans rien dire et ralentissaient le pas comme pour prolonger un bien-être que l'on veut savourer. Arrivés à la barque, ils durent pourtant se décider à la séparation. Josèphe fi promettre au sergent de venir les chercher le lende

main de bonne heure ; enfin on hissa la voile, et le canot, lancé sur les vagues assouplies, se dirigea vers la poudrière.

Au moment où il atteignait le milieu du canal qui séparait les deux îles, une chaloupe, que la préoccupation des adieux avait empêché de remarquer jusqu'alors, parut sous le vent de Trébéron. Sa forme hardie, sa couleur sombre traversée d'une seule ligne blanche à la flottaison et le parfait état de sa voilure eussent suffi pour la faire connaître, alors même que le costume du double rang de matelots dont elle était bordée n'eût point trahi l'embarcation de guerre. Lorsqu'elle croisa le canot conduit par le sergent, elle s'écarta brusquement, et l'on put distinguer aux dernières lueurs du jour le pavillon jaune de l'intendance sanitaire.

A cette vue, Geneviève et les enfants poussèrent un cri. Toutes trois avaient compris que c'étaient des hôtes qui arrivaient au lazaret ; ils allaient mettre l'île en quarantaine et interdire toute communication avec le dehors ! La visite du lendemain était indéfiniment remise, et le merisier serait défleuri avant qu'elles eussent recouvré leur liberté !

Cette destruction d'une espérance qui venait d'éclore

avait quelque chose de si subit et de si inattendu, que Francine et Josèphe ne purent s'y résigner : elles se jetèrent un regard désolé et se mirent à pleurer tout bas, tandis que la mère prenait de chaque main une de ses filles et remontait tristement le sentier.

Geneviève elle-même avait le cœur oppressé. En atteignant la plate-forme, elle s'arrêta involontairement. Le canot à la voile rose qui emportait les promesses de réunion et de fête avait disparu ; mais la noire chaloupe était là à ses pieds, elle venait d'aborder avec la réclusion, la tristesse et la maladie. Geneviève embrassa ses deux enfants en retenant à grand'peine une larme qui roulait sous ses paupières, et, sans vouloir regarder davantage, elle se hâta de rentrer.

Pendant ce temps, Mathieu était allé recevoir les *quarantains* et leur ouvrait le lazaret. Lorsqu'il revint il était un peu pâle, et son regard avait une expression dont Geneviève fut frappée ; mais, à la première question qu'elle lui adressa, il l'interrompit précipitamment pour lui demander ou étaient Josèphe et Francine.

— Ne les voyez-vous pas ? répondit-elle en montrant les deux petites filles assises dans l'obscurité,

encore toutes soupirantes et les yeux humides ; les croyez-vous donc parties avec leur cousin ?

— Plût à Dieu ! murmura Mathieu avec angoisse et assez bas pour n'être pas entendu des enfants.

Geneviève le regarda stupéfaite.

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle ; qu'est-il arrivé ? Au nom de la Trinité, parlez, Mathieu ! Qu'y a-t-il donc ?

— Eh bien ! reprit le garde, il y a... que la mort est dans l'île.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que j'ai vu, pauvre femme ! La chaloupe de *la Thétis* vient de débarquer des infirmiers et des chirurgiens avec huit malades, dont pas un ne reverra la grande terre.

— Jésus ! qu'ont-ils donc

— La fièvre jaune !

II

Pour l'habitant de l'intérieur, la fièvre jaune n'est qu'une maladie pareille à mille autres qu'il connaît seulement de nom. Les traditions de la famille et ses souvenirs personnels ne peuvent y attacher ni regrets ni épouvante; mais, chez nos populations maritimes, ce mot retentit comme un glas funèbre : il ne rappelle point seulement un danger à courir, il fait souvenir des deuils anciens ou récents. Là où chaque famille a un de ceux qu'elle aime dans les lointaines contrées, on connaît trop bien ce mal terrible en comptant ce qu'il a fait de veuves et d'orphelins. C'est, avec la tempête et les récifs, un des grands ennemis. Son nom prononcé produit le même effet que le vent qui siffle ou la lame qui gronde ; lorsqu'on l'entend, on se regarde et l'on pense aux absents si l'on ne pense point aux morts.

Ici Ropars pensait surtout aux présents! Plus qu'un autre, à la vérité, il avait le droit de s'émouvoir. Enveloppé autrefois dans une épidémie de fièvre jaune, il avait vu les équipages de la flotte décimés autour de lui et ne s'était sauvé que par miracle. Les images de cette tuerie, comme il l'appelait, lui étaient restées trop vives, et il en avait trop souvent entretenu Geneviève, pour que leur fermeté n'en fût point ébranlée. Aucun d'eux ne se troubla pour lui-même, mais pour ceux dont l'existence lui était chère. La première pensée de Mathieu s'était portée sur sa femme et sur ses enfants, le premier mouvement de Geneviève fut de les réunir dans ses bras en criant qu'il fallait partir. L'ancien marin eut quelque peine à lui faire comprendre que la fuite, alors même qu'elle n'eût point été déshonorante pour lui, était devenue impossible. La chaloupe avait remis à la voile pour la frégate, et le drapeau jaune était hissé au mât du lazaret. La quarantaine commençait pour tous ceux qui se trouvaient à Trébéron, aucun d'eux ne pouvait désormais en franchir les limites, et Ropars montra à Geneviève la péniche envoyée par l'intendance militaire qui arrivait pour s'embosser à une demi-encâblure de l'îlot et en interdire l'approche à toute embarcation. Ils étaient

définitivement parqués dans l'épidémie et condamnés à en courir les chances jusqu'au bout.

Du reste, le trouble de Mathieu, dans lequel il y avait eu une part de surprise, fut de courte durée. Le contre-maître retrouva bientôt son ancienne fermeté, un peu amollie dans les tendres habitudes de la famille, et, revenant sur ses propres paroles, il s'efforça de calmer les frayeurs de Geneviève en amoindrissant le danger. Après tout, on n'était point ici dans les conditions qui favorisaient ailleurs le fléau ; on n'avait pas à combattre le soleil énervant de la Havane ou du Brésil ; il ne s'agissait plus d'une de ces redoutables contagions qui gagnaient de proche en proche, comme l'incendie, ne laissant après elles que des morts, mais d'un mal affaibli auquel on pouvait facilement échapper avec quelques précautions.

La première et la plus indispensable était d'éviter l'approche des salles occupées par les *quarantains* et de ne se tenir jamais sous le vent du lazaret. Josèphe et Francine furent averties sur-le-champ. Geneviève leur expliqua tout ce qu'il fallait faire, avec une prolixité tour à tour menaçante et attendrie. D'abord, en punition de chaque désobéissance elle leur montrait la maladie ou même la mort ; puis, lorsqu'elle les voyait

pâlir d'épouvante, elle les ramenait sous ses caresses en les rassurant par des baisers.

Mathieu ajouta aux recommandations quelque chose de plus clair et de plus sûr. Dès le lendemain, il traça une enceinte de pieux réunis par une corde qui devait servir de limites sanitaires aux enfants. Par surcroît de précautions, la chèvre elle-même fut ramenée dans l'enceinte, liée à un piquet et nourrie de fourrage d'hiver.

Le garde cessa de son côté toute relation habituelle avec les infirmiers et les chirurgiens du lazaret. Il eût ignoré le sort des *quarantains,* si, chaque soir, quelques hommes descendant vers la grève de l'îlot et le son d'une clochette qui l'avertissait de s'écarter ne lui eussent fait connaître qu'on allait creuser une fosse. Les vides étaient d'ailleurs bientôt remplis par les nouveaux malades qu'apportait la chaloupe de la frégate, car l'épidémie ne semblait ni décroître ni s'adoucir. Aucun convalescent n'avait encore paru sur la terrasse du lazaret. Le canot de la péniche, chargé du service sanitaire, s'approchait chaque matin, mais sans aborder. Il débarquait par le va-et-vient établi dans la crique les provisions ou les remèdes, recevait au bout d'une gaffe le rapport du chirurgien, puis remettait à

la voile avec un empressement qui témoignait de l'effroi qu'inspirait la contagion.

Cependant, les premiers jours passés, Ropars et Geneviève s'étaient un peu rassurés. Les coups que la mort frappait autour d'eux étaient muets et cachés ; l'aiguillon de l'inquiétude s'émoussa insensiblement. En voyant que l'on pouvait vivre au contact de la formidable maladie, tous deux oublièrent à demi que l'on pouvait aussi mourir. Il leur arriva ce qui arrive aux habitants d'une ville assiégée auxquels le bruit du canon ne cause plus de tressaillements : la sonnette avait beau retentir tous les soirs et la chaloupe rapporter chaque matin de nouveaux mourants, la continuité du danger produisait l'habitude, et l'habitude la sécurité. Par instants même, Geneviève oubliait tout et reprenait ses chansons; mais elle s'arrêtait brusquement à la vue du drapeau jaune ou du souvenir subit qui lui traversait le cœur, et le chant s'éteignait dans un soupir.

Ropars s'était informé de M. Gabriel à l'arrivée des premiers malades : l'épidémie ne l'avait point alors atteint, mais l'interruption de tout rapport avec les infirmiers et les équipages ne lui avait point permis de renouveler ses questions ; plusieurs convois avaient

abordé sans qu'il eût pu s'enquérir du lieutenant, lorsqu'il reçut un billet percé de coups de ciseaux et trempé dans le vinaigre. Il ne renfermait que ces mots écrits au crayon :

« J'arrive... Si je vis, nous nous reverrons... ; si je meurs..., présentez cette lettre au capitaine de la *Thétis*..., et réclamez pour Josèphe... ma grande cassette d'acajou. GABRIEL. »

L'écriture, presque illisible, accusait une main que la fièvre avait fait trembler. Mathieu, douloureusement surpris, oublia cette fois toutes les précautions et courut au lazaret ; mais le chirurgien ne lui laissa point voir le lieutenant, dont l'état semblait lui inspirer de sérieuses inquiétudes. Le soir, le mal avait encore empiré et permettait peu d'espoir ; le lendemain, il n'en permettait plus.

Josèphe, a qui on avait laissé ignorer le nom de la frégate que ravageait l'épidémie, ne soupçonnait point le danger de son ami ; mais sa sœur et elle n'en avaient pas moins perdu toute leur gaîté. Prisonnières dans l'enceinte dessinée par leur père, toutes deux étaient tristement assises près du piquet de la chèvre, qui, couchée à leurs pieds, semblait dédaigner le foin éparpillé devant elle. Josèphe tenait Francine appuyée

ses genoux et lui avait successivement proposé tous es jeux dont elles avaient l'habitude ; l'enfant secouait la tête, les regards fixés sur la mer.

— Que veux-tu donc faire, Zine ? demanda-t-elle, attristée de sa tristesse.

Celle-ci ne répondit pas. La sœur aînée posa une main sur sa tête blonde et joua un instant avec les boucles de ses cheveux.

— Tu voudrais aller là-bas, voir Michel, pas vrai ? reprit-elle en se baissant vers la petite ; mais c'est trop tard, le merisier est défleuri.

— Alors les cerises sont déjà mûres, tu crois, interrompit Francine, qui retourna vers Josèphe son visage que l'ennui avait rendu moins rose, et ses grands yeux pleins de curiosité.

— Je ne sais pas, reprit la grande sœur, mère nous le dira ; mais il faut penser maintenant à autre chose ; tu sais bien que nous ne pouvons aller à la poudrière.

— Ni au bout de l'île ni nulle part, ajouta Francine en se laissant retomber sur les genoux de Josèphe.

Celle-ci, qui voulait l'amuser à tout prix, lui montra alors la chèvre, qui venait de se redresser. Sortie

brusquement de son demi-sommeil, *Brunette* décrivait autour de son piquet des évolutions si bizarres, que la tristesse de l'enfant ne put y résister, et qu'elle ne tarda pas à éclater de rire. Josèphe, qui s'était d'abord associée à sa gaîté, craignit que les mouvements de la bête mutine ne finissent par briser la corde, et voulut avancer la main pour l'en empêcher.

— Laisse, laisse ! s'écria Francine en riant ; vois comme elle se dresse, comme elle danse ! Courage, *Brunette*, plus fort, petite, plus fort !

L'enfant, à genoux sur le sable, battait des mains avec des exclamations de joie, et la chèvre, qui semblait excitée par la voix et par le bruit, redoublait la folâtrerie de ses mouvements. Tout à coup le piquet, ébranlé par tant de secousses, fut arraché de terre, l'animal bondit de côté, et, ne se sentant plus retenu, prit sa course vers l'autre extrémité de l'île.

Les deux sœurs poussèrent d'abord un cri, puis, par un élan irréfléchi, s'élancèrent ensemble à sa poursuite. L'enceinte de corde fut franchie, et elles s'engagèrent le long des escarpements, en appelant *Brunette,* qui, selon son habitude, les attendait en bêlant, et s'enfuyait à leur approche. Emportées par la poursuite, elles arrivèrent ainsi au sommet de l'île, suivi-

rent les pentes qui descendaient à la mer, et atteignirent le fond des ravines opposées à leur habitation. Ce fut là seulement que Josèphe s'aperçut de leur désobéissance ; elle s'arrêta haletante, et retint sa sœur dans ses bras.

— Pas plus loin, Zine, s'écria-t-elle ; il ne fallait pas venir ici, mère l'avait défendu.

La petite fille regarda autour d'elle et remarqua à son tour l'endroit où elles se trouvaient. C'était une large fissure ouverte dans la masse pierreuse de l'île, et au fond de laquelle poussaient des touffes de grandes fougères et de genêts fleuris. A droite et à gauche, les parois du rocher étaient parsemées de saxifrages, de gazons marins aux chatons pourprés, et de digitales, qui dressaient dans les fentes leurs longues tiges chargées de clochettes roses.

A cette vue, Francine ne put retenir un cri d'admiration. C'était la première verdure et les premières fleurs qu'elle eût aperçues depuis qu'un ordre sévère la retenait sur le plateau aride occupé par la maison du garde. Aussi ne put-elle résister à la tentation ; elle s'échappa des mains de sa sœur sans vouloir rien écouter, et disparut en courant au milieu des touffes fleuries.

Après l'avoir en vain rappelée, Josèphe la suivit pour la ramener; mais l'enfant allait de tige en tige sans vouloir s'arrêter. A chaque poignée de fleurs cueillies, Josèphe criait vainement : — Assez ! Francine répondait:—Encore ! et entassait dans son tablier, relevé par les deux coins, tout ce que sa main pouvait arracher. Il fallut que la place lui manquât pour qu'elle consentît à suspendre sa moisson. Chargée d'herbes et de fleurs sauvages qui retombaient en guirlandes jusqu'à ses pieds, elle voulut bien enfin reprendre la main de Josèphe, qui se remit à chercher sa route en écartant avec précaution les ajoncs épineux.

Les deux enfants allaient atteindre la lisière du petit fourré de landes et de genêts, quand la clochette d'avertissement se fit entendre au-dessus de leurs têtes ; elles s'arrêtèrent en levant les yeux : quatre infirmiers descendaient vers la ravine chargés de leur funèbre fardeau. Ils suivirent le seul sentier praticable sur la pente, et les deux petites filles ne pouvaient continuer leur route sans les rencontrer. Effrayées, elles reculèrent parmi les touffes qui les cachaient encore, et attendirent pressées l'une contre l'autre.

La clochette sonnait par intermittences convulsives et toujours de plus près. Enfin elles entendirent le pas

lourd des porteurs retentir sur le roc et virent leurs silhouettes sombres se dessiner dans le crépuscule ; ils s'avançaient précisément vers la petite oasis où les enfants s'étaient réfugiés.

Arrivés à l'entrée, ils semblèrent se consulter un instant, puis s'engagèrent au milieu des touffes épineuses, tournèrent le massif derrière lequel les deux sœurs se tenaient blotties, et s'arrêtèrent en disant :

— C'est ici !

Francine, effrayée, avait caché sa tête sur les genoux de Josèphe ; celle-ci, plus hardie, écarta doucement les branches, et aperçut alors une fosse creusée à l'avance dans les graviers du sol. Les infirmiers avaient déposé à terre le cadavre enveloppé d'une toile grossière ; ils prirent un sac caché sous une des anfractuosités du rocher et en versèrent le contenu dans la tombe. La poussière blanche qui s'éleva en nuage apporta jusqu'aux enfants l'âcre odeur de la chaux. On la dispersa avec soin au fond de la fosse pour en faire un lit au cadavre, et on l'arrosa d'eau puisée à la mer. Tous ces préparatifs avaient été exécutés dans un silence sinistre ; on n'entendait que les frôlements de la bêche sur le sol rocailleux et le glapissement monotone des petites vagues poussées contre l'îlot par le vent du soir. Josè-

phe, le cou tendu, l'œil grand ouvert et le cœur serré d'une douloureuse étreinte, coutinuait à regarder.

Dans ce moment, deux des porteurs prirent le mort et s'approchèrent du trou creusé pour le recevoir. Ils n'étaient séparés des enfants que par la touffe d'arbustes. Comme ils l'effleuraient de leur fardeau, une rafale déroula un des coins de la serpillière ; une tête livide se montra aux dernières clartés du soir, et Josèphe poussa un cri étouffé.

Le chute du cadavre dans la fosse empêcha de l'entendre ; mais ce coup d'œil avait suffi, l'enfant avait cru reconnaître le visage de M. Gabriel.

Elle se rejeta en arrière avec un inexprimable saisissement. C'était la première fois que la mort frappait son regard, et elle lui apparaissait sous des traits qui la remplirent de douleur et d'épouvante. Serrée contre Francine, elle se mit à trembler de tous ses membres. Le bruit de la terre et des cailloux qui retombaient dans la fosse la tint comme pétrifiée. Ce fut seulement lorsque les quatre fossoyeurs eurent quitté la ravine et disparu dans le sentier que ses sanglots éclatèrent. Francine redressa la tête, lui demanda ce qu'elle avait, et, ne recevant aucune réponse, se jeta dans ses bras en sanglotant à son tour.

Les larmes de la petite sœur parurent interrompre celles de Josèphe, qui s'efforça d'étouffer ses soupirs et se mit à embrasser Francine en la consolant.

— Tais-toi ! balbutia-t-elle, suffoquée malgré elle; il ne faut pas avoir peur... il ne faut pas pleurer...

— Qu'as-tu, Josse, qu'as-tu ? répétait l'enfant, qui lui tenait la tête à deux mains et baisait ses joues humides.

— Ce... n'est rien..., reprit Josèphe, dont l'accent démentait les paroles; j'ai été surprise...

— Les hommes sont partis ? demanda Francine, qui regardait avec épouvante du côté de la fosse.

— Tu le vois, répondit Josèphe en frissonnant.

— Que venaient-ils faire ici ? Ils portaient quelque chose. C'était un mort, n'est-ce pas ?

Sa sœur lui mit la main sur les lèvres :

— Ne parle pas de ça, Zine, murmura-t-elle, reprise par les sanglots.

— Tu l'as-vu ? demanda l'enfant avec une curiosité épouvantée.

— Oui mon Dieu, bégaya la sœur... et... je l'ai reconnu.... C'est M. Gabriel !

— Ton bon ami ! s'écria Francine... Tu es bien sûre,

Josse? Et il est là... sous la terre ?... Oh ! allons-nous-en, j'ai peur ! j'ai peur !

Elle s'était rejetée dans les bras de sa sœur, qui s'efforça de la rassurer et de se rendre maîtresse de ses propres larmes.

— La paix, Zine ! lui dit-elle d'une voix entrecoupée.... Il faut être tranquille, il faut essuyer nos yeux... ou la mère sera inquiète.

Et, se redressant subitement :

— Écoute ! ajouta-t-elle ; il me semble qu'on nous a appelées... Vite, vite, remontons.

Les deux petites filles se relevèrent à ces mots, et, sortant de la ravine, regagnèrent précipitamment la plate-forme, où elles arrivèrent tremblantes et essoufflées.

Geneviève les y attendait ; mais la nuit, qui commençait, l'empêcha de remarquer leur trouble. Elle les prit par la main pour rentrer, leur fit faire la prière en commun, et toutes deux se couchèrent sans avoir parlé de l'aventure du ravin.

III.

Josèphe dormit mal ; le lendemain, lorsqu'elle se leva, elle était pâle et brisée. Geneviève, qui s'en aperçut, l'interrogea avec une sollicitude inquiète ; mais l'enfant répondit qu'elle n'avait rien. Seulement, à chaque question, ses yeux se remplissaient de larmes, et sa voix tremblait.

Le jour se passa ainsi pour elle dans la langueur. Le soir, elle se trouva plus abattue, quoique toujours sans souffrance ; la nuit fut agitée, et le lendemain Ropars fit demander le chirurgien du lazaret.

Celui-ci examina l'enfant et fit plusieurs questions qui assombrirent le front de Mathieu. Geneviève, dont le regard allait du chirurgien à son mari, s'en aperçut Elle en sentit un coup dans le cœur. Au moment où tous deux franchissaient le seuil, elle les suivit, referma vivement la porte et les arrêta.

— C'est la maladie, n'est-ce pas? demanda-t-elle avec angoisse.

Elle n'osait nommer la fièvre jaune; le chirurgien parut hésiter à répondre.

— Ah! j'en suis sûre! s'écria-t-elle, confirmée par cette hésitation elle-même; ainsi les précautions ont été inutiles? Le mal est venu, tout est fini!...

Elle s'était laissée tomber sur le banc de pierre placé près de la porte et avait recouvert sa figure de son tablier. Le chirurgien s'efforça de la consoler par de vagues assurances, mais il était visible que lui-même ne croyait plus au succès de ses efforts. Vaincu par l'implacable puissance de la contagion, il continuait à la combattre sans espérance et par devoir, comme ces soldats sacrifiés qui défendent silencieusement, pour l'honneur du drapeau, un poste abandonné. Aussi, s'apercevant que ses paroles, loin de calmer la douleur de Geneviève, semblaient la redoubler, il se retourna vers le garde, à qui il répéta brièvement les prescriptions déjà indiquées pour l'enfant malade, et lui-même rentra au lazaret.

Ropars resta quelques instants à la même place, les bras croisés et la tête sur sa poitrine; mais un sanglot

plus bruyant de Geneviève lui fit relever les yeux. Il lui prit la main :

— Ce n'est pas encore le temps de désespérer, dit-il avec une fermeté douce; quand Dieu aura décidé contre nous, il vous restera la vie pour pleurer. A cette heure, occupons-nous de notre devoir en faisant ce que le major ordonne.

— Et il n'a rien dit? s'écria la mère, qui, dans son cœur, en voulait au chirurgien de n'avoir pas plus vivement combattu ses craintes; il n'a donné aucun espoir?

— Dieu est le maître, répliqua simplement Mathieu, et, tant qu'il n'a pas déclaré sa volonté, on peut croire que tout ira bien; mais, si la chère créature doit s'en aller de nos mains, montrons-lui au moins jusqu'au dernier moment que nous avions envie de la garder.

Ici la voix fiévreuse de l'enfant se fit entendre.

— Jésus! elle m'appelle! s'écria Geneviève en se levant précipitamment pour rentrer.

Ropars l'arrêta.

— Essuyez d'abord vos yeux, dit-il en passant lui-même la main sur les paupières humides de la pauvre mère avec une compassion caressante; il ne faut pas

que Josèphe vous croie inquiète. Il peut y aller de la vie, entendez-vous?

— Oui, oui, reprit-elle, ne craignez rien, Mathieu, je ne pleurerai plus. — Et elle s'efforçait de tarir ses yeux, toujours remplis de nouvelles larmes. — Voyez, on ne s'aperçoit plus de rien. Les médecins peuvent se tromper d'ailleurs, n'est-ce pas? Et puis... Dieu nous aura en pitié.

— Il faut l'espérer, répliqua le garde attendri; mais, si c'est à lui d'avoir de la pitié, c'est à nous de montrer de la résignation. Allons, brave cœur, ris à ta fille, cela lui fera du bien, et, avant de retourner vers elle... embrasse-moi... pour nous donner à tous deux du courage.

La mère de Josèphe jeta ses bras autour du cou de son mari et eut une nouvelle crise de larmes; mais elle s'arrêta à la voix de la malade qui l'appelait pour la seconde fois, et, refoulant par un suprême effort le désespoir jusqu'au plus profond de son cœur, elle s'élança dans la maison le front serein et le sourire sur les lèvres.

Cependant l'état de Josèphe s'aggrava rapidement. Le soir, la fièvre avait redoublé. La malade parlait tour à tour de sa sœur Francine, de Michel, du meri-

sier en fleurs, de son bon ami M. Gabriel. Tantôt elle croyait l'entendre, elle l'appelait, elle voulait savoir s'il lui avait rapporté les présents promis; d'autres fois, le souvenir de la scène de la ravine se réveillait dans sa mémoire; elle s'écriait qu'il était mort et qu'elle entendait la terre rouler sur lui dans la fosse.

Le chirurgien revint à plusieurs reprises et multiplia les prescriptions sans pouvoir ralentir la marche de la maladie. La nuit fut horrible pour la pauvre mère, qui retenait dans ses bras l'enfant toujours plus égarée. Au retour du soleil, cette turbulence délirante tomba, mais pour faire place à la torpeur qui précède la mort. Enfin, vers le milieu du jour, Josèphe rouvrit les yeux et poussa un soupir : ce fut le dernier!

Le coup était trop attendu pour que le désespoir de Ropars et de Geneviève eût rien de bruyant; la douleur de cette perte l'avait pour ainsi dire précédée : tous deux l'avaient bue goutte à goutte pendant la longue agonie. Le calme de la mère garda pourtant quelque chose de hagard, qui eût épouvanté un observateur moins troublé que Mathieu. Voulant rendre à sa fille les derniers devoirs, elle peigna longuement ses beaux cheveux noirs, la revêtit de ses meilleurs habits, et la coucha en réunissant les deux mains sur son

cœur, comme Josèphe avait coutume de le faire dans son sommeil. Tous ces soins furent donnés lentement, paisiblement, avec une sorte de complaisance, et souvent entremêlés de baisers. A peine si une larme coulait de loin en loin sur ses joues marbrées de taches ardentes, si un léger tremblement agitait la main qui s'acquittait de ce triste office. Enfin, quand celle qui avait mis au monde cette enfant, qui l'avait nourrie de son lait et de son amour, l'eut elle-même cousue dans le linceul, elle s'approcha de la fenêtre, brisa la tige d'une giroflée blanche, la seule que le vent de mer eût épargnée, et l'effeuilla sur le suaire.

Pendant ce temps, la nuit était venue. Déposée au fond de l'alcôve sombre, la morte se dessinait vaguement sous son enveloppe de lin, comme un marbre ébauché; plus haut, pendait un christ d'ivoire, la tête penchée et les bras étendus.

Geneviève s'agenouilla près du lit et demeura longtemps la tête appuyée sur ses mains jointes. Elle murmurait à demi-voix une prière; mais, bien que sa bouche répétât fidèlement toutes les paroles, le sens n'arrivait point jusqu'à son esprit. Quand elle eut achevé, elle se releva machinalement, regarda autour d'elle : son cerveau était un chaos ténébreux. Elle

porta les deux mains à son front, qu'elle serra avec un cri étouffé, comme si elle eût voulu arrêter ce tourbillon de pensées déchirantes et confuses. Il y eut une lutte de quelques instants entre son désespoir et sa volonté ; enfin celle-ci prit le dessus, et elle s'avança vers la porte, qu'elle ouvrit.

Son mari s'était réfugié sur la plate-forme avec Francine, pour lui dérober le pénible spectacle de l'ensevelissement. Elle l'aperçut debout, près du parapet ; la petite fille était à ses pieds, la tête appuyée contre ses genoux. Depuis la mort de sa sœur, elle n'avait point prononcé une parole. Immobile, l'œil dilaté et les lèvres serrées, elle semblait chercher à comprendre. Ses deux petites mains pendaient inactives, et ses pieds nus semblaient fixés sur le sol.

En la voyant ainsi, éclairée par les premières clartés de la lune, qui jouaient dans ses cheveux blonds, Geneviève parut se retrouver elle-même ; un éclair traversa l'atonie de ses traits, ses narines se gonflèrent, et un flot de larmes jaillit de ses yeux. Elle s'était élancée vers l'enfant qu'elle enleva dans ses bras avec une sorte d'emportement douloureux, auquel Francine s'associa sur-le-champ par une explosion de caresses et de sanglots. Pendant longtemps, ce ne fut qu'un

échange d'appels interrompus et de phrases inachevées. La petite fille demandait sa sœur, et sa mère, dont le désespoir était ravivé par ces demandes, s'efforçait de les étouffer sous ses baisers. Enfin, à bout de forces, elle laissa ses bras qui retenaient Francine se détendre, et sentit qu'on la lui retirait doucement.

C'était Mathieu, qui déposa l'enfant à terre. Il entraîna la mère un peu plus loin, et l'obligea à s'asseoir sur le banc de pierre adossé au parapet. Elle voulut se relever en tendant les mains.

— L'enfant ! bégaya-t-elle à travers ses sanglots ; je veux l'enfant.

— Tout à l'heure, tu la verras, dit Ropars, qui, selon l'usage des campagnes bretonnes, ne tutoyait Geneviève que dans les fortes émotions ; mais auparavant il faut que tu écoutes avec tout ton esprit, car ce que j'ai à te dire est de grande conséquence.

— Ah ! je le voudrais ! je le voudrais ! dit-elle en prenant sa tête à deux mains ; mais ne vous offensez pas, Mathieu, si c'est impossible ; j'entends là, voyez-vous, quelque chose qui fait taire tout le reste ; c'est son râle, mon cher homme !... Et... savez-vous ? .. j'aime le mal que cela me fait de l'entendre ; je peux croire qu'elle respire encore. Oh ! Jésus ! qui m'au-

rait dit que je regretterais l'haleine d'agonie de mon enfant ?

Ropars posa la main sur la tête de la pauvre femme, qui recommençait à sangloter.

— Apaisez votre cœur, reprit-il avec une fermeté attendrie ; le bon Dieu veut qu'on se soumette et qu'on ne s'abandonne pas. La morte est maintenant dans son paradis, où elle n'a plus besoin de nous ; mais elle laisse une sœur dont la vie est à notre charge.

— Que voulez-vous dire ? demanda Geneviève en levant vers lui des yeux où l'inquiétude venait d'arrêter les larmes.

— Ne le comprenez-vous pas? répliqua le garde plus bas : le vent de la maladie est comme celui de la mer, il n'épargne personne, et il peut envoyer à chaque instant les vivants rejoindre les morts.

— Dieu sauveur ! est-ce un avertissement ? demanda Geneviève, qui joignait les mains ; l'enfant serait-elle frappée ?... Avez-vous remarqué quelque chose ?... Ah ! dites la vérité, Mathieu, dites-la tout de suite ; j'aime mieux être tuée d'un seul coup.

— L'enfant n'a jusqu'ici d'autre mal que son chagrin, dit Ropars ; mais, si elle reste dans cet air de mort, qui nous assure qu'elle échappera ?

— Malheur à nous! cria Geneviève en levant les mains jointes au-dessus de sa tête; pourquoi me l'avoir dit, Mathieu? je ne voulais pas y penser; maintenant je la verrai mourir à chaque heure. Que Dieu vous pardonne de me remuer ainsi le couteau dans le cœur!

— Si j'y touche, ce n'est que pour le retirer, fit observer le quartier-maître; il ne s'agit pas à cette heure de fermer les yeux et de laisser le coup de vent venir, mais de manœuvrer en double pour le salut de la petite... Si elle demeure à l'île, vous avez trop de chances de coudre son drap mortuaire, Geneviève; il faut qu'elle parte tout de suite.

— Mais le moyen?

Ropars promena les yeux autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre.

— Il y en a un, répondit-il avec précaution.

— Le canot de la poudrière?

— Non.

— La péniche?

— Vous savez qu'elle est là pour garder l'île.

— Mais qui peut donc nous aider alors?

— La marée.

Geneviève regarda son mari sans comprendre.

— Nous voici dans les *reverdies* (1), reprit Mathieu ; avant une heure la mer se sera assez retirée pour ne laisser que quatre pieds d'eau sur la ligne de récifs qui va de Trébéron à l'île des Morts ; avec du courage et l'aide de Dieu, on peut tenter le passage. J'irai porter l'enfant à Dorot.

Et comme la mère ne put retenir un cri d'épouvante :

— Plus bas ! malheureuse ! ajouta-t-il vivement, voulez-vous donc me trahir ? Sauf le patron de la poudrière et moi, personne ne connaît ce chemin des eaux ; nous l'avons suivi bien des fois quand nous pêchions ensemble, et toujours avec la vie sauvée.

— Mais non pas de nuit, interrompit Geneviève, non pas chargés d'une enfant...

— L'enfant ne pèse guère, et la lune est en pleine clarté, reprit Ropars avec un peu d'impatience ; j'ai d'ailleurs pensé à la chose tout le soir ; il n'y a pas d'autre route. Mon parti est pris, et je ferai ce qu'il faut, quoi qu'il arrive. Vos paroles pourront diminuer ma confiance, mais non pas me retenir. Pensez donc plutôt à me soutenir le cœur, comme c'est le devoir

(1) Pleines mers.

d'une brave femme, et à tout préparer pour l'enfant. Quand la dernière pointe de la grande roche aura découvert, il sera temps, à moi d'essayer le passage, et à vous de prier Dieu qu'il nous ouvre un chemin sûr dans la mer.

Le ton du contre-maître était si résolu, que Geneviève comprit l'inutilité de toute résistance. Sans volonté dans les actes ordinaires de la vie, Mathieu ne prenait que rarement une résolution ; mais, une fois déclarée, il la maintenait inébranlable. Le premier saisissement passé d'ailleurs, ses explications et ses assurances calmèrent un peu la mère de Francine et réussirent à la convaincre à demi. Restait l'enfant, dont Ropars redoutait la résistance ou l'effroi. Geneviève alla la prendre, et le père et la mère l'assirent sur leurs genoux rapprochés.

— Tu as envie de voir le merisier en fleurs, n'est-ce pas ? dit la première en l'embrassant.

La petite fille secoua la tête.

— Plus maintenant, répondit-elle très-bas.

— C'est le moment au contraire, ajouta la pauvre mère avec effort ; là-bas, tu seras plus libre... plus heureuse... tu auras Michel pour jouer avec toi.

— Non, dit l'enfant, dont la voix s'altérait, j'aime mieux rester avec Josèphe...

Geneviève joignit les mains, ferma les yeux, et la voix lui manqua. Ce fut au tour de Ropars. Il rapprocha Francine de sa poitrine, et lui parlant à l'oreille :

— Écoute bien, dit-il, nous avons de la peine... tu ne veux pas nous en faire davantage, pas vrai ? tu nous aimes trop pour cela.

Au lieu de répondre, l'enfant jeta ses deux bras autour du cou de son père, et serra sa petite joue rose contre la joue ridée du marin.

— Oui, oui, j'en suis sûr, continua Mathieu ; alors tu feras tout ce que nous te demanderons ?

L'enfant fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! continua Ropars, il faut que tu ailles passer quelques jours chez ton oncle Dorot, et comme nous n'avons pas de canot, c'est moi qui te porterai à travers le passage. N'est-ce pas que tu seras tranquille au milieu de la mer quand tu auras les épaules de ton père pour chaloupe ?

L'enfant tressaillit.

— J'aime mieux rester, dit-elle d'un accent précipité.

— C'est impossible, reprit le père, je veux te porter

à la poudrière; il le faut, et nous allons partir tout à l'heure; mais si tu n'es pas brave, si tu vas crier, la route sera plus difficile, et peut-être qu'il m'arrivera malheur. Comprends-tu?

— Oui... oui, je n'irai pas, répliqua la petite fille, qui commençait à trembler.

Geneviève l'attira de nouveau dans ses bras.

— Paix, paix! dit-elle en posant les lèvres sur ses cheveux et la berçant contre son cœur, les enfants doivent obéir... Dieu l'a ordonné... Fais ce qu'on te dit... pour le père... pour moi... pour Josèphe!... Si elle pouvait parler, elle te dirait d'être douce et courageuse... Veux-tu donc la rendre triste dans le ciel?

— Oh! non, s'écria l'enfant en se rejetant dans les bras de Mathieu.

— Ainsi, tu vas venir? demanda celui-ci.

— Oui, murmura la petite fille.

— Et tu n'auras pas peur, tu ne diras rien?

— Non.

— Alors, en route! reprit le garde, qui s'était levé et avait regardé par-dessus le parapet, la grande roche est découverte, il n'y a plus à tarder.

Il prit Francine dans ses bras et descendit rapide-

ment un des sentiers qui conduisaient au bas de l'îlot. Geneviève le suivit dans une inexprimable angoisse.

Tous trois arrivèrent à une pointe rocheuse qui s'avançait très-loin dans les flots. C'était l'extrémité de la ligne de récifs servant à relier la poudrière et Trébéron.

Ropars posa l'enfant à terre pour en reconnaître la direction. Le passage, éclairé par la lune, avait une teinte d'un vert pâle irisé de petites lignes blanches formées par les vagues légèrement frangées d'écume. Leurs ondulations étaient si faibles, qu'on eût dit un champ de blé vert moiré de camomilles blanches. Au delà, l'île des Morts apparaissait tout entière dans la lumière nocturne, avec ses édifices jaunâtres, ses longs toits ardoisés et ses paratonnerres perçant la nue. Tel était le calme de la nuit qu'on entendait les pas de la sentinelle devant la guérite de granit bâtie au coin de l'esplanade. A l'enfourchure des deux îles, et un peu dans l'ombre, la péniche silencieuse se balançait sur ses deux ancres.

Ropars examina tout avec une attention scrupuleuse ; il montra à Geneviève la direction de la chaussée sous-marine indiquée par une faible nuance à la surface des eaux, se dépouilla de sa veste et de son

chapeau ; puis, prenant les deux mains de sa femme, qui le regardait d'un œil éperdu :

— Voici le moment, Geneviève, dit-il; embrasse-moi, et demande au bon Dieu d'être avec nous.

La pauvre femme répondit d'abord à son étreinte sans pouvoir dire un mot; mais, quand elle sentit qu'il dégageait ses mains et se retournait vers l'enfant, laissée à quelques pas, elle jeta un cri, sa tête se perdit; elle oublia tout ce que Mathieu lui avait dit, tout ce qu'elle avait promis, et l'entoura de ses bras avec une épouvante désespérée.

— Tu ne partiras pas, balbutia-t-elle, tu ne partiras pas !... C'est aller à la mort !... Au nom de ta promesse de mariage, demeure pour être mon secours, ma compagnie !... Veux-tu donc me laisser seule avec Josèphe?... Vois, vois comme la mer est large, comme elle est profonde ! Toi et Francine, vous y resterez !... Ah ! si c'est la volonté de Dieu, mourons tous ici, mais mourons du moins ensemble ! Mathieu, je ne veux pas que tu me quittes, tu n'emporteras pas l'enfant ; vous ne partirez pas !

Ropars essaya de la calmer et fit un effort pour se dégager de son étreinte ; mais elle s'attacha à lui sans vouloir rien entendre, et comme il lui rappelait qu'elle

avait, un instant auparavant, décidé Francine à ce départ :

— J'ai eu tort, interrompit-elle avec égarement ; je ne le veux plus. Si tu me laisses, je vous suivrai, et tu seras responsable devant Dieu de ce qui arrivera. Mathieu, ne me tente pas ! Mathieu, aie pitié de moi !... Que t'ai-je fait pour que tu ailles ainsi volontairement à ta perte ? N'aimes-tu donc plus la vie avec moi ?... Ah ! si j'ai manqué à mon devoir, ne m'en veux pas, cher homme ! Si ma trop grande douleur t'a offensé, pardonne-moi ! Je ne pleurerai plus, Mathieu ; je serai ce que tu voudras. Tiens, regarde plutôt, je te demande grâce, mais dis que tu resteras.

Elle s'était laissée glisser à genoux et tenait les mains de Ropars serrées contre ses lèvres. Celui-ci s'efforça de la relever.

— Assez, Geneviève, dit-il d'une voix dans laquelle l'attendrissement le disputait à l'impatience ; je vous croyais plus vaillante... Ce n'est point là ce que vous aviez promis. Pensez, malheureuse femme, que le temps se passe.

Geneviève sanglotait et recommençait les mêmes prières. Il tourna vers la mer un regard anxieux et vit à sec les dernières aspérités de la grande roche. De

plus longs retards augmentaient le danger et pouvaient rendre le passage impossible; Mathieu saisit brusquement Geneviève par les coudes, et la releva debout, son visage devant le sien.

— Sur votre salut! écoutez bien, dit-il d'un accent si ferme qu'elle en tressaillit : c'est la première fois que je vous rappelle que je suis votre maître, et, si vous n'êtes point plus sage, ce sera peut-être la dernière; mais, par le Dieu qui nous a sauvés! vous obéirez et sans plus de débats! Il s'agit de préserver la vie de l'enfant; rien ne pourra m'arrêter. Demeurez là, je vous le dis par commandement, et ne faites point un seul pas, ne poussez point un seul cri, ou, aussi vrai que je suis le fils de ma mère, je ne vous pardonnerai jamais jusqu'au jour du jugement.

A ces mots, il assit sur la dune Geneviève pétrifiée de saisissement, courut à la petite fille, qu'il chargea sur ses épaules, et s'élança avec elle dans les flots.

Quand la mère se retourna au bruit de l'eau qui rejaillissait, il était déjà engagé sur la chaussée de récifs submergés, et la vague lui battait la poitrine. Elle voulut se relever, mais les forces l'abandonnèrent, elle ne put que pousser un faible cri. Mathieu l'entendit et se retourna. Il aperçut dans la nuit la forme vague de

Geneviève, qui, à demi renversée sur le rocher, agitait vers lui ses mains jointes. Son cœur, qui s'était roidi par un effort de volonté, se sentit défaillir dans l'attendrissement; il regarda la mer verte et profonde dont les abîmes s'ouvraient tout autour de lui, entendit sur sa tête la respiration de l'enfant, qui haletait de terreur, et, pensant que la pauvre créature dont tous deux venaient de se séparer violemment ne devait peut-être plus les revoir, il fut pris d'une pitié si tendre que deux larmes lui gonflèrent les paupières; il s'arrêta malgré lui au milieu des flots murmurants, retourna la tête vers le rivage et cria d'une voix contenue, mais très-douce :

— Ne pleure pas, Geneviève, et que Dieu te bénisse! tout ira bien.

Puis, sans attendre une réponse qu'il redoutait pour son courage, il continua sa route, l'œil fixé sur la barre d'eau qui indiquait la direction des récifs.

Bientôt cependant il cessa de distinguer la teinte particulière des vagues qui rendait cette barre facile à reconnaître du rivage. Plongé dans la mer, il n'apercevait plus au loin qu'une plaine uniforme et agitée, sans aucune différence de mouvement ni de couleur. Il fallut se diriger simplement sur la roche de l'île

des Morts, à laquelle aboutissait la chaussée, et dont on apercevait au loin, dans la nuit, les cimes aiguës.

Armé d'une gaffe brisée, Matthieu n'avançait qu'en sondant devant lui ; mais, malgré ses précautions, sa route devenait toujours plus difficile. L'inégalité des rochers l'exposait à de continuels trébuchements. Soulevé par les flots, étourdi du murmure profond qui l'enveloppait, suivant à tâtons un sentier inégal et inconnu que côtoyaient deux abîmes, il avançait avec cette lenteur suprême d'une volonté qui domine l'impatience et l'âme concentrée tout entière dans chaque mouvement. Ses regards fixes essayaient de percer le voile liquide des eaux ; ses mains, crispées à la gaffe, semblaient vouloir la souder au récif ; ses pieds, convulsivement chercheurs, s'efforçaient de deviner la route avant de la choisir !

Il atteignit ainsi le milieu du passage, où il entra dans les eaux de la péniche. Tout y était silencieux et sans mouvement. Les cris de — *Bon quart!* poussés de loin en loin par les veilleurs du bossoir, avaient cessé de se faire entendre depuis quelque temps ; on n'apercevait même plus les deux ombres, longtemps immobiles au poste de guette. Sûrs de l'inutilité de leur

garde, les matelots de quart s'étaient sans doute endormis.

Mathieu, qui craignait leur réveil, voulut échapper à ce danger en pressant le pas; mais, au moment même où il entrait dans l'ombre que projetait sur les flots éclairés l'arrière de la péniche, la levée de rochers qui s'abaissait subitement lui manqua. Francine le sentit s'enfoncer comme une barque qui sombre, et la vague jaillit jusqu'à ses cheveux. Elle ne put retenir un cri perçant.

Son père effrayé la ramena contre sa poitrine et appuya la main sur ses lèvres; mais il était trop tard: le cri avait été sans doute entendu, car une ombre se souleva tout à coup à l'avant, et un bruit de pas retentit sur le pont. Ropars n'eut que le temps de se jeter sous le couronnement de la péniche stationnaire et de saisir un bout-dehors, auquel il resta suspendu.

Un des matelots de quart arriva à l'arrière, où il fut bientôt rejoint par son compagnon.

— Que Dieu me damne si je n'ai pas entendu un cri! dit le premier.

— Pardieu! il m'a quasiment réveillé, ajouta le second.

— J'ai pourtant beau regarder, je ne vois rien.

— Ni moi.

Tous deux étaient penchés vers la mer, qui continuait à bruire doucement et sur laquelle n'apparaissaient que de légères ondulations brodées d'écume à demi phosphorescente. Le second veilleur parut saisi d'une inquiétude qui fit trembler sa voix.

— Dis donc, Morvan, reprit-il avec circonspection, les barques de Roscanvel et de Lanvoc n'ont pas été sans laisser ici sous l'eau quelque chrétien, pas vrai?

— Après? demanda Morvan.

— Après? reprit le matelot, qui semblait partagé entre une crainte et une honte, eh bien! parbleu!... tu sais ce qu'on dit... c'est pas moi qui ai inventé la chose... Il y en a qui racontent que les naufragés morts en péché mortel laissent leurs âmes sur la vague qui les a noyés, et que tous les ans, au jour et à l'instant du malheur, elles jettent le cri d'angoisse pour demander des prières.

— Et tu crois ça, toi, Lascar? dit Morvan avec un rire plus bruyant que rassuré.

— C'est pas moi, reprit le matelot, ce sont les camarades... Mais, pas moins, la voix ne ressemblait pas aux autres: elle était aiguë et chétive, comme qui dirait celle d'un enfant.

— Allons, des bêtises ! interrompit le premier marin, évidemment inquiété par l'explication de son compagnon ; tu vois qu'on n'entend plus rien, et qu'il n'y a sur la mer que le clair de lune et la froidure de nuit qui va nous enrhumer. Heureusement que chacun de nous a gardé son quart de vin ; allons le boire, ça te remettra le moral.

Les deux matelots s'éloignèrent. Après un moment d'attente, Mathieu replaça l'enfant sur ses épaules, lui recommanda le silence en la rassurant de nouveau, et lâcha la corde pour reprendre la chaussée ; mais il avait perdu la direction, et ses pieds ne rencontrèrent que le vide. Contraint de nager avec son précieux fardeau, il espéra que quelques brasses le ramèneraient à la route des récifs ; il l'avait déjà dépassée. De nouveaux essais ne furent pas plus heureux, et il renouvela vingt fois sa recherche en retrouvant toujours l'abîme.

Épouvanté, haletant, il errait sans direction, cherchant à prendre terre et ne pouvant plus même distinguer l'île des Morts de l'île de Trébéron. Après avoir tourné longtemps sur lui-même, lutté contre le flot dans lequel il enfonçait à chaque instant davantage, s'être mille fois rejeté du désespoir à l'espérance et

avoir usé jusqu'au bout ses forces et son courage, il se sentit enfin vaincu. Sa respiration devenait douloureuse, ses yeux se couvraient d'un nuage ; tout n'était plus pour lui qu'un chaos tournoyant, et sa raison lui échappait. Encore un instant, Francine et lui disparaissaient sous les eaux ! La péniche, qu'il avait voulu fuir et qu'il n'apercevait plus, était son dernier moyen de salut. Il réunit ce qui lui restait de vigueur pour jeter un cri d'appel ; une lame plus forte l'étouffa sur ses lèvres ! A moitié évanoui et n'ayant plus que l'instinctive défense qui survit à la volonté, il se débattit encore un instant, rejeté de vague en vague, puis se sentit descendre ; mais tout à coup il s'arrêta ! Ses pieds avaient rencontré les récifs. Ils s'y fixèrent et s'y raffermirent, son corps se redressa ; l'eau qui l'aveuglait sembla s'abaisser. Il reprit haleine, regarda devant lui et aperçut, à une centaine de pas, la roche découpée de l'île des Morts.

Quelques minutes suffirent pour l'atteindre. En touchant le rivage, il s'y laissa tomber et appela Francine d'une voix éteinte.

L'enfant terrifiée ne put lui répondre qu'en se jetant sur son cœur, où il la tint quelque temps embrassée. Sa première pensée avait été pour elle, la seconde le

porta vers Geneviève, qui attendait son retour pour les savoir sauvés. Il se releva encore chancelant, prit la petite fille par la main et se mit à gravir la pente escarpée qui conduisait à la terrasse.

Il fallut faire le tour de la poudrière, afin d'éviter la sentinelle placée à l'angle qui regarde la grande rade, et arrivé à la porte du garde d'artillerie, frapper doucement, de peur d'être entendu du dehors. Dorot avait heureusement le sommeil léger des vieux soldats ; il s'éveilla dès les premiers coups et parut à la fenêtre.

— Ouvrez ! lui dit Matthieu à demi-voix.

— Ropars ! s'écria le sergent stupéfait.

— Plus bas ! et venez vite, reprit le marin, il y va de notre salut.

Dorot descendit rapidement, tira le verrou et les fit entrer. Mathieu s'arrêta en dedans du seuil, l'enfant serré contre ses genoux.

— Que le ciel nous protége ! D'où sortez-vous, Ropars ? demanda le sergent.

— Vous le voyez, répliqua le marin, nous sortons de la mer, que nous avons traversée pour venir ici.

Dorot recula avec une exclamation.

— Est-ce vrai ? s'écria-t-il ; au nom de Dieu !

qu'est-il donc arrivé pour que vous ayez ainsi exposé votre vie?

— Il est arrivé, répliqua Mathieu, que Josèphe est morte ce matin de la contagion.

— Que dites-vous ?

— Ce que vous me demandez, Dorot; et comme Geneviève et moi nous voudrions sauver l'autre, je vous l'ai amenée.

— Que le ciel vous récompense pour cette idée! dit le sergent; l'enfant est la bienvenue.

Il avait tendu la main à Mathieu ; mais celui-ci ne la prit pas.

— Songez bien à ce que je vous demande, reprit-il; peut-être que l'enfant vous apporte ici la maladie et le deuil.

— J'espère qu'il n'en sera rien, répliqua Dorot mais à la volonté de Dieu!

— Rappelez-vous aussi, ajouta le quartier-maître en insistant, que si l'on apprend la chose, il y a chance qu'on vous punisse d'avoir violé la quarantaine.

— Alors, à la volonté des hommes ! reprit le sergent avec simplicité.

— Mais pensez encore...

— A rien, Ropars, interrompit le garde: en voilà

assez, en voilà trop ; il ne s'agit plus de paroles ; vous m'avez amené la petite, je la prends.

Il s'était baissé vers Francine, qu'il souleva dans ses bras et avec laquelle il remonta jusqu'au cabinet qu'avait autrefois habité Geneviève ; il débarrassa lui-même l'enfant de ses vêtements mouillés et la coucha dans l'ancien berceau de Michel.

Le père, qui les avait suivis, était resté à la porte, les bras pendants, avec l'expression d'une reconnaissance émue qui ne trouve point de langage. Seulement, lorsque Dorot se retourna, il saisit une de ses mains et la retint dans une étreinte silencieuse. Celui-ci, qui voulait prévenir un attendrissement, se mit à lui parler des moyens de cacher le changement de séjour de la petite fille. Il suffisait qu'on ne pût remarquer son absence de Trébéron ; quant à sa présence à l'île des Morts, elle n'éveillerait aucun soupçon, car le poste d'artillerie qui veillait à la poudrière, et qui aurait pu s'étonner de cette augmentation de la famille du garde, était précisément remplacé le lendemain.

Rassuré sur ce point, Ropars convint de signaux qui transmettraient à chacun les nouvelles de l'îlot voisin. Renouvelés plusieurs fois par jour, ils devaient leur

épargner au moins les angoisses de l'incertitude. Enfin, quand tout eut été réglé, Mathieu s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors.

La brise avait fraîchi, le ciel paraissait moins étoilé, et une brume transparente commençait à ramper sur la mer.

— Il est temps de partir, dit-il en revenant vers le sergent ; que Dieu vous paye de ce que vous faites, Dorot! Quant à Geneviève et à moi, nous resterons vos débiteurs pour l'éternité.

— On parlera de cela plus tard, reprit le garde ; l'important pour l'heure et ce qui m'inquiète, c'est le passage.

— N'ayez pas de souci, répliqua Ropars; maintenant que l'enfant est en sûreté, je traverserai le canal comme on va à l'église. Les jambes sont solides quand le cœur ne tremble plus. Je voudrais déjà être sur l'autre bord ; j'ai trop tardé ici pour Geneviève, qui m'attend.

— Allez donc, puisqu'il le faut, dit le sergent; mais, pour Dieu ! Ropars, prenez vos précautions, et n'oubliez pas que vous avez à sauver deux autres vies avec la vôtre.

— Je ferai tout ce qu'un homme peut faire, reprit

le quartier-maître ; croyez bien, cousin, que je n'ai pas envie de mourir ce soir !... Mais c'est assez causer, le temps passe ; je ne veux pas attendre le retour du flot.

Il s'était rapproché du berceau de Francine pour lui faire ses adieux ; mais l'enfant, fatiguée par tant d'émotions, venait de s'endormir. Un de ses bras était replié sous sa tête et perdu dans les boucles éparses de sa chevelure dorée ; l'autre, ramené sur la poitrine, pressait une petite relique donnée autrefois à Geneviève, qui, dans son superstitieux dévouement de mère, s'en était dépouillée pour préserver l'enfant. Bien que sa respiration fût égale et facile, elle était entrecoupée, de loin en loin, par quelques soupirs saccadés, et ses joues, qui commençaient à reprendre dans le sommeil leur teinte rosée, gardaient encore des traces de larmes.

Mathieu la contempla quelques instants dans un silence attendri ; enfin il se baissa lentement, effleura d'un baiser la petite main de Francine, puis ses cheveux, puis sa joue. Sans ouvrir les yeux, l'enfant fit un mouvement d'impatience ; il se releva.

— Oui, oui, dors, va, pauvre créature du bon Dieu, dit-il à demi-voix ; je ne te réveillerai pas.

Il sembla encore l'envelopper d'un regard tout chargé

de caresses, puis revint à Dorot et lui prit la main.

—Je vous la laisse, cousin, dit-il très-ému, personne ne peut dire ce qui doit arriver ; seulement... j'ai confiance dans votre bon cœur, et si jamais l'enfant devenait orpheline...

— Que Dieu l'en préserve ! dit le sergent ; mais si un pareil malheur lui arrivait, Mathieu, vous savez bien qu'elle deviendrait la sœur de Michel.

— Merci ! interrompit précipitamment le marin ; voilà le mot que je voulais entendre... A cette heure, je pars tranquille et je suis préparé à tout.

— Mais vous ne partirez pas ainsi, frissonnant et affaibli, objecta le sergent ; vous prendrez quelque chose pour vous relever le cœur...

— Rien ! interrompit Ropars ; vous m'avez donné tout ce qui pouvait me fortifier, c'est-à-dire l'assurance que l'enfant ne resterait pas sans appui. La Providence fera le reste. Votre main, et adieu jusqu'au revoir... ici ou ailleurs.

Ils s'embrassèrent avec effusion ; puis Mathieu descendit au rivage et se remit à la mer. Bien que le flot commençât à monter, la traversée se fit sans trop de dangers ; il atteignit heureusement la grande roche de Trébéron, que la marée montante commençait à en-

vahir, et courut à la place où il avait laissé Geneviève, Elle n'y était plus.

Étonné de ce qu'elle n'eût point attendu son retour, il gravit rapidement le sentier, arriva à sa porte, qu'il trouva ouverte, et appela. Personne ne répondit. L'obscurité ne permettait de rien distinguer. Il s'approcha à tâtons du foyer, et promena autour de lui la clarté tremblotante d'une lampe brusquement rallumée. Attiré sur l'alcôve, son regard distingua bientôt, près de la forme blanche de la morte cousue dans son linceul, une forme plus sombre étendue sans mouvement. Mathieu s'approcha éperdu. C'était Geneviève evanouie.

IV

Grâce aux soins du chirurgien, la femme de Ropars reprit enfin ses sens ; mais ce fut pour tomber dans des spasmes convulsifs, que suivit l'anéantissement de toutes ses falcutés. La journée entière s'écoula sans qu'elle sortît de cette torpeur qui tenait à la fois du sommeil et de la mort. On eût dit que tant de secousses avaient brisé son être, et que les tressaillements de la vie qui traversaient encore sa langueur n'étaient que les derniers mouvements d'une machine près de s'arrêter. Cependant, vers le soir, la fièvre se déclara ; la malade passa insensiblement de son immobilité à une agitation délirante ; elle ne reconnaissait Mathieu que par intervalles, et, retrouvant sa douleur avec sa raison, elle retombait bientôt dans son égarement.

Aucun de ces symptômes ne semblait appartenir à la maladie qui désolait le lazaret, et le chirurgien décon-

certé laissa deviner son impuissance à la reconnaître. Habitué à la rude médecine qu'exigeaient les robustes malades de nos vaisseaux, il était resté forcément étranger, comme la plupart de ses pareils, aux souffrances des natures plus délicates. Aussi demeura-t-il étourdi devant cette femme mourant d'un mal dont il cherchait en vain quelque exemple dans ses souvenirs. Il ne put taire son embarras et le besoin de conseils plus éclairés. Une science à laquelle ces mystérieux et redoutables symptômes étaient familiers pouvait trouver un indice là où il n'apercevait que confusion et signaler un remède qu'il n'osait deviner au hasard.

Cet aveu arraché à sa loyauté fut pour Mathieu une nouvelle torture. Enfermé dans un cordon sanitaire qui défendait aux étrangers l'approche de Trébéron, il ne pouvait invoquer une expérience à laquelle Geneviève eût peut-être dû son salut; il voyait en vain à ses pieds des barques pour franchir la mer, à l'horizon la ville d'où pouvait lui venir le secours; un obstacle invisible, mais insurmontable, l'enfermait dans son malheur.

Deux journées s'écoulèrent pour lui, comme une longue agonie, dans des alternatives d'abattement muet ou de désespoir furieux. Après des heures entières pas-

sées près du lit de la mourante, quand il voyait le mal un instant assoupi se réveiller en grandissant, il courait jusqu'au bord des récifs, regardait les flots au milieu desquels il se trouvait captif, la barque armée qui gardait le passage, les ravines de l'île tachetées de fosses récemment creusées, et, pressant contre son front ses poings fermés, il maudissait le jour où il avait accepté cet emprisonnement volontaire; il demandait compte à Dieu avec colère des coups dont il le frappait; puis, revenu à ses pieuses confiances, il joignait les mains et le suppliait avec larmes d'épargner Geneviève.

Vers le matin du troisième jour, il put croire que sa prière avait été entendue. La fièvre tomba, et la malade retrouva toute sa lucidité d'esprit; mais ce changement ne lui fit partager ni la joie ni les espérances de Mathieu.

—Ne croyez pas que ce soit la guérison, cher homme, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine et en entrecoupant chaque phrase de silence; le mal s'en va,... mais il emporte tout avec lui... — Le soir ou vous avez traversé le passage... quand j'ai entendu sortir de la mer le cri de l'enfant,... j'ai cru que c'en était fait de vous deux,... et alors,.. je ne puis pas dire ce qui s'est passé;... mais il m'a semblé... qu'au de-

dans de moi... le grand ressort de la vie se brisait... Aussi, à cette heure, je sens que tout est fini...

Ropars combattit ces craintes en répétant que le chirurgien était rassuré, et que tout irait bien. La malade, qui tenait les yeux fermés, entr'ouvrit les paupières avec peine, et lui jeta un regard plein d'une triste douceur.

— Dieu est le maître, Mathieu, dit-elle ; il sait si je suis heureuse de vivre avec vous.... Seulement... croyez-moi, pauvre ami, ne reprenez pas trop de joie.... Le plus sage est de mettre les choses au pire...

— Le plus sage, interrompit le marin, est de prendre du repos et d'avoir confiance. Moi aussi je crois à ce que je sens.... Cette nuit encore j'avais du plomb dans le cœur; à cette heure mon cœur est léger; je puis respirer d'une seule haleine. Au nom de Dieu, laissez revenir la santé, et reprenez goût à vivre, quand ce ne serait que pour moi !

Geneviève fit un effort pour avancer sa main humide et froide jusqu'à celle de Ropars.

— Tu es bon, Mathieu, dit-elle en laissant couler deux petites larmes, les dernières que l'émotion pût arracher à ses yeux épuisés de pleurs. Ah! mon plus

grand regret, à cette heure, est de n'y avoir pas toujours pensé, de ne m'être pas montrée assez reconnaissante. Jésus! comme on vaudrait mieux avec ceux qu'on aime, si on se rappelait qu'on doit un jour les quitter! Depuis que j'ai retrouvé mon esprit, cette idée-là me poursuit; je sens toutes mes fautes, j'ai des remords. Oh! dites, par grâces, Mathieu, me pardonnez-vous, à cette heure, de n'avoir pas toujours été ce que j'aurais dû?

— Ne parlez pas ainsi, Geneviève, interrompit le marin très-ému; vous savez bien que je ne pouvais demander à Dieu une meilleure femme; depuis que je vous ai, rien ne me manque, et c'est à moi de vous remercier.

— Non, non, reprit la malade, qui s'animait, bien des fois j'ai manqué de courage et de patience... Pas avec vous seulement,... mais avec Francine,... avec Josèphe,... Josèphe!... pauvre enfant de mon cœur qui avait si peu d'années à vivre!... Et penser, Mathieu, que souvent je l'ai fait pleurer... elle qui est maintenant sous terre! Ah! ce sont surtout les pleurs des morts qui pèsent là.... Et les autres gens que j'ai pu offenser... et Dieu contre qui j'ai péché!... Ne pourrai-je donc obtenir miséricorde?

Puis, comme si cette idée eût réveillé en elle une sorte de terreur :

— Ah ! c'est impossible ! ajouta-t-elle en se redressant. Mathieu ! Mathieu ! je veux voir un prêtre !

— Le moyen de le faire venir ? dit tristement le marin ; avez-vous oublié que l'île est en quarantaine ?

— Quoi ! ne pouvoir même sauver son âme ? reprit Geneviève, qui joignit les mains ; ah ! suis-je donc condamnée à mourir sans être réconciliée ? Mon Dieu ! que faire ? Le plus misérable pécheur peut avouer ses fautes et en demander l'absolution ; mon Dieu ! resterai-je seule sans secours ?...

Elle s'arrêta tout à coup en portant les deux mains à son front.

— Ah ! je me souviens maintenant, reprit-elle ; ne m'avez-vous pas dit que sur vos navires, quand il n'y avait point de prêtre au moment de la mort, tout chrétien pouvait le remplacer ?... que Dieu avait égard à l'intention ?

— Je vous l'ai dit, répliqua Ropars, et tous les hommes de mer du pays vous le répéteront sur la foi de leurs recteurs.

— Alors, reprit la mourante en tournant vers le

marin son œil enfiévré, venez à mon aide, écoutez-moi, je veux me confesser à vous!

Elle s'était redressée sur son coude en se signant. Mathieu parut saisi, mais ne trouva à opposer aucune objection. Ainsi que nous l'avons dit, il appartenait à cette race presque éteinte même en Bretagne, chez laquelle survivait la foi forte et simple d'un autre temps. Souvent, à l'heure du naufrage, on avait vu ses pareils, après avoir épuisé tous les moyens de salut, s'agenouiller pour attendre la mort, et se confesser l'un à l'autre, comme les anciens preux au moment du combat. Il fut donc plus troublé que surpris de la demande de Geneviève, et, quand il l'entendit murmurer la prière qui précède l'aveu des fautes, lui-même se découvrit et fit le signe de la croix, prêt à accomplir le saint office que la nécessité lui confiait.

Ce fut quelque chose de lugubre et de touchant. Les premières lueurs du matin éclairaient l'alcôve d'une douteuse clarté; la tête échevelée de Geneviève était penchée vers la tête grise de Mathieu, et l'on entendait le murmure de cette suprême confidence poursuivie à voix basse, et souvent interrompue, par l'épuisement de la mourante ou les prières du marin qui s'efforçait de la lui faire abréger; mais elle reprenait toujours

avec cette persistance acharnée des consciences sévères pour elles-mêmes qui ne pensent jamais s'être assez accusées.

Enfin, quand elle eut achevé, Ropars détacha du chevet le crucifix d'ivoire; il l'approcha des lèvres de Geneviève, et posant la main sur son front avec une gravité douloureuse :

— Que Dieu te pardonne comme je le fais, autant que je le puis, dit-il, et, s'il ne veut pas que tu vives pour mon bonheur, puisse-t-il te trouver une place dans son paradis!

Le visage de la malade prit une expression d'ineffable sérénité.

— Merci, murmura-t-elle, votre absolution prévaudra devant la Trinité, Mathieu; à cette heure, je me sens en paix.

Un rayon de soleil qui glissait entre les rideaux de la fenêtre arriva jusqu'à son lit; elle se retourna.

— Voici le jour, continua-t-elle; je n'espérais plus le revoir... Dieu m'a donné un répit!... Il a voulu m'accorder la dernière joie que j'attendais sur la terre... Vous ne me la refuserez pas non plus, mon Mathieu.

— Demandez, Geneviève, dit le marin; tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai.

Elle lui prit la main et le regarda.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que le cousin pouvait voir et comprendre vos signaux ?

— Je l'ai dit, et c'est la vérité.

— Alors, au nom de votre amitié pour moi, Mathieu, je vous prie de l'avertir tout de suite qu'il conduise Francine sur la terrasse de son île ; quand elle y sera, vous me prendrez dans vos bras, vous me porterez jusqu'à la grande Roche, et, si Dieu me fait miséricorde, j'y arriverai encore assez vivante pour voir une fois mon enfant et l'embrasser de cœur.

— Cela sera fait comme vous le voulez, Geneviève, dit le marin, qui, gagné par les pressentiments de la mourante, avait renoncé à l'espoir et ne trouvait plus la force de lui rien refuser.

— Vite alors, bien vite ! balbutia-t-elle, car je sens que Dieu me demande.

Le quartier-maître se précipita au dehors, comme s'il eût craint que le temps ne lui manquât ; mais il rentra presque aussitôt et cria que Francine était sur la terrasse de la poudrière avec Dorot. La mourante poussa un faible cri de joie en lui tendant les mains. Il l'enveloppa dans sa cape d'hivernage, et l'enleva doucement dans ses bras jusqu'au parapet de la plate-forme.

— Où est-elle? demanda la malade, dont les yeux étaient blessés par l'éclat du jour, et qui s'efforçait en vain de voir; je ne distingue rien, Mathieu; où est l'enfant? Montrez-moi l'enfant!

— Regarde là, à nos pieds, répliqua le marin : vois-tu la grande roche?

— Oui.

— Peux-tu suivre le bouillonnement de la mer le long de la barre?

— Oui, oui.

— Et là-bas, plus loin, sur les récifs, reconnais-tu les murs de la terrasse?

— Là-bas?... non... il n'y a qu'un nuage! Je n'aperçois rien!... Oh! s'il était trop tard! si je l'avais sous mes yeux et si je ne pouvais plus la revoir!... Mon Dieu! mon Dieu, encore une fois, une seule fois, montrez-moi mon enfant!

Ces mots, ou plutôt ces cris de mère avaient été si douloureux, que Ropars ne put retenir ses larmes. Il assit la mourante sur le parapet et s'agenouilla près d'elle pour la soutenir.

— Du courage, Geneviève, balbutia-t-il; regarde bien de ce côté.... entre la ligne du ciel et la ligne de la mer...

— Je regarde, dit la mourante qui semblait rassembler tout ce qui lui restait de vie dans cet effort... Soulevez ma tête, Mathieu... cachez-moi le soleil...

Elle s'interrompit par une exclamation étouffée : — Ah ! la voilà ! la voilà ! s'écria-t-elle... Elle m'a vue... Elle lève les bras... Francine... ma fille ?

Elle se pencha en avant avec un si brusque élan, que, sans Ropars, elle se fût précipitée sur les rochers qui descendaient à la mer. Un fugitif rayon de vie avait éclairé ses traits ; elle envoyait à l'enfant des baisers en lui parlant comme si elle eût pu l'entendre ; elle élevait au ciel ses mains jointes avec des supplications rapides et entrecoupées ; elle souriait et pleurait à la fois. Enfin les forces lui manquèrent pour tant d'émotions, sa tête retomba sur l'épaule du quartier-maître, qui, effrayé, la reprit dans ses bras pour la reporter à la maison ; mais elle lui fit signe qu'elle voulait rester sous le ciel. Il la déposa sur le banc où la famille avait coutume de se réunir tous les soirs en face de la mer, alors éclairée par le soleil levant.

Après une défaillance assez longue, elle rouvrit encore les yeux et demanda sa fille. Mathieu regarda vers la poudrière et lui dit que Dorot l'avait emmenée. Elle inclina la tête avec une tristesse résignée.

— Il a bien fait reprit-elle d'un accent affaibli ; je sens d'ailleurs... que ma vue se brouille... je ne pourrais plus l'apercevoir... et... j'ai encore quelque chose à vous dire... Approchez-vous, Mathieu... plus près... la voix me manque... Donnez-moi votre main, je veux être sûre que vous m'entendez.

Popars s'agenouilla sur le sable, une main dans celles de la mourante et l'autre passée derrière elle pour la soutenir.

— Vous allez rester seul, continua-t-elle ; ailleurs, vous pourriez peut-être le supporter ; mais ici, au milieu de la mer, ce n'est pas la vie d'un homme ni d'un chrétien... Vous êtes habitué à avoir quelqu'un pour vous faire compagnie... pour vous aimer... Quand je n'y serai plus... il faudra bien qu'une autre prenne ma place.

— Jamais ! interrompit Ropars.

Elle lui imposa silence de la main.

— Taisez-vous, dit-elle doucement ; vous devez le penser tant que je suis devant vos yeux... Mais, quand on m'aura mise dans le cercueil, vous sentirez ce qui vous manque... Ne croyez pas que je vous le reproche, pauvre homme : je ne veux pas emporter votre contentement avec moi dans le suaire... Non, non...

partout où je serai, j'aurai besoin de savoir que rien ne vous manque.

— Assez, Geneviève! murmura le marin étouffé par l'émotion.

— Laissez-moi dire jusqu'au bout, reprit-elle; j'ai encore une demande à faire... Quand vous ôterez le crêpe de votre bras, Mathieu... promettez-moi de penser à la chère créature qui est notre fille à tous deux, et qui vous restera comme un souvenir de moi... Cherchez une femme qui me remplace près d'elle.

— Que me demandes-tu là, et qui pourrais-je lui donner pour mère après toi? s'écria Ropars.

— Quelqu'un... qui ne m'en voudra pas d'avoir été choisie la première, répliqua Geneviève... un brave cœur capable de prendre à gré une orpheline... de lui parler de moi... de lui apprendre à aimer Dieu et à vous obéir! Si vous me promettez qu'elle sera ainsi, Mathieu, si vous me le promettez sur votre honneur et sur votre salut, je m'endormirai dans la paix en vous bénissant.

Ropars promit au milieu des sanglots, et ce fut le dernier effort de la mourante. Après avoir remercié par une étreinte, elle se laissa tomber dans les bras du marin. On eût dit que la puissance de sa volonté avait ra-

lenti les pas de la mort pour ces dernières explications ; à peine furent-elles achevées que l'agonie commença ; rapportée dans l'alcôve, elle y mourut vers la fin du jour. Ses derniers mots furent une prière mêlée aux noms de son mari et de sa fille.

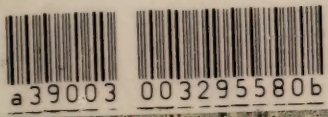
Le lendemain, la fosse où reposait déjà Josèphe fut rouverte pour la recevoir ; car, depuis un mois, la mort avait tant moissonné, que l'îlot aride manquait d'espace pour sa lugubre récolte. Instruit de ce qui venait d'arriver par les signaux convenus, le garde de la poudrière conduisit Francine aux bords de son rocher, et l'enfant, à genoux, pria pour sa mère au moment où s'accomplissaient les funérailles, de l'autre côté des flots.

Cette mort fut la dernière. Comme les victimes expiatoires qui, en se sacrifiant, apaisaient le courroux des dieux, Geneviève sembla, en descendant dans la tombe, la refermer derrière elle. Quinze jours après, le drapeau jaune glissait le long du mât qui domine le lazaret, et les *quarantains* guéris repartaient par la chaloupe de la frégate, ne laissant dans l'île déserte qu'un homme dont les cheveux avaient blanchi et une enfant vêtue de deuil.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003295580b

CE PQ 2429
.S7C47 1852
COO SOUVESTRE, E EN QUARANTAI
ACC# 1227130